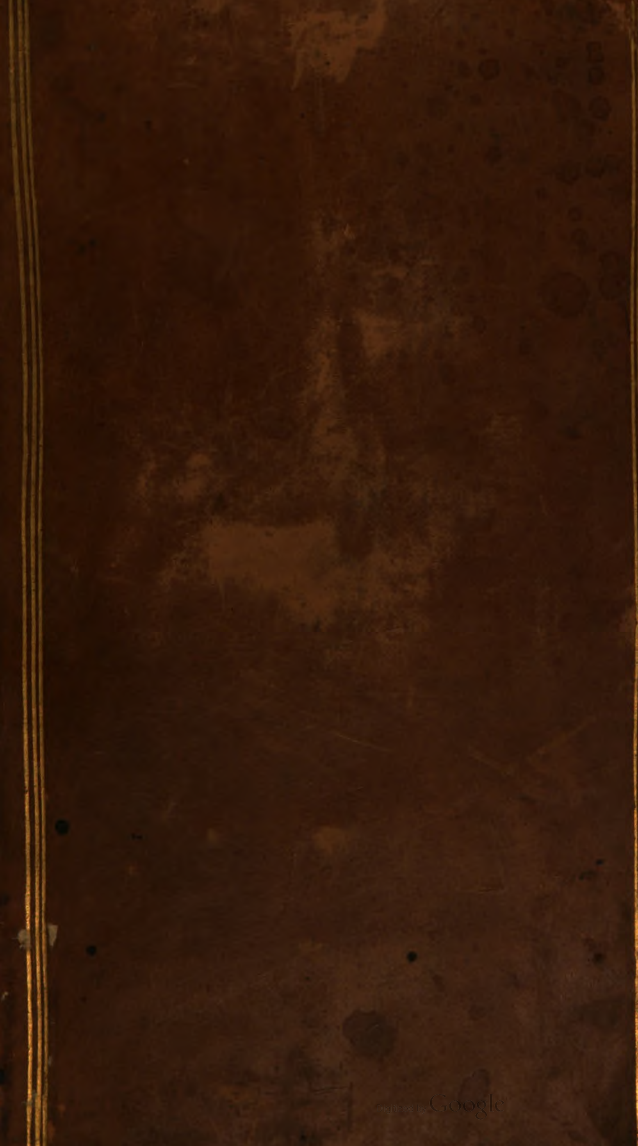







CANTON DE VAUD
LIBERTÉ ET PATRIE
BIBLIOTHÈQUE CANTONALE

RECUEIL DE PLUSIEURS RELATIONS

Et Traitez singuliers & curieux, DE Mr. TAVERNIER, Écuyer Baron d'Aubonne,

Qui n'ont point été mis dans ses six premiers Voyages.

DIVISÉ EN CINQ PARTIES.

I. Une Relation du Japon, & de la cause de la persecution des Chrêtiens dans ses Isles: Avec la Carte du Païs.

II. Relation de ce qui s'est passé dans la Negociation des Deputez qui ont été en Perse & aux Indes, tant de la part du Roi, que de la Compagnie Françoise, pour l'établissement du Commerce.

III. Observations sur le Commerce des Indes Orientales, & sur les fraudes qui s'y peuvent commettre.

IV. Relation nouvelle & singuliere du Royaume de Tunquin: avec plusieurs Figures & la Carte du Païs.

V. Histoire de la Conduite des Hollandois en Asie.

TOME V.

A PARIS,
Chez PIERRE RIBOU, à l'Image S. Loüis.
Avec Aprobation & Privilege.
M. DCC. XIII.



AU ROY.



SIRE,

C'est ici aparemment le dernier Ouvrage que j'offrirai à VÔTRE MAJESTÉ, *je lui ai dedié tous les autres, & il est juste que j'acheve comme j'ai commencé. Le dessein de contribuër en ce que je pouvois à son service, a été*

le principal objet de mes courſes & de mes travaux, c'eſt donc à Elle à qui j'en dois preſenter tout le fruit ; il en ſera de mes Ecrits, SIRE, *comme de ma Vie, dont tous les momens Vous ont été dédiez ; j'oſe aſſûrer* VÔTRE MAJESTÉ, *que je ne les employerai jamais que pour Elle, & qu'à l'âge où je ſuis la paſſion que j'ai pour ſa gloire n'eſt point vieille en moi. Mais comme j'ai toûjours le même zéle, que n'ai-je auſſi la même vigueur de mes premieres années ! aujourd'hui que* VÔTRE MAJESTÉ *en donnant pour la troiſiéme fois la paix à l'Europe, va faire refleurir plus que jamais le commerce de la France avec toutes les Nations. Que nos Voyageurs auront de joye d'aller publier vos exploits chez ces Potentats de l'Orient, qui avant que d'avoir oüi parler de* VÔTRE MAJESTÉ *ne croyoient rien au deſſus d'eux ! Quel plaiſir pour un François ! de voir l'étonnement de ces Princes au recit des actions prodigieuſes de* VÔTRE MAJESTÉ, *& de leur aller confirmer par*

de nouveaux témoignages, des miracles qui ont besoin de plus d'un témoin pour être crûs. Animé de cette seule pensée, il me semble, SIRE, *que je ne sens déja plus en moi les foiblesses de l'âge, & que j'irois traverser tout exprés les deserts de l'Arabie & de la Perse, & revoir encore les bords de l'Inde & & du Gange. Mais si aprés les avoir parcourus six fois, il faut finir ici ma carriére, je ne laisserai pas,* SIRE, *de la finir en servant* VÔTRE MAJESTE' *& ne pouvant agir par moi-même en des climats si éloignez, j'accouragerai du moins les autres à y aller; ils trouveront peut-être dans mes Relations de quoi s'instruire dans leur métier, & toutes les fois qu'ils viendront me consulter, je ne leur refuserai point les lumiéres que le tems & l'expérience m'ont données, unique & légitime avantage de la Vieillesse! Mais ce que je leur recommanderai le plus, c'est de préferer toûjours la vertu au Gain, & l'honneur de nôtre Nation à leur intérêt particulier; & sur toutes choses,*

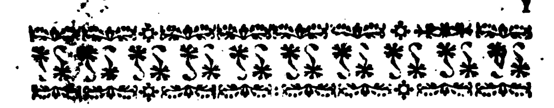
d'avoir sans cesse dans le cœur cét attachement à vôtre Personne, & ce profond respect avec lequel j'ai vécu & je mourrai.

SIRE,

DE VÔTRE MAJESTÉ,

Très-humble & trés-obeïssant, & trés-fidéle serviteur & sujet, J. B. TAVERNIER.


169
170
171
8
40
39
CART
Esquelles est req
tienne. les Holla u
a Iedo demeure



RELATION DU JAPON, ET DE LA CAUSE DE LA PERSECUTION CONTRE LES CHRETIENS DANS SES ISLES.

LIVRE PREMIER.

LES Geographes modernes ont fait des descriptions du Japon sur les conjectures qu'ils ont tirées de quelques Relations de Marchands qui ont trafiqué en ce païs-là ; & comme il y a peu de Marchands qui sçachent la Geographie, & qui ne songent à autre chose dans leurs voyages qu'au gain qu'ils peuvent faire par leur commerce, ces descriptions qu'on nous en a données sont fort incertaines. Les Geographes anciens n'en ont pas eu une plus parfaite connoissance, & ce n'est encore que par conje-

-ure qu'on a crû que l'Isle Iabadii, dont parle Ptolomée, étoit ce qu'on appelle aujourhui l'Isle de Niphon. Ce que j'en ai pû apprendre de plus certain par le recit de plusieurs personnes qui ont fait ce voyage, est que l'Empire du Japon se trouve presentement composé de plusieurs Isles, dont quelques-unes peuvent n'être pas de veritables Isles, mais seulement des pen-insules, & particulierement celles qui font partie de la terre d'Yesso, dont les habitans sont vassaux & tributaires du Japon. Neanmoins un Pilote Hollandois qui en a reconnu la côte pour découvrir si cette terre elle-même étoit une Isle, où si elle étoit un continent à cette grande terre de Corée inconnuë jusqu'à ce jour dans les lieux où elle va s'étendre par derriere la Chine jusqu'au fonds de la Tartarie. Nieulhan, dit qu'elle est separée d'avec le Japon par un petit espace de mer que ceux du païs nomment le détroit de Sangaar. Entre toutes les Isles du Japon où l'on comptoit autrefois 66. Royaumes, il y en a trois remarquables par leur grandeur; la plus grande s'appelle Niphon, la seconde Ximo, & la troisiéme Xicock. Les Japonois comptent vingt-sept journées de chemin depuis la Province de Quanto jusqu'au païs d'Yesso, & disent que ce païs d'Yesso loin du bord de la mer est si plein de montagnes inaccessibles, que les Japonois qui en ont tenté la découverte par terre, n'ont pû penetrer jusqu'au bout, & s'en sont rebutez à cause de la longueur & de la difficulté du voyage.

L'Isle de Niphon est quatre fois plus grande que les deux autres; on y voit une monta-

gne qui jette des flâmes comme le mont Ætna en Sicile ; autrefois on y comptoit trente-cinq Royaumes, aujourd'hui on la divise seulement en cinq parties, dont les noms sont Jamaisoit, Jetsen, Jetsesen, Quanto, & Ochio, que l'on rencontre tout de suite, en allant d'Occident en Orient. Ces cinq parties sont encor subdivisées en plusieurs Provinces. L'Isle de Ximo, ou Saycok, est située au Sud-oüest de Niphon, & peut avoir de circuit 160 lieuës. L'Isle de Xicock est située au midi de Niphon & peut avoir 120 lieuës de tour. Les autres Isles qui sont aux environs ne sont pas si considerables, & ces mers sont parsemées d'Isles comme celles de l'Archipel entre la Morée & les côtes de l'Asie Mineure ; mais pour n'ennuyer pas le lecteur par un plus long détail de cette description ; je le renvoye à la carte qui y est attachée, & que je crois trés-fidéle, ayant été faite sur les lieux.

L'Empereur demeure presentement dans la ville d'Yeddo, à cause que l'air y est plus temperé, & que les chaleurs n'y sont pas si grandes ; mais quand il a un fils âgé de quinze ans, il l'envoye à Surunga où ce Prince tient sa Cour, en attendant la mort de son pere pour monter sur le trône. Depuis que Yeddo a été choisie pour le Siége Imperial, elle s'est si fort accruë, qu'elle a presentement trois lieuës de long & deux lieuës de large ; les maisons y sont fort pressées, & elle est extrémement peuplée. Quand l'Empereur va par la Ville ou qu'il y a quelque spectacle, il est presque impossible de percer la foule du peuple, où les femmes neanmoins ne vont jamais. Le Palais de l'Empereur est tout cou-

vert de lames d'or, ceux des Seigneurs répondent à cette magnificence, & de loin cette Ville est l'objet le plus riche & le plus superbe que l'on puisse voir; elle n'est pas si belle par dedans, parce que les maisons ordinaires n'y sont bâties que de bois. Le grand Daïry fait sa demeure à Meaco; cette Ville est aussi fort grande, & contient plus de cent mille maisons; c'étoit autrefois la capitale de l'Empire, lors que les Daïry en furent dépoüillez. Aussi-tôt qu'il est couronné par les Bonzes, qui sont les Prêtres & les gens de la loi, il ne faut plus qu'il s'expose à la clarté de la Lune, & qu'il se fasse razer ni couper les ongles avec des cizeaux. Les gens du païs disent que l'Empire du Japon étoit gouverné anciennement par un Prince nommé Daïry, qui étoit en si grande opinion de sainteté, que ses sujets le respectoient comme un Dieu, & que pour se rendre venerable parmi ces peuples, il avoit laissé croître sa barbe & ses cheveux, disant que ce seroit faire un sacrilege que d'en approcher le rasoir ni les ciseaux. Les Princes qui lui ont succedé, quoi-qu'ils n'ayent plus que le nom de Rois, ont conservé le même usage, & disent qu'ils ne se montrent point à la Lune, parce qu'ils sont fils du Soleil. S'il a une fille en âge d'être mariée, l'Empereur est obligé de l'épouser, & c'est elle qui porte le nom d'Imperatrice, quand même elle n'auroit point d'enfans; ce qui est contraire à la maxime de tous les Rois d'Orient, qui ne donnent le titre de Reine qu'à celle de leurs femmes qui accouche la premiere d'un enfant mâle pour succeder à la Couronne.

De sept ans en sept ans, l'Empereur envoye vers le Daïry un des premiers Princes de

sa Cour lui porter une corbeille pleine de terre, & lui dire que toutes les terres que l'Empereur possede sont au Daïry. En effet, l'Empire lui appartient par droit de succession; mais il n'en a conservé qu'un titre honorable & de grands revenus qui ne laissent pas de lui donner beaucoup de pouvoir dans l'Etat.

Les Japonois sont idolâtres, & adorent principalement le Soleil; mais quoi-qu'ils ayent un nombre infini de temples & de differentes Idoles, ces peuples ne sont pas fort attachez à leur superstition; l'Empereur seul est severe contre les autres Religions. Ils ne sortent point de leur païs pour voyager, si ce n'est à la Chine & dans la terre d'Yesso, & depuis peu l'Empereur a fait des défenses trés rigoureuses a tous ses sujets d'avoir aucun commerce avec les Etrangers, excepté avec les Chinois & les Hollandois. Il a reçû en divers temps des Ambassadeurs de plusieurs Princes, & il ne leur en a point envoyé; on prétend neanmoins qu'en 1585. quelques Seigneurs de ces Isles nouvellement convertis à la foi, envoyerent leurs enfans à Rome pour reconnoître le Pape Gregoire XIII. & pour se faire instruire, & qu'étant revenus à Goa en mil cinq cens quatre-vingt-sept, ils furent reçûs ensuite dans leur païs avec de grandes marques de joye. Le peu d'application qu'ils ont à la navigation & au trafic, vient en partie de ce qu'ils abondent de toutes les choses necessaires à la vie, & de ce que l'Empereur craint presentement que les Religions étrangeres ne s'introduisent en son païs. Ils sont fort amoureux de nouveautez, c'est pourquoi il y a eu parmi eux beaucoup de revoltes & de guerres civiles, jusqu'à ce que Quabacon-

don ait côté l'Empire aux Daïry & reüni toutes ces Provinces. Ils sont si fiers & si vindicatifs, qu'au moindre affront qu'ils reçoivent, s'ils n'en peuvent tirer vengeance sur le champ, ils se tuent eux-mêmes en s'ouvrant le ventre avec leur Cric. On m'en a conté une histoire qui peut confirmer cette verité.

Deux jeunes Seigneurs servans l'Empereur, se rencontrerent dans le Palais & se heurterent par hazard fort rudement. Le plus querelleux des deux voulut mettre l'épée à la main; l'autre lui dit, le lieu n'est pas propre, je vas faire ma charge, attends-moi, & je te satisferai. Il l'attendit effectivement, mais l'impatience le prit, & croyant que l'autre s'étoit mocqué de lui, de rage, il s'ouvrit le ventre avec un poignard. Le monde s'atroupe à l'entour, & lui demande la cause de sa mort, on n'en peut tirer autre chose, *c'est un lâche qui m'a offensé.* L'autre arrive, fend la presse, & surpris de cette action : malheureux! dit-il, tu ne devois pas douter de ma parole, ce poignard va t'en assûrer. En disant ces mots, il se tuë sur le champ & tombe auprés de lui.

Il n'y a point de nation dans le monde qui craigne moins la mort que celle-là, & qui ait tant de pente à la cruauté. Si quelque Prince ou grand Seigneur fait un festin à ses amis, à la fin du repas il fait appeller ses principaux Officiers, & il leur demande si quelqu'un d'eux l'aime assez pour se tuer en presence des conviez; aussi-tôt ils disputent entre eux à qui aura cet honneur-là le premier, & selon qu'il plaît au Prince de les nommer : ils s'ouvrent le ventre avec leur Cric, qui est une espece de poignard dont la pointe est empoisonnée, & ils s'estiment fort honorez de don-

ner ce ſpectacle à la Compagnie. Ils en uſent de même quand leurs maîtres meurent, ou quand ils bâtiſſent quelque Palais; car ils ont cette ſuperſtition de croire que ces victime ſont neceſſaires pour la durée de l'édifice, & pour rendre heureuſes les perſonnes qui doivent y demeurer.

Ils puniſſent de mort tous les larcins, c'eſt un crime capital parmi eux de joüer de l'argent; l'adultere n'eſt puni que dans les femmes, la fauſſe monnoye, l'incendie, le viol, le rapt & les crimes d'Etat, ſont non-ſeulement punis en la perſonne des coupables; mais auſſi de tous les plus proches parens. Les femmes y ſont retirées & fort fidelles à leurs maris. L'Empereur ayant fait mourir un Seigneur de ſa Cour dans l'eſperance de poſſeder ſa femme, elle craignit qu'il n'uſât de violence pour joüir d'elle, & lui demanda du temps pour ſe reſoudre, il lui accorda quelques jours, au bout deſquels elle s'enferma avec ſes enfans, & aprés avoir chargé un de ſes gens d'aller porter de ſa part un papier à l'Empereur; elle mit le feu à ſa chambre & ſe brûla avec eux. L'Empereur ne trouva dans ce papier que des reproches de ſa tyrannie, & des marques de la joye que cette femme avoit eüë de faire ce ſacrifice à la memoire de ſon mari; on m'en a conté d'autres hiſtoires ſemblables, qui font voir que cette nation n'eſt pas incapable des plus grandes actions de vertu.

Les Portugais ſont les premiers de l'Europe qui ont découvert les Iſles du Japon; ils y furent jettez par une violente tempête en l'année 1542. & ayant apris que l'or & l'argent

y étoient en abondance, ils y retournerent pour s'y établir. Ils aborderent prés de Surunga : cette Ville est éloignée de la mer d'environ quatre lieuës, & comme il n'y a qu'une plage où les vaisseaux ne sont pas en sûreté, ils ne trouverent pas cet établissement assez commode, & n'y demeurerent que quatre ou cinq ans. Enfin, ils descendirent en une petite Isle deserte nommée Kisma qu'ils peuplerent dans la suite ; neanmoins depuis la derniere persecution contre les Chrétiens, les Portugais ont abandonné cette Isle, n'ayant plus de commerce au Japon ; elle a été inhabitée jusqu'à ce que les Hollandois y ayant établi leur Comptoir en la maniere que je dirai à la fin de cette Relation.

Sept ans aprés que les Portugais eurent abordé pour la premiere fois au Japon, saint François Xavier y vint prêcher l'Evangile. Sa premiere descente fut dans l'Isle de Niphon ; il y demeura deux ans & quelques mois, & parcourut plusieurs endroits de ces Isles ; mais son principal dessein étant d'aller à la Chine, il s'embarqua pour ce voyage. Le vaisseau ne fut pas plûtôt en mer que Saint François Xavier tomba dangereusement malade : Le Capitaine & tous les Officiers furent d'avis de le mettre à terre, croyant qu'il y pourroit recevoir du soulagement. Ce qui les détermina davantage à ce dessein, fut qu'ils se trouverent proche de l'Isle de Sechen ; d'autres disent Hainan, dépendante de la Chine. Ils jetterent l'ancre pour y aborder, & mirent S. François Xavier dans cette Isle ; sa maladie y augmenta au lieu de diminuer, & quelques jours aprés il finit en ce lieu sa mission avec sa vie, aprés avoir établi la foi Chrétienne avec des

progrés admirables dans tous les lieux où il avoit paſſé, non-ſeulement par ſon zéle & par ſes prédications; mais auſſi par ſon exemple & par la ſainteté de ſes mœurs. Sa mort eſt arrivée en l'année 1552. & il n'a jamais été dans la Chine, comme quelques-uns l'ont crû, quoiqu'il y eut abordé deux fois.

Neanmoins il y a beaucoup d'apparence que le Chriſtianiſme qu'il avoit établi dans l'Iſle de Niphon s'étendit dans les païs voiſins, & ſe multiplia par les ſoins de ce ſaint homme qu'on peut nommer à juſte titre le ſaint Paul & le véritable Apôtre des Indes. La Foi s'augmenta conſidérablement dans le Japon aprés ſa mort, & ces Peuples ſe montrerent au commencement fort dociles aux inſtructions qu'on leur donnoit; mais la conduite des Portugais ayant déplû aux principaux Gouverneurs & à ceux qui avoient le plus de pouvoir à la Cour, ils en donnerent de méchantes impreſſions à l'Empereur, & les Bonzes qui ſont comme les Prêtres du païs, concevant de leur côté beaucoup de jalouſie de cette nouvelle religion, exciterent de temps en temps des perſécutions contre les Japonois nouvellement convertis, ſous prétexte qu'ils favoriſoient les entrepriſes ſecrettes des Portugais.

La foi Chrétienne ne laiſſoit pas de s'acroître de jour en jour, & peut-être que toute cette nation l'auroit à la fin embraſſée, ſi l'avarice & la malignité des Chrétiens mêmes n'euſſent aporté le principal empêchement à cette converſion. Les Hollandois ont fait tous leurs efforts pour rejetter ce crime ſur l'orgueïl & l'inſolence des Portugais; mais on peut juger de la verité par ce qu'en a écrit un Hollandois même nommé Leonard Campen, qui dit que

quand on interrogeoit en ce païs-là ceux de sa nation pour sçavoir de quelle Religion ils étoient, ils avoient accoûtumé de répondre : *je ne suis pas Chrétien, je suis Hollandois.* Mon dessein n'est point ici de noircir comme il a fait toute la nation par un aveu si détestable; mais bien de faire voir jusqu'à quel excez a pû monter l'avidité du gain dans l'ame d'un particulier employé par la Compagnie de Hollande à ce nouvel établissement, pour montrer combien il est dangereux de faire un mauvais choix d'Officiers quand on veut introduire le commerce dans des regions si éloignées.

La Compagnie Hollandoise des Indes Orientales ayant équipé un vaisseau pour Batavia, fit embarquer, comme c'est la coûtume, une douzaine de jeunes garçons, & autant de jeunes filles que l'on tire des Hôpitaux d'Amsterdam ou des autres Villes, d'où partent les vaisseaux. Entre ces garçons il y en eut un qui fut choisi pour servir à la cuisine ; mais la fortune le destina dés-lors pour être un jour l'instrument fatal d'un des plus grands malheurs qui soient arrivez dans nôtre siecle. On dit qu'il étoit originaire de Bruxelles, ce que je ne puis croire, car les Flamans sont gens de bien & bonnes gens. Pendant le voyage, le Marchand ayant observé qu'il avoit de l'esprit, & qu'il pourroit un jour rendre d'autres services à la Compagnie, lui fit apprendre à lire & à écrire : Il profita si bien dans cette étude, qu'étant arrivé à Batavia, il en sçût assez pour monter à un plus haut emploi. Aprés l'arrivée du vaisseau le General & son Conseil resolurent d'envoyer ce même vaisseau au Japon avec une partie de l'équipage qui étoit venu d'Europe. Le Marchand & quelques

Officiers furent commandez pour faire ce voyage, & le hazard voulut que le sous-écrivain étant mort peu de jours aprés leur départ de Batavia, le Marchand jetta les yeux sur ce jeune garçon pour lui donner cette place : Il en étoit trés-capable, car le Marchand avoit pris un soin particulier de l'instruire du commerce des Indes, & comme il avoit naturellement de l'esprit, il n'eût pas peine à s'y rendre habile.

Le vaisseau étant arrivé à Firando, le nouveau sous-écrivain crût ne pouvoir jamais trouver un lieu plus propre à établir sa fortune que celui où elle venoit de le porter ; il forma le dessein d'y demeurer & d'abandonner son bien-faicteur. Le Marchand étant prêt de se remettre à la voile pour retourner à Batavia, le sous-écrivain se cacha, & l'on ne s'apperçût de son absence que quand le vaisseau fut fort avant en mer. Alors se voyant en sûreté, il revint au comptoir où il avoit lié amitié avec quelqu'un des Officiers, & en peu de temps il apprit si-bien la langue du païs, qu'il se rendit trés-utile à la Compagnie, & trés-considerable parmi les habitans, avec lesquels il faisoit presque lui seul tout le negoce des Hollandois au Japon.

Ses services & sa capacité l'éleverent enfin au rang de President du Comptoir ; l'autorité que cette charge lui donnoit rehaussa ses esperances, & il ne se contenta pas de continuër le négoce de sa nation dans cet Empire, il fit dés-lors le projet d'en exclure toutes les autres. Les Portugais, comme nous l'avons remarqué, y avoient trafiqué les premiers, & leurs Comptoirs y étoient établis depuis prés de cent années. La Religion Chré-

tienne s'y étoit introduite avec eux, parce que ces peuples sont autant zelez pour la propagation de la foi, que les Hollandois le sont peu. Le President voïoit que les Japonois Chrétiens ne vouloient negocier qu'avec les Portugais, comme les connoissant de plus longue main, & parce qu'ils sont de meilleure foi dans le commerce. Il s'avisa de les rendre suspects à la Cour par leur Religion même, & engagea des Gouverneurs de Province, & des Grands Seigneurs, à force de presens à favoriser son entreprise.

Mais les Portugais ne manquoient point d'amis & de partisans; & quoiqu'ils ne fussent pas en état de faire de si grandes liberalitez que le Président, ils ne laissoient pas de se maintenir, & de rendre toutes ses brigues inutiles. Ces moyens ne lui réüssissant pas, il eut récours à la plus noire de toutes les calomnies; il supposa une lettre écrite en langue Portugaise, qui contenoit le dessein formé d'un soûlevement general des Chrétiens dans le Japon, & d'une conspiration particuliere contre la personne de l'Empereur. Il porta cette lettre à un Seigneur du païs, dont il avoit gagné la confiance. Ce Seigneur qui entendoit un peu le Portugais, crût qu'il étoit de son devoir d'envoyer en diligence cet avis à la Cour, & de s'informer cependant des particularitez d'une entreprise si importante à la vie du Prince & à la tranquilité de l'Etat.

Le Président lui conta par quelle avanture cette lettre étoit tombée entre ses mains, & l'inventa d'un bout à l'autre, avec des circonstances propres à rendre son imposture vrai-semblable; disant que les Hollandois

avoient fait prise d'un vaisseau Portugais qui s'en retournoit du Japon à Goa, & que le Capitaine Hollandois ayant trouvé cette lettre parmi d'autres papiers, l'avoit ouverte, & voyant de quelle consequence elle étoit, l'avoit envoyée exprés au President pour en user selon sa prudence & l'affection de la Compagnie Hollandoise pour le service de l'Empereur. Qu'il avoit crû ne pouvoir l'adresser plus sûrement qu'à lui pour prévenir de si grands maux, & qu'il n'y avoit pas un moment à perdre. Que les Espagnols à qui les Portugais obéïssoient avoient une maxime pernicieuse de ne vouloir point souffrir dans les lieux où ils sont d'autre religion que la leur, & que pour l'établir plus sûrement ils n'épargnent ni la vie ni la liberté des hommes; & même qu'ils croyent faire un grand sacrifice à leur Dieu, lors qu'ils égorgent ceux qu'ils ne peuvent convertir. Que les Hollandois n'étoient pas de même, qu'ils s'accommodoient avec toutes les nations & avec toutes les religions, & qu'ils ne songeoient à rien qu'à leur commerce.

Ce Seigneur ajoûta foi à ces supositions, & envoya promptement à l'Empereur une copie de cette lettre, dont la substance étoit que les Espagnols des Philippines & les Portugais établis au Japon de concert avec tous les Chrétiens du païs, mandoient au Viceroi de Goa, que s'il envoyoit dans un temps préfix huit ou dix vaisseaux chargez de troupes & de munitions de guerre, & principalement d'Officier pour commander les revoltez, ils auroient en peu de jours une armée nombreuse, & qu'il leur seroit facile de se rendre maî-

tres de tout le Japon; qu'ils avoient donné le même avis & pour le même temps au Viceroi des Philippines, afin que la revolte se déclarât tout à la fois.

Le Portugal étoit sous la domination d'Espagne, & quoi-que les Portugais ne voulussent souffrir dans leurs places des Indes aucun Espagnol que le Viceroi, neanmoins il se glissoit au Japon des Religieux conduits par un veritable zéle pour la foi; mais ce zéle quand il est indiscret fait quelquefois d'aussi grands maux que l'avarice même. Les Peres Paulistes (c'est ainsi que l'on nomme les Peres Jesuites dans les Indes, à cause que leur principale Eglise de Goa est dediée à saint Paul) ces Peres, dis-je, faisoient de grands progrez & avoient aquis beaucoup de creance parmi ces peuples, malgré les persécutions qui s'élevoient de temps en temps contre les Chrétiens, selon que les Seigneurs du païs étoient bien ou mal intentionnez pour eux. Le nombre en grossissoit tous les jours, & les nouveaux convertis y trouverent même leur avantage, en ce qu'ils s'entichissoient par le commerce des Portugais, qui étoient de serment de ne point négocier avec les Idolâtres. Cette distinction irrita les Bonzes contre eux, & la multitude des Chrétiens donna de l'ombrage au Prince, qui prit feu trés-facilement sur cette lettre supposée, & en donna dans la suite des marques bien sanglantes.

Les Peres Jesuites avoient converti à la foi un Grand Seigneur du Royaume qui demeuroit ordinairement à Bugen dans l'Isle de Ximo; il en étoit Seigneur, & son pouvoir étoit fort grand dans toute l'Isle. Il

avoit quatre fils, deux desquels étoient auprés de lui & avoient embrassé à son exemple la Religion Chrétienne; le Pere reçût au Baptême le nom d'Ignace, le plus âgé des deux fils fut nommé François, & le dernier Charles. Les deux aînez étoient à la Cour, & tous deux favoris de l'Empereur. Le cadet ayant embrassé la Religion Chrétienne, s'adonna entierement à l'étude de l'Ecriture Sainte, & se retira avec les Peres Jesuites qui avoient chez eux une espece de Seminaire pour instruire la jeunesse: Son exemple avoit attiré au Christianisme un grand nombre de jeunes Seigneurs, & comme il étoit éloquent dans sa langue, il leur fut d'un grand usage pour la prédication de l'Evangile, & pour faire connoître à ces Peuples les erreurs grossieres de leur idolâtrie.

Naturellement les Japonois ont l'ame noble, & une grande disposition à toutes les sciences; & il ne manque à cette Nation que des personnes capables de l'instruire. Ce n'est pas qu'ils n'ayent leurs Docteurs; la Cour du Daïry en est pleine, on y conserve les Annales de leur pays; & ils prétendent que l'Imprimerie & l'Artillerie y étoient en usage avant qu'elles fussent connuës en Europe. C'est de cette Cour que viennent tous leurs livres, & les personnes qui sont à la suite de ce Prince, ne s'appliquent à autre chose qu'à étudier. On dit qu'ils ont appris toutes ces choses dans la frequentation des Chinois, & même qu'ils sont originaires de la Chine. En effet, la plus grande Province de l'Isle de Niphon s'appelle Quanto, du même nom que cette partie maritime de la Chine où se fait son plus grand commerce, & dont les habitans ont

été plus apliquez que les autres à la naviga-tion : du moins, si l'on en croit les Historiens Chinois, le Japon ne faisoit qu'une trés-petite partie de leur vaste Empire, qui du Nord au Midi passoit autrefois 56. degrez de latitude, & contenoit tout ce qui est renfermé entre la mer glacée & la ligne Equinoctiale, n'étant borné à l'Occident que de la mer Caspie, & s'étendant à l'Orient par toute l'Amerique Septentrionale jusqu'à la nouvelle Espagne. Neanmoins ces deux Nations se font la guerre de tems en tems ; les Japonois ont quelque chose de plus farouche, & tiennent beaucoup du Tartare. Ils sont plus braves que les Chinois ; & méprisent davantage la mort.

Le Pere Thomas Barre Portugais, m'a dit fort souvent étant à Agra Capitale du Grand Mogol, où les Jesuîtes ont une trés-belle maison, que ce jeune Seigneur & plusieurs de cette jeunesse avoient fait un si grand profit en six ou sept ans, qu'ils étoient aussi sçavans que leurs maîtres mêmes, & qu'ils avoient encore plus de zéle qu'eux pour convertir ceux de leur nation. Les Jesuîtes n'avoient alors aucune maison destinée à l'instruction des enfans & des Catéchuménes ; ils prierent ce Seigneur de leur prêter une des siennes pour cet usage. Il en avoit quatre fort belles hors de la Ville avec de grands revenus ; il leur donna la plus proche. Peu de tems aprés le plus jeune de ses fils tomba malade, & fut porté dans cette maison pour prendre l'air ; il y recouvra sa santé par le soin de ces Péres & par les prieres des Chrétiens qui auroient beaucoup perdu à sa mort ; car ils recevoient de lui de trés-grandes assistances. Son Pere joüit peu du plaisir que lui donna cette guérison, qui fut

comme miraculeuse, & mourut lors que ses enfans & les Chrétiens qu'il n'aimoit pas moins tendrement, avoient le plus de besoin de sa protection.

Les deux aînez qui étoient auprés de l'Empereur ayant apris la mort de leur pere, vinrent pour recueillir sa succession, & demanderent aux Jésuïtes la maison qu'il leur avoit donnée, parce qu'au Japon un pere ne peut pas aliener le bien de ses enfans, & même quand il est parvenu à un certain âge, ils peuvent l'obliger de les en mettre en possession, ne réservant qu'une égale portion pour lui. Les Jesuïtes trop attachez à ce nouvel établissement, ne voulurent point s'en dépoüiller pour avoir la paix, & engager même par cet accommodement toute la Famille à la protection du Christianisme. Ce refus irrita les deux aînez, & ce démêlé survint entre les Jésuïtes & eux, dans le tems que le President travailloit avec une aplication extraordinaire à son dessein. Il eut avis de leur different, & comme il étoit grand imposteur, il sçût allumer dans l'esprit de ces deux Seigneurs une violente haine non-seulement contre les Jesuïtes, mais contre tous les Portugais en general, en leur donnant une copie de cette lettre supposée.

Ces deux Seigneurs qui étoient favoris de l'Empereur, & dans un grand crédit auprés de lui, joignirent l'interêt de l'Etat à leur interêt particulier, & porterent leurs plaintes à la Cour avec une aigreur extrême; disant qu'il n'y avoit plus de sûreté pour le bien des familles, pour le repos de l'Empire, ni pour la vie du Prince, si l'on n'exterminoit dans le Japon tous les Portugais & les Japonois.

mêmes qu'ils avoient imbus de leurs erreurs. Pour justifier ces marques éclatantes de leur haine, ils montrerent à l'Empereur cette copie de lettre, & le jetterent dans si grandes alarmes pour sa personne & pour son Etat, qu'il ne voulut plus entendre aucune justification.

Quelques Seigneurs amis des Portugais les prierent de s'éclaircir de la vérité avant que de se porter aux dernieres extrémitez contre toute une nation & contre ses propres sujets. Il fut inexorable à leurs prieres, & donna des ordres secrets à des Commissaires pour aller dans toutes les Provinces de l'Empire exterminer les Portugais & les Chrétiens mêmes originaires du pays. Comme ils avoient des partisans cachez à la Cour & ailleurs, ils furent avertis de tous côtez d'une résolution si cruelle; mais ils n'en avoient point de plus fideles ni de plus zélez que ces deux jeunes Seigneurs de Ximo, François, & Charles. Les Chrétiens se rassemblerent auprés d'eux pour songer à leur commune conservation; & aprés avoir tenté inutilement de se justifier d'une si noire calomnie, ils resolurent de se mettre en défence, & de mourir tous pour soûtenir leur Religion & leur innocence contre ceux qui viendroient les attaquer. Ces deux Seigneurs se mirent à la tête de l'Armée Chrétienne. L'aîné avoit porté les armes & sçavoit bien la guerre; le plus jeune exhortoit les autres à se bien défendre, en leur faisant voir qu'à l'exemple des Machabées ils ne devoient plus esperer qu'en la protection du Dieu des armées & dans leur propre valeur. Tous s'excitoient à une si legitime défense, & travailloient incessamment à se pourvoir d'armes &

de munitions pour une reſiſtance rigoureuſe.

Les Commiſſaires de l'Empereur ayant eu avis de l'Aſſemblée que les Chrétiens faiſoient dans l'Iſle de Ximo, en avertirent l'Empereur, ſans lui mander préciſement leurs forces & leurs deſſeins. Des Jeſuites & des Auguſtins m'ont dit à Goa, que l'armée Chrétienne étoit alors compoſée de plus de quarante mille hommes, ſans compter ceux qui ſurvinrent devant & aprés que la bataille fut donnée.

L'Empereur ne croyant pas qu'elle fut ſi nombreuſe, n'envoya d'abord contre eux que vingt-cinq à trente mille hommes commandez par le plus jeune des deux Seigneurs de Ximo qui étoient auprés de lui;mais ces troupes ne furent pas plûtôt en marche qu'il en leva de nouvelles & mit une autre armée de quarante mille hommes ſur pied, commandée par le Seigneur à qui le Préſident avoit montré le premier la lettre ſuppoſée.

Les Chrétiens ayant eu la nouvelle que ces deux grandes armées venoient leur fondre ſur les bras, ſe préparerent pour les recevoir, & choiſirent un lieu avantageux pour s'y retrancher. Ils mirent en un endroit inacceſſible par le derriere & ouvert du côté du camp, tous les vieillards, les femmes & les enfans, afin de n'occuper perſonne à les garder. La premiere armée parut bien-tôt à la vûë des Chrétiens; la ſituation de leur camp étoit telle, que les Imperiaux n'en pouvoient découvrir qu'une partie. Ils ſe mirent en bataille dans un trés-bon ordre, & les deux chefs les ayant exhortez à ſe bien défendre, le plus jeune dit qu'il étoit d'avis d'envoïer vers ſon frere chef de l'armée Imperiale, pour lui

demander la paix, & le prier d'interceder même pour eux auprés de l'Empereur, en l'assurant qu'il étoit prêt de s'aller jetter à ses pieds pour justifier son innocence : Que la Religion des Chrétiens défendoit expressément aux sujets de se révolter contre leur Prince légitime, & que la conspiration dont on les avoit accusez n'avoit pas de moindre fondement. Il lui écrivit une lettre en ces termes au nom de toute l'Armée, avec des protestations de mettre les armes bas, si l'Empereur vouloit avoir la bonté de les écouter. Un des principaux chefs s'offrit d'aller porter cette lettre au General des Idolâtres, qui ne voulut point la recevoir. Celui qui l'avoit portée fut attaché par son ordre à une croix à la vûë des Chrétiens, & en même temps les Impériaux vinrent les charger avec impetuosité.

Le combat dura prés de trois heures avec un avantage presque égal ; le Chef des Imperiaux cherchant par tout ses freres, & ses freres l'évitant par tout, pour n'être pas engagez à un combat d'homme à homme contre lui. Ils donnerent ce jour-là de part & d'autre des marques d'une valeur extraordinaire. Les Chrétiens à leur exemple, voyant que leur salut consistoit dans la victoire, & qu'il n'y avoit aucune esperance de pardon, combatirent avec tant de courage, que les Imperiaux furent contraints de ceder. Leur General fut tué sur la place ; l'étonnement les prit ; les Chrétiens qui avoient étendu leurs troupes à droit & à gauche envelopperent leurs ennemis, & toute l'armée des Idolâtres fut taillée en pieces & poursuivie jusqu'au bord de la mer, où quelques-uns se sauverent dans des batteaux & allerent porter la nouvelle de

leur défaite à la seconde armée Imperiale, qui marchoit à grandes journées pour se joindre à celle-ci.

Cette victoire fut suivie de la conversion de plusieurs Idolâtres, & les Chrétiens aprés en avoir rendu graces à Dieu par des prieres continuelles dans leur camp pendant trois jours, se préparent à une seconde bataille ; ne doutant pas que l'autre armée ne vint les attaquer pendant qu'ils étoient encore fatiguez & affoiblis du premier combat. Mais ce General plus prudent que l'autre, se contenta de se retrancher en un poste où les Chrétiens ne pûssent le venir forcer, & écrivit à la Cour les particularitez de la défaite de la premiere Armée, sur laquelle il attendoit les ordres de l'Empereur.

Cependant l'armée Chrétienne grossissoit tous les jours, & par les Idolâtres qui se convertissoient à la foi, & par les Chrétiens du païs qui s'y venoient rendre de plusieurs endroits ; en peu de temps elle se trouva forte de prés de cinquante mille hommes. L'Empereur qui vouloit étouffer cette revolte dans sa naissance, envoya des ordres par tout son Empire pour faire de nouvelles levées. Les partisans du Président aigrissoient tous les jours ce Prince contre les Chrétiens, & empêchoient que les autres courtisans ne lui fissent ouvrir les yeux sur une persecution si injuste. La défaite de son armée l'avoit jetté dans une espece de fureur ; & quoi-que les deux chefs de l'armée Chrétienne pûssent faire par leurs amis pour obtenir leur pardon, & pour se justifier des calomnies contenuës en cette lettre supposée, il ne leur fut pas possible d'être écoutez.

L'Empereur assembla son Conseil, où les plus sages furent d'avis de recevoir les soûmissions des Chrétiens qui offroient de mettre les armes bas en leur donnant une amnistie generale, & l'exercice libre de leur Religion; mais la cabale du Président l'emporta sur un avis si raisonnable; & l'Empereur qui étoit irrité par ses impostures, embrassa le plus mauvais parti. La résolution du Conseil fut de lever en diligence une grande Armée, & d'aller joindre l'autre pour accabler tout-d'un-coup les Chrétiens par la multitude. Le Daïry que l'on consulte sur les importantes affaires de l'Etat, aprouva cette résolution. Tous les Seigneurs du païs qui sont obligez de fournir des troupes à l'Empereur, en amenerent à l'envi au rendez-vous, qui fut marqué aux quartiers qu'occupoit la seconde armée. Lors que celle-ci l'eut jointe, elles se trouverent monter à cent cinquante mille hommes. Le frere du General qui avoit été tué dans la premiere bataille, en eut le commandement sous l'Empereur, qui se mit à la tête de toutes ses troupes.

Mais avant que de marcher aux ennemis, il fit publier dans le camp qu'il défendoit de faire quartier à aucun Chrétien, excepté aux deux Generaux qu'il vouloit faire mourir par les suplices, & que ceux qui sortiroient du combat avant que d'avoir exterminé tous les rebelles, il les feroit mourir, eux & leurs parens du plus cruel genre de mort qu'on pourroit imaginer; & qu'au contraire il donneroit des récompenses considérables à ceux qui lui aporteroient une ou plusieurs têtes de Chrétiens, à proportion du nombre qu'on lui en aporteroit. Les copies d'un Edit si cruel fu-

rent jettées en plusieurs endroits du camp des Chrétiens, & cette nouvelle ne servit qu'à les animer davantage contre les Idolâtres, voyant qu'il n'y avoit plus aucune espérance de pardon. Le plus jeune de leurs chefs offrit d'aller se jetter aux pieds de l'Empereur pour implorer sa clémence au nom de toute l'armée, disant qu'il s'estimeroit heureux de souffrir le martire pour montrer leur innocence; mais tous s'écrierent qu'ils ne le permettroient jamais. Ce qu'il pût obtenir seulement, fut d'écrire encore une lettre à l'Empereur, pleine de respect, de soûmission & de repentir sur leur dernier combat; disant qu'ils étoient prêts de quitter les armes, si l'Empereur leur accordoit une amnistie & la liberté de leur Religion, & offrant au peril de leurs vies, d'éclaircir l'imposture de toutes les choses dont on les avoit accusez.

Cette lettre fut portée par un Idolâtre à un Seigneur qui favorisoit secretement les Chrétiens. L'Empereur la déchira sans la lire, & dit qu'il ne rentreroit jamais dans sa Cour que tous les rebelles ne fussent exterminez. L'Armée Chrétienne ayant sçû la résolution de l'Empereur, ne songea plus qu'à se bien défendre; le terrain qu'elle occupoit étoit avantageux pour le petit nombre, mais les Impériaux étoient trois contre un, & tous les Idolâtres du païs qui auparavant étoient favorables aux Chrétiens, se déclarerent leurs ennemis aussitôt qu'ils virent l'armée Imperiale. Elle vint enfin prendre ses postes en presence de l'armée Chrétienne, & l'Empereur affecta dans ses approches d'étendre ses troupes, & de faire jetter de grands cris pour intimider les Chrétiens. Les deux armées ne furent pas long-tems si proches

l'une de l'autre, sans qu'il s'attachât entr'elles des escarmouches fort chaudes, pendant lesquelles les chefs de l'armée Chrétienne se mettoient en bataille, & occupoient tous les lieux qui pouvoient les empêcher d'être enveloppez. Aprés avoir fait la priere, ils s'exciterent les uns les autres à se bien défendre, persuadez que Dieu les protegeroit comme la premiere fois, ou du moins qu'ils mouroient tous les armes à la main pour la défense de leur Foi, & qu'ils mériteroient ainsi la couronne du Martire. Des premieres escarmouches, comme il arrive d'ordinaire, on en vint à un combat general; d'abord les Chrétiens renverserent les Idolâtres; le plus jeune de leurs chefs les poussoit avec beaucoup de vigueur; Il étoit ce jour-là remarquable par ses habits; mais il se fit encore plus remarquer par son courage; la terre étoit toute couverte de morts; les Idolâtres prenoient l'épouvente, tout s'ébranloit, tout fuyoit devant lui; mais oubliant ce que son frere lui avoit tant recommandé, il s'éloigna trop du gros de l'armée, & fut enveloppé, blessé, & porté par terre par un grand nombre d'ennemis, & mené en cet état à l'Empereur. Son frere aîné plus experimenté dans la guerre, fit soûtenir & rappeller ceux qui avoient suivi son frere, & jusqu'à la nuit conserva cet avantage sur les Imperiaux, qui opposoient toûjours de nouvelles troupes à mesure que les Chrétiens les tailloient en pieces.

Dans cette premiere journée, la victoire se declara ouvertement pour eux; mais la gloire qu'ils y acquirent leur coûta cher, parce que la presence de l'Empereur, & l'Edit qu'il avoit fait publier, firent qu'aucun des deux par-

partis ne donna quartier, le carnage fut grand, & l'armée Chrétienne en fut extrémement affoiblie; neanmoins le combat recommença le lendemain avec le jour, & la seconde journée fut aussi glorieuse, mais plus sanglante encore que la premiere.

Aprés tant de fatigues & de blessures, les Chrétiens qui resterent en état de combattre, ne laisserent pas de se presenter en bataille dés la pointe du jour. L'Empereur indigné d'une si longue resistance, les fit attaquer par plusieurs endroits tout à la fois. Le General de l'armée Chrétienne alloit de rang en rang, soûtenant ceux qui s'ébranloient, encourageant ses soldats par ses discours & par son exemple; mais enfin il fut percé de plusieurs coups, & accablé d'une foule d'ennemis qui se jetterent tous ensemble sur lui. Les siens le perdirent de vûë, & n'ayant plus personne pour les commander, ce ne fut plus un combat, mais un massacre; ils coururent comme furieux au travers des Idolâtres, & se firent tous tuër. Leur camp fut forcé, les vieillards, les femmes, les enfans, & même les blessez qu'on y avoit portez les jours précedens, tout fut passé au fil de l'épée, à la reserve de quelques Chrétiens du païs qui se cacherent dans les montagnes, & qui conterent depuis cette histoire à ceux dont je l'ai apprise.

Telle fut la fin déplorable des Chrétiens, & (pour ainsi dire) du Christianisme dans le Japon, que le President Hollandois leur a procurée par ses brigues, & par ses impostures. On a sçû dans trois recherches trés-exactes qui en ont été faites, qu'il étoit mort, ou dans les combats, ou par les supplices, plus de soixante mille Chrétiens. Le

plus jeune de leurs chefs ſouffrit un martire trés-cruel pendant ſept jours, & quelque offre que l'Empereur lui fit faire en conſideration de ſes freres & de ſa propre valeur, jamais il ne voulut renoncer à la foi de Jeſus-Chriſt. Son aîné fut trouvé parmi les morts; on fit enſuite une eſpece d'inquiſition dans tout l'Empire qui dura pluſieurs années, & ceux qui perſevererent dans la foi, furent condamnez à des ſupplices ſi effroyables, que la Relation qu'en a faite Varen Hollandois, hiſtorien non ſuſpect en cette matiere, ne ſe peut lire ſans horreur. En ſeize années, depuis 1613. juſques en 1629. les Chrétiens s'étoient tellement multipliez au Japon, qu'il y en avoit plus de 400000. & en 1649. le même Hollandois dit, que ceux qui étoient venus ſur les navires de la Compagnie, du Japon à Amſterdam, aſſûroient que le Chriſtianiſme y étoit entierement aboli.

Au milieu d'une perſecution ſi cruelle, les Hollandois s'y ſont maintenus, & lors qu'ils ſont obligez de ſigner le formulaire de foi qui ſe renouvelle tous les ans, ils ſignent qu'ils ſont Hollandois, ſans déclarer qu'ils ſont Chrétiens; & a force de preſens ils font que les Inquiſiteurs ne leur en demandent pas davantage.

Etant à Ogly qui n'eſt à preſent qu'un gros Bourg où paſſe le plus grand bras du Gange, je rencontrai un Marchand Hollandois qui ſervoit la Compagnie dans le Japon depuis long-temps, & qui y avoit fait pluſieurs voyages. Il aborda avec deux vaiſſeaux chargez de barres d'argent & de cuivre qu'il avoit échangées pour des ſoyes que les Hollandois acheterent à Bengale. Ce Marchand ſçût que

j'y étois, & me vint voir pour me prier de lui rendre quelque ſervice dans ſon négoce. Je le trouvai homme ſincere, & fort inſtruit des affaires du Japon; mais principalement de la derniere perſecution contre les Chrétiens. Nous liâmes enſemble amitié & converſation; & je le priois fort ſouvent de venir manger chez moi. Dans nos entretiens, il me conta beaucoup de particularitez de l'établiſſement des Hollandois dans cet Empire, & du gain extraordinaire qu'ils font dans ce commerce. De propos en propos, ſelon ma coûtume, je voulus tirer de lui qui étoit l'auteur d'un ſi grand maſſacre; il m'en dit toutes les circonſtances que j'ai écrites, & beaucoup d'autres que j'ai oubliées ou obmiſes, comme n'étant pas importantes à mon ſujet, ou ayant été écrites par d'autres. Il les avoit appriſes des Chrétiens du païs qui s'étoient ſauvez de la bataille, & de pluſieurs marchands Idolâtres qui en avoient encore la memoire toute fraîche. La maniere ingenuë dont il me les dit, jointe à ce que j'en ai ſçû d'autres endroits, ne me laiſſe pas lieu de douter de la verité que contient cette Relation; car il ne pouvoit quelquefois s'empêcher de jetter des larmes, & d'interrompre ſon diſcours par des ſanglots, en faiſant des imprécations contre le Preſident, diſant qu'il s'étonnoit que Dieu eût laiſſé ce monſtre-là ſur la terre, & que la Compagnie l'eût employé ſi long-temps. Mais Dieu lui reſervoit ſon châtiment. Ce méchant homme traînant (pour ainſi dire) aprés lui le remords de ſes crimes, & jettant la malediction & l'infortune dans toutes les affaires qu'il entreprenoit, fut perir miſerablement

à la vûë du port de Lisbonne, sans aucune tempête. Tous ceux de son vaisseau se sauverent, lui seul y retournant pour prendre une cassette où étoient ses pierreries, le vaisseau s'entr'ouvrit, & les Portugais eurent le plaisir de voir engloutir dans la mer, celui qui les avoit fait massacrer si cruellement dans le Japon. Aussi-tôt qu'ils sçûrent son naufrage, toutes les cloches de la Ville sonnerent en témoignage de la réjoüissance publique sur sa mort.

Dans mon dernier voyage des Indes j'étois à Gaumeron, autrement dit Bandarabassi, où les Hollandois ont un Comptoir. Il y arriva deux vaisseaux qui venoient du Japon, pour prendre les soyes que la Compagnie achette du Roi de Perse pour les porter dans cet Empire. Un Capitaine de ces vaisseaux me dit que pendant plusieurs voyages qu'il avoit faits au Japon, l'Empereur y avoit fait faire deux fois la recherche des Chrétiens; que dans la premiere recherche on en trouva deux cens quarante-sept, qui furent martirisez avec des tourmens effroyables; & que dans la derniere on en avoit seulement trouvé soixante & trois, entre lesquels étoient dix-sept enfans, sçavoir douze filles & cinq garçons, dont le plus vieux n'avoit pas treize ans.

Entre toutes les persecutions que l'Eglise a soufferte, on ne trouve rien qui approche de celle-ci pour la rigueur des supplices, & l'on peut dire que les Japonois sont les peuples du monde les plus ingenieux en cruauté, & les plus constans dans le martire. Il y en a eu, & même des enfans de dix à douze ans, qui l'ont enduré pendant soixante jours; leurs

corps attachez en croix, à demi brûlez & déchirez en pieces, leurs bourreaux les forçant à manger pour les faire vivre & les tourmenter plus long-temps, sans qu'ils ayent renoncé à la foi de Jesus-Christ. Cette inquisition barbare ne s'étendoit pas seulement sur les Chrétiens, mais sur tous leurs parens, & même sur leurs voisins; car si un Pretre étoit pris dans une maison, tous ceux de cette maison, & des maisons voisines étoient conduits au supplice pour ne l'avoir pas revelé.

Je ne prétends pas m'engager dans le détail de ces divers genres de martire. Il y en a plusieurs Relations particulieres, où peut-être ces Ecrivains pour faire honneur à leur Ordre, ont jetté beaucoup de circonstances fabuleuses; mais quand on ne s'arrêteroit qu'aux particularitez que les Hollandois mêmes en ont écrites; il seroit vrai de dire, que jamais l'Eglise n'a souffert en si peu de temps une persécution si cruelle.

Au commencement de chaque année, on renouvelle cette recherche, & l'on fait signer tous ceux qui sçavent écrire, ou bien les chefs de famille signent pour tous les autres, non-seulement qu'ils ne sont pas Chrétiens, mais encore qu'ils n'ont connoissance d'aucun Chrétien, & qu'ils abhorent & détestent le Christianisme comme une Religion ennemie de l'Etat. Les Hollandois qui sont établis en ce païs-là, s'en exemptent par les moyens que nous avons dit, & qu'ils ont grand soin d'avertir les Capitaines de leurs vaisseaux ne n'apporter aucune monnoye qui soit marquée avec des croix, & sur tout de ne faire aucun acte de Religion qui puisse faire soupçonner qu'ils sont Chrétiens.

Les Portugais n'ont pû se résoudre à cette lâcheté, quoi qu'ils fussent fort attachez au profit qu'ils trouvoient dans le commerce du Japon. Depuis que la persecution s'y est un peu rallentie, ils ont tenté plusieurs fois d'y retourner; mais le Président les en a toûjours empêchez, comme un vigilant ennemi qui n'épargnoit rien pour leur ôter toute espérance de retour. D. Jean de Bragance étant monté sur le Trône, ce changement si prompt qui ravit en un jour la couronne de Portugal au Roi d'Espagne, sans effusion de sang, & sans aucun tumulte dans la ville de Lisbonne, fit le même effet à Goa. Tous les Portugais dans les Indes reconnurent presque en même tems leur nouveau Roi. Le Viceroi qui étoit Espagnol fut renvoyé en Espagne par les premiers vaisseaux qui partirent pour y retourner; & D. Philippes de Mascarenas Portugais, Gouverneur dans l'Isle de Ceilan, vint prendre à Goa la place de Viceroi.

Sa premiere pensée dans cette Charge fut d'essayer de rétablir le commerce des Portugais dans le Japon; lors qu'ils en furent chassez ils en retiroient de profit trois millions de pardos tous les ans, & un pardos vaut vingt-sept sols de nôtre monnoye. L'esperance de rentrer dans un si grand gain, lui fit prendre à la fin de l'année 1642. la résolution d'envoyer à l'Empereur du Japon une Ambassade solemnelle, accompagnée de presens magnifiques; il choisit tout ce qu'il y avoit de plus rare & de plus capable de plaire à ce Prince & aux grands Seigneurs de sa Cour. Le plus précieux de ces presens étoit une piece de bois d'Aloës, qu'on nomme autrement bois de Calambour; elle avoit quatre pieds de

long & deux pieds de grosseur ; jamais on n'en avoit vû dans les Indes un si grand morceau ; il avoit coûté quarante-trois mille pardos ; on y ajoûta quantité de trés-beau corail en grains d'une grosseur extraordinaire. C'est le plus agréable present qu'on puisse faire aux Seigneurs Japonois, parce qu'ils en mettent aux cordons de leurs gibecieres pour les fermer. Si l'on en pouvoit trouver un grain de la grosseur d'un œuf de poule, & qu'il n'y eut point de petits trous comme il y en a d'ordinaire, que les Marchands remplissent de cire d'Espagne pour tromper ceux qui les achetent, on pourroit vendre ce seul grain au Japon jusqu'à quarante mille pardos. Ils n'y porterent point de diamans ni d'autres pierres précieuses, parce que les Japonois n'en estiment aucune ; mais ils chargérent les vaisseaux d'un grand nombre de tapis d'or, d'argent & de soye qui se font aux Indes & en Perse, avec quantité de pieces de brocard d'or & d'argent ; & l'on m'a dit plusieurs fois que cette Ambassade avec ces presens avoit coûté à la ville de Goa plus de huit cens mille pardos, qui font un million quatre-vingt mille livres de nôtre monoye. Outre cela, ces deux grands vaisseaux, l'un de cinquante pieces de canon, & l'autre de trente-cinq, furent chargez de marchandises qui sont de bon debit au Japon, & qui valoient encore plus d'un milion de livres ; l'équipage en étoit magnifique ; la poupe étoit dorée & les bannieres étoient d'étofes trés-riches. Le Vice-roi ne voulut point permettre qu'aucun Jesuïte fut du voyage, craignant que leur zéle ne fit tort à son dessein ; mais comme il falloit des aumôniers pour les vaisseaux, il nom-

ma quatre Auguſtins pour l'Amiral, & quatre Jacobins pour l'autre, tous gens ſages & de bon eſprit. Pendant que j'étois à Goa en en 1648. j'entretins quelques-uns de ces Peres qui furent nommez pour ce voyage, qui me conterent fort exactement toutes les particularitez de cette Ambaſſade.

Leur navigation fut trés-heureuſe en allant. Lors qu'un vaiſſeau aborde au Japon, la coûtume de cet Empire eſt de ne permettre pas qu'on mette des gens à terre, juſqu'à ce que le Gouverneur du lieu envoye les reconnoître pour en donner avis à l'Empereur, & ſçavoir s'il veut qu'on les reçoive. L'entrée du port devant lequel ils avoient jetté l'ancre eſt trés-dangereuſe, & l'on n'y peut aborder ſans courre fortune de ſe briſer ſur les rochers, à moins que d'être guidé par des gens du païs.

Le Gouverneur de Nangaſaqui ſurpris d'apprendre que ceux qu'il avoit envoyé reconnoître étoient Portugais, l'écrivit en diligence à l'Empereur. Le Preſident des Hollandois toûjours alerte ſur les avis qui venoient de la mer, ne pouvoit croire celui-ci ; mais comme il avoit beaucoup d'amis à la Cour, on lui dit cette nouvelle de tant d'endroits, qu'il ne douta plus de la verité. Alors il n'y eût point de brigues qu'il ne fit, point de tours d'adreſſe qu'il ne joüât, pour empêcher le ſuccez de cette Ambaſſade, & pour faire perdre les vaiſſeaux qui portoient l'Ambaſſadeur & ſes preſens. Il trouva moyen de corrompre le courrier qui fut chargé des ordres de l'Empereur, & au lieu de vingt jours qu'il devoit employer à ſon voyage, il y mit plus de deux mois, pendant leſquels les vaiſſeaux ſouffrirent de grandes tourmentes ſur la côte. Enfin, l'ordre

arriva au Gouverneur de ne laisser descendre que l'Ambassadeur avec les deux Capitaines & les deux Pilotes pour sçavoir le sujet de leur voyage.

L'Ambassadeur étant à terre dit, qu'il venoit complimenter l'Empereur au nom du Roi son Maître, & l'assurer qu'ils n'étoient plus sous la domination du Roi d'Espagne; que depuis un an le legitime heritier du Royaume de Portugal étoit monté sur le Trône de ses ancêtres que les Espagnols avoient usurpé; que ce nouveau Roi étoit si juste & si genereux, qu'ayant apris que quelques-uns de ses sujets étoient sortis du Japon sans payer leurs dettes, il envoyoit satisfaire à tout, mais principalement au devoir de bien-seance, qui oblige les Souverains de donner part de leur avenement à la Couronne, aux Princes dont ils desirent l'amitié.

Le Gouverneur informa l'Empereur de toutes ces choses, & le President les ayant apprises, fit dire par ses Partisans à ce Prince, que c'étoient des Rebelles qui venoient du fond de l'Occident apporter jusques au Japon la nouvelle & l'exemple de leur revolte; que l'inquiétude naturelle de cette Nation causoit chez elle de frequentes révolutions, & ne lui permettoit pas de demeurer long-temps en repos, & d'y laisser les autres; qu'après ce qui étoit arrivé à lui-même, il ne pouvoit trop prendre de précautions pour la sûreté de sa personne, & pour la tranquillité de l'Etat; enfin que l'Empereur & l'Empire étoient perdus sans ressource, si ces gens-là y remettoient jamais le pied. Ce discours apuyé de sa cabale, n'eût pas de peine à faire impression sur l'esprit de ce Prince naturellement bar-

bare & ennemi des Chrétiens. Il envoya ordre au Gouverneur de faire descendre à terre tous les hommes blancs, & de les regaler le mieux qu'il pourroit pendant huit jours. Le huitiéme jour il leur manda de remonter sur leurs vaisseaux, & en même temps il fit present à l'Ambassadeur & aux principaux de sa suite, des plus beaux ouvrages qui se fassent dans le Japon. Ce present fut composé de six grands cabinets & de six grands coffres lacrez de noir, avec des figures de relief entremêlées de paillettes d'or, & toutes les garnitures étoient d'or massif. Il y avoit encore six cabinets & six coffres lacrez de rouge avec des paillettes d'argent qui étoient garnis de même.

Lors que j'étois à Goa, le Vice-Roi D. Philipes de Mascarenas me fit voir deux de ces cabinets & deux de ces coffres & une table; j'avouë que je n'ai jamais rien vû de si beau en ce genre-là; j'admirai l'industrie de ces artisans Japonois, & je dis au Vice-Roi que nos ouvrages d'Europe que nous apellons façons de la Chine, n'étoient que des copies bien grossieres de ceux-là; outre la délicatesse du travail, le present étoit magnifique, & faisoit bien voir qu'il venoit d'un grand Prince; mais la suite du traitement que reçût l'Ambassadeur ne répondit guére à de si heureux commencemens. L'Ambassadeur en recevant son present eût ordre de faire porter toutes les marchandises du second vaisseau sur son Amiral. Il voulut faire de son côté de grands presens au Gouverneur, qui les refusa, & dit qu'il avoit reçû un commandement exprés de les refuser & de déclarer à l'Ambassadeur que s'il ne se retiroit en diligence il le feroit couler à fonds; que l'Empereur son Maître faisoit de nouveau défense à tous

Portugais & Espagnols d'aborder jamais dans son païs sous quelque prétexte que ce fût, & même sous couleur d'Ambassade ; à peine d'y être crucifiez sur le champ, sans écouter leurs raisons : qu'à l'égard des dettes des Portugais, il se chargeoit en son nom de les payer, & que c'étoit-là le present que l'Empereur vouloit faire au Roi son Maître pour le remercier de son ambassade. L'Ambassadeur n'eût pas plûtôt fait ôter les Marchandises du second vaisseau qu'on le coula à fonds en sa presence. Le Gouverneur ne se contenta pas de lui faire cet outrage, il fit descendre à terre tous les Noirs qui étoient sur l'Amiral, & leur fit couper la tête au bord de la mer, disant qu'ils étoient Indiens, & que comme tels, ils ne pouvoient pas ignorer les défenses rigoureuses que l'Empereur avoit fait publier contre tous les étrangers qui aborderoient au Japon, & principalement contre tous ceux qui se trouveroient attachez au service des Portugais, des Espagnols, & de tous les Chrétiens en general, & à la réserve des Hollandois.

Tel fût le succez infortuné de cette Ambassade, le vaisseau Amiral qui reporta le reste à Goa, fut tellement battu de la tempête pendant plusieurs jours, qu'il pensa perir mille fois ; la plus grande partie des gens de l'équipage mourut de fatigue, parce que les Noirs qu'on avoit décapitez étoient matelots, & que le reste n'étoit pas accoûtumé au travail. Les marchandises & tous les presens furent gâtez de l'eau de la mer, & le vaisseau alloit s'entr'ouvrir lors qu'il arriva au port de Goa. Je vis à Ispahan le morceau de bois d'Aloës dont j'ai parlé ; le Pere Joseph Augustin vouloit le faire voir au Roi de Perse Cha-

Abas II. qui regnoit alors. Ce Prince étoit fort curieux, il l'auroit acheté, si l'eau de la mer n'eût gâté le bois jusques dans le cœur; en effet, quand on en mettoit dans le feu on voyoit bien qu'il avoit perdu une partie de sa bonne odeur.

J'ai sçû de plusieurs Marchands Hollandois qui avoient été au Japon depuis cette ambassade, que le Président avoit donné quatre cens mille écus pour empêcher qu'elle ne fut reçûë, & même qu'il avoit sollicité le Gouverneur de faire couler à fonds les deux vaisseaux; que n'ayant pû l'obtenir, il avoit été cause de la mort des Noirs, croyant que l'Amiral périroit aprés dans ces mers faute de matelots. Enfin, il mit les Portugais dans une telle éxecration en ce païs-là, que l'Empereur ordonna qu'on rasât toutes les maisons qu'ils avoient fait bâtir, & qu'on arrachât les vignes & toutes les plantes d'Europe qu'ils y avoient fait venir, ou pour les commoditez de la vie, ou pour l'embellissement de leurs Jardins, qu'ils possedoient en grand nombre aux environs de Macao, d'Yeddo, & de Nangasaqui; afin qu'il ne restât aucun vestige de l'établissement de ces peuples dans tout le Japon.

On a remarqué qu'il ne s'est point passé d'année depuis ces dernières persecutions, que la Compagnie Hollandoise des Indes Orientales n'ait perdu quelque vaisseau dans ces mers; les pilotes & les matelots attribuënt cette infortune aux crimes de leur Président, mais ses Superieurs n'ont pas tenu compte de cette pensée, & disent que si tous les vaisseaux que l'on envoïe au Japon en revenoient avec leur charge sans aucune mauvaise a-

vanture, la Compagnie seroit trop riche.

Aprés qu'il eut fait renvoyer cette Ambassade d'une maniere si barbare, il en manda la nouvelle au General de Batavia, le pressant d'executer le dessein qu'ils avoient fait d'attaquer Macao, & disant qu'encore qu'il y eût aparence que les Hollandois & les Portugais entreroient bien-tôt dans une ligue contre l'Espagne, il étoit toûjours bon par avance de se saisir de Macao, comme ils avoient fait de plusieurs places dans les Indes, pendant que le Portugal étoit sous la domination des Espagnols, parce que le nouveau Roi seroit trop heureux de les leur abandonner pour avoir la protection de leur République en Europe. Ce General profitant de l'avis du Président, étoit prêt de mettre à la voile pour cette entreprise, lors qu'un envoyé de Portugal lui apporta la nouvelle de la Tréve concluë entre le Portugal & la Hollande & même de l'Armée Navale que les Etats avoient envoyée à Lisbonne au secours des Portugais. D'abord il fit semblant de n'y pas ajoûter foi, bien qu'il en fut informé long-tems auparavant, & fit mettre l'Envoyé dans une rigoureuse prison; neanmoins il differa pour quelques jours la partance de sa flote, pendant lesquels il reçût ordre de ses superieurs de traiter les Portugais comme amis & alliez. Desorte qu'il fut contraint de tourner toutes ces forces contre les Isles Moluques possédées alors par les Espagnols.

Le Président fut fort affligé de cette derniere nouvelle, à cause que le General & lui avoient fait de grands projets sur la conquête de cette place, & promis à la Compagnie de

la rendre par ce moyen maîtresse absoluë du trafic de la Chine & du commerce de tout l'Orient. En effet, Macao est située bien avantageusement pour dominer sur toutes ces mers, & principalement sur les côtes de Quantung & de Fockien, qui sont les Provinces où abordent toutes les marchandises de cet Empire. Elle est à l'embouchure du golphe de Kanton, vis-à-vis de Quancheu capitale de cette Province, dans une petite peninsule attachée à une plus grande Isle, & bâtie sur une espece de promontoire environné de trois côtez de la mer, d'où les navires ne peuvent approcher faute de fonds, si ce n'est du côté du port qui est défendu par une bonne forteresse. Elle tiroit alors de la seule foire de Quancheu 1300 caisses de toutes sortes d'étoffes de soye, chacune de 150 pieces & 2500 pains ou lingots d'or, sans compter les soyes crûës, l'or filé, & les autres marchandises. On peut juger delà quel profit y faisoient les Portugais, & quelle envie le Président avoit de les en chasser.

Mais ses desseins furent troublez, non-seulement par la révolution du Portugal, mais encore par la perte que les Hollandois firent de l'Isle Formosa, que les Chinois insulaires prirent sur eux, suivant les conseils d'un soldat François à qui le Gouverneur de Tayovan avoit refusé plusieurs fois son congé aprés le tems de son service. Pour mieux entendre cét évenement, il faut sçavoir que les Hollandois s'étant établis dans le Japon & en ayant exclu toutes les autres Nations, excepté les Chinois, l'Empereur avoit permis à ceux-ci d'y revenir, depuis que le massacre commis par les Japonois dans une Ville de la

Chine, dont ils avoient voulu s'emparer, avoit fait ceſſer le commerce de ces deux Empires, & même obligé l'Empereur Chinois de mettre à prix toutes les têtes des Japonois qu'on lui aporteroit. Les Hollandois n'oublioient rien pour faire naître quelque nouvelle rupture entre ces peuples, ou pour ſe ſaiſir eux-mêmes de quelque place propre à ruïner entierement le trafic des Chinois au Japon. Le Préſident avoit écrit à ſa Compagnie pour l'exciter à cette entrepriſe par l'aſſûrance d'un gain de cinq millions par an, diſant qu'encore qu'ils n'euſſent pû prendre Macao à cauſe de la Trêve entre la Hollande & le Portugal, il ne faloit pas laiſſer de tenter toutes choſes pour en détruire le commerce.

N'oſant donc s'adreſſer aux Portugais, ils couroient toutes les mers qui environnent les Iſles voiſines, & prenoient les vaiſſeaux Chinois qui alloient trafiquer à Macao, exerçant des cruautez inoüies contre ces peuples qui s'étoient réfugiez dans ces Iſles depuis l'invaſion des Tartares dans la Chine. Coxinga fils de Chinchilunge, ce fameux Pirate qui avoit ſauvé dans ces Iſles les débris de la ruïne de cet Empire, les commandoit alors, & s'étoit rendu redoutable aux Tartares mêmes. Pour ſe vanger des Corſaires Hollandois, il entreprit le ſiege de Tayovan où ils ſe retiroient d'ordinaire, & par la priſe de cette place il les chaſſa de toute la Formoſa.

Cette Iſle eſt fort grande, elle eſt placée à la pointe des Philippines; ſa longueur va du Nord au Sud, & dans ſa côte Occidentale elle regarde les Provinces de Fockien & de Quantung; les Chinois la nomment Ta-

lieukieu,& il y a apparence que les Espagnols lui ont donné le nom de Formosa à cause de sa beauté & de sa fertilité ; c'est de tous les peuples de l'Europe ceux qui la découvrirent & y habiterent les premiers, & qui bâtirent sur un de ses promontoires du côté du Nord le Fort de Kilng;les habitans naturels demeurent presque tous dans les montagnes & dans les bois, & ne vivent que de la chasse des cerfs & des sangliers dont ils vendent les chairs sechées, les peaux & le bois aux Sangleyes qui leur apportent les autres choses dont ils ont besoin.La petite Isle de Tayovan a donné le nom au Fort que les Anglois ont fait bâtir vis-à-vis dans la grande Isle ; elle étoit importante aux Hollandois qui en tiroient beaucoup de bétail, de cuirs, de cornes de cerf & de bufle, dont les Japonois & les Chinois se servent dans leurs ouvrages ; ils y faisoient alors travailler à une mine d'or qu'on y avoit découverte, & ils la croyoient si riche, que leurs Officiers avoient mandé à la Compagnie qu'elle suffiroit pour faire tout le commerce des Indes, sans envoyer aucun argent de Hollande ; mais l'avantage le plus present qu'ils tirassent de cette Isle consistoit en l'entrepôt de leurs denrées de Batavia au Japon ; c'étoit la route ordinaire de leurs vaisseaux, en allant & en revenant ils y laissoient passer la mauvaise saison pour rafraîchir leurs équipages, & y chargeoient beaucoup de marchandises de la Chine que leurs Corsaires enlevoient sur les Chinois, ou que les Sangleyes leur apportoient, qui sont des Marchands originaires de la Chine établis aux Philippines ; mais qui font indépendemment des Espagnols le plus grand commerce de ce païs-là.

Coxinga en chassant les Hollandois de cette Isle quoi-qu'il les eût pris à discretion, les traita moins cruellement qu'ils n'avoient traité les Anglois, lors qu'ils la prirent sur eux par une insigne trahison que je raconterai dans la suite, car ils égorgerent tous les Anglois sans en excepter un seul. Ce Prince, bien qu'Idolâtre & Corsaire, banni de son païs, & irrité par les Hollandois, eut l'humanité de mander au General de Batavia d'envoyer des vaisseaux pour y reporter ses gens, & il les délivra tous sans permettre qu'on leur fit aucun mal. Il avoit ses partisans à la Cour de l'Empereur du Japon, parce qu'il étoit ennemi déclaré des Tartares, dont les Japonois n'aiment pas le voisinage. Cette Conquête si prompte de tant de Provinces, tant de peuples subjugez en sept années, à la vûë, pour ainsi dire, de leurs côtes, les avoient fort alarmez. Quoi-qu'ils sçûssent bien que ces Conquerans n'étoient pas gens de mer, & qu'ils n'entreprendroient jamais de la traverser pour leur venir faire la guerre, ils ne laissoient pas de favoriser secrettement Coxinga. Il fit sçavoir par ses amis à l'Empereur les actes d'hostilité que les Hollandois avoient exercez contre les Marchands Chinois, disant qu'ils avoient fait faire sourdement des propositions d'alliance à leurs ennemis communs, & que c'étoit encore une de ces Nations du Nord, nées pour la desolation des autres païs, & propres à envahir les Empires; qu'elle ne s'étoit établie dans les Isles de l'Orient que par des trahisons & des violences, que depuis quelques années elle ne cessoit point de croiser les mers entre la Chine & le Japon, afin de se rendre la maîtresse absoluë du

commerce, & que s'il n'y mettoit ordre promptement, elle feroit bien-tôt dans ses Etats ce que les Tartares avoient fait dans la Chine.

Le Président eût bien de la peine à détourner cet orage; car les plus puissans Seigneurs de la Cour quoi-que ses pensionnaires & ses amis; commencerent à ouvrir les yeux, & prirent en quelque sorte le parti de Coxinga, disant que les Chinois étoient assez malheureux d'avoir été desolez par les Tartares, sans être encore persecutez par les Hollandois; qu'aprés avoir été chassez de leur païs, il ne leur restoit plus que leurs Jonques pour toute demeure, & quelques rochers où ils s'étoient refugiez, qu'il y auroit de l'inhumanité de les troubler encore dans ce dernier azile, & de leur ôter la liberté de la mer & du commerce dans le Japon, d'où ces peuples exilez tiroient leur principale subsistance. Les Bonzes, les Marchands, le menu peuple, tout s'interessa pour les Chinois. L'Empereur manda le Président & lui dit: J'apprends que ta Compagnie abuse de ma protection, & que ses vaisseaux au lieu de se contenter du commerce que je leur ai permis, se mêlent de pirater sur les Chinois, & de troubler toutes les mers voisines de mon Empire, si j'en entends encore des plaintes, je te ferai crucifier & tous ceux de ta nation. Je n'ai pû apprendre comment l'artificieux Président appaisa la colere de l'Empereur; j'ai sçû en gros seulement, que les Hollandois firent une alliance secrette avec les Tartares contre Coxinga. Les peuples de la Province de Fockien l'appellerent à leurs secours, & s'assemblerent au nombre de 200000 hommes. Il les alla secourir avec une puissante Armée navale;

aprés plusieurs combats il se donna enfin un combat general, où le chef des Tartares aïant fait mettre en embuscade sa meilleure cavalerie, donna ordre à ses gens de se retirer peu à peu pour attirer les Chinois dans l'embuscade : Ils y donnerent avec tant d'ardeur, que les Tartares les envelopperent de tous côtez, sur le bord du fleuve Chang, & en tuërent 80000 sur la place, sans que l'armée navale commandée par Coxinga les pût secourir.

Pendant cette guerre, les Hollandois prirent leur temps, & se rendirent maîtres de l'Isle des Pescheurs, entre la Formose & la côte de Fockien ; Coxinga mourut peu de temps aprés, & Savia son oncle le plus riche Marchand de la Chine, qui fournissoit lui seul de son revenu presque à toutes les dépenses de cette guerre, s'ennuya de la soûtenir, & voulut faire sa paix avec les Tartares ; un des fils de Coxinga en ayant été averti, se saisit de la personne de son oncle, & l'enferma dans une étroite prison où il se tua de rage. Les Hollandois ravis de la mort de Savia qui les avoit toûjours empêchez de trafiquer dans la Province de Fockien, envoyerent une armée navale contre son neveu en faveur des Tartares qui lui faisoient la guerre le long des côtes de la mer. Il y eût plusieurs combats entre les Jonques des Insulaires & les vaisseaux Hollandois, à la vûë des Tartares qui se contenterent d'en être les spectateurs ; tout le fruit que les Hollandois receüillirent alors des avantages qu'ils remporterent contre ces Insulaires, fut de remettre sous la puissance des Tartares les Villes de Bemos & de Quesi

moi, & toutes les places des environs que le parti de Coxinga possedoit auparavant; pour eux, ils ne pûrent obtenir que les Tartares leur aidassent à reprendre Tayovan, ainsi ils se contenterent de construire des Forts dans quelques-unes de ces petites Isles qui sont autour de l'Isle Formosa, & depuis mon retour des Indes je n'ai pû m'éclaircir au vrai de la suite de cette entreprise.

Les Hollandois n'étoient point contens de leur habitation à Firando; c'est une Isle assez deserte, & peu fertile, située dans le détroit qui sépare la pointe de la terre de Corée d'avec le Japon. Ce poste ne leur suffisoit pas pour executer le grand dessein qu'ils avoient formé de se rendre les maîtres de tout le commerce du Japon & de la Chine, parce qu'il est de soi trés-incommode & trop éloigné de Nangasaqui. Les vents du Nord & du Sud, qui sont fort violens le long des deux côtés opposées, enfilent de telle sorte ce détroit, qu'il est presque impossible de prendre terre quand ils regnent sur ces mers. La negligence des Anglois en toutes leurs factories des Indes, & la foiblesse des Espagnols aux Philippines qu'ils ont pensé abandonner plusieurs fois, parce qu'ils croyent qu'elles attirent à la Chine tout l'or & l'argent des Indes Occidentales, favorisoient extrémement l'entreprise des Hollandois. Le commerce des Portugais se maintenoit encore dans la Province de Quantung, à cause de la situation avantageuse de Macao, de la richesse de la Ville, & de l'ancienneté de cet établissement; mais le Président aprés les voir chassez du Japon, ne se desesperoit pas de les chasser encore de la Chine.

Il y avoit quelques années que les Hollandois avoient surpris le Fort de Tayovan dans l'Isle Formosa. Il appartenoit alors aux Anglois qui avoient chassé les Espagnols de cette Isle. Les Anglois de la garnison faisoient assez mauvaise garde & passoient leur temps à chasser, parce que l'Isle est pleine de cerfs, de sangliers, de faisans & de toute sorte de gibier. Le General de Batavia les envoya reconnoître plusieurs fois par des Indiens affidez, & sachant le mauvais ordre de la place, équipa deux vaisseaux avec tous les préparatifs necessaires pour une descente. Ces vaisseaux attendirent un gros temps pour s'approcher de l'Isle, & aprés avoir déchiré leurs voiles, rompu leurs cordages, & affecté toutes les apparences de gens qui ont été fort maltraitez par la tempête, ils se laisserent aller à la portée du canon de Tayovan, & firent signal pour demander du secours. Le Gouverneur y envoya des petits bâteaux pour les reconnoître ; le Capitaine dit qu'ils étoient Marchands Hollandois, fort mal menez de la tourmente, & qu'ils lui demandoient permission de descendre pour se radouber. Le Gouverneur leur permit d'entrer dans le port, & de mettre à terre ce qu'ils jugeroient à propos ; il donna même à dîner aux prétendus Marchands & à leurs Pilotes ; la garnison fit la même honnêteté aux matelots qui étoient tous bons soldats armez de longs poignards sous leurs habits. Les Marchands dirent qu'ils avoient quantité de bons vins d'Espagne, de France & du Rhin, & qu'ils en vouloient régaler le Gouverneur. Il accepte l'offre, les Mar-

chands commandent à leurs valets d'aller querir des bouteilles dans leurs vaisseaux ; les matelots en apportent plusieurs à la fille, & comme le corps-de-garde en a sa part, tout est bien reçû. Ainsi de bouteille en bouteille, & de matelot en matelot, on bût tant, & le nombre des Hollandois s'acrût si fort dans la place, qu'au signal donné ils égorgerent tous les Anglois aprés les avoir ennyvrez. Plusieurs de la garnison qui étoient allez à la chasse eurent le même sort en arrivant, & ce fut par cette trahison insigne que les Hollandois se rendirent maîtres de l'Isle Formosa qu'ils avoient peuplée & cultivée depuis en bien d'autres lieux, lors que Coxinga la reprit.

Mais, comme nous l'avons remarqué, la Compagnie Hollandoise n'étoit pas contente de son établissement à Firando ; le Président avoit si-bien réüssi à chasser les Portugais du Japon, qu'il crut pouvoir obtenir de l'Empereur la petite Isle de Kisina qui étoit demeurée deserte depuis qu'on y avoit détruit toutes les habitations. D'abord il ne demanda que la permission d'y faire une petite loge de bois pour mettre ses facteurs à couvert. De cette Isle à Nangasaqui il y a un trajet de mer d'une portée de mousquet, il pria le Gouverneur de lui permettre d'y faire un pont de barques pour une communication plus aisée au port & à la Ville. Le Gouverneur gagné par de grands presens, permit de construire ce pont ; mais voyant dans la suite que les Hollandois en abusoient, & qu'ils venoient trop souvent dans la Ville, il fit faire deux redoutes aux deux bouts du pont, où il mit des soldats pour observer ceux qui passoient, & fit publier un ordre aux Hol-

landois qui venoient le jour à Nangasaqui de retourner le soir dans leurs loges à peine de la vie. Cet ordre & le peu de logement qu'ils avoient en ce lieu-là, les incommodoit beaucoup. Le Président fit de nouvelles sollicitations à la Cour, & obtint la permission de faire bâtir à Kisma un grand Comptoir & des magazins pour serrer ses marchandises.

Le Gouverneur envoya aux Hollandois un homme pour marquer le terrain que l'Empereur leur donnoit. Cet homme fut payé largement pour leur faire bonne mesure, neanmoins ils ne s'en contenterent pas, & la nuit ils porterent les bornes plus loin pour faire tracer leurs logemens. Le Gouverneur en fut averti & s'en mit en colere ; ils trouverent moyen de l'appaiser, premierement par des liberalitez secrettes, & puis en lui representant qu'ils avoient besoin de plusieurs grands magazins pour serrer toutes leurs marchandises ; qu'il ne leur en faudroit pas de si grands, s'ils avoient dans le Japon le même privilege que dans les autres païs, qui est de laisser dans leurs vaisseaux ce qui ne peut tenir dans les magazins ; mais qu'au Japon ils étoient obligez de décharger tout en terre, avant que de pouvoir trafiquer, & qu'on les forçoit même de mettre à la voile pour renvoyer leurs vaisseaux aussi-tôt qu'ils en recevoient l'ordre du Gouverneur. Il se contenta de leurs raisons, & leurs laissa faire leurs bâtimens. Quoi-qu'ils n'employassent que des Hollandois à cet ouvrage, il fut achevé en peu de temps ; la clôture en étoit faite par dehors comme celle des logemens ordinaires ; mais par dedans c'étoit une veritable Forteresse, bien flanquée & bien revétuë,

de laquelle en abatant la clôture ils auroient défendu leur pont, & pû défendre même l'entrée du port de Nangasaqui.

Ils avoient grand soin de ne laisser entrer personne dans ce Réduit que des Hollandois, pour ne pas découvrir leur dessein. Quand ce travail fut achevé, le President en donna avis au General de Batavia, & lui manda d'envoyer par les premiers vaisseaux à Kisma huit pieces de canon de fonte, brisées, dont les morceaux se rassemblent à vis l'un avec l'autre, & tirent comme les canons ordinaires; il lui recommanda de les faire emballer bien proprement dans des tonnes de même que les autres marchandises, & au lieu de matelots communs de mettre sur le vaisseau ce qu'il avoit de plus braves soldats habillez en matelots, pour servir à la garde du Comptoir, ou pour mieux dire du Fort que l'on venoit d'achever. Son stratagême n'eût pas le succés qu'il esperoit, car en ce temps-là l'Empereur envoya un autre Gouverneur à Nangasaqui, le vaisseau qui portoit ces canons étant arrivé à la vûë du Port, on l'envoya reconnoître; & quand l'ordre de le laisser entrer fut arrivé de la Cour, de nouveaux Officiers plus vigilans que les autres, ou que les Hollandois n'avoient pas eu encore le temps de corrompre, firent mettre les marchandises à terre pour les peser & compter selon la coûtume, & ayant trouvé dans une chambre secrete à fonds de cale, ces tonnes qu'on ne pouvoit remuër à cause de leur pesanteur, ils les firent défoncer sur le champ, & trouverent que c'étoit des canons brisez, dont ils porterent quelques pieces au Gouverneur. Il en envoya aussi-tôt avis à Yeddo, & le President

dent qui y étoit alors ne manqua pas d'en être averti par ses pensionnaires. Cet homme ingenieux à forger des faussetez, imagine sur l'heure une ruse, & s'en va trouver l'Empereur, disant qu'il avoit reçû ordre de ses Superieurs de lui presenter des canons d'une nouvelle fabrique inventez dans leur païs, dont l'usage étoit si commode, qu'on pouvoit transporter des pieces de batterie dans les lieux les plus inaccessibles ; qu'ils avoient crû ne pouvoir lui faire un present plus agreable & plus utile que celui-là, pour le rendre victorieux de ses ennemis. L'Empereur témoigna d'en être fort satisfait, & manda au Gouverneur de Nangasaqui de lui envoyer ces canons, & de ne faire aucun déplaisir aux Hollandois, ni dans leur Comptoir, ni dans le débit de leurs marchandises.

Etant sorti si heureusement de ce mauvais pas, le President forme un autre dessein, & mande au General de Batavia, homme inquiet & entreprenant comme lui, d'équiper deux vaisseaux pour venir reconnoître toutes les côtes du Japon, & principalement celles qui sont proches des mines d'or, pour voir si l'on ne trouveroit point de bons ports pour la retraite des navires dans des mers si orageuses, & des lieux propres à se fortifier, afin de ne dépendre plus des incertitudes de la Cour du Japon, qui n'est pas moins inconstante que ses mers. Le General pourvût ces vaisseaux d'excellens pilotes, de braves soldats, & de bons matelots, & fit charger dessus des provisions de bouche pour deux ans, avec tous les outils necessaires pour remuër la terre & pour bâtir. Un des sept du Conseil du General fut choisi pour être chef

de cette entreprise. On dit que ces deux vaisseaux coururent la côte du Japon, du Levant au Midi, & du Midi au Nord, faisant le tour des Isles jusqu'au 47 degré de latitude Septentrionale vers la terre d'Yesso, & qu'ils trouverent une Isle qu'ils nommerent l'Isle des Etats, qu'ensuite ils toucherent une autre terre qu'ils appellerent Terre de la Compagnie, habitée par des hommes blancs à longs cheveux, habillez à la Japonoise, & reconnurent être un continent avec le Nieulhan & la Corrée, & qu'aprés avoir erré long-temps sur ces mers sans autre dessein que d'y faire de nouvelles découvertes, ils passerent par le détroit de Sangaar qui separe la terre d'Yesso d'avec le Japon, & revinrent le long de ses côtes à l'Est, pour reconnoître les Bayes d'Aizu & de Xendai où sont les mines d'or. En cet endroit une furieuse tempête les prit à la vûë de ces montagnes où sont les mines, qui dura cinq jours entiers; le second de ces vaisseaux alla échoüer contre la côte, & il ne se sauva personne de son naufrage; le premier resista plus long-tems, mais en côtoyant les terres d'où l'on void les montagnes de Sataque, la tempête devint si violente, que Pilote ne pouvant plus tenir contre le vent, le vaisseau alla se briser sur les rochers. De ce second naufrage il ne s'échapa que l'Admiral, & treize personnes qui gagnerent la terre, partie sur des planches, & partie à la nage. Les Japonois de la côte accoururent de toutes parts pour les voir, & regarderent avec étonnement des gens dont ils n'entendoient point de langage; neanmoins il les recueillirent avec assez d'humanité, & délibererent sur ce qu'ils devoient

faire de ces Etrangers, parce qu'il y avoit une défenſe generale dans tout l'Empire d'en recevoir aucun ſous quelque prétexte que ce fut. Le plus aviſé d'entre eux dit qu'il les faloit mener à l'Empereur; cette propoſition fut ſuivie de toute la troupe, & le lendemain ils les conduiſirent à Yeddo qui en eſt éloigné d'environ cent lieuës.

L'Empereur étant informé de leur arrivée, ordonna qu'ils fuſſent bien traittez, & leur manda qu'il les verroit dans quelque temps. Au bout de huit jours il les envoya querir, & leur fit demander de quel païs ils étoient, & à quel deſſein ils navigeoient dans ſes mers. L'Admiral qui étoit homme d'eſprit, comme il l'a bien montré dans la ſuite, répondit qu'il étoit Hollandois, que toute ſa vie il avoit porté les armes pour ſon païs, & qu'il y commandoit mille chevaux & deux mille hommes de pied, lors que la fortune, ou plûtôt le ſoin de ſon propre honneur l'en avoient chaſſé. J'étois, dit-il, un des premiers de l'armée, & mes ſervices m'y avoient acquis quelque réputation. Le Prince qui nous commandoit avoit de la confiance en moi; un de ſes parens en prit jalouſie, & ne ſe contentant pas de me déſervir auprés de lui, cherchoit à tous propos les occaſions de me quereller; j'oſe dire, que ſans la parenté du Prince qui me donnoit de la conſideration pour lui, je n'en aurois pas enduré ſi long-temps. Enfin, il abuſa tellement de ma patience, & me fit un affront ſi ſenſible, que je fus contraint de mettre l'épée à la main contre lui. Son malheur & le mien voulurent que je le tuai du premier coup; mes amis m'aiderent à me ſauver, & me cacherent durant quelques jours pour é-

viter la colere du Prince ; elle fut si violente qu'ils me conseillerent de m'absenter pendant quelques années. Pour rendre mon exil moins fâcheux & servir ma patrie en quelque chose, je priai mes parens de me faire équiper deux vaisseaux pour faire la guerre aux Pirates qui troublent nôtre commerce des Indes. Je leur ai donné la chasse pendant une année entiere ; il y a quelque tems qu'une tempête nous emporta avec tant de violence que nous ne pûmes tenir de route assûrée ; & mes Pilotes qui n'étoient pas fort experimentez dans les mers de l'Orient, ne sçûrent prendre aucune connoissance du lieu où nous étions. Une nouvelle tourmente nous prit encore plus violente que la premiere, ils se laisserent aller au gré du vent, qui nous a poussez enfin sur les côtes de ton Empire, où nous avons fait naufrage, & il ne s'est sauvé que quatorze hommes de quatre cens qui s'étoient embarquez avec moi ; heureux en une telle disgrace ! d'aborder dans les Etats d'un Prince puissant & genereux, qui aura compassion de nôtre infortune.

Quand l'Interpréte eut expliqué ce recit à l'Empereur, ce Prince & tous les Seigneurs de sa Cour en furent touchez, & regarderent avec admiration le courage & la bonne mine de cet Etranger. L'Empereur lui fit de grands presens & à tous ceux de sa suite, & donna ordre qu'on les menât à Kisma au Comptoir des Hollandois, & qu'on les traitât fort bien par le chemin qui est de vingt-cinq ou trente journées. Ils y demeurerent quatre mois en attendant les vaisseaux qui viennent tous les ans de Batavia au Japon, & l'Amiral eut tout le loisir d'entretenir le President des Terres qu'il

avoit reconnuës, & de toutes les particularitez de son naufrage. Un jour qu'il lui racontoit le discours qu'il avoit fait à l'Empereur, & que le President se réjoüissoit de la presence d'esprit que l'Amiral avoit euë d'inventer sur le champ la suite d'une avanture si bien imaginée, un valet Japonois qui servoit le Président écouta la conversation sans que son Maître s'en apperçût. C'est la coûtume des Marchands Hollandois au Japon de prendre en arrivant de jeunes enfans Japonois à leur service, pour leur apprendre le Flamand, afin qu'ils leurs servent de truchemens dans leur négoce. Le Président & l'Amiral n'eurent pas ce jour-là cette retenuë qu'il faut avoir dans les païs étrangers, & ne prirent point la précaution de faire sortir leurs gens. Quelques mois aprés, ce jeune homme fut maltraité par le Président qui étoit d'une humeur fort rude; les Japonois, & même ceux d'entre le peuple, sont fiers & vindicatifs. Celui-ci se voulant vanger des mauvais traitemens de son Maître, alla trouver le Gouverneur de Nangasaqui, & lui redit tout ce qu'il avoit entendu de cet entretien. Le Gouverneur trouva l'avis assez important pour en informer la Cour. L'Empereur fut tellement irrité de cette supercherie, qu'il manda au Gouverneur de faire arrêter l'Amiral & sa suite, & de les envoyer avec bonne escorte à Yeddo, défendant de recevoir dans le port aucun vaisseau Hollandois, jusqu'à ce qu'il fut éclairci de la verité.

Cet ordre ne pût être si secret que les amis du Président n'en fussent avertis, & quoiqu'ils n'eussent pû pénétrer le veritable sujet de ce changement, ils lui donnerent si à pro-

pos l'avis de faire partir l'Amiral, qu'il avoit fait voile pour Batavia, lors que l'ordre vint à Nangasaqui. Huit jours aprés, trois vaisseaux Hollandois arriverent à Kisma, lors le Gouverneur leur envoya faire défense de mettre personne à terre. Le Président feignit d'être surpris de cette défense, & en alla demander la cause au Gouverneur qui lui dit : L'Empereur sçait vos fourberies, vous n'aurez plus aucune courtoisie de moi, j'ai dépêché à la Cour pour donner nouvelle de l'arrivée de vos trois vaisseaux, & j'éxécuterai l'ordre qu'il me donnera. Le Président ne douta plus que la supofition faite par l'Amiral ne fut découverte; mais il ne pouvoit soupçonner par quel moyen. Son Japonois se déroba de chez lui, & il se souvint de l'avoir maltraité; sa fuite lui fit connoître d'abord l'auteur du mal, & l'ordre qui arrive de la Cour acheva de l'en éclaircir. Il portoit que le Gouverneur renvoyeroit sur l'heure les trois vaisseaux Hollandois, sans leur permettre de décharger ni hommes ni marchandises dans leur Comptoir, & diroit au Président que l'Empereur avoit apris que son Amiral étoit un fourbe & un espion, qu'il en vouloit faire justice, & que si on ne le renvoyoit au Japon par la premiere moçon des vents, il feroit mourir tous ceux de sa nation & jetter leurs marchandises dans la mer.

L'Amiral étant de retour à Batavia, chacun prit diversement le succez de son voyage; le General fut affligé de la perte de ses vaisseaux, mais beaucoup plus de ce que l'Amiral n'avoit pû prendre terre dans la Baye de Xandai, pour reconnoître de plus prés ces mines d'or si abondantes qui sont la gran-

de richesse du Japon ; les plus sensez du Conseil apprehendoient que le mensonge de l'Amiral ne fut découvert, & que l'Empereur irrité contre eux de cette imposture, ne les traitât à la fin comme il avoit fait les Portugais. En effet, leur crainte se trouva bien fondée ; car ils apprirent par le retour des trois vaisseaux, le danger où étoient tous ceux de leur nation en ce païs-là, s'ils n'y renvoyoient promptement l'Amiral. Le Conseil s'assembla extraordinairement pour déliberer sur une affaire si importante ; quand une fois les Officiers de la Compagnie se font bourgeois de Batavia, ils n'entrent plus dans les Conseils. On passa par dessus cette régle, & non-seulement les anciens Officiers ; mais les principaux bourgeois de la Ville furent appellez pour ce sujet, tous furent d'avis de renvoyer l'Amiral, & dirent que c'étoit en ces occasions qu'un seul devoit mourir pour tout le peuple.

L'Amiral fut averti de cette résolution, & fit des protestations publiques sur la violence & l'injustice qu'on lui vouloit faire, disant qu'il n'étoit point leur sujet, qu'il étoit né sujet de la Republique de Hollande, qui seule avoit pouvoir de vie & de mort sur lui ; que si c'étoit pour son service ; il exposeroit mille fois sa vie, mais que pour des particuliers interessez dans un commerce, il n'étoit point obligé de se sacrifier de la sorte, & d'aller à une mort assurée. Les Ministres prirent son parti & en firent un point de Religion. Le menu peuple se soûleva contre le General, & la sedition commençoit à s'échauffer, lorsque les Officiers de la marine, qui étoient à la rade, vinrent à terre avec

des troupes & se mirent en devoir de repousser le peuple. On arrêta les plus mutins, & l'affaire se tourna en négociation par l'entremise d'un Ministre, qui persuada par ses beaux discours à l'Amiral de faire cesser ce desordre en acquiesçant à la déliberation du Conseil. Il promit de retourner au Japon, pourvû qu'on lui donnât pour ce voyage tout ce qu'il demanderoit, non-seulement pour sa récompense, mais aussi pour soûtenir le nouveau personnage qu'il y vouloit joüer.

D'abord il demanda deux vaisseaux superbement équipez, une suite de cinquante hommes choisis, dont chacun auroit trois sortes d'habits des plus riches étoffes qu'il seroit possible de trouver, & voulut avoir 59000 écus pour son voyage, un bufet de vaisselle d'or & d'argent, le reste de l'équipage à proportion, & que tous ceux qui l'accompagneroient le respectassent comme une personne de grande qualité. On lui accorda tout, & chacun fournit quelque piéce de ce bufet pour le rendre plus magnifique.

L'Amiral partit de Batavia, & arriva heureusement à Nangasaqui. Le Gouverneur surpris de la beauté de ces vaisseaux qui venoient d'aborder, jugea bien qu'ils n'étoient pas marchands, & les envoya reconnoître, mais sa surprise fut encore plus grande lors qu'il apprit que c'étoit l'Amiral. Il dépêcha sur l'heure à Yeddo pour en donner avis à l'Empereur, & l'informer du superbe apareil avec lequel l'Amiral étoit revenu. Le Président y envoya aussi de son côté pour obtenir une reception favorable, & prier ses amis de representer à l'Empereur que c'étoit un hom-

me de la premiere qualité, qu'une action d'honneur avoit éloigné de sa patrie, & qu'il n'avoit pas plûtôt appris les choses dont on l'avoit accusé auprés de lui, qu'il étoit revenu sur ses pas pour justifier son innocence.

En attendant l'ordre de la Cour, le Gouverneur selon la coûtume fit apporter chez lui toutes les voiles & les gouvernails des vaisseaux, sans permettre qu'aucun homme décendit à terre; enfin l'ordre arriva, qui portoit que l'Amiral & sa suite avec les choses necessaires pour leurs personnes, seroient reçûs dans la Ville & conduits à Yeddo, & qu'en tous les lieux où ils passeroient on leur feroit toute sorte de bons traitemens. Le Président accompagna l'Amiral dans ce voyage, pour l'assister de plus prés de ses conseils & de la faveur de ses amis. Leur entrée fut magnifique, & la richesse de leurs habits y fit accourir de toutes parts ce peuple qui est extrémement amoureux des nouveautez; le bruit s'en répandit jusqu'à la Cour, & neanmoins l'Empereur ne voulut point les admettre à l'Audiance pour le jour qu'ils avoient demandé.

Deux mois s'écoulérent, pendant lesquels l'Amiral tenoit table ouverte & étaloit ses richesses aux Japonois, & comme il avoit l'esprit vif & capable d'apprendre toutes choses, il se faisoit instruire dans la langue du Japon; quoiqu'elle soit fort difficile, il commençoit déja à entendre beaucoup de mots lors qu'on lui manda de venir parler à l'Empereur; il mit ce jour-là un habit plus riche encore que celui qu'il avoit mis à son entrée, & toute sa suite en fit de même. D'abord l'Empereur lui parut fort irrité: J'aprends, lui dit ce Prince, que tu es un imposteur & un traître,

que ta naiſſance eſt obſcure, & que tu es venu en eſpion dans mes Etats, comme tel je te prépare les châtimens que tu as méritez.

Quand l'Interpréte eut expliqué les paroles de l'Empereur, l'Amiral n'en parut pas épouventé. Seigneur, dit-il, un grand Prince comme toi doit toûjours ſoulager les malheureux, & non pas les accabler : la fortune qui me perſecute n'a rien ſuſcité contre moi de plus cruel que les calomnies dont on m'a voulu noircir dans ton eſprit. Elle a pû me chaſſer de mon païs & me jetter à un autre bout du monde ſur des rivages inconnus;mais elle ne peut m'inſpirer des ſentimens indignes de ma naiſſance ; voici la deuxiéme fois que j'entre dans tes Etats, la premiere par un naufrage, & la ſeconde pour t'obéïr; de l'une, n'en accuſe que les vents, l'autre juſtifie aſſez mon innocence ; ſi j'avois été coupable des crimes dont on m'accuſe,je ne reviendrois pas de ſi loin me remettre en ton pouvoir ; mais, Seigneur, mes accuſateurs ont un avantage que je n'ai pas, ils parlent ta langue, je ne la ſçais point, & je ne puis te faire entendre ma défenſe; donne-moi huit mois pour l'aprendre, aprés ce tems ſi tu me fais la grace de m'écouter, il me ſera facile de confondre ces calomniateurs, & de te ſatisfaire ſur toutes choſes.

L'Empereur fut ſurpris & touché de ſa réponſe, mais ſur tout de ce qu'il ne demandoit que huit mois pour aprendre la langue Japonoiſe. Je te les accorde, dit-il, & il eſt juſte qu'un accuſé ſçache ſe juſtifier ſoi-même, non-ſeulement je veux te donner tout ce tems-là ; mais encore qu'on te traite honorablement par tout où tu voudras aller. L'Amiral

uſa de cette permiſſion avec beaucoup de prudence, & ſe fit aimer de tous les Seigneurs de la Cour par ſes manieres nobles & par ſes liberalitez; il aprit la langue avec une facilité incroyable, & ſouvent l'Empereur l'envoyoit querir pour lui faire des queſtions ſur nôtre Europe, touchant les qualitez du pays, les mœurs, les diverſes formes de gouvernement, l'étenduë des Royaumes, leurs richeſſes, leurs forces, & principalement ſur les manieres de faire la guerre. L'Amiral lui rendoit ſi bon compte de toutes choſes, que ce Prince prenoit un plaiſir extrême à l'entretenir; enfin il ſçût ſi-bien gagner ſa confiance & ſes bonnes graces, que non-ſeulement il effaça toutes les méchantes impreſſions qu'on avoit voulu donner de lui, mais encore il fit condamner au ſupplice comme faux témoin & calomniateur le Japonois qui l'avoit accuſé.

Aprés un dénoûëment ſi heureux, l'Amiral crût qu'il étoit de ſa prudence de ſe retirer avec ſa réputation entiere. Il prit congé de l'Empereur qui le combla d'honneurs & de preſens; tous les Courtiſans le regretterent & il fut reconduit & régalé magnifiquement juſqu'à Nangaſaqui, d'où il fit voile en peu de jours, & retourna heureuſement à Batavia. Tout le peuple accourut en foule ſur le port pour le voir deſcendre à terre, il dit en peu de mots le ſuccez de ſon voyage; les uns loüerent ſon eſprit & ſon courage, les autres exaltérent le ſervice qu'il venoit de rendre à la Compagnie & à toute la Nation; le Conſeil même le reçût avec éloge, & lui laiſſa en pur don toute l'argenterie qu'il avoit raportée. Peu de temps aprés il partit pour Amſterdam, & il ne fut pas plûtôt arrivé à la Haye, qu'il

presenta aux Etats Generaux une Requête contre la Compagnie des Indes Orientales, pour obtenir réparation de la violence que ses Officiers lui avoient faite de le renvoyer au Japon. L'affaire fut long-temps discutée, & la Compagnie fut condamnée à de grands dommages & interêts envers lui. Si les Etats Généraux prenoient plus de connoissance de la conduite de cette Compagnie, & empêchoient qu'elle n'établit insensiblement une Souveraineté indépendante de la leur, ils éviteroient de fort grands maux, & le gouvernement de leur République en Europe, qu'on peut proposer comme un modéle de la plus sage politique, ne seroit pas décrié comme il l'est presentement dans les Indes par les desordres qu'y commettent ces Officiers.

Le Président s'ennuyoit de son côté d'être toûjours dans un Comptoir; quoi-qu'il y fit bien ses affaires; l'ambition le portoit ailleurs, & il croyoit avoir rendu d'assez grands services pour être élevé à un plus haut emploi. Sa presence même n'étoit plus si necessaire au Japon, le commerce y étant établi au point qu'il l'avoit souhaité. Et effet, les Hollandois faisoient alors presque tout le trafic de l'Orient, & avoient sur ces mers une quantité innombrable de vaisseaux marchands. Car outre ce que nous avons déja remarqué, ils avoient usurpé sur les Anglois l'Isle d'Amboine par une trahison semblable à celle de la prise de la Formose; l'Amboine fournissoit en ce temps-là du cloud de girofle presque tous les pays du monde, & pour le rendre plus cher aux Indes & en Europe, ils avoient arraché tous les girofliers de Ternate. Ils possédoient les Isles de Banda où croit la Muscade & le

Maçis. Ils avoient chassé les Anglois de Pouleron, & les Espagnols & les Portugais des Molucques ; ils s'étoient rétablis à Yloilo, pour achever de détruire le commerce de Manilhe, & ils avoient enlevé Baton par surprise, sous prétexte de donner du secours au Roi de cette Isle. Ceux de Celebes, de Ternate, & de Tidor, leur étoient tributaires, & le Roi de Macassar en faisant alliance avec eux, s'étoit rendu comme leur esclave & avoit banni les Portugais de son Royaume. Ils tenoient garnison à Timor, & en avoient encore chassé les Portugais. Les Rois de Mataran & de Bentan s'étoient déclarez la guerre, & pour avoir l'apui des Hollandois, fournissoient à l'envi du Ris à Batavia. Par leurs Bureaux dans la grande Isle de Sumatra, ils faisoient seuls le trafic du poivre dans toute la côte Occidentale de cette Isle, & les Sujets du Roi d'Achen leur aportoient de l'or en pains, où les Officiers de la Compagnie profitoient beaucoup quoi qu'il soit de bas aloi ; il est vrai que l'air de cette côte est si mal sain, qu'ils n'y peuvent vivre long-temps. Ils avoient encore enlevé aux Portugais Malaca qui les rendoit maîtres de toute la Presque-Isle & du commerce de Tenacerin. Les pirateries qu'ils exerçoient sur les côtes du Royaume de Siam pour empêcher ces peuples de trafiquer au Japon & dans toutes les autres Isles, les y avoit rendus odieux ; ils avoient voulu bâtir un Fort à Ligor pour disposer des mines d'étain & ôter aux Anglois le profit de celui qu'ils aportoient d'Angleterre, parce qu'on n'en trouve point ailleurs dans les Indes ; mais le Raja les en ayant chassez la premiere fois, avoit rendu la seconde fois leur entreprise vaine en inondant le païs ; nean-

moins ils commençoient à s'y rétablir de même que dans le Tunquin, & les Sangleyes desolez par les Corsaires Hollandois avoient été contraints de s'accommoder avec eux pour le commerce des Philippines ; car les épiceries dont ils se sont emparez, feront toûjours que ces Peuples rechercheront leur amitié. Ils faisoient sur la côte de Choromandel & dans les Royaumes de Pegu & de Bengale pour prés de trois millions de trafic de toiles & d'autres marchandises tous les ans. Cinq places principales qu'ils avoient prises sur les Portugais dans l'Isle de Ceylan, faisoient un de leurs plus utiles établissemens ; & bien que la résistance du Roi de cette Isle qui est puissant, les ait empêchez de pénétrer fort avant dans le païs, ils se sont emparez de toutes les côtes pour empêcher les autres nations d'y trafiquer, & ils en receüillent seuls presque toute la canelle ; desorte que ce Prince avec lequel ils ont eû long-tems la guerre pour garder & recüeillir cette épicerie, n'osoit plus les attaquer. Sur les côtes de Malabar où le terroir est agréable & fertile, ils avoient enlevé aux Portugais la celebre ville de Cochin, & trois autres Villes qui incommodent extrêmement le commerce de Goa ; ils avoient même fait un traité par lequel ceux du païs s'obligeoient de ne vendre leur poivre qu'à la Compagnie ; car sa plus forte passion est d'achever de ruïner tout ce qui reste d'établissemens aux Portugais dans le Levant. Le Bureau général de Surate, & les Comptoirs d'Amadabat & d'Agra, tiroient de grands profits du dedans de l'Indoustan & de Guserate. En Perse, l'achapt des soyes n'aportoit pas un avantage si considerable à leur Bureau général de Gaumeron & à celui d'Ispa-

han, parce que le Roi les contraignoit de les acheter à un prix fixé où ils ne trouvoient pas leur compte. Ils avoient comme abandonné pendant quelque tems les Bureaux de Mocha & de Bassara, mais ils s'étoient bien établis au Cap de Bonne-Esperance, & quoi-que par les découvertes qu'ils ont tenté de faire dans le païs, ils n'ayent trouvé qu'un terroir aride d'où ils tirent quelque or en poudre & des bestiaux par le trafic des Sauvages; ils ne laissent pas d'en récevoir de grandes commoditez pour l'entrepôt de leurs vaisseaux & pour le rafraîchissement de leurs équipages, qui est si necessaire en cet endroit, que sans cela il est presque impossible d'établir un commerce durable de l'Europe dans les Indes.

Alors la Compagnie entretenoit 140 vaisseaux équipez, tantôt en guerre & tantôt en marchandise, bien pourvûs d'artillerie & de toutes sortes de munitions, sur lesquels il y avoit plus de 6000 hommes, tant soldats que matelots. Pour former cette puissance redoutable à tous les peuples d'Orient, les Associez ont été 38. années sans partager aucun profit, accumulant ses fonds pour l'avenir, jusqu'à ce qu'elle eût fait ces solides fondemens sur lesquels elle s'est établie. Batavia étoit comme l'ame de toutes ces conquêtes, faites sur le débris de celle des Portugais; elles pouroient composer un grand Empire, si les parties n'en étoient pas tant dispersées, & si les dépenses des équipages, des armemens & des garnisons, n'en diminuoient pas notablement les revenus. Peut être aussi que cette Compagnie trouvera un jour sa ruïne dans sa grandeur, & dans la trop vaste étenduë des païs qu'elle a voulu occuper. Un de ses plus sages Generaux m'a

dit trés-souvent; *Nous n'avons que trop de Forteresses, il n'en faudroit point d'autres que le Cap de Bonne-Esperance & Batavia, des Comptoirs bien placez, de bons vaisseaux, & des gens de bien pour nous servir.* En effet, ses Officiers la pillent impunément, & font haïr son commerce & sa domination dans les Indes par leur avarice & par leur dureté; mais ce qu'elle doit le plus craindre, c'est l'indifference qu'ils témoignent pour la Foi de Jesus-Christ, & l'inhumanité qu'ils exerçent contre les esclaves dont ils trafiquent comme si c'étoient des bêtes brutes, sans songer à les faire instruire; suivant en cela cette maxime barbare des Espagnols, *que Dieu n'a point racheté de son sang les ames des Indiens, & qu'on ne doit pas faire de difference entre eux & les plus vils animaux:* Car c'est une conduite détestable en des Chrétiens, de rendre le Christianisme odieux par leur cruauté, de l'abolir même pour s'établir sur ses ruïnes en des lieux où il commençoit à naître, & de faire une profession publique de n'avoir d'autre Religion que l'interêt. Le Président, dont il est parlé si souvent dans cette Relation, en a donné des exemples bien mémorables, dont sa Compagnie ressentira quelque jour les effets; & je m'étonne que les grandes pertes que celle des Indes Occidentales qui lui donne tant de jalousie, a faites au Bresil & ailleurs, ne lui fassent pas assez connoître cette verité; car il est certain que la tyrannie & les pirateries que ses gens y ont exercées, l'ont fait décheoir d'un état aussi florissant que celui-ci.

J'ai sçû qu'en l'année 1664. les dépenses des Hollandois au Levant montoient à communes années à prés de dix millions par an, sans compter les naufrages, le dépérissement

des vaisseaux, & le déchet des marchandises, & que ses plus fortes cargaisons pour l'Europe & pour l'Asie, n'alloient pas à douze millions. Il y a des années où elles sont bien moindres, & si foibles même, que la dépense passe beaucoup la recepte; mais elle cache avec un fort grand soin ses pertes au public & à ses propres associez, & souvent elle ne leur distribuë leurs profits qu'en denrées dont elle a de grands magazins amassez depuis long-temps, & où elle met le prix qu'il lui plaît pour grossir l'apparence de ces profits. Neanmoins sa perseverance & son courage son dignes d'admiration; car qu'y a-t'il de plus admirable, que de voir qu'un petit nombre de Marchands assemblez d'abord dans la vûë d'un simple trafic, ait osé dans la suite faire la guerre en des régions si éloignées, attaquer tant de Princes & de Nations, planter tant de Colonies, assiéger tant de Villes & de Forteresses, & entretenir enfin de fortes armées avec de si prodigieuses dépenses, que les plus puissans Souverains pourroient à peine les soûtenir?

La Compagnie Hollandoise des Indes Orientales joüissoit alors de cette grande prosperité, trop grande veritablement pour pouvoir être long-tems soûtenuë par de simples particuliers, & trop enviée pour être toûjours soufferte par ses Souverains, quelques secours qu'ils en tirent dans les besoins de l'Etat; car c'est un Corps séparé & indépendant qui s'est formé dans le Corps de l'Etat même, dont la puissance lui doit être suspecte, & qui pourra le ruïner un jour comme la Compagnie de S. George a ruïné la République de Génes. Cependant celle de Hol-

lande n'y faisoit point encore de réflexion, & non-seulement elle autorisoit toutes ces entreprises, mais elle voyoit que ses propres sujets lui donnoient la loi & se vantoient de l'imposer à toutes les Nations dans le commerce d'Orient. Il étoit en cet état, lors que le Président qui a été le principal sujet de cette Relation, fut rapellé du Japon à Batavia pour y exercer la fonction de principal Directeur : il y porta beaucoup de richesses & fit bâtir plusieurs maisons magnifiques dans la Ville. Son autorité y étoit grande, mais il l'exerçoit durement, selon sa coûtume, & il étoit fort haï des Officiers de la Compagnie & des Bourgeois. Neanmoins il se tenoit comme assuré de la Charge de General lorsqu'elle viendroit à vâquer ; mais son espérance fut vaine, car un autre occupa la place : le chagrin le prit, il revint à Amsterdam, où il vécut quelque tems assez en repos. Enfin, son esprit inquiet & ambitieux lui fit faire de nouvelles intrigues pour se venger de l'injure qu'il disoit avoir reçûë, ou peut-être pour travailler d'intelligence avec ses Superieurs à renverser des desseins qui leur donnoient de l'ombrage. Quoiqu'il en soit, il prit emploi hors de son païs, & retourna aux Indes ; son entreprise ne fut pas heureuse pour ceux qu'il servoit, & qui meritoient d'être mieux servis; il pilla beaucoup, causa de grands desordres dans leurs affaires, & vint perir, comme nous l'avons dit, avec son argent & ses pierreries à la riviére de Lisbonne, où tout le peuple donna des marques d'une réjoüissance publique sur sa mort.

Fin de la premiere Partie.

RELATION DE CE QUI S'EST PASSE' DANS LA NEGOCIATION DES DEPUTEZ QUI ONT E'TE' EN PERSE ET AUX INDES, TANT DE LA PART DU ROI QUE DE LA COMPAGNIE FRANÇOISE; POUR L'ETABLISSEMENT DU COMMERCE.

LIVRE SECOND.



DANS la Relation que j'entreprends, je raporterai les choses fidellement de la maniére que je les ai vûës, & l'on verra quelle fut la conduite des Députez qui furent envoyez en Perse & aux Indes, tant de la part du Roi que de la Compagnie Françoise, pour l'établissement du Commerce.

Le treiziéme de Juillet 1665. le sieur de Lalin Gentilhomme ordinaire chez le Roi, &

le sieur de la Boulaye Gentilhomme Angevin, avec les sieurs Beber, Mariage & Dupont Députez de la nouvelle Compagnie de France, pour l'établissement du commerce en Perse & aux Indes, arrivérent à Ispahan. Ils furent décendre au Carvansera de Geddé, d'où ils sortirent le même jour pour aller prendre logis chez des particuliers de Zulpha, qui est un grand Fauxbourg d'Ispahan séparé de la Ville par la riviere de Senderu; les deux Gentilshommes, chez le sieur de Lestoile Marchand François, & les trois Marchands chez un Arménien. Les sieurs de Lalin & de la Boulaye, sans en rien dire aux autres Députez, rendirent au sieur de Lestoile les lettres que Monsieur de Lyonne lui écrivoit, & dont l'inscription étoit en cette maniere; *A Monsieur, Monsieur de Lestoile premier Valet de Chambre du Roi de Perse, ou en son absence à Monsieur Lagis son gendre.* Les Francs qui habitent en ce pays-là eurent sujet de s'étonner que le sieur de la Boulaye, qui avoit déja été en Perse, & devoit connoître l'état de cette Cour-là, eût instruit de la sorte un Secretaire d'Etat pour donner au sieur de Lestoile la qualité de Valet de Chambre du Roi de Perse, qui n'a auprés de sa personne, pour le servir à la chambre, que des Eunuques, & qui de même que tous les Persans, ne souffriroit pas qu'un Chrétien touchât ses habits, parce qu'il se croiroit soüillé, & qu'aussi-tôt il en prendroit d'autres. Et même pour ce qui est des Eunuques, comme je l'ai remarqué dans les relations de mes voyages, il faut qu'ils soient noirs & coupez entierement. Car les Eunuques blancs qui ne sont coupez qu'à demi, ne servent le Roi que lors qu'il est hors du Haram ou quartier des femmes. La Charge de

premier Eunuque blanc est estimée la plus belle de la Cour, parce qu'il a l'oreille du Roi, & qu'il peut rendre de bons & de mauvais offices à qui il lui plaît.

La teneur des lettres écrites à Lestoile étoit de l'exhorter à maintenir, aider & proteger les Députez, dans le dessein pour lequel la Compagnie les envoyoit, & en cas d'avanies ou de pertes sur les chemins, leur fournir ce qui leur seroit necessaire.

Depuis leur arrivée jusqu'au jour qu'ils eurent Audience du Roi, Lestoile les régala le mieux qu'il lui fut possible & tint toûjours bonne table, tant en leur considération particuliere que pour faire honneur à la nation.

Le Roi de Perse avec toute sa Cour étoit alors à trois journées d'Ispahan, & les Députez dépêchérent un Courier au Camp avec deux lettres, pour sçavoir si Sa Majesté commanderoit qu'ils l'allassent trouver, ou s'ils attendroient qu'elle fut de retour à Ispahan. Car il étoit incertain si le Roi reviendroit dans peu de jours, ou s'il seroit longtems en campagne. L'une des deux lettres étoit pour le Nazar ou Grand-Maître de la Maison du Roi, & l'autre pour le Mirza-taker ou son Lieutenant.

Cependant les Députez n'étoient pas d'accord ensemble, & faisant comme deux corps, chacun avoit des prétentions qui causoient entr'eux des differens trés-préjudiciables aux intérêts de la Compagnie. Leurs entrevûës se faisoient dans la maison de Lestoile qui tâchoit de réconcilier ces esprits. Voici quel étoit le sujet de leur mesintelligence.

Les trois Marchands Beber, Mariage & Dupont, & particulierement le premier qui

excitoit les deux autres, soûtenoient que les deux Gentilshommes n'étoient dans cette négociation que comme des piéces détachées, & que n'ayant aucun droit de prendre connoissance des affaires de la Compagnie, ils ne devoient s'en mêler en aucune sorte; que la teneur de la lettre du Roi portoit, que deux Gentilshommes curieux de voir la Cour de Perse, s'étoient joint aux Deputez de la Compagnie, & qu'ainsi c'étoit à eux seuls à traiter avec les Ministres du Roi de Perse, que les deux Gentilshommes n'avoient autre droit que de presenter la lettre au Roi, & de demander des Commissaires pour conférer avec les Députez, qui prétendoient devoir traiter seuls sans que les autres y fussent presens; & quelques raisons que Lalin & la Boulaye pussent alleguer de leur côté, les trois Marchands ne vouloient point démordre de leurs prétentions, & ils expliquoient les termes de leur commission à leur avantage. Il y avoit un Article qui portoit expressément: *Que les Députez seroient obligez de se conduire par les avis de Monsieur de Lalin*; ce que les autres ne vouloient entendre que du voyage & de la route qu'il falloit tenir. Ce different, pour lequel tous les Francs s'entremirent inutilement, vint enfin aux oreilles du Nazar, qui est à la Cour du Roi de Perse à peu prés ce qu'est en France le Grand-Maître de la Maison du Roi, qui en fut fort surpris, & qui avoit alors dans l'esprit un Ordre du Roi de tirer d'Ispahan & de ses Fauxbourgs tous les Chrétiens de quelque secte qu'ils fussent, hors les Religieux Francs, & de les placer contre Zulpha, qui s'est accrû desorte depuis ce temps-là, qu'il passeroit aujourd'hui pour

une des plus grandes Villes de la Perse.

Les Députez de la Compagnie Françoise faisoient donc naître de jour en jour de nouvelles difficultez, & le Pere Raphaël du Mans Superieur de la Mission des Capucins en Perse, employa, tout son crédit & toute son industrie à chercher des expédiens pour les accorder. Il leur traça divers formulaires de la lettre qu'ils devoient écrire au Nazar, pour la mettre en la langue du païs ; mais quand elle se trouvoit au gré des Marchands, elle n'étoit pas selon le sens des Gentilshommes. Ceux-ci vouloient qu'on ôtât de certains mots, ceux-là vouloient qu'on y en ajoûtât d'autres, & chacun tâchoit de conserver son droit prétendu. Enfin, le Pere Raphaël ennuyé d'écrire & de récrire, de retrancher, d'augmenter & de corriger tant de fois la même chose, leur remontra serieusement le tort qu'ils se faisoient d'agir de la sorte & de s'attacher à d'inutiles formalitez, dequoi sans doute ils ne seroient pas avoüez de la Compagnie qui les avoit envoyez ; que le style Persien dans lequel il falloit que la lettre qu'ils écrivoient au Nazar fut translatée, étoit un style simple & naturel qui ne souffroit point de superfluitez ni de chicane, & enfin que toutes leurs disputes n'aboutiroient qu'au desavantage de la Compagnie, de laquelle ils ménageoient mal les interêts dans son établissement. Aprés plusieurs contestations, le Pere Raphaël fit enfin par bonheur la lettre au contentement des deux partis, & la leur ayant expliquée mot à mot en presence du fils du sieur de Lestoile, qu'ils avoient pris pour leur Interpréte, elle fut mise, selon la coûtume du païs, dans un petit sac d'étofe de soye mê-

lée d'or & d'argent, auquel on apliqua le cachet. Le Pere Raphaël fit encore une autre lettre pour le Mirza-taker, ou Lieutenant du Nazar, laquelle aussi fut mise dans un sac de tafetas rouge & cachetée de même que l'autre. On les donna toutes deux à un des domestiques de Lestoile, lequel étant bien monté fit diligence & se rendit en peu de temps à la Cour. Il rendit premierement celle qui s'adressoit à Mirza-taker, lequel aprés l'avoir lûë le fit conduire au Nazar, qui ayant aussi lû la sienne informa incontinent le Roi du dessein de la Compagnie Françoise, & de l'arrivée des Députez. Sa Majesté lui commanda de leur faire sçavoir qu'ils étoient les bien venus, & que dans peu Elle retourneroit à Ispahan, & leur donneroit Audience. Le Nazar écrivit deux lettres, l'une adressée au sieur de Lalin & à ses compagnons, laquelle contenoit la réponse du Roi, & les assûroit qu'ils obtiendroient tout ce qu'ils demanderoient de raisonnable; l'autre étoit pour le Pere Raphaël, par laquelle le Nazar lui ordonnoit d'assûrer les Députez que le Roi étoit bien-aise de leur arrivée, & qu'ils le verroient bien-tôt.

Quelques jours aprés la Cour revint à Ispahan, & le Roi s'étant arrêté à une de ses maisons aux portes de la Ville, le Nazar envoya querir le Pere Raphaël pour sçavoir de lui quelles gens c'étoient que les Députez François, & qui les avoit envoyez en Perse: à quoi le Pere satisfit le mieux qu'il pût; car le Nazar s'étonnoit de ce qu'ils étoient entrez dans le Royaume avec une pareille Commission, & envoyez, lui disoit-on, d'un si grand Roi, sans que les Gouverneurs d'Erivan & de Tauris en

en eussent rien sçû à leur passage dans ces deux Villes. L'Atemat-doulet, qui est en Perse ce que le Grand Visir est en Turquie, témoigna le même étonnement au Pere Raphaël, & tant ce premier Ministre que le Nazar, qui marche aprés lui, avoient en quelque maniere sujet de douter que ces François fussent de véritables Députez & que leur Commission fut bien légitime. Car enfin, ou ils ignoroient les coûtumes du païs, ce qui ne se pouvoit croire du sieur de la Boulaye qui avoit déja été en Perse, ou ils agissoient trés-mal de se faire passer comme ils firent pour des gens de métier, à qui on ne prend pas garde, & de voyager en gens de basse condition. En Perse, où l'on marche par tout avec entiere sûreté, où l'on ne sçait ce que c'est que de finesse, & où l'on ne fait estime des gens qu'à proportion de leur équipage & de leur dépense, c'est une imprudence de déguiser sa condition, & ce déguisement rend la personne suspecte de quelque mauvais dessein. Tous ceux qui sont envoyez d'un Roi ou d'un Prince, & même tout voyageur, soit Marchand, soit autre, qui passe le commun & qui a dessein de voir le Roi, doit en arrivant à Erivan, Ville frontiere de Perse, & à Tauris même, qui est plus avant dans le païs, en donner d'abord avis aux Gouverneurs, qui en écrivent à la Cour selon le dû de leurs Charges. Nos François ayant mal suivi cette regle, & passe ces deux Villes sans dire mot comme de petits Merciers, il ne faut pas s'étonner si l'on trouvoit étrange leur procedé à la Cour de Perse, & si les Ministres avoient quelque doute que leur Commission ne fut pas bien veritable. Mais enfin le Pere Raphaël leur ayant bien persua-

de qu'ils étoient envoyez de la part du Roi de France pour l'établissement d'une Compagnie de commerce, & qu'il en avoit eu avis par lettres d'Europe, le Nazar lui dit que les Députez se tinssent prêts, & que dans peu de jours le Roi leur donneroit Audience.

Cependant la mes intelligence continuant entre nos François, le Pere Raphaël qui craignit qu'elle ne produisit un méchant effet en la presence du Roi, & qu'ils n'eussent disputé pour le pas, representa au Nazar que les Deputez étant de deux Ordres, l'un de Gentilshommes, l'autre de Marchands, pour leur ôter tout sujet de jalousie, il seroit bon qu'il plût au Roi, quand il les recevroit à l'Audience, de donner séance aux Gentilshommes d'un côté, & aux Marchands de l'autre; ce que le Nazar approuva, & ce qui fut aussi trouvé bon du Roi à qui il en parla dés le jour même. Le Pere Raphaël en eût avis dés le lendemain, & les Depurez ne sçavoient rien de ce qu'il avoit si prudemment menagé de lui-même.

Le 26. de Septembre le Roi étant dans sa maison de Scadet-Abas sur le bord de la riviere entre le pont de Zulpha & le pont de Schiras, fit disposer des feux d'artifice qui coûterent plus de six cens tomans, qui font 27750 livres de nôtre monnoye à quarante-six livres six deniers le toman, & fit avertir de grand matin tous les Grands de la Cour qu'il donneroit ce jour-là Audience aux Deputez du Roi de France. Le Pere Raphaël eût ordre en même temps de se tenir prêt avec les députez, afin que le Mehemender ou Maître des ceremonies qui introduit les Ambassadeurs ne fut pas obligé de les attendre. Ils se trouverent

donc tous ensemble avec le Pere Raphaël chez le sieur de Lestoile où logeoient les sieurs de Lalin & de la Boulaye. Tous les François qui étoient alors à Ispahan ne manquerent pas de leur faire honneur, & étoient tous magnifiquement vêtus à la Françoise, & n'avoient pas épargné le brocard d'or & d'argent. Le Maître des ceremonies étant arrivé, il fut regalé d'abord de quelques bassins de dragées & de confitures, & de trés-excellent vin; aprés quoi il fit monter tous les François à cheval, jusqu'au Pere Raphaël à qui il fut impossible de s'en défendre. Il les conduisit de la sorte d'un pas grave & mesuré jusqu'au lieu où le Roi les attendoit, & par un chemin plus long d'un bon quart de lieuë que le chemin ordinaire. Cette cavalcade arriva à Scabet-Abas aux approches de la nuit, & le Maître des ceremonies entra seul laissant tous les François à la porte. Cependant Beber, par les avis duquel les deux autres Marchands se conduisoient, craignant que le Pere Raphaël ne tint moins leur parti que celui des Gentilshommes, lui dit d'un ton assez haut qu'ils vouloient avoir aussi leur Kalamachi ou Interprete qui étoit le fils de Lestoile, & qu'autrement ils n'entreroient pas. Le Pere Raphaël qui n'agissoit en cette rencontre que par l'ordre du Nazar, & pour l'avantage de la Nation Françoise, fit connoître à Beber que soit qu'il entrât on n'entrât pas, la chose pour son particulier lui étoit indifferente; que pour ce qui étoit de lui il n'étoit pas-là comme l'interprete des uns ni des autres, mais pour obeïr au Roi qui lui avoit commandé de s'y trouver; qu'il auroit bien mieux aimé passer la nuit en sa chambre que d'en passer la plus

grande patrie à une courvée qui ne luy étoit pas fort agreable, & qu'il n'avoit jamais vû tant de façons & tant de difficultez dans une affaire où il n'y en devoit avoir aucune & où ils devoient tous agir de concert; que c'étoit la quatriéme fois qu'il avoit été assis dans le *Megelé* ou la Salle d'Audience, en la presence du Roi, & qu'il avoit eu l'honneur de lui parler plusieurs autres fois en particulier; enfin qu'il ne crût pas qu'il prît grand plaisir à toute cette fatigue, & que ce qu'il en faisoit n'étoit que pour rendre service à la Nation.

Sur ces entrefaites le Mehemander retourna pour prendre les Deputez avec le Pere Raphaël & les introduire à l'Audience, cinq cent Mousquetaires étant rangez en haye le long de la riviere pour leur faire honneur. Il marchoit devant eux d'un pas grave; mais aprochant du lieu où étoit le Roi & d'où il pouvoit voir les Députez, il leur fit doubler le pas jusqu'au pied de l'escalier où des valets leurs ôterent leurs souliers. Ils furent introduits avec le Pere Raphaël dans la Sale d'Audience, & dans les mêmes places où sont assis les Kans ou Gouverneurs des Provinces & les autres Grands Seigneurs. De côté & d'autre étoit debout toute la jeunesse de qualité magnifiquement vétuë de brocards d'or & d'argent avec des manteaux doublez de marzebelines & d'autres riches fourrures. Pour le fils du sieur de Lestoile & les autres François, ils demeurerent dehors & attendirent que la ceremonie fut achevée. Le Mehemander, selon ce qui se pratique en ces occasions, fit mettre les Députez à genoux en la presence du Roi, & leur fit faire par trois fois une inclination de tête jusques à terre. Aprés quoi

les ayant fait relever, il prit le sieur de Lalin seul comme celui qui étoit chargé de presenter la lettre du Roi. Le Pere Raphaël suivit, comme aussi le sieur de la Boulaye & les autres Deputez, & ils monterent au second étage où étoient assis l'Atemat-doulet, & le Nazar. Le Roi étoit assis à un étage plus haut, environné de cent cinquante jeunes hommes magnifiquement vétus, & le sieur de Lalin paroissant à la tête des Deputez commença à faire son compliment en François, & presenta humblement la lettre au Roi. Elle étoit à cachet plat sur queuë volante; fermée dans un petit coffre de broderie où étoient dessus en relief les armes de France & de Navare. Le Pere Raphaël expliqua au Roi ce que Lalin avoit dit; aprés-quoi Sa Majesté fit une seule inclination de tête, & signe en même temps au Maître des ceremonies de remener les Députez en leur place. Etant au bas de la Sale où les Officiers avoient ordre du Roi de separer les Gentilshommes d'avec les Marchands, Lalin & Mariage s'étant trouvez ensemble avec le Pere Raphaël, tandis que d'autre côté la Boulaye & Beber soûtenoient du Pont qui étoit trés-foible & qui relevoit de maladie, il y eut une méprise qui fâcha fort la Boulaye & qu'il étoit difficile d'éviter. Car les Officiers ayant cru que Lalin & Mariage qui se trouverent prés du Pere Raphaël étoient les deux Gentilshommes, les placerent à main gauche qui est la plus honorable parmi les Persans, & d'autres conduisirent à la droite la Boulaye, Beber & du Pont, les faisant seoir vis-à-vis des autres deux places plus bas. La Boulaye voyant qu'on s'étoit mépris, dit assez haut en Turquesque, *Menbeg-zadé*, je suis

Gentilhomme ; mais la chose étant faite & le Roy étant present, les Officiers firent semblant de ne pas entendre la Boulaye, & ne voulurent pas luy permettre de changer de place quand il se leva pour aller s'asseoir auprés de Lalin. Il fut contraint de demeurer où il estoit, & cependant la Musique Persienne commença selon la coûtume observée en ces occasions & dura un bon quart-d'heure. Ensuite le Maître des ceremonies vint prendre le Pere Raphaël avec les deux Deputez qui étoient auprés de luy, Mariage tenant alors la place de Gentilhomme, & les conduisit au Roy. Lalin fit la harangue, & exposa de fort bonne grace le sujet de la Députation, & Sa Majesté témoigna par un signe de tête qu'Elle prenoit plaisir à l'écouter. En effet, Lalin étoit un Gentilhomme bien fait & de bonne mine, & avoit le ton de la voix agreable ; & le magnifique habit qu'il portoit ce jour-là rehaussoit encore de beaucoup le grand air qui accompagnoit sa personne. Le Roy jettant alors les yeux sur le Pere Raphaël, luy demanda qui étoient ces François, d'où ils venoient, ce qu'ils desiroient ; & par qui ils étoient envoyez ; à quoy le Pere satisfit de point en point. Le Roy fit ensuite quelques questions aux Deputez ; aprés-quoy il les congedia de la main, & le Pere Raphaël se retirant avec eux, Sa Majesté, luy fit signe de demeurer, & les autres allerent reprendre leurs places. Alors le Roy faisant approcher le Pere s'informa plus particulierement de la grandeur du Roy de France, de l'étenduë & de la qualité de ses Etats, de ses armées, & de son Conseil ; à quoy le Pere satisfit le mieux qu'il lui fut pos-

sible. Mais le Roy reprenant la parole, j'en ay appris, dit-il, davantage dans plusieurs entretiens que j'ay eus avec l'Aga Tavernier. Le discours du Roy fini avec le Pere Raphaël, Sa Majesté le renvoya à sa place auprés de Lalin & de Mariage.

Il faut remarquer que celuy qui sert d'Interpréte ne s'assied jamais à l'Audiance du Roy, mais qu'il demeure toûjours debout derriere la personne dont il est le trucheman. Il arriva qu'un jour en pareille ceremonie le Pere Raphaël accompagnoit à l'Audience un Religieux Dominician Florentin de nation, & le voyant assis en la place où les Officiers avoient eu ordre de le conduire, il crut qu'un Capucin pouvoit en faire autant qu'un Dominicain & avoir le même privilege. Il s'assit en effet; ce que le Maître des ceremonies ayant apperçû, & luy venant dire que ce n'étoit pas la coûtume de s'asseoir & qu'il devoit se tenir debout; le Roy qui vid la chose luy fit signe de la main qu'il demeurât assis, & le luy envoia dire ensuite par un Officier. L'Audiance finie un jeune Seigneur fils du Kan d'Erivan vint feliciter le Pere Raphaël de l'honneur extraordinaire qu'il avoit reçû, n'y ayant jamais eu d'exemple en Perse qu'un Kalamachi ou Interpréte fût assis à l'Audiance. Le Pere qui vit encore, & ne manque point de repartie, dit au jeune Persan que ce n'étoit pas aussi la coûtume qu'un tel habit, en montrant le sien, vint servir de trucheman, & que lors que c'est un homme à gages la coûtume de Perse pouvoit s'observer.

Quelques momens aprés le Roy envoya une tasse & un flâcon d'or aux Députez. La-

lin se levant prit la tasse avec grand respect & une profonde inclination, & aprés avoir bû, ce que firent ensuite Mariage & le Pere Raphaël, l'Echanson alla vers les autres Députez faire la même ceremonie. On apporta aprés les fruits, le vin & les viandes, pendant quoy la musique de voix & d'instrumens se fit entendre comme auparavant: Cette action finie le Roy fit rappeller Lalin, Mariage & le Pere Raphaël, & les ayant congediez aprés quelques momens d'entretien, il arrêta encore une fois le Pere qui les vouloit suivre, & le mit sur des discours de Religion. Il luy parla de l'unité de la nature Divine, de la necessité d'un Prophête, & comme Mahomet est le sceau & le couronnement de tous les Prophêtes. Il luy témoigna son étonnement de ce que les François, qui ont la réputation d'avoir tant d'esprit & de sçavoir, pouvoient prendre Jesus-Christ pour Dieu. Le Pere Raphaël tâcha de satisfaire le Roy sur tous ces articles, & cet entretien fini, comme il souhaitoit que les Deputez qui étoient assis de l'autre côté ne reçussent pas moins d'honneur que ceux qu'il accompagnoit, il prit la liberté de parler au Roy en leur faveur, & de luy representer que les trois autres Deputez étant tristes de ce que Sa Majesté ne les avoit pas honorez comme les Begzadés, elle leur feroit une grace particuliere de les faire venir aussi à leur tour en sa presence. Cependant Mariage qui étoit assis auprés de Lalin luy fit remarquer avec quelle familiarité le Pere Raphaël parloit au Roy, jusques-là qu'il sembloit qu'il ne fit aucune démarche dans l'Audience que par son conseil; à quoy Lalin luy repartit qu'il voyoit par là quelle

étoit l'importance d'avoir un Kalamachi ou Interpréte connu du Roy & qui sçût l'air de la Cour. Comme il achevoit de parler le Roy fit appeller les autres Députez, & la Boulaye parla à Sa Majesté, le Pere Raphaël expliquant ce qu'il disoit. Le Roi les ayant fait retirer retint encore le Pere & luy parla de diverses choses. L'entretien fut particulierement des couleurs noire & blanche, & de la beauté des femmes de France, le Roy avoüant que naturellement il n'aimoit pas les brunes, & qu'un teint bien blanc étoit à son gré; ce qui faisoit la beauté des femmes. Le Pere luy répondit modestement que la beauté consistoit dans l'opinion, & qu'on estimoit en Perse les gros sourcils, ce qui n'etoit pas estimé en France. Alors le Roy jettant les yeux sur le petit coffre où étoit la lettre du Roy de France, & qui n'étoit fermé que par un simple crochet, Sa Majesté prit la lettre qui n'étoit qu'en petit parchemin comme une lettre ordinaire; & comme elle en avoit reçû d'autres de divers Potentats de l'Europe, & même deux ou trois du Roy de France, que les Jésuites luy avoient apportées en grand parchemin & grand seau de cire fort relevé, Elle témoigna d'abord du mépris pour celle-cy & fut sur le point de la rejetter. Le Pere Raphaël s'apperçût aussi-tôt que le Roy étoit fâché, & le Roy aussi lui dit d'abord: Raphaël, je ne reçois point de lettre ouverte & sans seau, prends-là & l'emporte: car je ne crois point qu'elle vienne d'un grand Roy comme est le Roy de France, & il luy fit signe en même temps de se retirer. Le Pere ne pût faire autre chose que de prendre la lettre, & retournant à sa place, il fut dire aux sieurs Lalin

& à Mariage ce qui s'étoit passé dans l'entretien qu'il venoit d'avoir avec le Roy. Une heure ou deux se passerent ensuite dans cette Sale à voir danser les baladines, qui est le divertissement le plus ordinaire en Perse; aprés quoy le Roy fit appeller Lalin & Mariage avec le Pere, & leur ayant fait plusieurs questions ausquelles ils répondirent le mieux qu'il leur fut possible, il les congedia, retenant encore le Pere Raphaël auprés de soy. Le Pere prenant alors son temps dit au Roy que c'étoit la coûtume que l'Atemat-doulet son premier Ministre d'Etat fit expliquer en sa presence les lettres que les Princes d'Europe envoyoient à Sa Majesté, comme il en avoit expliqué plusieurs depuis quinze ans venuës de la part du Pape, de l'Empereur d'Allemagne & du Roy de Pologne. Qu'il plaise à Vôtre Majesté, ajoûta le Pere, que je remette entre les mains de l'Atemat-doulet la lettre du Roy de France, & qu'elle lui soit expliquée selon qu'il s'est toûjours pratiqué en de semblables occasions. L'Atemat-doulet étoit assis dans la Sale à la tête des autres grands Officiers du Royaume, & le Roy fit signe au Pere de luy donner la lettre; dequoy il fut ravi, étant bien aise de s'en décharger. Sa Majesté luy fit encore d'autres questions touchant les mœurs des François, disant qu'il avoit appris que la verité étoit entre eux en grande recommandation; & à la fin de ce dernier entretien le Pere Raphaël prit la hardiesse de representer encore au Roy que les trois autres Députez qui étoient assis à la droite avoient lieu de s'afliger de n'avoir été apellez qu'une fois en sa presence, les autres ayant eu l'honneur d'y être conduits jusqu'à trois fois.

Sa Majesté repartit au Pere que c'étoit assez qu'un Roi parlât à des Begzadés ou Gentilshommes envoyez d'un autre Roy, & que les Ministres parlassent avec des Marchands. Le Pere voyant que le Roi lui parloit avec tant de familiarité, s'hazarda de faire une nouvelle instance en faveur des trois mêmes Députez; mais le Roi le regardant alors d'un mauvais œil & comme tout en colere, le Pere changea incontinent de discours, & bientôt aprés fut congedié pour faire place au sieur Lalin que le Roi fit appeller seul, parce qu'il lui avoit plû d'abord, & que sa personne, comme j'ai dit, étoit d'elle-même fort agreable. Mariage voulut se lever avec le sieur de Lalin & le suivre comme de coûtume; mais les Officiers l'arrêterent, dequoi il fut fort fâché croyant que le Pere Raphaël en étoit cause, quoi-qu'il n'eût eu autre dessein que de leur faire partager également tous les honneur. Le Roi par toutes sortes de marques témoigna à Lalin qu'il l'estimoit beaucoup & qu'il avoit de l'affection pour lui. Il fit venir en même temps le Nazar, & lui donna ordre de lui amener le lendemain le Begzadé Lalin avec le Pere Raphaël, & Lagis Genevois qui étoit à son service, parce qu'il vouloit se réjoüir avec eux. Ensuite Sa Majesté fit retirer Lalin, & retint le Pere Raphaël, lui disant qu'il vouloit disputer de la Religion avec lui, & que le Miza-taker fût present. As-tu vû, lui dit le Roi, le païs de Beherte-nirhon, c'est-à-dire, Image du Ciel, qui est la Province de Mazandran? je veux que cette année tu y viennes avec moi. Aprés quelques discours assez rompus, le Roi passant d'une matiere à l'autre, selon qu'il lui venoit en l'esprit,

il congedia le Pere, & pour la cinquiéme fois fit appeller Lalin & Mariage en sa presence. Leur entretien fut de la beauté des feux d'artifice qui avoient commencé de joüer à leur arrivée, & qui avoient bien duré trois heures & de celle de dix mille lampes dont tout le canal étoit bordé, & qui par la réflexion de leur lumiere rendoient autant d'étoiles dans l'eau. Le Roi leur parla ensuite de la bonté du vin de Schiras, & leur demanda s'il y en avoit d'aussi excellent en France. Il leur dit, que dés que les vaisseaux de la Compagnie seroient arrivez il envoyeroit un Ambassadeur au Roi de France, avec lequel il vouloit lier une étroite amitié; A quoi Lalin repartit que Sa Majesté de France le souhaitoit fort aussi de son côté. Pourquoi donc, repliqua le Roi, mon alliance ne vous suffit-elle pas, & pourquoi en allez-vous chercher d'autres parmi des Noirs de qui vous ne tirerez pas tous les avantages dont vous vous flâtez? Car il faut remarquer que Messieurs les Deputez furent si secrets dans leurs affaires que tout le monde en avoit la connoissance, & que les valets en étoient aussi informez que les Maîtres. Ils ne consideroient pas que les Persans sont bons politiques, & que cette Cour ne manque pas d'espions. Le Roi de Perse n'ignoroit pas que les Députez en quittant sa Cour avoient dessein de passer aux Indes, & de faire les mêmes ouvertures de commerce au Grand Mogol, avec lequel il n'est jamais en trop bonne intelligence. C'est dequoi il se sentoit piqué, quoi que les Députez tâchassent de lui persuader que le principal negoce de la Compagnie étoit pour la Perse, & que les Indes n'étoient que pour les toiles & quelques épiceries.

En ce temps-là il étoit arrivé à Ispahan un Ambassadeur des Indes avec un grand équipage, & des presens pour la valeur de douze mille tomans qui font 552300. livres. Cela n'empêcha pas que par une haine inveterée qui est entre les deux Nations, le Roi de Perse ne le traitât fort indignement en plusieurs occasions. L'Ambassadeur ne manqua pas de s'en plaindre, & eut de la jalousie contre nos Députez François, de ce qu'étant venus sans presens & sans équipage ils avoient reçû beaucoup plus d'honneur, tandis qu'on ne faisoit point de cas de lui qui étoit venu avec un gros train & avoit apporté des presens considerables. D'ailleurs l'Ambassadeur de Perse qui étoit allé vers le Grand Mogol, fut bien reçû avec son present & congedié avec honneur. Mais peu de jours aprés son départ, les nouvelles étant venuës à Agra de la honteuse maniere dont l'Ambassadeur Indien avoit été traité à Ispahan, & qu'il avoit eu son congé du Roi, le Grand Mogol entra dans une telle colere, qu'il envoya en diligence un Courier aprés l'Ambassadeur Persan qui ignoroit comme les choses s'étoient passées, pour l'obliger de revenir sur ses pas. Etant de retour à Agra le Grand Mogol le reçût avec de rudes menaces, & peu s'en fallut qu'elles ne fussent suivies de l'effet, & qu'il ne le fit mettre en pieces en sa presence. Quand l'Ambassadeur Indien fut de retour à Agra avec les presens que le Roi de Perse lui avoit donnez pour son Maître, qui étoient des chevaux & des étofes d'or & d'argent & de soye, le Grand Mogol fit couper les chevaux par quartiers & brûler toutes les étofes; & je me trouvai à Agra quand cet-

te expedition fut faite. Sa colere ne s'arrêta pas à cette vengeance, elle s'étendit jusques à son Ambassadeur, lequel il disgracia pour avoir souffert en Perse un traitement si indigne, & le chassant pour jamais de sa presence il ordonna qu'on lui coupât la barbe, & qu'il allât finir sa vie avec les Dervichs ; ce que nous appellons en Europe être rasé & confiné dans un Convent.

Je reviens à nos Députez François, qui presenterent au Roi de Perse un trés-beau fusil, avec le portrait du Roi au naturel, qui fut d'autant plus estimé qu'en ce temps-là on apporta à Ispahan quantité de tailles-douces en grand volume qui representoient le Roi & qui s'accordoient parfaitement avec le tableau en huile ; ce qui fit que la Cour jugea que c'étoit la veritable ressemblance de nôtre Roi. Pendant que ces deux presens passoient, portez selon la coûtume du païs par autant de valets, qui les mettent entre les mains des Officiers de la Cour, le Maître des ceremonies fit tenir debout les Députez & le Pere Raphaël pour une marque que ce sont eux qui font les presens. Aprés que ces presens eurent passé devant le Roi, Sa Majesté s'avisa de demander aux Députez pour quelle Nation de l'Orient la France avoit le plus d'inclination ; à quoi le Sieur de Lalin ayant reparti que c'étoit assurément pour les Persans ; le Roi ajoûta qu'ils avoient raison, puisque les Persans étoient blancs comme les François, & qu'il n'étoit guére possible d'avoir de l'amour pour les Indiens qui étoient noirs. Enfin pour faire le dernier honneur aux Députez, le Roi voulut leur faire boire le Hezard-Piche' dans une cuilliere d'or qui tient

presque une pinte de Paris. Il ordonna que ce fût du même vin qu'il bûvoit, qui étoit dans une bouteille de cristal de Venise à boutons de diamans. Le sieur de Lalin bût courageusement, Mariage en fit de même; mais le Pere Raphaël se souvenant que la doze étoit un peu forte, & qu'il la lui falut avaler en une rencontre où il m'accompagna allant voir le Roi, pour me servir d'Interpréte, & dans laquelle Sa Majesté voulut se rejoüir avec nous depuis les huit heures du matin jusqu'à deux heures aprés minuit, il trouva le moien de parer le coup, & sçût s'excuser adroitement. Il representa au Roi, qu'il étoit le pied & l'œil des Députez, & que s'il alloit les heurter contre la muraille (c'est une façon de parler en Perse) il ne pourroit les reconduire au logis. De cette maniere le Pere Raphaël s'exempta de boire, & les Députez furent renvoyez en leurs places. Aprés la minuit on étendit les *Zebarstes* ou nappes de brocard d'or & d'argent, sur lesquelles on servit plusieurs sortes de viandes rôties & fort épicées, & du poison salé qu'on apporte de la mer Caspienne ou de Mazandran; avec des pâtisseries, des raisins secs, des confitures, des amandes, des pistaches & autres choses de cette nature, qui excitent à boire & qui furent servies seulement devant les Francs. Car pour les Persans, c'est la coûtume d'ôter le vin quand on leur sert le Pilau & autres viandes; & cette coûtume est fondée sur la raison, parce que le Pilau étant si gras, comme il a été dit dans la description des cuisines du Serrail, si ceux qui en mangent venoient à boire du vin en même temps, le cœur leur soûleveroit & ils en seroient fort incommo-

dez. Mais au lieu de vin ils ont des Sorbets & des jus de Limon & de Grenade servis dans de grands vases de porcelaine, dont pour appaiser la soif ils hument des cuillerées de temps en temps. Le repas fini on introduisit quelques boufons, qui chanterent à la Turque & firent mille grimaces. D'ailleurs on vid paroître dehors dans l'obscurité deux hommes qui joüoient l'un contre l'autre, du bâton à deux bouts, & à chaque bout des deux bâtons étoient attachez des morceaux de toile trempez dans de l'eau de nafte qui brûle plus que du souffre ; ce qui rendoit une flâme fort claire dans l'obscurité. Cela faisoit un assez plaisant effet, & l'on voyoit courir les uns aprés les autres quatre gros tourbillons qui étoient toûjours en l'air & dans une continuelle agitation.

Il étoit plus de trois heures aprés minuit quand le Maître des ceremonies vint faire lever les Députez pour prendre congé du Roi, & les menant au bas de la Sale ils firent une profonde reverence, & se retirerent sans que personne bougeât de sa place, pour leur donner le temps de prendre les premiers leurs souliers sans confusion. Cela fait, le Roi congedia toute la Cour, & c'est alors que dans la foule il y en a qui gagnent & d'autres qui perdent au change de leurs souliers.

Les Députez & le Pere Raphaël étant montez à cheval pour regagner leurs logis, trouverent à moitié chemin le grand Portier de l'Atemat-doulet, qui n'est pas un Portier à ouvrir une porte, mais un Officier qui a la charge d'introduire en la presence du premier Ministre ceux qui ont à luy parler. Cet Officier vint dire au Pere Raphaël que l'Atemat-

doulet son maître attendoit sur les dix heures du matin le Begzadé François qui avoit presenté la lettre au Roi pour le traiter dans sa maison par l'ordre qu'il en avoit de Sa Majesté. Le Pere rapporta aux Députez ce que l'Officier lui avoit dit, & dés qu'il se fût retiré, la Boulaye dit au Pere Raphaël, que comme Gentilhomme il devoit aller par tout où Lalin iroit, & que ses serviteurs qui entendoient le Persien, assûroient que l'Officier l'avoit aussi-bien nommé que l'autre. Le Pere lui repartit qu'il ne l'avoit pas oüi autrement que comme il le leur avoit rapporté ; mais qu'à la bonne heure ils y allassent tous trois de compagnie quand l'heure viendroit. En s'entretenant de la sorte ils arriverent à Zulpha, & furent se reposer cinq ou six heures jusques à ce qu'il fût temps de remonter à cheval pour se rendre chez ce premier Ministre.

Entre neuf & dix heures du matin les sieurs de Lalin & de la Boulaye & le Pere Raphaël, monterent à cheval, & dés que l'Atemat-doulet sçût leur arrivée il vint les recevoir dans la sale d'Audiance où il avoit fait préparer plusieurs bassins de dragées & de confitures. Le Pere se retira pendant une heure avec le Secretaire de l'Atemat-doulet pour traduire la Lettre du Roi de France en Persien, & aprés toutes les civilitez faites de part & d'autre, les Députez & le Pere Raphaël retournerent à Zulpha.

Les autres jaloux de l'honneur que les deux Gentilshommes avoient reçû chez ce premier Ministre de la Cour de Perse, voulurent l'aller voir à leur tour, mais le Pere Raphaël leur representa que ce n'étoit pas la

coûtume en Perse d'aller voir un premier Ministre sans être apellé, & que l'Atemat-doulet n'avoit eu ordre du Roi que de voir le Begzadé qui avoit rendu la lettre de Sa Majesté de France. Le soir venu Lalin & le Pere Raphaël reçûrent nouvel ordre d'aller trouver le Roi, & la Boulaye voulut absolument les accompagner. Mais le Roi ne sortit point ce soir-là, & ils furent obligez de retourner sur leurs pas.

Cependant les trois Marchands Députez voyant que les deux Gentilshommes avoient remporté tous les honneurs, & croyant que le Pere Raphaël avoit conduit la chose de cette maniere en leur faveur, s'emportoient contre luy en des paroles injurieuses, & lui reprochoient aigrement qu'il prenoit le parti des deux autres contr'eux. Ils menaçoient d'en écrire en France, & que le Roi pourroit bien faire voler des têtes, pour avoir outrepassé ses ordres & fait contre ses intentions. Le Pere Raphaël un peu émû des discours piquants des trois Députez, leur repartit qu'autant qu'il avoit pû il leur avoit fait partager tous les honneurs, dequoi ils témoignoient trés-peu de reconnoissance. Que neanmoins il ne laisseroit pas de continuër ses soins pour l'avancement de leurs affaires, non pas en leur consideration, mais en consideration de la Compagnie qui les avoit envoyez, & des Peres Capucins de France qui à la priere des interessez avoient donné un catalogue de toutes les maisons qu'ils ont au Levant, pour servir de communication & de passage aux lettres de la Compagnie. Toutesfois, ajoûta le Pere, si vous voulez aussi voir l'Atemat-doulet, je tâcherai de vous rendre satisfaits,

& ferai enſorte que vous puiſſiez lui parler. En même tems il les fit tous monter à cheval, Leſtoile & ſon fils ſe mettant de la partie, & ils ſe rendirent tous enſemble chez l'Atemat-doulet, où le Pere Raphaël étant connu il lui fut aiſé de les introduire. L'Atemat-doulet étoit alors chez le Roi; de ſorte qu'après avoir attendu long-temps en vain & étant heure de ſe retirer, ils retournerent à Zulpha & remirent la partie au lendemain.

Ils furent donc tous enſemble le jour ſuivant chez ce premier Miniſtre, qui ſe trouva comme ils arriverent retiré dans l'appartement des femmes; & quoi qu'apparemment il fut averti de leur arrivée il ne laiſſa pas de les faire attendre plus de deux heures. Cependant le Pere Raphaël étoit au guet & ſe promenoit de côté & d'autre de peur que l'Atemat-doulet ne ſortît par quelque porte ſecrete; & ayant apperçû qu'on lui avoit amené ſes chevaux pour aller trouver le Roi, il poſta les Députez en un endroit où il falloit de neceſſité que ce Seigneur paſſât. Ils tenoient prête à la main une copie en Perſien de la lettre des Directeurs de la Compagnie, où il y en avoit quinze deſignez, & l'Atemat-doulet venant à paſſer, le Pere Raphaël qui en étoit bien connu fendit la foule des gens qui l'environnoient, & lui preſentant une copie de la même lettre qu'il avoit par devers ſoi, lui montra les trois Députez Marchands, & luy dit que c'étoient eux qui devoient traiter avec lui touchant le negoce. L'Atemat-doulet répondit au Pere qu'il n'avoit point commiſſion du Roi de parler aux Députez qu'il lui montroit, & que Sa Majeſté lui avoit ſeulement commandé de rece-

voir le Begzadé ou Gentilhomme qui avoit apporté la lettre du Roi de France; ce qu'il avoit fait. Sur cela le Pere le pria qu'il lui plût donc dire au Roi qu'il voulût nommer quelque Officier avec lequel les Députez pussent traiter suivant leur commission, ce que l'Atemat-doulet promit de faire, & en même temps il monta à cheval pour se rendre auprés du Roi. Les Députez reprirent de leur côté le chemin de Zulpha; & le soir comme le Pere Raphaël retournoit à Ispahan où est la maison des Capucins, un Cavalier qui venoit de l'y chercher le rencontra dans la grande allée de Zulpha, & lui dit que le Roi avoit commandé au Nazar de traiter le lendemain les Députez, & d'entrer en conference avec eux pour sçavoir quelles étoient leurs demandes. Le Pere aussi-tôt rebroussa chemin pour aller donner avis de cet ordre aux Députez afin qu'ils se tinssent prêts.

Le lendemain dernier jour de Septembre le Pere Raphaël ne manqua pas de se rendre de grand matin chez les Députez, pour les conduire chez le Nazar où il avoit ordre de se trouver avec eux. Mais il fut bien surpris de voir qu'ils ne vouloient pas venir ensemble, & la continuation de cette honteuse mes-intelligence l'embarrassa fort. Il lui fallut donc chercher quelque expedient pour les satisfaire, & il s'avisa d'aller trouver le Nazar pour lui dire qu'il seroit bon que les Députez pour le negoce vinssent les premiers, parce que c'étoit proprement avec eux qu'il devoit traiter. Le Nazar lui répondit que le Roi entendoit qu'ils fussent tous cinq ensemble, & le Pere lui ayant dit pour la seconde

fois que pour bien faire il faudroit que la chose allât comme il venoit de la proposer. Le Nazar prenant un visage refrogné ; Hé quoi ! dit-il au Pere, vos François n'ont-ils point de honte d'être ainsi divisez , & de donner à parler de leur mes- intelligence jusques aux valets ? Pourquoi en partant de leur païs ne sont-ils pas demeurez d'accord de toutes choses ? Quelle opinion veulent-ils que nous ayons d'eux & de leur commission ? Et craignent-ils si peu d'offenser leur Roi, ou leur Roi est-il plus indulgent que le Roi de Perse, qui ne pardonneroit pas de semblables fautes à ses sujets ? Ce fut la réponse du Nazar ; à quoi le Pere Raphaël ne fit point de replique. Il pria seulement le Nazar qui voulut absolument qu'ils vinssent ensemble, de lui donner deux Cavaliers pour les aller prendre à Zulpha, sans lui rien dire du dessein qu'il avoit d'introduire chez lui les Députez Marchands une heure plûtôt que les Gentilshommes ; ceux-là ne voulant pas que ceux-ci fussent presens quand ils parleroient des affaires du negoce. La chose réüssit comme le Pere l'avoit projettée. Il envoia un de ces Cavaliers chez les Gentilshommes, & lui recommanda de boire avec eux , de ne les pas presser, & de ne les amener qu'au petit pas. Cependant lui-même avec l'autre Cavalier fut prendre les trois Députez Marchands, & leur faisant doubler le pas sans qu'ils sçûssent pourquoi on les pressoit de marcher, ils arrivérent chez le Nazar de qui ils furent trés-civilement reçûs. Le Pere avoit fait en chemin confidence à Dupont l'un des trois Députez de ce qui s'étoit passé entre lui & le Nazar, & du biais qu'il avoit pris pour ac-

commoder les choses au contentement des deux partis. Il presenta en arrivant au Nazar la commission des Députez traduite en Persien, aprés-quoi ils entrerent en conference; ce qui dura prés de trois quarts d'heure. Cet entretien fût des doüanes & des peages, de la qualité des marchandises, & de la fidelité avec laquelle les François se comportent dans le commerce, sans faire passer des contrebandes d'autres Marchands sous leur nom; que la Compagnie vouloit trafiquer honorablement en Perse, sans payer à denier compté comme d'autres faisoient; mais qu'elle feroit des presens à la Cour dont elle seroit contente. Ils avoient achevé de parler d'affaires, quand on vint avertir le Nazar que les Gentilshommes étoient arrivez. Il dit au Pere Raphaël de les aller recevoir, étant convenu qu'ils seroient placez au-dessus des marchands qui ne leur contestoient pas la seance à table. Le Pere étant sorti fut prendre le sieur de Lalin par la main, & la Boulaye suivoit, se plaignant adroitement qu'ils avoient beaucoup tardé & qu'ils s'étoient fait attendre. Maintenant, leur dit-il, que vous êtes tous ensemble, passez dans ce cabinet, & specifiez vos demandes & les articles de vôtre commission. Les Députez Marchands qui avoient dit au Nazar tout ce qu'ils lui vouloient dire, ne firent plus de difficulté d'être avec les Gentilshommes dans une seconde conference, qui ne se passa qu'en termes de civilité & en protestations mutuelles d'une bonne & sincere correspondance; ce qui toutefois n'eût aucun effet, comme il se verra par la suite. Puis ayant demandé de l'ancre & du papier, ils projetterent ensem-

ble les demandes qu'ils avoient resolu de faire au Roi ; dont voici le contenu.

Nous demandons à Sa Majesté les trois premieres années d'immunité de toutes doüanes & de peages, à compter du jour de l'arrivée de nos vaisseaux, & que les années suivantes nous soyons traitez avec tous les privileges & toutes les graces qui sont & pourront être accordées aux autres Nations à l'avenir. En reconnoissance dequoi nous ferons des presens des raretez & des Marchandises de France, dont nous esperons que le Roi & ses Ministres seront contens. Qu'étant appellez à la Cour ou à quelque action publique nous ayons la preséance sur toutes les autres nations, comme nous l'avons sans contestation dans toutes les Cours de la Chrétienté, & même à la Porte du Grand Seigneur. Nous demandons aussi qu'il plaise à Sa Majesté d'accorder une maison dans la Ville à ceux de la Compagnie qui demeureront presentement dans les Etats de la Perse.

Ces demandes furent dictées de mot en mot en Persien par le Pere Raphaël à un Secretaire du Nazar au nom de tous les cinq, tant Gentilshommes que Marchands, & le Secretaire ne sçachant pas écrire leurs noms, le Pere les écrivit lui-même en caracteres Persiens, & cet écrit ayant été lû en la presence des Députez, le Nazar le prit pour le presenter au Roi, qui étoit déja hors de la Ville à la porte de Tokchi pour prendre le chemin de la Province de Mazandran.

Ces affaires étant vuidées le festin suivit, où il ne manqua rien de toutes les délicatesses de la Perse. Le flacon d'or du Roi avec la tasse fut envoyé exprés chez le Nazar pour

faire plus d'honneur aux Députez, & il y eût musique de voix & d'instrumens qui dura jusqu'à midi. Le Nazar pressé de suivre le Roi congedia les Députez, & dit au Pere Raphaël qu'ils n'avoient qu'à se reposer sur ses soins, qu'il presenteroit leur requête à Sa Majesté, & qu'il leur rendroit réponse. Les Députez fort satisfaits du Nazar, lui firent quelque temps aprés un present qui fit honte à la Nation Françoise, & particulierement à des Députez qui vouloient le porter haut, & qui devoient faire honneur à une Compagnie de la puissance de laquelle il falloit donner bonne opinion dans ces commencemens de l'établissement de son commerce. Ils ne lui donnerent qu'une tasse de léton émaillé, avec huit petits coffres à perspective ou miroirs en émail de verre, le tout ne pouvant guere monter qu'à trente ou quarante écus. Ils firent aussi un present de même espece, mais beaucoup moindre à Mirza-taker Lieutenant du Nazar, & ce present consistoit en une douzaine de ciseaux dorés pour femmes. Et pour ce qui est des Gentilshommes, ils ne firent aucun present au Nazar. Il faut dire les choses comme elles se sont passées, on se moqua de ces beaux presens, & on en fit bien des risées aprés leur départ.

Je ne puis m'empêcher ici de témoigner la honte que j'ai eûë pour la Nation, que ces Messieurs décrierent alors par leur vilain procedé & leur sale avarice, & je veux bien avoüer sans vanité, que lors que j'ai fait quelques affaires, ou avec le Roi de Perse ou avec les autres Rois & Princes de l'Asie, il n'y en a point eu à qui je n'aye fait present de six à sept mille livres de joyaux ou de pieces riches

& curieuses, & quelquefois jusqu'à douze mille livres, comme je fis au Grand Mogol à mon dernier voyage des Indes, ce qui se trouvera dans mes relations.

Les Députez satisfaits de l'entretien qu'ils avoient eu avec le Nazar, ayant vû que le Pere Raphaël étoit employé de bonne grace & avec zéle pour leurs intérêts, ils espererent que par son credit non seulement il feroit en sorte que la réponse du Roi de Perse à Sa Majesté de France tomberoit entre leurs mains pour la porter à Paris, mais encore qu'ils auroient la meilleure part du present qu'ils s'attendoient que le même Roi de Perse leur feroit en argent à leur départ. Dans cette vûë Mariage apporta au Pere un sac de quarante tomans qui valent six cens écus tout en argent blanc; le priant de prendre ce present de la part de ses deux Compagnons & de la sienne, jugeant bien sans doute qu'il ne l'accepteroit pas; aussi le Pere Raphaël s'en sentit-il offensé, lui témoignant qu'il n'avoit pas l'ame venale, & que le service qu'il avoit tâché de rendre aux uns & aux autres étoit sans nul intérêt. Il le pria donc de remporter son argent, & l'autre le pressant de le prendre, parce que c'étoit la Compagnie qui le lui faisoit, le Pere se fâcha, & Mariage ne pût pas même obtenir que l'argent demeurât dans sa chambre jusqu'au soir qu'il promettoit de le venir reprendre; mais il fut contraint de le remporter à l'heure même.

Deux jours aprés le Nazar fit avertir le Pere Raphaël que le Roi avoit accordé les demandes des François, & ordonné à chacun d'eux le *calaat* ou la veste Royale, & par préciput un beau cheval au sieur de Lalin. Que

la réponse au Roi de France étoit prête avec le *Ragan* ou la lettre d'Octroi pour les Directeurs de la Compagnie comme ils l'avoient souhaité.

Cependant le Roi s'éloignoit toûjours d'Ispahan, & en étoit déja à trois journées à une des maisons Royales appellée Tajabat. Elle est dans une agréable assiette, au milieu d'un vallon ombragé d'arbres & rempli de quantité de villages.

Le neuviéme d'Octobre sur les six heures du soir il vint un Courier au Pere Raphaël avec une lettre que le Nazar lui écrivoit de la part du Roi, par laquelle il lui ordonnoit de se rendre en diligence avec les Députez à Tajabat. Le lendemain avant jour il fut à Zulpha avec le Courrier, & fit monter promptement à cheval les Gentilshommes & les Marchands, qui se chargerent à la hâte des hardes qui leur étoient les plus necessaires. A peine étoient-ils hors de la Ville qu'ils rencontrerent un second Courrier avec une lettre de même teneur que la precedente pour le Pere Raphaël. Il arrivérent le troisiéme jour à Tajabat, & le Nazar leur fit donner la maison d'un Armenien Renegat qui étoit habitué en ce lieu-là. Le Roi leur fit d'abord envoyer huit ou dix bouteilles de vin, avec quatre grands bassins d'or pleins de beaux fruits, & des tapis pour couvrir leur chambre. Mais ces presens furent de nouvelles semences de discorde entre ces Messieurs; car faisant entr'eux comme deux partis, chacun les vouloit avoir, & les gens du Roi furent plus de trois heures à attendre qu'ils s'accordassent pour sçavoir à qui ils les remettroient, ou aux Gentils-hommes ou aux Marchands. Le Pere

Raphaël ayant fait tous ses efforts pour terminer ces difficultez & n'en ayant pû venir à bout, se mit contr'eux en une juste colere, & leur dit qu'il ne leur restoit plus qu'à aller sur le pré chacun le pistolet à la main pour vuider leur different. Jusques à cette heure, ajoûta-t'il, j'ai fait ce que j'ai pû pour cacher vos honteuses divisions à la Cour, qui toutesfois n'en a déja que trop eu de connoissance; voulez-vous qu'elles éclatent davantage, & que les Persans se mocquent, & de vous en particulier, & de la nation Françoise en general? L'Armenien chez qui ces Messieurs logeoient n'étoit pas chez lui quand on les y fit entrer & comme il avoit une sauvegarde du Roi, voyant à son retour vers le soir tous ces étrangers dans sa maison, il se prit à faire grand bruit & à vouloir mettre dehors celui qu'il rencontra le premier qui fut Mariage. Les gens du lieu vinrent au secours de l'Armenien sur lequel les valets des François s'étoient jettez, & le Pere Raphaël que la fatigue du chemin avoit obligé de s'aller reposer sur un matelas, s'éveillant au bruit que tout le monde faisoit, trouva moyen d'appaiser cette querelle. La nouvelle fut incontinent portée à la Cour, qui étoit environ à une demie lieuë de la maison de ce Renegat, & le Roi en colere de ce qu'il avoit osé maltraiter des étrangers, envoya sur le champ le Mehemander Bachi ou Grand Maître des ceremonies pour en faire une justice exemplaire & lui faire ouvrir le ventre, châtiment fort prompt & fort ordinaire en Perse pour ceux dont le Roi conclut la mort. Mais les Deputez François s'opposerent par leurs prieres à cette execution, ne voulant pas que l'on pût

leur reprocher d'avoir été cause de la mort d'un homme, & ayant fait supplier le Roi de lui pardonner, & employé pour cela le credit des principaux de la Cour, ils obtinrent avec beaucoup de peine la grace du Renegat, à condition qu'il leur demanderoit pardon, & les remercieroit de ce qu'ils lui avoient sauvé la vie. Ce malheureux fut bien aise aprés de s'approcher de leur table, qui étoit tous les jours servie en plats & bassins d'or, qui à l'heure du repas étoient apportez de la cuisine du Roi avec abondance de fruits & de confitures. Les Députez passerent de la sorte six ou sept jours à la Cour, pendant lesquels le Pere Raphaël fut trouver le Nazar pour le prier d'obtenir aussi du Roi un cheval pour la Boulaye, puisqu'on en avoit donné un à Lalin son compagnon, afin qu'il n'y eût point entr'eux de sujet de jalousie. Il lui demanda encore un passeport pour passer des chevaux de Perse dans l'Inde ; ce que le Roi accorda sans difficulté.

Le 17 d'Octobre le Grand Mehemander vint au logis des Députez, & fit apporter avec lui cinq vestes Royales. La plus belle qui étoit d'un brocard d'or fut destinée pour Lalin ; la seconde un peu moins riche fut pour la Boulaye, & les trois autres qui l'étoient encore moins furent pour les trois Marchands. Toutes ces robbes ensemble pouvoient valoir à peu prés six cens écus, & les valets qui les apporterent n'en eurent que vingt-cinq ou trente de present de nos François. Les Officiers des Escuries du Roi amenerent aussi les deux chevaux pour les Gentils-hommes avec une simple couverture à l'ordinaire, & ils eurent six écus d'or de present. Pour ce qui est

de moi j'aurois eu honte d'en user de la sorte dans une pareille occasion, & de ne me montrer pas plus liberal que cela. Car lors que je reçûs le calaat ou la veste Royale, je fis donner deux cens écus à celui qui me l'apporta, & ce fut le même Pere Raphaël qui lui donna cet argent dans une bourse.

Ensuite on remit entre les mains des Deputez le Ragan ou la Lettre d'Octroi pour la Compagnie, & la teneur étoit telle, selon qu'elle fut traduite par le Pere Raphaël. De peur d'alterer la phrase, la voici mot à mot comme elle est dans le stile Persien. Cela paroîtra peut être dans le nôtre un ridicule galimatias; mais dans l'Original c'est un trés-bon sens, bien suivi & plein de force, & les termes expriment parfaitement bien les choses.

LETTRE D'OCTROI DU ROI DE PERSE.

Pour l'établissement du Commerce de la Compagnie Françoise.

Traduite mot à mot du Persien par le Pere Raphaël du Mans, Superieur de la Mission des Capucins en Perse.

QUe les Marchands des Royaumes de France, qui passent en bien avec la grace extrême Royale, & avec la justice excessivement Royale, faits constans en l'esperance & participation dans ce temps, laquelle sur le sujet de la Compagnie en for-

me de marchandise dans le territoire des Royaumes bien polis (la Perse) ont presenté par requête, est arrivée à l'oreille des Ministres commis par la Cour de la grandeur & de la haute fortune ; leurs intentions & demandes ont trouvé le visage d'agrément ; c'est à dire ont été exaucées, reçûës pour agreables, & nous avons commandé fermement, que les Conservateurs des droits, peages & tributs jusqu'à l'espace de trois ans, les reconnoissans exempts & privilegiez en toute façon que ce puisse être, & ne faisant parcître aucune demande de leurs biens & facturerics ; & conformement à la demande de leurs Députez. Nous avons arrêté fermement, que jusques à trois ans leurs biens & facturerics qu'ils apporteront ayant été écrites, pour cette cause on ne leur demande rien, d'autant qu'iceux raisonnablement & conformement aux dixmes, tributs & peages des biens susdits, ils apporteront un present à la Cour du Refuge du Monde en Perse, lequel present sera agreable & profitable ; aprés l'espace de trois ans par le formulaire que nous commandons fermement, ils se reduiront en acte, en toute sorte de posture, étant trés-assûrez dans l'esperance de bon traitement sans aucun doute, les aîles ouvertes en hauteur, & qu'ils aillent & viennent, lorsque par le signal & marque épanchantes les pierreries de Kragon trés-grand à qui il faut obéïr, par le bul ou cachet trés-haut, noble, saint, trés-sublime, aura orné, embelli & illuminé, que l'on y apporte toute croyance & appui, que tous obéïssent à ce commandement, & que son profit & être dure & soit toûjours en vigueur. Le mois de Rebia premier l'an mille septante-six à compter de l'hegire benite, à laquelle soit tout honneur, salut & loüange dans la Metropolitaine d'Ispahan.

Le lendemain dix-huitiéme d'Octobre le Mehemander-Bachi vint de grand matin

prendre les Députez ; & les ayant fait monter à cheval avec le Pere Raphaël ils furent au grand galop joindre la Cour, parce que le Roi vouloit partir. Etant arrivez à la porte du jardin ils attendirent dehors une demie heure, aprés-quoi elle fut ouverte, & ils trouverent le Roi à cheval & toute la Cour à pied. L'Atemat-doulet tenoit la réponse pour le Roi de France dans un sachet d'étofe d'or & argent, & cachetée du seau du Roi en cire d'Espagne rouge. On fit approcher le sieur de Lalin & les autres François pour baiser la bote du Roi qui tenoit sa gravité sans parler, & l'Atemat-doulet donnant la lettre à Lalin : Voilà, dit-il, la réponse pour le grand Cha, c'est-à-dire, Roi des Rois de France. Les Députez ayant fait leurs reverences au Roi, toute la Cour monta à cheval, & entrant dans les montagnes prit la route de Cachan. Le Haram du Roi qui est la maison de ses femmes suivit peu aprés, & dans une heure de temps cette grande campagne, qui étoit comme une Ville peuplée, parut aussi deserte que l'est la plus grande partie de la Perse.

Les Députez s'étant fait expliquer en gros la teneur de la Déclaration du Roi, y trouverent bien des choses à redire, & Mariage vouloit en même temps aller rejoindre la Cour, prétendant que le sieur de Lalin & le Pere Raphaël vinssent avec lui. Mais le Pere ennuyé de leurs divisions qui duroient toûjours, détourna pour lors Mariage du dessein qu'il avoit de suivre la Cour, & dit aux Députez que le stile de la Chancellerie de Perse étant fort difficile à entendre, il falloit retourner à Ispahan où il leur feroit expliquer mot à mot & clairement cette Déclaration

du Roi en faveur de la Compagnie ; aprés quoi s'ils le trouvoient bon ils pourroient rejoindre la Cour. Il sçût si bien les persuader qu'ils reprirent tous ensemble le chemin d'Ispahan, où ils arrivérent le vingtiéme d'Octobre, & le Pere Raphaël laissant aller les Députez à Zulpha fut décendre en sa maison. Le lendemain ils l'envoyerent prier de venir travailler à la traduction des lettres d'Octroi, ce qu'il fit trés-volontiers ; mais Beber & Mariage trouverent à pointiller sur plusieurs choses, particulierement sur ces mots, *Conformément & raisonnablement*, & resolurent de retourner à la Cour, voulant que le sieur de Lalin y vint aussi. Mais la Boulaye prenant la parole ; vous vous abusez, Messieurs, leur dit-il, de vouloir capituler & definir les choses en ce qui regarde vôtre negoce ; vous n'avez point de commission pour cela, & vous êtes seulement envoyez pour avantcoureurs de vos vaisseaux, & pour faire sçavoir aux peuples d'Asie que vous voulez vous comporter en amis & bons marchands & non pas en Corsaires, comme les autres Nations veulent vous faire passer. Le Pere Raphaël de son côté leur representoit, qu'à moins que d'avoir fait deux ou trois voyages avec les vaisseaux, & bien connu par experience quelles marchandises ils pourroient vendre & acheter dans la Perse, il leur seroit difficile de determiner la valeur du present annuel qu'il leur falloit faire au Roi & aux principaux de la Cour. Que ce ne fut que long-temps aprés avoir connu le fort & le foible de la Perse, que les Hollandois pour se redimer des doüanes, s'obligerent de prendre tous les ans trois cens charges de soye à qua-

rante-huit tomans la charge ; Qu'ils devoient demander trois ans d'immunitez pour voir ce qu'ils pourroient faire en negociant en Perse, & que si des Levantins passoient en France pour le même sujet, sans presens & sans suite comme ils étoient venus en Perse, & proposant de vouloir faire un grand negoce, les Ministres de France ne pourroient leur donner d'autre réponse ni d'autre conseil sinon que de venir avec leurs vaisseaux & leurs marchandises, selon quoi on pourroit faire quelque Traité. Enfin ils conclurent que Mariage comme Chef du negoce iroit avec le sieur de Lalin rejoindre la Cour, & que la Boulaye, Beber & Dupont passeroient aux Indes. Le sieur de Lestoile & tous les François n'étoient pas de cet avis, & jugeoient à propos que le sieur de Lalin partît en diligence pour porter en France la lettre du Roi. Mais leur conseil ne fut pas suivi, & les Députez se separerent ; Lalin & Mariage pour retourner à la Cour, qui alloit, comme j'ai dit, en la Province de Mazandran, & les trois autres pour passer aux Indes. Les deux premiers prierent le Pere Raphaël avec toutes les instances imaginables de les accompagner à la Cour, mais pour s'en dispenser il leur remit encore devant les yeux leur desunion ; & quoi qu'ils lui promissent qu'à l'avenir ils seroient toûjours d'accord, & qu'ils ne lui donneroient plus de sujet de se plaindre de leur conduite, ils ne pûrent le faire resoudre à ce voyage, Lestoile ne voulant pas aussi permettre que Loüis son fils, à qui ils donnoient vingt tomans par an pour être leur Interprete, retournât avec Lalin & Mariage à la Cour, il aima mieux le donner aux trois

autres pour leur tenir compagnie jusques au Bander, & le seiziéme de Novembre la Boulaye, Beber & Dupont se mirent en chemin avec Loüis de Lestoile pour ce voyage. Dupont sans contredit étoit le plus posé & le plus judicieux des trois Marchands; mais il tomba dans une telle mélancolie de voir la desunion qui regnoit entre eux, qu'il languit long-temps à Ispahan & mourut prés de Schiras; ce qu'il avoit prédit au Pere Raphaël en lui disant le dernier adieu. Beber se saisit de toutes les hardes du défunt, & même d'un gros paquet de lettres qui m'étoit envoyé de Paris. Le Pere Raphaël m'ayant donné avis qu'il l'avoit remis entre les mains de Dupont pour me le rendre, je le demandai à Beber que je trouvai à Agra; mais il me dit hardiment qu'il n'avoit trouvé aucun paquet de lettres dans le coffre du deffunt, & que s'il en avoit eu un, il falloit qu'il fût dans les poches de son habit, avec lequel on l'avoit enterré sans y prendre garde. La menterie étoit trop grossiere; car les Peres Carmes qui étoient presens quand Dupont mourut, & qui l'enterrerent à l'ordinaire dans le cimetiere des Chrétiens à Schiras où ils porterent le corps, m'assurerent que Beber ne laissa pas un coin ni un repli des habits du deffunt sans y foüiller, & qu'il y trouva quelque ducats d'or avec un étui d'or à mettre des curedents & son cachet qui étoit aussi d'or, dont il s'empara.

Pour ce qui est de Lalin & de Mariage ils partirent d'Ispahan le quinziéme de Decembre, ayant rejoint la Cour, ils furent long-temps comme negligez, leurs divisions durant toûjours; ce qui leur attiroit le mépris

des Persans & reculoit les desseins de la Compagnie. Un soir le Nazar leur envoya une fleur, & leur manda que comme cette belle couleur ne changeoit point, aussi ne devoient ils plus changer ; car il ne se passoit gueres de jour qu'ils n'envoyassent faire au Nazar diverses demandes. Leur Kalamachi ou Interprete étoit un Maronite des plus adroits & qui ne faisoit pas mal ses affaires avec eux ; mais ils avançoient si peu celles de la Compagnie qu'ils furent souvent sur le point de s'en retourner à Ispahan. En ce temps-là les sieurs Chardin & Raisin Marchands François arriverent à la Cour, & aprés avoir vendu quelque chose au Roi, ils prêterent une somme d'argent à Mariage, de laquelle il fit quelques presens aux Officiers de la Cour qui reçûrent les propositions qu'il leur donna par écrit ; & dont voici la teneur.

Je soussigné Mariage Député de la Compagnie établie en France pour porter le Commerce dans les Etats de Perse, declare qu'en consideration de la Lettre du trés-haut, trés-puissant, trés-excellent, trés-magnanime & invincible Prince l'Empereur de France, qui a été apportée en cette Cour par Messire Claude Nicolas de Lalin Chevalier Gentilhomme ordinaire de sa Maison, pour renouveller l'amitié ci-devant contractée entre les deux Empires, & demander les privileges necessaires pour l'établissement de la Compagnie ; le trés-haut, trés-puissant, trés-excellent, trés-magnanime & invincible le Prince l'Empereur de Perse a accordé à la susdite Compagnie un Commandement portant exemption de toutes sortes de droits, daces & peages, tant d'entrée que de sorties des marchandises dont elle fera commerce dans sesdits Etats, sans qu'aucuns Doüaniers, Rhadars ou autres Officiers ayent à en prendre aucune connoissance ni en rien pretendre ; Sa

Hautesse s'est neanmoins reservé le droit de faire visiter les marchandises sans pourtant perdre aucun droit, ni doüanes : & en consideration de ces graces je m'oblige de faire annuellement un present honnête au nom de ladite Compagnie. Fait à Ferhabat le vingt-deuxiéme d'Avril mil six cens soixante-six. Signé, NICOLAS MARIAGE.

Le sieur de Lalin ne voulut en aucune maniere condescendre aux propositions contenuës dans ce memoire que Mariage presenta à la Cour ; il lui dit qu'elles étoient tout à fait desavantageuses à la Compagnie ; Que ci-devant on avoit parlé de trois années d'immunité que Mariage coupoit ; Qu'il avoit été dit que les Marchandises ne seroient point visitées, & que par ce memoire il se soumettoit à une visite, qui rendroit la condition des Negocians François pire que celle des Juifs. D'ailleurs qu'il promettoit tous les ans un present honnête, & que ce present devroit être proportionné à ce que la Compagnie pourroit vendre & acheter, ce qui mangeroit presque tout le profit qu'elle pourroit faire. Ainsi Lalin protesta hautement contre ce memoire ; mais à force d'argent & presens faits aux principaux de la Cour, Mariage obtint la réponse à ses propositions, laquelle à son retour à Ispahan le Pere Raphaël traduisit exactement, & dont la teneur fut telle :

Que les Marchands des Royaumes de France qui passent en bien, &c. comme ci-dessus dans les lettres d'octroi. Et sur la fin : *Le mois de Chaubon le grand l'an mille septante-six, à compter de l'hegyre benîte, à laquelle soit tout honneur, salut & loüange dans les pays de Echref, dans les territoires de Te-*

Vereston, qu'ils soient toûjours dans les sauvegardes de tous accidens & malheurs.

Mariage obtint comme les autres Nations de l'Europe, Angloise, Hollandoise & Portugaise, permission de faire faire du vin à Schiras. Il est vrai qu'étant permis à chacune des nations d'en faire faire jusques à vingt mille meins (une mein étant le poids de neuf livres & la livre de seize onces) la Compagnie Françoise qui n'étoit pas encore bien formée n'eut permission que pour douze mille meins.

Avec de pareilles lettres, Mariage prit la route d'Ispahan, & il auroit sans doute accompagné le sieur de Lalin qui voulut aller voir Tauris, Ardeuil & Kom, s'il n'eût été sollicité de retourner à Zulfa par une amourette qu'il avoit au cœur. Par le moyen d'une vieille femme mere d'un de ses valets il avoit débauché une jeune Armenienne qu'il tenoit cachée ; ce qui n'empêcha pas que le bruit n'en fût bien-tôt répandu dans tout Zulfa. Tous les Armeniens en general en furent scandalisez, & envoyerent saisir la maquerelle pour la faire châtier selon qu'elle le meritoit par leurs Loix. Mariage qui en fut d'abord averti sortit de son logis pour venir à son secours, & empêcher qu'on n'en fit justice. Mais voyant tout le peuple émû, & quantité de pierres qui voloient contre lui de tous côtez, il quita promtement la partie, & n'eût point de plus grande hâte que de se sauver dans un logis. Mais la chose n'en demeura pas-là, & les Armeniens ne pouvant assez s'étonner qu'un Député d'une illustre Compagnie qui étoit venu à la Cour de Perse pour une affaire si serieuse, fit ce tort à la Nation Françoise, que de s'emporter si publiquement à une ac-

tion si honteuse, & si indigne d'un homme employé pour le public, ils étoient resolus de le poursuivre par toutes sortes de voyes. Ils étoient même sur le point d'envoyer un exprés en France pour se plaindre au Roi de cette action & de sa mauvaise conduite; mais enfin Mariage rendit l'Armenienne qu'il tenoit enfermée, & depuis ce temps-là les Armeniens n'eurent plus pour lui que du mépris.

Lalin étant de retour à Ispahan en partit le 22 de Novembre 1666. pour le Bander, & pour de-là passer aux Indes. Les Hollandois lui avoient offert passage sur leurs vaisseaux, & avoient pour lui beaucoup d'estime; aussi faut-il avoüer que ce Gentilhomme avoit de trés-belles qualitez, & que par sa belle & genereuse conduite il faisoit honneur à sa nation. Mais le malheur voulut qu'il tomba malade le même jour que lui & moi allâmes conduire à son vaisseau la femme du Commandeur Hollandois qui retournoit à Batavia. La fiévre le prit dans le vaisseau même sur les dix heures du matin, & s'étant un peu ralentie sur la minuit nous revinsmes en terre. Deux jours aprés il se fit mettre dans un brancart pour retourner à Schiras où l'air est trés-bon, mais il n'eût pas fait trois lieuës qu'il mourut à un village appellé Bendali. Il fut infiniment regreté de toutes les Nations avec lesquelles il avoit eu affaire, tant des Chrétiens que des Mahometans. Il fut enterré, ou pour mieux dire, ensablonné au même lieu; car ce terroir-là n'est que sable comme étant prés de la mer, & on lui a fait une belle supulture.

Le trentiéme de Novembre de la même année, huit jours aprés le départ du sieur de La-

lin de la ville d'Ispahan, Mariage en partit aussi pour le Bander, avec le Pere Mercier Jesuite qu'il prit en qualité de son Aumônier, & Loüis de Lestoile qui étoit son Kalamachi ou interprête. Ils eurent le loisir quand le temps étoit beau de contempler les côtes de l'Arabie heureuse qui sont fort élevées; car le Golfe n'a que dix ou douze lieuës de large en cet endroit-là. Ils furent trois ou quatre mois à attendre les vaisseaux; mais voyant qu'il n'en venoit point & que les chaleurs commençoient, Mariage résolut d'aller passer le reste de l'année à Schiras; & comme il n'y a point de conversation en ce lieu-là qu'avec les gens du païs, le Pere Jesuite & le fils de Lestoile revinrent à Ispahan.

Pour ce qui est de la Boulaye & de Beber, ils arriverent à Surate le premier d'Avril 1666. & écrivirent d'abord de la Barre où ils moüillerent au Pere Ambroise Capucin Superieur de la Mission, lequel à leur priere vint au devant d'eux. Il parla auparavant au Gouverneur pour le préparer à les recevoir comme envoyez d'un grand Roi, & d'une illustre Compagnie pour le commerce; ce que le Gouverneur accorda trés-volontiers. Aussitôt il fit donner sa chaloupe au Pere pour aller querir les Envoyez, lequel les ayant rencontrez à moitié chemin dans la riviere, les amena à leur nouvelle maison, où ils demeurerent quinze ou vingt jours avant que de partir pour Agra. Car comme l'Eglise n'étoit pas encore achevée, les Peres Capucins avoient une autre maison où ils logeoient. Quelque temps auparavant il étoit arrivé un Marchand d'Alep qui n'étoit pas bien dans ses affaires, & qui de Chrétien Maronite s'étoit rendu

Catholique Romain, sous l'esperance d'en tirer de l'avantage pour relever sa fortune. Mais dans le fond ce n'étoit que mine & qu'hypocrisie, & tous ces Chrétiens du Levant ne changeant guere de religion que par motif d'interêt, dés qu'ils ont amassé quelque somme ils retournent vers leur Patriarche auquel ils font quelque liberalité pour en recevoir l'absolution. C'est ainsi que plusieurs Religieux Francs qui passent d'Europe en Asie y sont souvent attrapez, bien qu'ils fassent grand bruit de la conversion de ces Levantins, qui le plus souvent n'est qu'une conversion plâtrée & qu'une pure friponnerie. Entre plusieurs exemples que j'en pourrois rapporter, je me contenterai de remarquer qu'un Pere Franciscain nommé Paul Stella, étant arrivé à Diarbequir avec quatre cens écus ou environ pour sa subsistance, un Maronite qui en eut le vent l'étant venu trouver sous pretexte de se rendre Catholique, ne le quitta point qu'il ne l'eût mis à sec & n'eût profité de tout son argent. Et quand ces gens là retournent vers leur Patriarche, c'est à qui dira le plus de mal des Franguis aprés les avoir trompez. Ce Marchand Maronite qui étoit venu d'Alep & s'appelloit Chelebi, se montroit fort zelé pour les Peres Capucins, & avec sujet, car les Capucins d'Alep lui avoient rendu de bons offices, & l'avoient fort servi dans ses affaires qui étoient en assez mauvais état. Ils furent ravis de joye à son arrivée à Surate; & firent d'abord courre le bruit que c'étoit lui qui donnoit l'argent pour la fabrique de l'Eglise & de la Maison. Mais en revoyant mes comptes je me suis apperçû que l'argent dequoi l'on a payé la place & fait une partie du

bâtiment, est sorti de ma bourse, le Pere Ambroise m'ayant promis de m'en faire rembourser dés que je serois de retour en France; mais je n'en ai jamais oüi parler depuis, & aussi ne l'ai-je pas demandé.

Il est bon de sçavoir pour quelle raison les Peres Capucins ont voulu que ce Marchand d'Alep sans avoir jamais rien debourse, eût le bruit & l'honneur d'avoir fourni les frais de leur bâtiment. C'est qu'il n'est pas permis à aucun Chrétien Franguis de posseder aux Indes des maisons en propre, ni même de faire aucune réparation à celles qu'il tient à loüage, sans en donner avis au Gouverneur du lieu. Messieurs de la Compagnie tant Angloise que Hollandoise ne sont aussi que locataires des Indiens, & n'oseroient avoir fait bâtir une maison, ni mettre clou ni cheville à celles qu'ils ont loüées. Le Grand Mogol a pris exemple en cela sur ce qu'en d'autres lieux où les Chrétiens avoient des maisons en propre, sous ombre d'y faire des reparations ou des enjolivemens, ils les ont si bien fortifiées, que lors que les Gouverneurs leur ont voulu dire quelque chose, ils ont tenu bon contre eux jusques à les obliger de leur accorder ce qu'ils demandoient.

D'abord que les Députez furent arrivez à Surate, ils firent courir le bruit qu'il viendroit au plûtôt sept ou huit vaisseaux de la Compagnie Françoise. Le Marchand d'Alep fut ravi d'apprendre cette nouvelle, & crut que par la faveur de Peres Capucins, & par l'avantage qu'il avoit de sçavoir plusieurs langues de l'Asie, la plus grande partie des marchandises passeroit par ses mains. Sur cette esperance il fit de grandes caresses & quelques

presens aux Députez, il leur tint table ouverte pendant tout le temps qu'ils furent à Surate, & nourrit même leurs serviteurs sans permettre qu'ils missent la main à la bourse. Il reconnût aisement que les deux Députez étoient des avaricieux ; mais il espera que le bon traitement & les presens qu'ils recevoient de lui, pourroient enfin les porter à lui donner quelques marques de reconnoissance, & qu'un jour il trouveroit son compte avec eux dans le négoce, en quoi il s'est grandement trompé. Car il lui en coûte bien quinze cens roupies, tant pour ce qu'il a dépensé à Surate, que pour ce que son neveu a aussi fourni à Agra pour leur service.

Deux ou trois jours aprés l'arrivée des Députez à Surate, le President des Anglois les envoya visiter par son Conseil, & il y auroit été en personne s'il n'eût été atteint de la goute. Le Commandeur Hollandois y fut lui-même avec son Conseil, & leur fit toutes sortes de caresses. Je ne sçai pas s'il y avoit de la Politique mêlée dans ces démonstrations d'amitié, mais elles continuërent, & peu de jours aprés le Hollandois convierent les Députez à manger avec ceux qu'il leur plairoit d'amener. Comme on fut à table on commença à boire la santé du Roi de France, où il fut tiré plusieurs petites piéces d'artillerie & des boëtes, que les Hollandois tiennent d'ordinaire dans leur logis pour tirer quand ils boivent la santé de quelques personnes considerables, ou quand ils ont remporté quelque victoire. On ne manqua pas de boire à la prosperité & au bon succez de la Compagnie Françoise, & le sieur de la Boulaye crût qu'il étoit de la civilité de boire de même aux heureux progrez

de la Compagnie Hollandoise. Mais quand ce vint au tour de Beber à faire raison il crût en sçavoir plus que la Boulaye, & quelque chose que celui-ci & d'autres honnêtes gens de l'assemblée lui pussent dire, on ne pût obtenir de lui ce que la civilité sembloit requerir. Il fit bien pis que cela, & comme on continuoit de le presser il fit remplir le verre & le jetta à ses pieds avec le vin. En même temps il quitta brusquement la table, & se retira seul de mauvaise grace en son logis à pied & sans suite. Les Hollandois eurent la discretion de passer cette action sous silence, & demeurerent gais à table avec la Boulaye jusques à minuit. Mais ils ne peuvent s'empêcher de dire à quelques-uns de leurs amis, qu'ils s'étonnoient de ce qu'y ayant tant d'honnêtes gens & de personnes d'esprit en France, on avoit envoyé une tête folle pour une affaire si importante, & qu'ils voyoient bien qu'il ne leur feroit pas grand tort dans le négoce.

Pendant le sejour que les Députez firent à Surate, le Gouverneur du lieu par l'entremise du Pere Ambroise leur fit tout le bon accueil qu'on sçauroit faire à des étrangers. Un jour qu'ils étoient ensemble en conversation, il leur dit que s'ils vouloient suivre son conseil ils n'iroient point à la Cour avant l'arrivée de leurs vaisseaux. Mais le Gouverneur voyant qu'ils prenoient des resolutions contraires, & qu'ils vouloient absolument aller voir le Roi, il leur fit offre d'argent, de chevaux & de soldats pour les accompagner, avec des lettres de recommandation à quelques Grands de la Cour. Le *Cha-Bander*, qui est comme un Prevôt des Marchands & la seconde personne de la Ville, leur fit les mêmes offres que le Gou-

verneur; ce qu'ils refuserent assez fierement, & sur tout Beber qui se flâtoit fort mal à propos d'avoir plus de conduite que la Boulaye. Mais ils n'en userent pas de même des presens que le Gouverneur & le Cha-Bander leur firent. Ils les envoyerent en leur logis selon la coûtume; mais les Députez ne donnerent jamais rien à ceux qui les apporterent; ce qui passe pour une infamie en ce païs-là. Car il faut remarquer ici que tous les Grands de l'Asie ne donnent guére d'autres récompenses à leurs Domestiques que les honnêtetez qu'ils reçoivent de ceux à qui ils portent des presens de la part de leurs maîtres; plus on leur donne, plus la chose est honorable pour celui à qui le present est fait, & pour celui qui l'envoye.

Les Députez ayant donc résolu d'aller à Agra, prirent deux carosses attelez de bœufs, & d'autres bœufs pour porter leur bagage, avec vingt-cinq soldats pour les escorter. Ils faisoient grand bruit de l'honneur qu'ils avoient de venir de la part d'un si grand Roi & d'une si puissante Compagnie; & sur ce pied-là il leur auroit fallu au moins tant pour eux que pour leur bagage cinq ou six carosses, & à chacun leur Pallanquin & un cheval de main, comme aussi à chacun deux étandarts avec leurs armes ou leurs chifres; & c'est de cette sorte que les honnêtes gens voyagent aux Indes, & comme j'ai aussi toûjours voyagé. Ils n'avoient pris que vingt-cinq soldats, au lieu qu'ils devoient en avoir au moins cent ou cent cinquante.

A trois journées de Surate, Beber prit querelle contre la Boulaye, lui reprochant qu'il traînoit aprés lui une trop grande suite, & que c'étoit par le conseil du Pere Ambroise, &

du Marchand d'Alep; Que pour ce qui étoit de lui il ne paieroit que pour quatre soldats, & que s'il ne renvoioit les autres ils seroient à ses dépens. Ils demeurerent d'accord de renvoier au moins les six Cavaliers que le Gouverneur leur avoit donnez pour les accompagner jusques à Brampour, & en les congediant ils ne leur firent pas seulement present de la valeur d'une pipe de tabac.

Dés qu'ils furent arrivez à Agra le Neveu de Chelebi Marchand d'Alep ne manqua pas de les venir saluer, & de leur faire offre de ses services. Il y a à la Cour du Grand Mogol un Chirurgien François de la Palisse appellé Saint Jacques; il parle bon Indien, & est marié en ce païs-là à la fille d'un Portugais. Le *Nabab*, qui est comme le Grand Visir, & de plus oncle du Roi, aime fort ce Chirurgien; & ce fut par son entremise que les Députez eurent audiance de Giafer-kan, qui est le nom du Nabab. Ils lui demanderent que par sa faveur ils pussent presenter la lettre qu'ils avoient de Sa Majesté de France pour le Grand Mogol, comme aussi de traiter touchant le négoce que les François souhaitoient de faire en ce païs-là. Le Nabab leur fit réponse qu'il en parleroit au Roi, & qu'il feroit ensorte qu'ils pussent le voir dans peu de temps. Il ordonna ensuite qu'on les menât dans le logis qu'on leur avoit preparé, où on leur fournit tout ce qui étoit necessaire pour la bouche; mais il falloit que leurs valets fissent la cuisine, & eussent soin d'apprêter ce qu'ils mangeoient. Car il n'en est pas aux Indes comme dans la Perse, où toutes les viandes qu'on donne aux Ambassadeurs viennent toutes cuites de la cuisine du Roi.

Le Nabab qui avoit sçû qu'ils n'avoient point apporté de present pour lui ni pour aucun des Grands de la Cour, ni pour le Roi même, ne se pressoit guere de leur faire avoir audiance du Grand Mogol. Car il faut remarquer ici, comme je l'ai dit dans mes Relations, que dans toute l'Asie lors qu'un Ambassadeur ou autre étranger a affaire avec un Roi, la premiere chose dont s'informent les Ministres à qui il faut s'adresser pour avoir audiance, est de la qualité du present qu'il lui doit faire, & c'est à cela qu'on mesure l'honneur qu'on veut faire à l'étranger. De la sorte il se passa plus d'un mois avant que les Députez pussent revoir le Nabab, quoi que Saint Jacques & autres Franguis y employassent tout leur credit. Cette longueur les ennuyant fort ils s'aviserent de faire courir le bruit qu'ils ne pouvoient pas s'arrêter davantage à Agra, parce qu'il falloit qu'ils se trouvassent à Surate à l'arrivée des vaisseaux François. Sur ce faux bruit le Nabab les envoia querir, & leur demanda la Lettre du Roi leur maître, afin qu'il la presentât au Grand Mogol. Ils parurent fort interdits à cette demande ne s'étant pas informez de la maniere dont le Roi des Indes reçoit les lettres que lui apportent les Ambassadeurs. Car il faut remarquer qu'il n'en prend aucune de leurs mains, à la reserve de celles qui viennent de la part du Grand-Seigneur. Toutes les autres lettres, selon la grandeur des Rois qui les envoient, sont remises entre les mains des Grands Officiers de la Cour qui les presentent au Roi. Et plus le Roi de qui vient la lettre est grand & puissant, par moins de mains passe-t'elle pour venir dans celles du Grand Mogol. Ils sçavent trés-bien en cette

Cour-là quel eſt l'état preſent de l'Europe & de l'Aſie, & la difference qu'il y a entre les Souverains en ce qui regarde leur grandeur & leur puiſſance. Et je puis dire avec verité, que le Grand Mogol & le Nabab ſon oncle ſont de grands genies, & qu'ils ont une connoiſſance parfaite de tout ce qui ſe paſſe de conſiderable dans le gouvernement des Etats des trois parties de nôtre vieux Continent. Auſſi n'y a t'il point d'étranger qui entre dans le Roiaume, que le Gouverneur de la Province frontiere n'en donne auſſi-tôt avis au Nabab, & ſi on juge qu'il a de l'eſprit il faut qu'il aille à la Cour, où on le careſſe pour tirer de lui de nouvelles lumieres de l'état des païs d'où il peut venir.

Quatre mois ou environ avant l'arrivée des Députez j'étois à Gehanabat, où le Nabab me demanda s'il étoit vrai que les François euſſent deſſein de faire négoce aux Indes, les Anglois & les Hollandois faiſant courir le bruit qu'ils travailloient à faire une Compagnie. Je lui répondis que lors que je partis de Paris, qui eſt la Ville où le Roi & la Cour font leur réſidence ordinaire, il étoit vrai qu'on parloit de l'établiſſement d'une Compagnie pour le commerce, & que je croyois bien que cela ſe pourroit faire; mais que je doutois fort que les François fuſſent d'humeur à ſouffrir pluſieurs avanies que les Gouverneurs & Rajas font ſur les chemins quand on paſſe ſur leurs Terres. Sur cela le Nabab me repartit qu'il en avoit déja parlé au Roi, qui lui avoit dit que les François pouvoient venir avec ſûreté, qu'on leur donneroit toute ſorte de ſatisfaction, & qu'il y auroit bon ordre par tout afin qu'on ne leur fit aucune avanie. Enſuite le

Nabab se mit à me faire plusieurs questions; & me demanda d'abord combien le Roi de France pouvoit mettre de monde sur pied tant par mer que par terre; ce que l'on donnoit de paye au cavalier & au fantassin, & d'où venoit l'argent qui entroit dans son tresor. Deplus, il s'informa si la France étoit de grande étenduë, & comme j'ai toûjours porté avec moi dans mes voyages des Cartes generales & particulieres des diverses parties du monde, je lui montrai la grandeur de la France, à combien de degrez de longitude & de latitude elle s'étend, & comme dans cette étenduë il y a des Provinces où le Soleil est plus chaud qu'en d'autres, & qui produisent avec abondance toutes les choses necessaires à la vie, dont même nous assistons les étrangers; que c'est en partie de cette source, & de l'argent qui vient en France de toutes parts, dont se remplissent les coffres du Roi; enfin que la France qui est le païs le plus fertile du monde & le mieux assis pour le commerce, est seule suffisante à elle-même, ayant encore dequoi secourir les autres païs. Aprés cela le Nabab m'ayant demandé, pourquoi donc la France, que je lui dépeignois si belle & si abondante en toutes choses, venoit chercher le négoce si loin? je lui répondis que la Nation Françoise étant superbe & curieuse croit que ce qui vient de dehors & des païs éloignez peut beaucoup contribuër à la magnificence qu'elle cherche en toutes choses, & dans laquelle elle surpasse tous les autres peuples de l'Europe.

Le lendemain le Nabab rapporta au Roi tout ce que je lui avois dit, & en même temps Sa Majesté m'envoya appeller, avec ordre de

lui

lui faire voir tout ce que j'avois apporté aux Indes. Ayant fait tout mettre dans trois Pallanquins je me rendis au Palais, où dans la premiere Cour je trouvai de Nabab qui me dit que j'étois le bien venu, & qu'il vouloit me presenter au Roi qui m'attendoit. Il est vrai que n'ignorant pas que lors qu'en ces païs-là on va voir un Grand Seigneur sans lui porter un present, on a de coûtume de faire languir les gens & qu'on en fait peu de cas, la premiere visite que je rendis au Nabab ne se fit pas les mains vuides. Je lui fis present d'une de ces tables qu'on fait à Florence, qui sont de marbre avec plusieurs pierres de rapport qui representent des fleurs & des oiseaux. Cette table fut accompagnée de vingt autres piéces de même ouvrage, chaque piéce étant d'un pied en quarré, avec une courtepointe faite de point d'Espagne or & argent, une grande écharpe de même ouvrage, & deux montres à boite d'or émaillé; le tout m'ayant coûté à peu prés douze cens écus. Dés le soir même il m'envoya en secret quatre bouteilles de vin, deux de Schiras, & deux d'Espagne. De peur qu'on ne se doutât que ce fût du vin, il fit mêler ces quatres bouteilles avec une douzaine d'autres, dont les unes étoient pleines d'eau de rose, les autres d'*Archard*, C'est une compotte de toutes sortes de fruits qui viennent de Perse, & qu'on met dans des bouteilles avec le vinaigre avant qu'ils soient meurs, comme nous y mettons nos petits concombres. Le lendemain je fus le remercier, & m'ayant demandé ce qu'il me sembloit du vin qu'il m'avoit envoyé, je lui dis que je l'avois trouvé excellent; mais que s'il lui plaisoit je lui en ferois boire de meilleur.

& de plusieurs sortes. En effet, j'en avois apporté de cinq sortes avec moi. J'en avois de Schiras & d'Ispahan qui sont des vins blancs. J'en avois d'Espagne & de France, ayant recouvré, tant pour de l'argent que par des amis, environ quarante pots de nos vins de Mante. Cette sorte de vin qui est délicat ne se peut transporter que dans des pots de terre qui viennent de Cologne; car il se gâte dans tous les autres vaisseaux où on le peut mettre. J'avois aussi d'excellent vin de Rheims qui s'étoit bien conservé. Mais à deux lieües de la ville les Radars ou Gardes des chemins qui font païer la doüane, avoient eu ordre du Roi de ne laisser passer aucun vin sans lui en donner avis, & ainsi ils m'avoient arrêté le mien. Le Nabab dés qu'il le sçût, donna ordre qu'il me fût delivré, & il me fut apporté en mon logis, sans qu'aucun de ceux qui en furent chargez voulût jamais rien prendre de moi quelque instance que je leur en fisse; ce qui me surprit beaucoup. Ils me prierent seulement de leur faire la grace de leur vendre une bouteille de vin de Schiras en faveur du Chabander leur maître, qui étoit, disoient-ils, fort incommodé de l'estomac; ce qui aussi étoit vrai. Je leur en donnai deux de Schiras & une d'Espagne, & le lendemain de Chabander m'envoya remercier avec une piece de satin rayé dont il me faisoit present. Sur le soir le Nabab m'envoyant querir me demanda si on ne m'avoit point dérobé de mon vin, & l'ayant assuré que le tout m'avoit été rendu bien fidelement & que je lui en étois fort obligé, il me dit qu'il avoit la curiosité de sçavoir quel goût avoit le vin de France ayant tâté des autres, & les Anglois & les

Hollandois ayant soin de lui en envoyer tous les ans. Je ne voulus donc point lui en faire porter ni de Schiras, ni d'Ispahan, ni d'Espagne, & je ne lui envoyai que du vin de Mante & du vin de Rheims, qu'apparemment il trouva trés-bon, puis qu'en moins de trois semaines de temps il envoya peu à peu querir tout mon vin. Pour ce qui est du present que je fis au Roi il revenoit à prés de neuf mille livres, & j'en ai parlé dans la relation de mes voyages.

Je reviens à nos Députez qui s'opiniâtrerent à ne vouloir pas donner au Nabab la Lettre du Roi pour la presenter au Grand Mogol. Le Nabab témoigna que cela le fâchoit fort, craignant qu'à l'arrivée des vaisseaux François cela ne causât quelque rupture, & n'empêchât la conclusion du Traité du commerce. Il apprehendoit d'ailleurs qu'on ne se saisit de quelques-uns de leurs vaisseaux quand ils les envoieroient à Mocca, comme fit Lambert Hugo Pirate Hollandois qui prit les vaisseaux où étoit le bagage de la Reine de Visa pour quand elle alloit à la Mecque & à Medine. J'eus bien de la peine à desabuser le Nabab de la croyance qu'il avoit que c'étoient les François qui avoient fait cette prise ; car depuis que Beber fut arrivé il fut si imprudent que de dire à des gens qui le rapporterent au Nabab, qu'il ne sçavoit quelle folle pensée on avoit euë en France d'envoyer aux Indes pour negocier, & qu'il n'y falloit envoyer des vaisseaux que pour la piraterie ; & le Nabab infera delà que ce ne pouvoit être que les François qui avoient pris ces vaisseaux. Le Nabab ayant fait reflexion sur cette affaire gagna si bien l'esprit du Roi, que contre la coûtume

Sa Majesté accorda que les Deputez viendroient en sa presence mettre la Lettre entre les mains de ce premier Ministre qui la rendroit au Roi. C'est une chose, comme j'ai dit, qui ne s'est jamais pratiquée, que les Ambassadeurs soient presens quand on donne au Grand Mogol les lettres des maîtres qui les envoyent. Mais bien que le Nabab voulût en cela favoriser les François, les Députez rejetterent cette proposition, & dirent qu'ils aimoient mieux s'en retourner & remporter leurs lettres, que de ne les pas presenter eux-mêmes au Roi. Leur opiniâtreté à tenir ferme contre la coûtume du païs, & à vouloir emporter les choses de haute lute, fut generalement blâmée, & il y eut dequoi s'étonner de la patience du Nabab, qui leur dit enfin qu'ils pouvoient faire ce qu'il leur plairoit, puis qu'ils refusoient tous les honneurs qu'on leur avoit voulu faire, & qu'on n'avoit jamais fait à personne, comme assurément on ne les feroit jamais. Les Députez demeurerent encore dix ou douze jours dans la Ville, se flâtant qu'à la fin on feroit la chose de la maniere qu'ils le souhaitoient. Mais ils se tromperent fort; car le Nabab piqué de leur procedé fit ensorte que personne ne les allât voir, ni Marchands ni autres; ce qui les fit resoudre de reprendre le chemin de Surate, s'imaginant que leurs vaisseaux y pourroient être arrivez.

A la sortie d'Agra ils furent camper à deux lieuës de la Ville, chacun d'eux n'ayant qu'une trés-chétive tente qu'ils firent dresser proche d'un village, où ils auroient été mieux logez dans un beau Carvansera qu'on y a bâti & plus en sûreté que sous leurs tentes. C'est la coûtume à la Cour du Grand Mogol, com-

me à celles des Rois de Golconda & de Visapour, que la nuit chaque Prince ou grand Seigneur fait la garde à son tour pendant une semaine, ayant cinq ou six mille Cavaliers qui battent l'estrade deux ou trois lieuës à la ronde à l'entour du lieu où est le Roi. Une partie de ces Cavaliers venant à passer proche des tentes des Députez, & ayant demandé à qui elles étoient, un de leurs valets dit que c'étoient les tentes des Députez François, dequoi les Cavaliers firent leur raport au Seigneur qui étoit de garde. C'étoit le grand *Coutevat* ou Grand-Prevost de l'Empire qui étoit alors de garde à son tour. Sa seule valeur l'a élevé à cette charge importante; car il est Abissin de nation. C'est un Seigneur trés-bien fait, qui a de trés-belles inclinations, & qui aime particulierement les étrangers. Dés qu'il eut appris que les Députez François étoient sous ces tentes, il envoya un de ses principaux Officiers avec cinquante Cavaliers les prier de souffrir qu'ils les gardassent cette nuit-là, parce qu'ils n'étoient pas trop en sûreté, & que s'il leur arrivoit quelque mal, la tête de leur chef en devoit répondre. Ils reçûrent tout à fait mal la civilité du grand Prevôt, & répondirent fierement qu'ils étoient assez forts pour se garder eux-mêmes, & que le premier qui approcheroit verroit si les François ont du cœur, & si leurs armes sont bonnes. Ils oserent ajoûter que si leur maître avoit peur ils iroient le garder, & par de semblables discours ils rendirent ces Officiers fort surpris d'une fierté qui n'étoit pas supportable.

Le lendemain ils firent dresser leurs tentes à un quart de lieuë du village, parce qu'ils attendoient quelque chose d'Agra qui leur étoit

necessaire pour le voyage. Le Couteval s'étonna de ce qu'ils faisoient de si petites journées, & qu'ils campoient en un lieu bien plus dangereux que le premier. Cela fut cause qu'il leur renvoya les mêmes Cavaliers pour les prier encore de souffrir qu'ils les gardassent, ou bien d'aller loger au Carvansera, où ils seroient en sûreté & où il falloit que leur Chef répondit de tout. La Boulaye étoit d'avis que l'on ne refusât pas cet offre; mais pour Beber il leur dit des injures outrageantes, jusques à leur reprocher que leur maître craignoit qu'on n'allât coucher avec ses femmes, & à s'offrir, s'il le vouloit, de les aller garder. Il leur parloit moitié Portugais & moitié Italien, confondant les deux langues, & ne sçachant guere que son Provençal. Quelques-uns de ces Cavaliers ne laisserent pas de le bien entendre, & ayant fait raport au Grand Prevôt d'une réponse si insolente, ce Seigneur en fut piqué, & resolut d'abord d'en tirer vengeance. Sur la minuit quatre-vingt ou cent Cavaliers vinrent à la tente de Beber, & en couperent toutes les cordes croyant l'accabler dessous. Mais il trouva moyen de s'en dégager par l'assistance de son valet, & tâcha de gagner la maison d'un Dervich, laquelle étoit au-delà d'un petit ruisseau proche du lieu où les tentes étoient dressées. Mais le ciel étant serein, parce que la saison des pluyes étoit passée, & la lune rendant la nuit presque aussi claire que le jour, il ne put se dérober à la poursuite des Cavaliers, qui lui tirerent des fléches & le percerent en trois endroits. Il eut un coup dans la cuisse & les deux autres dans les deux fesses; ce qui le fit tomber au bord du ruisseau. La Boulaye ayant entendu le bruit

que firent ces Cavaliers, mit la tête hors de sa tente, & fut bien surpris de voir un si grand nombre de gens armez poursuivre Beber. Il craignit de courre la même fortune, & consulta à la hâte ce qu'il avoit à faire avec un jeune homme qui étoit auprés de lui, & qui vouloit passer pour Chirurgien bien qu'il fût trés-ignorant en cette profession. Il étoit redevable du peu qu'il en sçavoit aux Peres Capucins de Bagdat auprés desquels il avoit demeuré quelques mois, & si j'ai bonne memoire, il s'apelloit Hugues Chapelas, étoit de Dauphine à dix lieuës de Lion & six de Vienne, du Château de Mont-Gautier. Ils furent tous deux d'avis de prendre la fuite, & la Boulaye ouvrit promptement son coffre, d'où il tira une bourse où il y avoit une bonne somme de ducats, comme je l'ai sçû depuis. Ayant passé le ruisseau & craignant de n'être pas en sûreté chez le Dervich, ils furent passer le reste de la nuit sous un gros arbre à demi-lieuë de sa maison qui ressemble à un de nos hermitages. Mais par la suite la Boulaye reconnut que les Cavaliers n'en vouloient pas à lui, & ils n'allerent pas même jusques à sa tente. Ils furent satisfaits dés que Beber fut à bas, & s'ils ne l'eussent pas crû mort, apparemment ils l'auroient achevé, leur dessein étant de le tuer. Toutefois afin de pallier leur action, & pour empêcher que l'on ne crût que ce fût une vengeance des paroles insolentes que Beber leur avoit dites, ils rompirent tous ses coffres, & firent croire par là que des voleurs étoient venus l'attaquer; mais il ne se trouva presque rien dedans, & ils n'en furent gueres plus riches.

Dés que le valet de Beber eut vû que les

Cavaliers s'étoient retirez, il courut à la Ville pour avoir un Pallanquin & y amener son maître, qui n'avoit pris que deux charettes pour son voyage. Il fut apporté à la maison des Peres Jesuites, où la Boulaye arriva aussi peu de temps aprés. Il y prit son logement avec Beber; ce qui ne pouvoit guere plaire aux Peres, dont les revenus ne sont pas grands; & qui ne trouvent personne en ce païs-là qui fassent des legs en leur faveur. Il falloit que les Deputez se contentassent de leur ordinaire qui est fort reglé; mais ce devoit être un festin pour la Boulaye qui n'avoit pas accoûtumé de faire meilleure chere. Quand il étoit en son particulier il alloit acheter lui-même une tête de mouton, dont il faisoit deux repas; ce qui faisoit honte aux Francs qui ont accoûtumé de vivre d'une maniere plus honorable. Sur tout à Alep & à Smyrne il usoit de cette méquinerie, & quand il n'étoit pas invité à manger chez quelques-uns des Franguis, il avoit recours à des langues de mouton ou à du gras double, qu'il portoit dans de pauvres cabarets que tiennent les Grecs, en prenant une chopine de vin pour son repas. Son ménage étoit fort grand, & il donnoit soigneusement le reste à garder pour son soupé. Un jour il bût plus que de coûtume, & quelques Francs le trouverent à cent pas du cabaret couché dans la ruë. Ils eurent la charité de le faire mener à un logis, afin que les autres Nations n'eussent pas lieu de faire des railleries du choix qu'on avoit fait d'une telle personne pour un Envoyé d'une Compagnie si considerable qui cherchoit à s'établir. Pour Beber qui aimoit la bonne chere quand il ne lui en coûtoit rien,

& n'y ayant jamais eu d'avarice pareille à la sienne, il ne pût s'empêcher de se plaindre du traitement des Peres Jesuites, qui alloient au delà de leurs forces pour le regaler. Son valet qui avoit assurément plus d'esprit que lui, & qui voyoit bien qu'ils incommodoient leurs hôtes, se mit à leur parler de la table honorable que son maître tenoit en son particulier; comme il avoit fait provision d'un baril de sardines, & que dans le voyage quand il arrivoit qu'il ne mangeoit pas chez quelque Franc (ce qui étoit rare) toutes les Nations le traitant à l'envi dans les lieux de son passage, il se contentoit d'une sardine dont il frotoit son pain. Moi-même, ajoutoit le valet, je ne suis qu'un pauvre garçon, & je n'ai pas laissé de dépenser cent cinquante écus depuis que je suis avec lui, lesquels j'ai emportez de la maison de Monsieur le Consul de Smyrne que j'ai eu l'honneur de servir long-temps. C'est pour mon malheur que je me suis laissé débaucher de son service: car j'étois avec un trés-bon & trés-honorable maître chez qui je gagnois de l'argent; au lieu qu'avec celui-ci j'ai tout mangé le peu que j'avois amassé.

Deux jours aprés les blessures de Beber j'arrivai à Agra, où ayant apris son avanture, je fus lui rendre visite, & lui témoigner le déplaisir que j'avois de son malheur. N'ayant jamais guere voyagé sans être bien pourvû de toutes choses, j'avois des onguens & des emplâtres qui lui furent utiles, le pauvre Chirurgien de la Boulaye n'ayant rien dans sa boite, & ignorant la maniere de faire des onguens & des medicamens.

Il fut aisé de s'appercevoir que la Boulaye étoit bien aise de se prevaloir des blessures de

Beber, pour avoir seul l'honneur de donner la lettre au Roi; car il prétendoit être le veritable envoyé du Roi de France, & que Beber étoit-là seulement pour l'accompagner. Mais Beber soûtenoit le contraire, & c'est d'où procedoit tout le desordre. La Boulaye croyant donc que la chose reüssiroit bien-tôt selon son desir, fit agir Saint Jacques, dont j'ai parlé ci-dessus, auprés du Nabab qui le consideroit fort, & sollicita si bien quelques Grands de la Cour, qu'enfin le Nabab lui permit d'apporter la lettre. Mais la Boulaye qui crut qu'il la donneroit lui-même au Roi, fut bien étonné lors que le Nabab ayant la lettre en son pouvoir, la donna à un des moindres Officiers de la Cour, qui par l'ordre de ce premier Ministre la remit à un autre, celui-ci la donnant à un troisiéme, & ce troisiéme la reportant au Nabab, qui enfin la rendit au Roi, mais non pas en la presence de la Boulaye.

Voila ce que la ridicule fierté de ces Députez leur a causé. Ils vouloient, contre la coûtume du Païs, donner de leurs propres mains la lettre au Roi, & il fallût qu'elle passât par trois mains, & même hors de leur presence. La Boulaye étoit demeuré dans une Cour, & il y en avoit encore deux à passer avant que d'être au quartier du Roi. La réponse qu'on aporta à la Boulaye, fut que le Roi feroit réponse au Roi son maître quand les Vaisseaux seroient arrivez, & il retourna à son logis avec le déplaisir de n'avoir pas réüssi selon son souhait dans son entreprise.

Le blessé étant gueri, mais encore tout boiteux, fit demander audiance au Nabab pour avoir justice de l'assassinat & du vol qui lui avoit été fait. Le Nabab ne refusa pas de l'é-

couter, & lors qu'il se presenta devant lui, il eut trois fois plus de peine à marcher que le premier jour qu'il quitta le lit. Il commença sa plainte par les blessures qu'il avoit reçûës, & demanda restitution de la perte de son sang & de la valeur de son bagage. Le Nabab lui promit d'en informer le Roi, & l'assûra qu'il ne souffriroit pas qu'il se fit aucun vol sur les chemins dans les terres de son obëïssance, non plus aux Etrangers qu'à ses sujets. Quatre ou cinq jours se passerent, au bout desquels le Nabab envoya demander à Beber à combien montoit la perte qu'il prétendoit avoir faite. Beber fit monter le tout à vingt-quatre mille roupies qui font douze mille écus ; & pour la perte de son sang il dit qu'il remettoit la chose à la generosité du Roi.

Voici à peu prés comme il specifia les choses qu'il dit que l'on lui avoit volées. Le premier article étoit une promesse de la valeur de six mille roupies qu'il disoit avoir prêtées à un Marchand en partant de Marseille, & que cette promesse étoit dans les papiers qu'on lui avoit volez. Sur cela le Nabab lui demanda si les Notaires en France ne gardoient pas toûjours la minute de ce qui se passoit par devant eux. Beber lui repartit que jamais il n'en seroit payé s'il n'avoit le même papier qui lui avoit été pris, parce que la signature de celui qui avoit contracté la dette étoit dessus, & que sans cela on ne lui pouvoit rien demander. Le Nabab repliquant que cette coûtume étoit contraire à celle de toutes les nations, & qu'il savoit bien que cela ne pouvoit être, lui dit qu'il ne laisseroit pas d'ordonner qu'il fût satisfait sur cet article. Le second, que Beber mit

en avant étoit de cinq mille roupies en or & argent monnoyé. Le troisiéme de quatre mille en dentelles & galons d'or & d'argent qu'il destinoit pour se faire des habits. Il mit de plus en compte ce qu'il avoit à son Chirurgien dans ses coffres ; sçavoir deux anneaux de diamant qui valoient deux mille cent roupies. Deux autres anneaux, l'un d'une topaze, l'autre d'une aigue-marine, qui coûtoient trois cens roupies. Une chaîne d'or qui en valoit cinq cens. Ses habits, son linge, & son coffre de medicamens, qui pouvoient, disoit-il, revenir à quatre mille roupies. Enfin, il fit monter le tout, comme j'ai dit, à vingt-quatre mille roupies. Deux ou trois jours aprés le Roi lui fit délivrer une Ordonnance pour être payé à la chambre du tresor. Il s'accommoda de cette Ordonnance avec un Marchand du païs pour être payé à Surate ; & comme il étoit prêt à partir, le Roi commanda qu'on lui donnât douze mille roupies pour son sang, ce que toutefois il n'a pas reçû. Car comme il témoignoit un grand empressement pour son départ le Maître du Tresor à qui il n'avoit point fait de present, le traîna si-bien en longueur, qu'il lui fit perdre patience, & Bebet partit sans avoir reçû les douze mille roupies. C'est ce qui lui causa à Surate une grande dispute avec le Marchand avec lequel il avoit traité pour l'Ordonnance des vingt-quatre mille roupies, car il croyoit que les douze mille lui seroient payées en même temps.

On n'a pas bien pû sçavoir d'où procedoit cette politique du Grand Mogol, de vouloir faire payer à Bebér la somme qu'il disoit lui avoir été volée. Car le Nabab sçavoit jusqu'à un mouchoir ce qui lui avoit été pris, & en avoit

fait le raport au Roi, le tout ne valant pas au fond deux mille roupies. Pour ce qui est des Franguis, dés qu'ils sçûrent que Beber demandoit quatre mille roupies pour les hardes du Chirurgien, ils avoüerent tous d'une voix que c'étoit un fourbe. Car peu de jours avant que Beber arrivât à Agra le Chirurgien avoit reçû deux cens roupies de la charité des Francs pour retourner à Surate, & il tomba malade dés le lendemain que ce memoire de vingt-quatre mille roupies fut presenté au Nabab.

Depuis la lecture faite de la lettre du Roi de France, le Nabab, par l'ordre du Roi son maître avoit fait donner un logis aux Députez, ce qui donna bien de la joye aux Peres Jesuites, qui par ce moyen furent délivrez de deux hôtes fort incommodes. Pour ce qui étoit de moi, je fus loger chez Saint Jacques Chirurgien du Roi, dequoi les Hollandois témoignerent d'être fâchez, n'ayant point pris d'autre logis que le leur dans tous mes autres voyages. Mais ayant appris que Beber parloit trés-souvent mal d'eux, je ne voulus point être mêlé dans tous leurs discours. Car dés qu'une chose ne réüssissoit pas au contentement de Beber, il en rejettoit toûjours la faute sur les uns ou sur les autres. Tantôt les Peres Jesuites en étoient la cause, tantôt la Compagnie Hollandoise, ou quelques François, qu'il devoit, disoit-il, tous faire perir. Cette année-là les pluyes furent si continuelles & si terribles, que la plûpart des maisons d'Agra les mieux bâties s'en alloient par terre, & celle de Saint Jacques où je demeurois n'en fut guere plus exempte que les autres. Il en tomboit tous les jours quelque partie, & plus du côté de l'appartement que j'occupois qu'ailleurs. Cela m'in-

commodoit fort, & la chose étant venuë aux oreilles des Députez, je fus tout surpris de voir qu'ils me vinrent offrir un quartier dans leur maison, qui étoit assez grande pour loger cent personnes, ayant appartenu à un des Grands de la Cour. J'acceptai leur offre, non pas tant pour ma personne, que pour la quantité de marchandises que j'avois, & qui commençoient à n'être plus en sûreté chez Saint Jacques. La Boulaye n'avoit pris dans cette grande maison que deux petites chambres basses, qui n'avoient que sa bibliothéque pour tout ornement, & cette bibliothéque consistoit en deux coffres pleins de Livres. Beber avoit pris un beau quartier au premier étage, & il le fit bien-tôt meubler sans qu'il lui en coûtât rien: car plusieurs Marchands tâchoient de l'obliger, sur l'esperance qu'ils avoient que les vaisseaux étant arrivez, il disposeroit de tout & qu'il pourroit faire beaucoup pour leur avantage. Ainsi chacun s'empressoit à lui prêter de beaux tapis, & à lui rendre de petits services. Je fis aussi accommoder mon appartement, & comme on me préparoit le premier soir à souper, Beber me vint dire que je ne devois pas faire une table à part, & que la Compagnie étoit assez riche pour ne se sentir pas incommodée en donnant à manger à un homme de plus ou de moins, me priant de prendre mes repas avec lui. Je me défendis long-temps de lui accorder ce qu'il souhaitoit, n'étant pas d'humeur à avoir de ces sortes d'oblibligations à personne; mais il me pressa si fort qu'enfin je fus contraint d'aller souper avec lui. Mais je ne pûs manger à sa table que deux jours, & mon goût ne s'accordoit pas avec le sien, ni mon estomac avec sa cuisine. Je n'a-

vois pas accoûtumé d'avoir à mes repas une poule qui nageoit dans un demi ſeau de boüillon, & un pilau qui faiſoit mal à la gorge, tant le beurre qu'il y mettoit en petite quantité étoit mauvais, ſans parler d'une avarice extraordinaire que Beber faiſoit paroître juſques dans les moindres choſes. Je me retirai donc adroitement de ſa table, & lui dis que nos goûts étoient trop differens pour manger enſemble. Pour Monſieur de la Boulaye, il ne prioit perſonne à manger avec lui, & il ſçavoit bien ſans doute qu'il auroit auſſi beaucoup de peine à trouver quelqu'un qui pût s'accommoder à ſon goût. Sa cuiſine étoit encore plus pitoyable que celle de Beber, & il ne s'agiſſoit tous les matins que de jetter une poule au pot, où aprés qu'elle étoit cuite à demi, la Boulaye mettoit une pinte d'eau-de-vie, avec du ris & quelques épiceries. Cela ſervoit pour les deux repas, le ris pour le dîner & la poule pour le ſouper; & celui qui ſervoit à la cuiſine étoit un petit eſclave de l'âge de quatorze ans, qu'il avoit acheté d'un François nommé Claude Muzin Arquebuſier du Roi de Perſe, & qui en uſa trés-mal en le lui vendant. Car en partant de Lyon il avoit reçû quelque argent de Madame Simonet, pour acheter par charité un petit eſclave, & empêcher qu'il ne tombât entre les mains des Mahometans. Il parloit Turc & Perſan, & même François, ayant été deux ou trois ans avec ce Claude Muzin, qui fit contre l'intention de cette charitable Dame, en vendant ce petit eſclave à la la Boulaye, au lieu de le lui envoyer en France. Pour revenir à la chere que la Boulaye faiſoit, elle n'étoit pas meilleure que ce que j'ai dit; & je me ſuis ſouvent étonné comment il

pouvoit résister, ne bûvant & ne mangeant, s'il faut ainsi dire, que de l'eau-de-vie. Car, comme je l'ai remarqué, il y faisoit cuire son ris, & en bûvoit deux grands verres à chaque repas; ce qui lui causoit aussi de grands maux de ventre. S'il eut fait le voyage de Moscovie, on auroit pû croire qu'il auroit apris à boire de l'eau-de-vie en ce païs-là.

Ce que l'on trouvoit de plus mauvais, étoit que ces deux Députez, qui venoient l'un de la part d'un grand Roi, l'autre d'une si puissante Compagnie, n'avoient ni Palanquin, ni carosse, ni chevaux de selle. La Boulaye en avoit amené deux de Perse, l'un que le Roi lui avoit donné, & l'autre qu'il avoit acheté pour y gagner quelque chose; mais quand il fut arrivé à Agra il les vendit aussi-tôt, de peur qu'ils ne lui fissent de la dépense. Il en eût deux mille huit cens roupies, & on lui en auroit donné davantage s'ils ne se fussent pas emmaigris en chemin. S'étant défait de ses chevaux, quand il vouloit sortir, il falloit en emprunter, & pendant que je fus avec eux ils se servoient de mon Pallanquin ou de mon carosse. Je l'avois fait faire à Surate suspendu à la mode de France, & je m'en suis servi dans toutes les Indes. Quand je venois à marcher la nuit, j'avois une planche de la longueur & de la largeur du carosse laquelle se plioit en quatre, & la faisant mettre dans le carosse on m'étendoit dessus un ou deux bons matelats. Je puis dire que j'y étois plus à mon aise que dans une chambre, parce que j'étois au frais; car quelques grandes chaleurs qu'il fasse aux Indes, les nuits y sont fraîches, & sans cela le monde n'y pourroit vivre, & particulierement les étrangers.

Depuis que le Grand Mogol eut vû la Lettre du Roi, & que le Nabab eut dit qu'on feroit réponse quand les vaisseaux seroient arrivez, la Boulaye ne sortit point, & il n'attendoit que le temps propre aprés que les eaux seroient un peu écoulées pour aller en Bengale & delà à Golconda y établir le negoce de la part du Roi. Cependant Beber se fatiguoit & ne faisoit qu'aller & venir pour avoir le Commandement du Grand Mogol touchant l'établissement du commerce : mais le Nabab se moquoit de lui & n'en tenoit point de compte. Il est vrai qu'à l'exterieur de Beber & à toutes ses manieres d'agir, on ne pouvoit faire d'autre jugement de lui, sinon que c'étoit un homme de neant & qui ne sçavoit pas vivre. Car tous les Européans qui vont en Perse & aux Indes sont toûjours trés-bien couverts, & on ne vouloit plus hanter Beber, parce qu'à son habit on l'auroit plûtôt pris pour un valet que pour un Deputé d'une puissante Compagnie de commerce. Enfin il s'avisa de se faire faire un habit à la Françoise de ces pieces de toile peinte, ce qu'on n'avoit jamais vû, & l'habit entier ne lui revenoit qu'à neuf roupies, c'est-à-dire, à treize livres dix sols. Pour la petite oye, il prit tous les rubans de deux vieux habits, & il fut deux jours à les savoner & à les repasser avec le carreau. Dés qu'il eut cet habit sur le dos, il fut trouver le Nabab qui étoit alors accompagné des principaux de la Cour, & quand ils le virent entrer ils se mirent tous à se regarder, & à se demander l'un à l'autre si ce Frangui étoit devenu Faquir ou Dervich de Hossen Mamout, qu'ils appellent d'ordinaire le Saint des guenilles. Car il faut remarquer que tous les Dervichs

ou Faquirs qui sont de son ordre ne sont habillez que des vieilles pieces qu'ils ramassent; & s'ils trouvent par hazard quelques bons morceaux ils en font une maniere de galon pour mettre sur leurs robes. Ils portent aussi des demi-piques où il y a quantité de ces guenilles attachées au bout, comme pour faire parade de leur gueuserie. L'habit de Beber étonna donc fort, & le Nabab, & generalement tous ceux qui le virent ajusté d'une maniere si ridicule. Comme il passoit un matin devant l'appartement où j'étois logé, je lui souhaitai le bon jour, & lui dis qu'il me paroissoit plus joyeux que de coûtume. Il me repartit qu'il en avoit sujet, & qu'il venoit de recevoir des lettres de Surate, par lesquelles il avoit avis que les païsans de la côte du Cap de Saint Jean avoient vû quatre vaisseaux en mer, & qu'ils jugeoient bien que ce n'étoient ni Anglois, ni Hollandois; d'où il devoit conclure que c'étoient les vaisseaux de la Compagnie Françoise, & que de ce pas-là il en alloit donner la nouvelle au Nabab. Je fis si bien que je le détournai de ce dessein, & je lui representai que j'avois vû souvent venir de cette canaille-là chés les Anglois & les Hollandois pour en tirer quelque argent quoi qu'en effet elle n'eût rien aperçû en mer, & qu'il ne falloit pas donner si-tôt créance à un premier bruit qui avoit de si foibles fondemens. Je lui demandai de quelle datte étoit la lettre qu'il avoit reçûë, & il me dit qu'elle étoit vieille de trente jours. Si la chose étoit veritable, lui dis-je alors, & qu'en effet on eût découvert quelques vaisseaux, le Nabab en auroit eu l'avis en quatorze ou quinze jours; les lettres qui viennent pour le Roi ne

demeurant jamais davantage en chemin ; & s'il en avoit sçû quelque chose ; apparemment il vous l'auroit dit,& peut être aussi à moi (car il n'y avoit que deux jours que j'avois pris congé du Nabab qui avoit assez de confiance en moi.) Il crût donc mon conseil & ne le fut pas voir ; mais l'impatience le prit d'aller à Surate, & il resolut de partir dans peu de jours. Pour moi je m'imaginai ; & peut être avec quelque fondement, qu'il prit cette prompte resolution sur ce que je lui avois dit que j'avois pris congé du Nabab, & qu'il sçavoit que je ne marchois point sans cinq ou six domestiques & trente ou quarante soldats pour m'escorter, & sans mon carrosse & mon Palanquin,à quoi j'ajoûtois un cheval de main toutes les fois que je partois de Surate pour aller à Agra, ou à Golgonda ; ou aux Cours des autres Princes. Mais je le vendois d'ordinaire à mon départ, parce qu'il y a du profit à y mener des chevaux, & de la perte à les ramener. Bebet ne prit qu'un carosse pour lui, & un autre pour son homme & son bagage, & il crût qu'il auroit assez de quatre soldats.

Trois jours aprés que le Chirurgien nommé Hugues Chapelas eut donné le memoire de ce qu'il disoit avoir perdu,il eut un tel remords de conscience qu'il en tomba malade & qu'il mourut dans deux jours. Bebet n'eut pas la charité de le venir voir, ni d'envoyer querir un Pere Jesuite pour le consoler. J'eus soin de le faire veiller par deux de mes serviteurs, & je fus aussi le voir quelquefois & l'assister en personne. Il eut la parole & le jugement libres jusques à la fin, & s'en sentant proche un de mes gens me vint avertir qu'il souhaitoit fort de me parler. Dés qu'il me vid il se

prit à tressaillir, & me serrant la main que je lui avois donnée, il me dit qu'il reconnoissoit bien que Dieu étoit juste, parce que depuis la méchante action que Beber lui avoit fait faire, de donner un faux memoire, il n'avoit pas eu un seul moment de santé. Qu'il demandoit pardon à Dieu de la fourberie où il avoit consenti, en écrivant qu'il avoit perdu 4000. roupies, bien que la verité fut qu'il n'en avoit pas quatre cens, dont la moitié provenoit des charitez que la Nation avoit eu la bonté de lui faire, & l'autre du reste de la vente d'un cheval. Comme je vis que cela l'inquietoit fort, & que sa conscience en étoit troublée, je le consolai le mieux qu'il me fut possible, & lui dis que puis qu'il s'en repentoit, il devoit croire que Dieu étoit misericordieux, & que c'étoit une assurance qu'il lui vouloit pardonner, puis qu'il lui donnoit ces bons sentimens, & qu'il reconnoissoit serieusement sa faute pour la détester. Je me mis ensuite à genoux devant son lit, & fis la priere qu'il écouta bien. Comme je m'aperçûs qu'il s'affoiblissoit, j'envoyai promptement querir un Pere Jesuite, qui ne vint pas pour cette premiere fois, s'excusant sur la chaleur qui étoit extrême sur le midi & sur le mauvais chemin, les chevaux ayant alors de la bouë jusqu'au ventre; mais il promit qu'il ne manqueroit pas de venir le soir, & qu'il esperoit de le trouver encore en état de recevoir ses consolations. Le malade ne promettant plus qu'une heure de vie, j'envoyai mon Pallanquin au Pere, afin qu'il n'eût plus d'excuse, le faisant prier de se hâter, avec ordre de lui dire que la chose étoit plus

de conséquence qu'il ne croyoit. Il vint à la fin, & n'eut le temps que de lui dire cinq ou six paroles, que je n'entendis pas, parce que je me retirai de la chambre, & aussi-tôt un de mes gens me vint dire qu'il étoit passé. Le bonheur voulut que le Pere arrivât avant qu'il eût expiré; car les Chrétiens métifs & les noirs n'auroient pas souffert qu'il fut enterré, croyant qu'il seroit mort sans confession, & que ç'eût été un Lutherien, comme ils appellent les Chrétiens de l'Occident de l'Europe, qui ne suivent pas l'Eglise Romaine. Ainsi il fut honorablement enterré chez les Jesuites, & la maladie de ce pauvre garçon fut cause que je differai mon départ de deux ou trois jours.

Dés le lendemain qu'il fut enterré je me mis en chemin pour éviter la compagnie de Beber; mais il me suivit bien-tôt, & le second jour de mon départ ayant fait dresser ma tente auprés d'une riviere & commençant à dîner, je vis arriver Beber de qui je ne me pûs défaire jusques à Surate. Il fallut faire le voyage ensemble, & il fit mille impertinences par les chemins. Sur tout il en fit une à Brampour en la personne du Chef des Cherafs, qui sont les Banquiers & Changeurs, & elle est trop singuliere pour la passer sous silence. Comme nous trouvions de trés-mauvais chemins, & qu'il n'avoit qu'une méchante charette & quatre pions, qui, avec les bœufs, n'avoient pas la force de la tirer d'un bourbier, il n'arrivoit guere jamais au gîte que deux ou trois heures aprés moi. J'aurois bien eu la charité de le faire aider par mes pions, mais il ne voulut pas; & d'ailleurs si l'on veut

employer à autre chose ces sortes de gens que l'on prend aux Indes pour s'en servir, ils sçavent s'en defendre, & disent que l'on ne les a pas pris pour cela. Je crois bien pourtant que mes gens l'auroient aidé à sortir des mauvais pas, s'ils n'eussent pas reconnu son avarice.

Sur le bruit qui couroit qu'on avoit vû des vaisseaux François, & la creance que l'on avoit que Beber seroit un des principaux chefs de la Compagnie, plusieurs, comme j'ai dit, commençoient à lui faire la cour & à captiver sa bienveillance. Etans arrivez à Brampour, le Chef des Cherafs suivi de douze de ses domestiques nous vint saluer. Beber lui dit aussi-tôt qu'il lui falloit un Pallanquin pour aller jusques à Surate, & l'autre lui offrit fort civilement le sien, le faisant enjoliver exprés pour lui faire plus d'honneur. Beber crût que cela seroit expedié dans un jour, & il n'en falloit pas moins de trois ou quatre. Le lendemain on mit les bœufs à mon carosse, & on m'amena mon Pallanquin. Beber qui croyoit fermement que les vaisseaux de la Compagnie étoient déja à la rade de Surate, qu'on appelle *Soüali*, se prit à jurer & à renier contre le Cheraf, qui arriva sur cela & tâcha de l'appaiser par des paroles tout à fait civiles. Il lui representa qu'il ne perdroit rien pour attendre un jour ou deux, & que le chemin se faisant meilleur il avanceroit au double. Bien loin que Beber transporté de colere prît les raisons du Cheraf en paiement, par un excez d'insolence il lui donna trois ou quatre coups sur le dos d'un bâton qu'il arracha de la main d'un pion qui se trouva devant lui. Les Marchands & autres gens qui étoient dans le Carvansera furent é-

grangement surpris de cette action, & accoururent aussi-tôt, les uns avec des pierres, les autres avec des bâtons, en faisant des cris épouvantables, & disant que jamais il ne s'étoit rien vû de pareil. Ils trouverent que c'étoit un crime énorme d'avoir osé fraper un Seigneur Chef des Cherafs, & de plus un homme âgé de prés de quatre-vingt ans, que sa seule vieillesse devoit rendre venerable. Nous voulons, crioient-ils, avoir ce chien d'infidéle & le mener au Roi, afin qu'il nous en fasse justice. Le bonheur voulut pour Beber aprés cette action temeraire, que j'étois fort connu à Brampour, y ayant été dix ou douze fois, & ayant fait negoce en quelques voyages pour jusques à deux cens mille roupies. Il n'y avoit guere de Cherafs avec qui je n'eusse eu à negocier des lettres de change, & fort peu de Marchands & Couretiers qui n'eussent fait quelque chose à ma consideration. Ils disoient en parlant de moi; Voilà ce Seigneur Frangui avec lequel nous n'avons eu tant d'affaires, nous n'avons point à nous plaindre de lui, & & nous ne lui avons jamais oüi dire une mauvaise parole. Ce fut encore un autre bonheur qu'il se rencontra-là le Lieutenant du Cotteval & trois Marchands de Surate, & ayant fait ensorte qu'ils retirassent Beber du bourbier où il s'étoit si follement engagé; je lui dis que pour son salut il étoit necessaire qu'il montât promptement dans mon carosse, & je le fis en même temps sortir de la Ville. Je le suivis deux heures aprés, & s'il eût demeuré ces deux heures-là de plus à Brampour, je crois que les Faquirs ou Dervichs l'auroient assommé. Car une heure aprés qu'il fut parti une quantité de cette canaille

vint crier dans le Carvanſera, & demander où étoit le chien de Caffer qui avoit battu le Seigneur Cheraf. Comme je vis que la troupe groſſiſſoit, je montai dans mon Pallanquin ſans dire mot, & fus à trois lieuës de Brampour à un gros Bourg appellé *Badelpoura*, où je trouvai Beber qui faiſoit marché d'un caroſſe à la mode du païs. Il étoit juſte que j'euſſe le mien pour repoſer la nuit, car bien qu'en tous les lieux où l'on arrive au gîte on vous preſente une couchete pour dormir, comme les pluyes ne faiſoient que de ceſſer, ces chalits ſont ſi remplis de punaiſes qu'on n'y ſçauroit repoſer. Les Indiens trouvent le moyen de les faire mourir de la maniere que je vais dire. Les pluyes qui tombent aux Indes pendant quatre mois cauſent une grande humidité qui engendre ces punaiſes. Dès qu'elles ont ceſſé, & que le Soleil commence à reprendre de la force, tous les matins les femmes & les filles tirent ces couchetes hors du logis, & frapant avec un gros bâton ſur les ſangles & autres endroits, les punaiſes tombent à terre & tournent le ventre en haut; ce qui les fait auſſi-tôt mourir. Ces couchetes conſiſtent en quatre pieds & quatre bâtons ronds de la longueur & largeur que l'on les veut. Elles ont des ſangles de quatre doigts de large, & cela eſt plus commode que nos fonds de lits qu'on fait de planches. Car on n'a qu'à mettre ſur ces ſangles une ſimple couverture ou un linceüil, & cela ſuffit pour coucher mollement & à ſon aiſe.

Le quatriéme jour de nôtre départ de Brampour, étant proche d'un gros Bourg appellé *Senquelez*, en un païs plat, nous apperçûmes de loin la campagne toute couverte de pavillons. C'étoit un des premiers Kans ou Seigneurs appellé

appellé *Asaf-kan*, que le Grand Mogol envoyoit avec quarante ou cinquante mille hommes contre le rebelle *Raja Seva-gi*. Ce Seigneur ayant sçû qui nous étions nous envoya civilement des melons & des mangues, nous faisant dire que nous étions en sûreté & que nous pouvions poursuivre nôtre chemin. Quelque chose que je pusse dire à Beber pour lui persuader qu'il étoit de la bien-seance d'aller voir ce Prince, je ne pûs jamais l'y obliger, il trancha du grand Seigneur & demeura couché dans son méchant carrosse, me disant que je pouvois faire ce que je voudrois. Voyant son impertinence je pris d'autres habits que ceux que je portois en voyage, & envoyai un de mes gens s'informer adroitement au Camp si le Kan bûvoit du vin. Ayant sçû qu'il en bûvoit, j'en fis prendre deux bouteilles, l'une de vin d'Espagne, l'autre de vin de Schiras, avec un petit pistolet de poche fort mignonnement garni d'argent. Les deux bouteilles étoient bien envelopées dans un panier, & on ne pouvoit pas voir ce que c'étoit. M'étant rendu au Camp avec ce petit present je fus saluer le General, & lui fis les excuses de Beber Deputé de la Compagnie Françoise, lequel étant malade ne pouvoit se donner l'honneur de le venir voir. Je lui presentai le pistolet qu'il prit d'abord en sa main, & m'ayant ordonné de le charger il voulut l'éprouver lui-même. Aprés l'avoir tiré il dit à plusieurs Seigneurs qui étoient auprés de lui; Avoüez que les Franguis ont de l'esprit; celui-ci void que je vai à la guerre, & il me donne dequoi défendre ma vie. Un de ses Domestiques tenoit le panier où les bouteilles étoient cachées, & le Kan jettant le yeux dessus demanda ce que

c'étoit. On le lui dit assez bas, & en même temps regardant deux ou trois Min-bachis ou Chefs de mille hommes; Ce Seigneur Frangui, leur dit-il, me donne du vin, il en faut boire; & je vois bien que je lui ferai plaisir. Il y avoit-là quelques Mollahs qui se retirerent dés qu'ils eurent oüi parler de vin. Le Kan voyant qu'ils s'en alloient se prit à rire, & dit que c'étoient des Agis, c'est-à-dire des gens qui ont fait le pelerinage de la Méque, & ne boivent plus de vin depuis qu'ils en sont revenus. Ayant pris congé de lui, il m'envoya avant que je partisse un *Pomeré*, qui est une maniere d'écharpe qui peut aussi servir de ceinture. Elle étoit d'un satin blanc à fleurs d'or, & pouvoit valoir prés de cent roupies. Celui qui me l'aporta me dit que je ferois plaisir au Kan si je pouvois lui donner encore une bouteille de vin, & comme il m'en restoit trois je lui en envoyai deux. Il nous donna six Cavaliers pour nous conduire trois jours, jusques à ce que nous eussions passé une grande riviere qui vient des montagnes du Midi, & qui aprés s'être renduë à la ville de *Baroche*, dont elle prend le nom, se va jetter dans le Golfe de Cambaye.

Quand nous fûmes au dernier gîte, qui est un gros Bourg apellé *Barnoli*, d'où il n'y a plus que quatorze lieuës jusques à Surate, Beber envoya un de ses pions pour donner avis de son arrivée au Pere Ambroise. Dés qu'il en eut la nouvelle, il fut avec Chelebi le Marchand d'Alep, dont j'ai parlé au commencement, emprunter un des carosses du Président des Anglois, & il y eut quinze ou seize autres carosses à la suite pleins des principaux Franguis avec plusieurs Cavaliers & Marchands

Banianes qui vinrent au devant du Député. Ce fut le premier de Novembre 1666. Ils apporterent dequoi faire un grand repas, & chaque Baniane avoit son present. Pour ce qui est de moi, dés que j'eus salué le Pere Capucin je fus droit à mon logis, où j'avois laissé deux de mes gens pour garder une partie de l'argent que j'avois reçû du Roi de Perse, pour ne le point risquer dans mon voyage. Car en quelque endroit que ce fût des Indes, j'avois assez de credit pour acheter sans argent. Il suffisoit que je donnasse un écrit pour être païé à Surate, ou à Agra, ou à Visapour, ou à Golconda, ou en d'autres lieux où j'avois vendu quelque chose aux Rois ou aux Grands Seigneurs du pays. Je laissois mon argent en ces lieux-là pour ne rien hazarder, quelquefois on y gagne & quelquefois on y perd selon que le change va ; mais cela ne peut aller qu'à peu de chose, & à un pour cent au plus.

Beber fit plusieurs autres folies, & qui les voudroit sçavoir n'auroit qu'à en écrire au Pere Ambroise Capucin qui les sçait toutes, s'il veut bien les dire ; & s'il ne veut pas les publier, c'est un effet de sa prudence & du zele qu'il a pour la gloire de sa Nation. Mais je ne crois pas qu'il y ait personne au monde qui se pût taire de ce qu'il fit le premier jour de l'année 1667.

Mr Thevenot * à son retour de Madraspatan & de Golconda, fut loger chez les Peres Capucins. Beber allant lui rendre visite vint à dire que les Capucins étoient les espions des Hollandois, & qu'il avoit dit plusieurs fois au Pere Ambroise qu'il devoit rompre avec

* *C'étoit Mr Jean-Baptiste Thevenot, qui à son retour des Indes est mort à Miana, proche de Tauris.*

eux sans plus aller dans leur loge. Que pendant qu'il les hanteroit, la Compagnie Françoise auroit toûjours quelque traverse dans son negoce quand les vaisseaux seroient arrivez, & que si les Hollandois n'avoient pas été à Agra il auroit fait tout ce qu'il auroit voulu auprés du Roi. Que cent mille roupies dont ils avoient fait present, tant au Roi qu'aux Grands de la Cour, avoient empêché qu'il n'obtint une partie de ce qu'il souhaitoit; & il s'étendit assez sur cet article. On voyoit bien qu'il ne connoissoit pas encore les Hollandois; car ils ne sont pas si liberaux, & d'ailleurs toutes leurs intrigues & tous leurs presens ne leur auroient rien produit, le Grand Mogol voulant que toutes sortes de Nations soient bien venuës dans ses Etats, & principalement les Marchands, tant ceux qui apportent peu que ceux qui apportent beaucoup. Monsieur Thevenot prenant la parole, lui dit qu'il n'avoit point reconnu cela des Hollandois dans tous ses voyages, & que s'il étoit vrai qu'ils voulussent empêcher le negoce aux autres nations, ils ne leur donneroient pas passage sur leurs vaisseaux, ni aux hommes, ni aux marchandises, comme ils font souvent. Car en effet, on void qu'ils font partir un vaisseau ou deux selon la quantité des marchandises qui se rencontre pour des étrangers, tantôt de Masulipatan, tantôt de Surate & d'autres lieux, & que dans ces vaisseaux il n'y aura pas quelquefois une bale de marchandise à la Compagnie. Ce qu'il y a encore à remarquer, est qu'ils font toûjours meilleur marché du fret, que ni les Anglois, ni les autres qui ont des vaisseaux; & c'est par ces raisons que Monsieur Thevenot combat-

toit l'erreur de Beber, qui vouloit absolument que le Pere Ambroise rompit avec les Hollandois & ne les vit plus. Mais le Pere n'en voulut rien faire, & dit qu'ayant toûjours conservé leur amitié depuis quinze ans, il perdroit beaucoup s'il negligeoit de l'entretenir, puisqu'ils lui donnoient toutes les semaines une certaine quantité de pain & de viande, & que les jours maigres ils lui envoyoient du beurre, des œufs ou du poisson, avec de l'eau de vie & quelques bouteilles de vin d'Espagne ou de Schiras. Monsieur Thevenot ne pût s'empêcher de dire à Beber, qu'il devoit rendre au Pere l'argent qu'il avoit emprunté pour faire accommoder le carosse qui avoit été rompu pour son service, & l'argent qu'il avoit aussi donné aux Mariniers pour voir s'ils ne découvriroient point sur la côte quelques vaisseaux de la Compagnie. Mais il eût l'oreille sourde à ce discours, & jamais il n'a voulu rembourser les avances que le Pere Ambroise a faites pour lui. Comme Monsieur Thevenot lui remontroit son devoir, il entra dans une telle colere, & se mit à jurer d'une si étrange sorte dans une sale qui n'est separée que par une méchante cloison de bois d'une petite chambre où l'on dit la Messe, qu'un des Peres Capucins qui étoit prêt alors d'aller à l'Autel, & qui ne pût ouïr blasphêmer dans ce lieu-là, sortit pour le faire taire. Mais sa remontrance fut mal reçûë, & l'insolence de Beber alla si loin, qu'il n'y répondit qu'en le frapant rudement en la presence de Monsieur Thevenot, sans le respect duquel il auroit, dit-il, assommé le Pere. Le Religieux Capucin ayant été traité de cette injurieuse maniere, me vint trouver d'abord, &

ne pouvoit pas tourner le col d'un des coups qu'il venoit de recevoir. Je le frottai promptement avec de l'huile de cocos, & eus soin de le bien enveloper. Pour ce qui étoit de l'action criminelle de Beber nous resolûmes de n'en rien dire, de peur de nous exposer à la risée des Anglois & des Hollandois qui auroient eu lieu d'en faire une raillerie. Mais ce fut en vain que nous tâchâmes de cacher la chose, elle fût bien-tôt publique, & depuis ce jour-là Beber n'osa plus se montrer à l'Eglise, & avoit même honte de paroître en d'autres lieux. Mais il fit encore d'autres injustices, & chassa même son serviteur qui lui avoit sauvé la vie, en lui retenant ses gages. En suite il fut demeurer avec un Apotiquaire appellé Moüillon, qui étoit venu de Goa avec quantité de vin de Portugal, & qui tenoit taverne à Surate. Beber eut aussi grande dispute avec le Marchand qui reçût les vingt-quatre mille roupies que le Roi lui fit donner pour la perte qu'il disoit que lui & son Chirurgien avoient faite. Car le Marchand ne lui vouloit tenir compte que de vingt-trois mille neuf cens roupies n'ayant touché que cela, & les autres cent étant allées pour le droit des Officiers qui ouvrent & ferment le tresor, & qui jettent l'argent dans le feu avant que de le mettre dans le sac depeur qu'il n'y entre quelque piece fausse. Beber soutenoit de plus que le Marchand avoit reçû les douze mille roupies que le Roi lui avoit ordonnées pour la perte de son sang; mais il étoit vrai que le Grand Tresorier ne voulut pas que cet argent fût payé. Comme il vit que ses fourberies étoient connuës de tout le monde, il pensa aux moyens de faire retraite, & nous re-

marquâmes aiſément qu'il auroit bien ſouhaité de quiter Surate ſans bruit. C'étoit bien ſon deſſein s'il eût pû y réüſſir ; mais il y a trop bon ordre, & ni par eau ni par terre on ne ſçauroit ſortir ſans le ſçû & le congé du Gouverneur. Car comme les payſans qui viennent à Surate de l'autre côté de l'eau, ne pourroient entrer dans le bâteau pour repaſſer, s'ils ne montroient une marque qu'on leur fait ſur la main avec de la terre rouge au logis de la Doüane ; on ne laiſſe auſſi ſortir ni cheval ni caroſſe ſans un billet du Chabander, & un autre pour les Radars, qui ſe tiennent quelquefois à deux ou trois lieuës de la ville. Beber eût néanmoins l'aſſurance avec ſon vendeur de vin de venir à la riviere & d'entrer dans un bateau, diſant aux bâteliers de le mener à Reynel, qui eſt un gros bourg de l'autre côté de l'eau. Le maître bâtelier lui demandant où étoit ſon billet, Beber ne lui répondit qu'avec des coups de bâton & ſe fit paſſer par force, diſant que ce n'étoit pas à un homme comme lui à qui il falloit demander un billet. Comme il fut au milieu de l'eau quantité de ſoldats qu'envoyoit le Gouverneur commencerent à crier qu'on ramenât ces deux étrangers à terre ; mais Beber mit incontinent l'épée à la main, & força les bâteliers de paſſer outre. Le ſoir Beber étant de retour les gens du Gouverneur furent prendre ces pauvres bâteliers, & en ſa preſence leur donnerent tant de coups de bâton qu'ils en demeurerent preſque eſtropiez. Le peuple crioit que c'étoit les Franguis qu'il falloit traiter de la ſorte, & non pas ces pauvres gens qui n'avoient rien fait que par contrainte.

Voilà de quelle maniere cet Envoyé se conduisit en Perse & aux Indes, & le bel honneur qu'il acquit à la Nation Françoise. Voyons maintenant quelle fut la fin de la Boulaye & de Beber aprés toutes les extravagances qu'ils ont faites.

Le sieur de la Boulaye (ainsi que l'ont écrit des Hollandois qui étoient à Agra) en partit cinq ou six jours aprés moi. Comme j'allois à Surate, il sçût si bien me cajoler avant mon départ, qu'il eut de moi une canevete de douze grandes bouteilles de vin pour cent trente-huit roupies, bien qu'elle m'en coûtât davantage ; dequoi il me fit une promesse de sa main que j'ai encore, par laquelle il m'assuroit que je serois payé à Surate à l'arrivée des vaisseaux de la Compagnie Françoise, qui devoit payer les gages de ceux qui étoient allez aux Indes pour son service. Il prit un carosse du païs jusques à Patna ville capitale du Royaume de Bengale où les Hollandois ont un Comptoir, & l'un de ces Hollandois m'écrivit comme j'étois encore à Surate, que la Boulaye avoit demeuré-là neuf ou dix jours tant avec eux qu'avec les Anglois, & qu'il en étoit parti pour aller à Daca, qui est la résidence du Gouverneur de la Province. Ce Gouverneur ou Vice-Roi de Bengale étoit alors (comme je l'ai dit dans mes relations des Indes) l'oncle du Grand Mogol, & s'appelloit Cha-est-kan, Prince trés-Puissant & qui a toûjours sous son commandement trente ou quarante mille hommes. *Patna* est une grande ville sur le Gange, & *Daca* est la derniere ville des Etats du Grand Mogol sur les frontieres du Royaume d'Arakan.

Le sieur de la Boulaye, par un dessein mal conçû, s'étoit mis dans l'esprit qu'il passeroit aisement la Chine, & dans cette pensée il s'embarqua à Patna avec quelques soldats Persiens qui alloient à Daca prendre parti auprés de Cha-est-kan. Jusques à cette heure on n'a pû sçavoir bien assûrément ce qu'il est devenu ; mais par des conjectures fort vrai-semblables on croit que ces soldats Persiens l'ont assassiné avec son petit esclave, & qu'ayant jugé qu'il y avoit quelque butin à faire à sa mort, ils prirent leur tems quand la Boulaye étoit assoupi par trop d'eau-de-vie qu'il bûvoit, pour le tuër, & aprés l'avoir foüillé le jetter dans la riviere. C'est le jugement qu'en ont fait les Hollandois dans tous les Comptoirs qu'ils ont au Royaume de Bengale, selon qu'ils m'en ont écrit & à ceux qui les ont priez de s'en informer. D'ailleurs pour une preuve assez forte & comme indubitable de cette mort, il faut remarquer qu'à un quart de lieuë de la ville de Daca il y a un village où demeurent quelques métifs Portugais Officiers du Viceroi de Bengale, comme canonniers & charpentiers, & quelques-uns de la même nation qui servent dans la Cavalerie de Cha-est-kan. Ils ont-là une petite Eglise assez bien bâtie, que dessert un Pere Augustin, & ce fut à ce Religieux qu'environ trois mois aprés le départ de la Boulaye de Patna, un Persien qui avoit la mine d'un soldat & suivi de deux autres, apporta deux gros Livres, l'un *infolio*, & l'autre *inquarto*. Ce Religieux Portugais étoit de la race des Métifs, & sçavoit peu de Latin, comme tous ceux de sa sorte. D'ailleurs il aimoit ses plaisirs plus que l'étude, & sans

prendre garde en quelle langue étoient les Livres qu'on lui presentoit, voyant qu'ils n'étoient pas en Portugais, il dit au soldat que cela venoit du logis des Hollandois. Il voulut même arrêter les livres ; mais le soldat se mit en colere, & les remporta aprés avoir eu ensemble une assez longue dispute. Voilà ce que les Hollandois en ont écrit de Daca & d'autres lieux, & depuis ce tems-là on n'a point ouï parler du sieur de la Boulaye. Comme je l'ai remarqué auparavant, je lui avois vû à Agra deux grands coffres pleins de livres tous bien reliez, & il employoit la plus grande partie du tems à lire. Son avarice l'aura perdu ; car s'il eut pris une barque pour lui seul, comme je fis en partant de Patna, & qu'il eût obligé les bâteliers de lui donner bonne caution, il n'auroit point couru de risque dans le voyage. Pour ce qui est de moi, j'en pris une où il y avoit vingt-quatre hommes, & comme je ne prenois pas garde à plus ou moins de dépense, chacun me donna un répondant. Ces barques sont comme de petites galiottes, & l'on vous rend où vous voulez aller à jour nommé. Si l'on veut coucher tous les soirs à terre, on fait dresser sa tente sur le bord de l'eau, & l'on s'arrête à toutes les Villes & à tous les Villages pour prendre des vivres. Je puis dire que je n'ai jamais fait de voyage plus heureux, ni avec moins de peine que celui-là ; car dans ces barques qui sont fort commodes on a une chambre où le Soleil ne donne point, & où l'on peut reposer le jour à la fraîcheur en ouvrant les fenêtres du côté que le frais peut venir. Il y a un autre lieu couvert pour

la cuisine, & une petite garderobe pour satisfaire aux necessitez de la nature ; tous ces lieux étant pleins de feüillages. En chemin je tuai quantité de grosses oyes, des gruës & des crocodiles, de quoi mes bâteliers étoient bien-aises, parce que je les leur donnois, & ils les vendoient aux villages où nous passions, où ils en font quantité d'huile pour brûler, & pour espalmer leurs barques. Le peuple en ces quartiers-là est bon & officieux, les vivres s'y donnent presque pour rien, & l'on a par exemple cent poules pour un écu. Il en va du reste à proportion, & pour trois ou quatre sols on peut avoir un poisson d'une longueur & d'une grosseur monstrueuse.

Voilà tout ce qui s'est pû sçavoir aux Indes des dernieres avantures de la Boulaye ; & Beber n'eut pas une fin moins triste ; ce que je raconterai en peu de mots.

Quand les vaisseaux de la Compagnie Françoise furent arrivez, Monsieur Caron qui les commandoit, & Monsieur Rambos avec un Armenien qui avoient aprés lui le plus de part à la direction des affaires, eurent bien-tôt connoissance de ce qui s'étoit passé à Surate entre Beber & les Capucins. D'abord les inclinations & les interêts se separérent. Caron & Rambos prirent le parti de Beber, & l'Armenien tint bon pour les Capucins ; ce qui causa enfin la ruine de Beber & de Rambos, comme il se verra ensuite. Le Commandeur Hollandois étant allé rendre visite au sieur Caron dans son bord, quand il voulut se retirer ne permit pas qu'il sortît de sa chambre de pouppe, & il fut conduit par Rambos &

par l'Armenien, qui étoient, comme j'ai dit, aprés le sieur Caron les deux premieres personnes pour les affaires qui regardoient le commerce. L'Armenien voulant alors préceder Rambos, & ayant pris le devant assez brusquement, celui-ci piqué de cet affront lui donna un soufflet en presence de tout le monde ; ce qui causa un grand bruit. Pour dire les choses en peu de mots, le sieur Caron, Rambos & Beber étant d'un même parti, l'Armenien ne se trouva pas assez fort pour leur résister, & comme il avoit eu la conduite de la caisse, il fut accusé de quelque malversation & condamné à être pendu. La sentence ne pouvant être executée en ce lieu-là, l'Armenien fut renvoyé sur les vaisseaux au Conseil Royal de l'Isle de Madagascar dont Monsieur de Mondevergue étoit Chef, qui bien loin de confirmer la sentence donnée à Surate, reçût la justification de l'Armenien, & le trouvant non-seulement innocent, mais encore trés-necessaire à la Compagnie, le renvoya à Surate avec plus de pouvoir qu'il n'en avoit auparavant. C'en fut assez pour mettre au desespoir Beber & Rambos ; qui voyant celui qu'ils avoient voulu perdre avoir le dessus, ne penserent plus qu'à faire retraite. Ils trouverent moyen de tirer douze mille roupies qu'ils prétendoient que la Compagnie leur devoit de reste de leurs gages, & avec les vingt-quatre mille que Beber avoit en son particulier, ils gagnerent ensemble Goa, où Beber mourut quelque temps aprés. Pour Rambos il revint ici par Ispahan.

Si les Peres Capucins, & particulierement

le Pere Ambroise vouloient dire ou écrire tout ce qu'ils sçavent de l'étrange conduite de ces Députez, il s'en pourroit faire un gros volume. Mais ils ont jugé à propos de les épargner, & à leur exemple je n'en dirai pas davantage.

Fin de la seconde Partie.

OBSERVATIONS QUE J'AI FAITES EN MES VOYAGES D'ASIE SUR LE COMMERCE DES INDES ORIENTALES

Où l'on void les moyens d'y établir une nouvelle Compagnie, & d'éviter les fraudes qui se peuvent commettre dans la fabrique, dans l'achat & dans la vente des marchandises : Avec le prix de chacune, & la réduction des monnoyes des Indes qui ont cours dans le commerce, à nos monnoyes de France.

LIVRE TROISIÉ'ME.

Du Commerce des Indes Orientales.

S'Il prenoit envie à quelque Nation d'établir une Compagnie de Commerce aux Indes Orientales, avant toutes choses elle doit penser à se saisir d'un bon poste en ces pays-là, pour avoir le moyen d'y radouber ses vaisseaux, & d'y passer le tems des moncons. C'est manque d'un bon havre

que la Compagnie Angloise ne s'est pas tant avancée qu'elle auroit pû faire, parce qu'il est impossible qu'un vaisseau puisse demeurer deux ans sans être radoubé, ou sans être mangé des vers.

Mais parce que le chemin est long de l'Europe aux Indes Orientales, il seroit à desirer que la Compagnie pût avoir un lieu de retraite au Cap de Bonne-Esperance pour y faire aiguade & prendre quelques rafraîchissemens, soit en allant, soit en revenant des Indes; mais sur tout en revenant, parce que les vaisseaux étant chargez, ils ne peuvent prendre provision d'eau pour long-temps.

La place de l'Isle de Sainte Helene au Nord de la même côte, où les Anglois ont bâti un Fort, & de laquelle je parlerai incontinent, est aussi assez bonne, & s'il n'y a pas de ce côté-là de si bonne eau, la planure est une excellente terre pour y semer avec utilité beaucoup de choses necessaires à la vie.

Cependant les Hollandois ont ôté cet avantage aux autres nations par le Fort qu'ils ont bâti au Cap de Bonne-Esperance, & les Anglois ont fait la même chose à Sainte Helene, bien que par le droit des gens & le consentement general des peuples de l'Europe, l'usage de ces deux lieux de rafraîchissement ait été plusieurs années également libre à tout le monde.

Mais il se pourroit trouver encore quelque embouchure de riviere proche du Cap pour y construire un Fort François, qui apporteroit presque les mêmes commoditez à la Compagnie, & cette habitation vaudroit mieux que toutes celles qu'on peut faire dans l'Isle Dauphine, où il n'y a autre negoce que celui

d'acheter des bœufs pour en avoir des peaux. Mais ce negoce est si peu de chose qu'il ruineroit bien-tôt une Compagnie, & les François s'y sont amusez inutilement.

La conjecture qui me fait avancer cette proposition, est fondée sur ce qu'en l'année 1648. deux vaisseaux Portugais venant de Lisbone aux Indes, & voulant toucher le Cap pour faire de l'eau, ne prirent pas leurs hauteurs bien justes; la mer étant bien haute ils allerent donner dans une Baye à 18. ou 20. lieuës du Cap sur la côte qui regarde l'Oüest. Ils trouverent dans cette Baye une riviere dont l'eau est fort bonne, & les Noirs du païs leur aporterent des rafraîchissemens de toutes sortes d'oyseaux de riviere, de poisson & de chair de vache. Ils y demeurerent environ quinze jours, & avant que de partir ils enleverent deux des habitans pour les mener à Goa leur apprendre la langue Portugaise, & tâcher de tirer d'eux quelque connoissance du commerce qu'on y pouvoit faire. Le Commandant Hollandois de Surate me pria d'aller à Goa pour m'informer de ce que les Portugais auroient apris de ces deux Negres; mais un nommé Saint-Amand Ingenieur François qui avoit l'Intendance des fortifications de Goa, me dit qu'on n'avoit pû leur aprendre un seul mot de la langue, & qu'on avoit seulement deviné pas leurs signes qu'ils connoissoient l'Ambre-gris & les dents d'Elephant. Les Portugais neanmoins ne doutoient pas alors qu'on n'y trouvât de l'or, si l'on pouvoit trafiquer avant dans la Terre. Les revolutions de Portugal & leurs guerres avec l'Espagne, les ont empêchez de reconnoître plus particulierement cette côte, & il seroit à desirer que la Com-

pagnie la fit reconnoître exactement sans donner ombrage aux Hollandois, ni leur en faire soupçonner le dessein.

Il est necessaire encore qu'elle ait un lieu proche de Surate pour y retirer & radouber ses vaisseaux, au cas qu'ils soient arrêtez par la saison des pluyes. La raison est, que pendant ce mauvais temps où il est presque impossible de tenir la mer, le Mogol par jalousie qu'il a de sa Forteresse de Surate, ne souffre aucun vaisseau étranger dans la riviere, où neanmoins étant déchargez ils pourroient demeurer à couvert de ces tempêtes épouventables, qui durent prés de cinq mois.

Le seul lieu propre pour la retraite des vaisseaux de la Compagnie, seroit la ville de *Diu*, appartenant aux Portugais.

L'avantage de sa situation est considerable pour plusieurs raisons. L'enceinte de la Ville contient prés de 400. feux & peut former une habitation assez nombreuse, où les Navires trouveront toutes leurs commoditez pendant le sejour qu'ils y feront. Elle est située sur la côte de Guzerate à la pointe du Golfe de Cambaye, elle regarde le Sud-est, sa forme est presque ronde, plus de la moitié du cercle est environné de la mer; elle n'est commandée d'aucune hauteur, & les Portugais y ont fait quelques fortifications du côté de la terre qui se peuvent perfectionner fort aisément. Il y a quantité de puits dont l'eau est trés-bonne, & un ruisseau qui tombe dans la mer proche de la Ville, dont l'eau est meilleure que celle de Surate & de Soüali, & l'abri est trés-commode pour les vaisseaux.

Les Portugais dans leurs premiers établissemens dans les Indes y tenoient une flotte

composée de galeres, de brigantins & de vaisseaux legers, avec laquelle ils se sont rendus maîtres fort long-temps de tout le commerce des lieux que nous venons de nommer. De-sorte que personne n'y pouvoit trafiquer sans prendre passeport du Gouverneur de Diu, qui l'expedioit au nom du Vice-Roi de Portugal à Goa. Le tribut qu'il tiroit de ces passeports suffisoit pour entretenir la flotte & la garnison, & le Gouverneur qui n'y étoit que pour trois ans ne laissoit pas de s'y enrichir pendant ce temps-là.

Ainsi selon les forces qu'on établira dans ce poste on en tirera des avantages. Les Portugais quoi que foibles presentement ne laissent pas d'en tirer celui de ne rien payer, ni pour l'argent qu'ils portent dans les terres du Mogol & du Roi de Visapour, ni pour les marchandises qu'ils en rapportent.

Quand la monçon des pluyes sera passée, le vent étant presque toûjours Nord ou Nord-est, on peut aller de Diu à Surate en trois ou quatre marées avec des bâtimens legers; mais si les grands vaisseaux sont chargez il faut qu'ils fassent le tour du banc.

Un homme de pied allant par terre jusqu'à un petit bourg nommé *les Gauges*, & delà traversant le fond du Golfe peut aller de Diu à Surate en quatre ou cinq jours; mais si le temps l'empêche de faire ce trajet, il ne peut arriver de Diu à Surate qu'en sept ou huit jours, parce qu'il faut tourner autour du Golfe.

La Ville n'a aucun territoire hors de son enceinte; mais il ne seroit pas difficile de s'accorder avec le Raja ou Gouverneur de la Province, & d'en avoir autant qu'il seroit neces-

faire pour la commodité des habitans de la Ville.

Le terroir des environs n'est pas fertile, le peuple circonvoisin est le plus pauvre de tout l'Empire du Mogol; neanmoins il y a beaucoup de bestiaux dans les bruïeres dont le païs est rempli; desorte qu'un bufle ou une vache n'y coûtent que deux piastres.

Les Anglois & les Hollandois se servent de ces bestiaux pour nourrir leurs gens, & pour épargner les provisions de leurs vaisseaux pendant leur sejour à Soüali.

Il est bon de remarquer que l'experience a fait voir, que la chair de ces bufles cause souvent des dissenteries qui peuvent ruïner les équipages; ce que la chair de vache ne cause point.

Le Raja commande dans le païs à titre de Gouverneur à vie, & cela est commun à presque tous les Rajas de l'Empire du Mogol, qui étoient Seigneurs des Provinces où leurs descendans n'ont plus que le titre de Gouverneurs. Il traite fort bien les Portugais, à cause que leur voisinage lui apporte de l'argent pour la vente de son bled, de son ris, & de ses legumes, & par consequent il traiteroit encore mieux les François.

Aprés l'établissement de ce poste qui doit être le principal fondement du commerce de la Compagnie, elle n'a rien de plus important que de bien choisir deux hommes considerables par leur sagesse, leur probité & leur intelligence dans le trafic; & c'est en quoi elle ne doit avoir aucun égard à l'épargne pour leurs apointemens.

Ces deux hommes sont pour servir la Compagnie, l'un en qualité de Commandant avec

le Conseil d'un certain nombre de personnes qu'on lui donne pour l'assister ; l'autre en qualité de Courtier ou Négotiant, qui doit être du païs & Idolâtre, non pas Mahometant, parce que tous les ouvriers avec qui il doit avoir correspondance sont Idolâtres.

Les bonnes mœurs & la bonne foi sont tout-à-fait necessaires, pour acquerir d'abord creance parmi ces peuples.

Il faut tâcher de rencontrer les mêmes qualitez dans les Courtiers particuliers, qui sont sous la conduite du Courtier general dans les Provinces où les Comptoirs de correspondance sont établis.

L'intelligence n'est pas moins necessaire à ces deux hommes, pour reconnoître l'alteration qui se peut faire aux fabriques des marchandises.

Elle se fait, ou par la seule malice des ouvriers & des Marchands, ou par l'intelligence des Courtiers particuliers avec eux.

Cette alteration peut causer tant de dommage à la Compagnie, que les Courtiers particuliers en profitent quelquefois jusqu'à dix & douze pour cent.

Si le Commandant & le Courtier general sont d'intelligence avec les Courtiers particuliers, & les Marchands, il est trés-difficile à la Compagnie d'éviter cette tromperie; mais s'ils sont fidelles & intelligens, il lui sera facile d'y remedier en changeant les Courtiers particuliers.

L'infidelité que ces Officiers peuvent commettre envers la Compagnie, est celle-ci.

Quand un vaisseau arrive dans le port, on donne à celui qui commande en terre pour la

nation, les lettres de la Compagnie & le memoire de la Carguaiſon. Ce Commandant aſſemble ſon Conſeil, il fait venir le Courtier, & lui donne copie du memoire de la charge du vaiſſeau.

Le Courtier le communique à deux ou trois des principaux Marchands qui ont coûtume d'acheter en gros. Si le Courtier & le Commandant ſont d'intelligence pour profiter enſemble, le Coürtier au lieu de faciliter la vente comme il devroit, dit en ſecret à ces Marchands qu'il n'ont qu'à tenir ferme, & n'offrir qu'un tel prix.

Alors le Commandant envoye querir le Courtier & ces deux ou trois Marchands. Il leur demande en preſence de ſon Conſeil ce qu'ils offrent des marchandiſes ſur le memoire qui leur a été communiqué. Si les Marchands perſiſtent à dire qu'ils n'en veulent donner que tant, le Commandant differe encore quinze jours, plus ou moins ſelon qu'il a le pretexte d'être preſſé de vendre; puis il fait venir pluſieurs fois ces Marchands pour la mine ſeulement, & il prend enfin, pour ſauver les apparences & pour ſa décharge, l'avis du Conſeil, ſuivant lequel il ordonne que les marchandiſes ſeront délivrées à l'offre des Marchands.

Mais bien que la tentation ſoit grande pour ces deux Officiers, à cauſe de leur pouvoir, des frequentes occaſions, & de l'éloignement de leurs Superieurs à qui il leur eſt aiſé de déguiſer la verité, la Compagnie peut outre le bon choix de ces deux perſonnes remedier à ce deſordre, en leur ôtant le prétexte qu'ont les Commandans & les Courtiers d'Hollande, qui eſt d'avoir été contraints de vendre

promptement aux Marchands en gros pour éviter les frais du retardement.

La faute que font en ceci les Hollandois, est que leurs Officiers font fabriquer à credit d'année en année toutes les marchandises qu'ils veulent tirer de l'Empire du Mogol, suivant l'ordre qu'ils en reçoivent de Batavia.

Le credit de cette avance leur coûte quelquefois douze, quelquefois quinze pour cent; desorte qu'aussi-tôt que leurs vaisseaux chargez de marchandises sont arrivés au port d'où elles se doivent debiter, ils sont obligez de vendre promptement sur le prix que les Marchands en gros du lieu offrent à leurs Courtiers, afin de refaire un fonds present pour payer l'emprunt qu'ils ont fait pour la fabrique des marchandises que leurs vaisseaux remportent, & pour trouver credit sur la fabrique de l'année suivante.

C'est ce qui donne lieu à l'intelligence de leurs Commandans & de leurs Courtiers avec les Marchands qui profitent de cette necessité qui les contraint de vendre; outre que ce profit particulier diminuë celui de la Compagnie, & qu'une partie du gain le plus clair se consume à payer l'interêt de cet emprunt dont nous venons de parler. Car cet interêt monte de temps en tems plus ou moins, selon que le Commandant & les Courtiers s'entendent pour le faire monter.

Au lieu que les vaisseaux François portant les mêmes choses que les Hollandois, porteront par dessus cela de l'argent, pour avancer aux ouvriers qui travaillent dans les Provinces partie du prix des marchandises qui s'y fabriquent pour l'année suivante.

La Compagnie faisant cette avance ne pa-

yera pas gros interêt d'emprunt de douze & quinze pour cent que payent les Hollandois. Elle aura des plus belles marchandises, & à meilleur compte. Tous les ouvriers travailleront plus volontiers pour elle, à cause de cet argent comptant. La charge des vaisseaux sera prête avant qu'ils soient venus au port. Etant chargez promptement, ils pourront prendre à propos le bonne monçon pour leur retour. La Compagnie ne sera pas exposée à la necessité de vendre à vil prix à trois ou quatre Marchands en gros du lieu qui se sont rendus maîtres du commerce, d'autant que ses Courtiers auront dequoi attendre l'arrivée des Marchands étrangers qui viendront enlever ces marchandises; ou bien parce qu'ils auront moyen de les faire transporter dans les lieux où elles se peuvent debiter.

Il faut remarquer encore, qu'il y a du gain à porter aux Indes l'or & l'argent en lingots plûtôt qu'en monnoye, parce que l'or & l'argent ne valent dans les Indes que sur leurs titres, & qu'il y a toûjours du déchet sur l'argent monnoïé à cause des frais de la fabrique.

Le Courtier étant de mauvaise foi peut encore s'entendre avec le Maître de la monnoye du Mogol établi dans chaque port de l'Empire, & faire valoir l'or ou l'argent monnoyé ou en barre à plus bas titre qu'il n'est, en disant au Commandant & à son Conseil, que dans l'épreuve qui a été fait à la monnoye il ne s'est pas trouvé qu'à tel titre.

Mais il est aisé d'empêcher cette tromperie pourvû que le Commandant soit homme de bien & intelligent, s'il envoye querir un des rafineurs d'or & d'argent du païs qui se trouvent aisément, & qui entendent parfaitement

l'épreuve des métaux, & s'il l'a fait faire devant lui.

C'est ce qu'a fait le sieur Waikenton pour la Compagnie d'Hollande, au nom de laquelle il tenoit un Comptoir à Casumbazar où elle prenoit tous les ans six à sept milles bales de soye. Il trouva par cette épreuve que son Courtier étant d'intelligence avec le Maître de la monnoye, le trompoit d'un & demi ou de deux pour cent, sur le titre de l'or & de l'argent qu'on lui apportoit du Japon, soit en barre, soit en monnoye, & que la Compagnie y avoit été trompée pour des sommes notables.

Le Courtier peut tromper encore en s'entendant avec le Maître de la monnoye, ou avec celui qui pese l'or & l'argent en barre, monnoye, ou poudre, en se servant de poids trop forts, où de balances qui ne soient pas justes.

Il est aisé d'empêcher cette tromperie, si le Commandant assisté de son Conseil le fait peser en sa presence, avec une balance & des poids éprouvez & étalonnez, qu'il aura chez lui pour cet effet.

Une des plus importantes observations qu'il y a à faire sur tout le commerce de la Compagnie & la discipline de ses Comptoirs, est celle-ci :

D'empêcher que les Marchands, les sous-Marchands, les écrivains & les sous écrivains qui servent sous les Commandans & les Courtiers, ou ces deux Officiers superieurs, ne fassent aucun trafic en leur particulier, parce qu'ayant habitude avec tous les ouvriers, & voyant par les lettres de correspondance des autres Comptoirs l'avis des marchandises qui peuvent être de bon debit l'année suivante, ils

ne

ne manquent pas d'en faire emplette pour leur compte, & de les faire charger sur les vaisseaux de la Compagnie avec l'adresse à leurs correspondans qui en partagent le gain.

Le Commandant endure par interêt, ou par connivence & trop de facilité, qu'ils fassent ce profit sous prétexte de leurs gages mediocres. Le Capitaine du vaisseau s'entend avec eux, parce qu'il en retire secrettement quelque avantage pour les laisser charger & décharger. Et d'autant que ces Officiers n'ayant pas de grands fonds, veulent retirer le prix de leurs marchandises par le retour du vaisseau, ils mandent à leurs correspondans de vendre à huit & dix pour cent meilleur marché que ne peut vendre le Courtier du Comptoir de la Compagnie; ce qui lui aporte un préjudice capable de ruïner son commerce.

Pour remedier à ce desordre, il faut profiter de la faute des Hollandois, & faire ce qu'ils ont pratiqué aprés avoir reconnu ce préjudice par une experience de plusieurs années.

Ce remede est d'établir en chaque port principal où il y a ces Comptoirs de la Compagnie, un Fiscal ou Procureur du Roi qui agisse sous son nom & par son autorité.

Il sera indépendant du Commandant & du Courtier dans l'exercice de sa charge, de sorte qu'il pourra même avoir l'œil sur leurs déportemens, comme sur ceux des moindres Officiers.

Il faut dans cet emploi un homme de bien, resolu & vigilant, il faut lui donner un nombre de gardes proportionné à son emploi, & un Substitut pour agir sous lui.

Il faut qu'il soit toûjours alerte, & bien

averti par les autres Fiscaux de la partance des vaisseaux qu'on acheve de charger, & qui sont prêts à faire voile vers le port où il est établi.

Quand il aura reçû l'avis de l'arrivée d'un vaisseau, il aura soin d'aller lui-même, s'il est necessaire, ou d'envoyer au-devant son Substitut avec des Gardes, pour aller reconnoître la charge du vaisseau.

Si c'est un lieu où il y ait des abris & des Isles voisines, il envoyera au devant le plus loin qu'il pourra pour empêcher que le Capitaine ne fasse décharger aucune bale en terre, parce que les gens du païs sont attitrez pour la venir enlever, & la porter en secret à celui à qui elle est adressée.

Tout ce que le Fiscal ou son Substitut pour lui trouveront qui aura été déchargé furtivement, ils auront droit de le confisquer.

Ils confisqueront encore tout ce qu'ils rencontreront dans le vaisseau n'étant point marqué de la marque de la Compagnie.

Le Fiscal pourra même destituer de sa charge l'Officier subalterne à qui la bale apartiendra; mais si c'est un des Superieurs, il en avertira seulement la Compagnie.

Il pourra faire ouvrir toutes les lettres des particuliers, pour s'instruire de ces commerces défendus & des correspondances qu'ils peuvent avoir; c'est pourquoi le Capitaine du vaisseau sera obligé de les lui mettre entre les mains, sans toutefois qu'il puisse ouvrir celles de la Compagnie.

Cette confiscation de marchandises doit être appliquée, un tiers aux pauvres de la nation, l'autre tiers à la Compagnie, & le reste au Fiscal.

Ce Fiscal sera aussi l'homme du Roi dans tous les procez criminels & civils qui se feront devant le Commandant & son Conseil, & il poura requerir & se porter partie au nom de Sa Majesté dans toutes sortes de causes.

Pourvû que le Commandant & cet Officier soient vigilans & gens de bien, ils peuvent rendre de trés-grands services à la Compagnie.

Si celle des Anglois en avoit établi dans ses Comptoirs, elle leur seroit plus riche qu'elle n'est. Mais ceux de cette nation prétendent qu'il n'y a point d'autorité superieure qui leur puisse ôter le privilége de trafiquer en leur particulier quand ils ont fait une fois leur apprentissage dans Londres.

Cette défense des commerces particuliers ne se peut imposer avec trop de severité, & on l'observe aujourd'hui avec tant d'exactitude parmi les Hollandois, que quand un vaisseau de la Compagnie est prêt à partir d'Amsterdam, un Bourgmestre fait prêter solemnellement au Capitaine & à tous ceux de l'Equipage le serment de se contenter de leurs gages dont on leur avance deux mois, & de ne faire aucun trafic pour leur compte; mais le ménagement que leur Compagnie fait sur les gages, les contraint nonobstant leur serment de s'aider par ces trafics secrets pour subsister dans leur emploi.

Tous les Officiers subalternes des Comptoirs doivent monter par degrez, depuis celui de sous-écrivain jusqu'à celui de Commandant, afin que l'Esperance de cette élevation les oblige de mieux vivre, & qu'ils se rendent capables de tous les rafinemens du Commerce des Indes pour arriver aux premiers emplois.

Il eſt d'une extrême importance de ne faire en cela aucune grace, & que la faveur n'y puiſſe donner entrée à perſonne ſans qu'elle ait paſſé par tous les degrez. Car une des choſes qui fait beaucoup de tort au commerce des Hollandois, c'eſt que depuis quelques années les meilleures familles d'Hollande envoyent leurs enfans aux Indes, pour aſpirer à ces emplois que les trafics ſecrets rendent fort lucratifs. L'accez qu'ils trouvent, ſoit auprés des principaux Officiers, ſoit auprés de leurs femmes, dont le pouvoir eſt grand en ce pays-là, les fait préferer à ceux qui n'ont d'autre recommandation que celles de leurs longs ſervices, quand quelque emploi vient à vâquer.

Voilà ce qui concerne la diſcipline des Comptoirs.

Quant aux tromperies qui ſe peuvent faire dans les marchandiſes, ſoit par la ſeule malice des ouvriers, ſoit par l'intelligence des Courtiers & des Commandans avec eux, voici les principales.

Les marchandiſes qui ſont toûjours fabriquées les premieres, & qui ſont le plûtôt renduës dans les magazins de Surate, ſont les cotons, parce qu'ils ſont tous filez dans la Province de Guzerate.

Les tromperies qui s'y font d'ordinaire ſont au poids & à la qualité.

La tromperie du poids ſe peut faire en deux manieres; la premiere, en les mettant en lieu humide, & en fourrant dans le milieu de chaque écheveau quelque matiere qui en augmente le poids; la ſeconde, en ne peſant pas juſte quand le Courtier le reçoit de l'ouvrier ou du Marchand qui le livre.

La tromperie à la qualité ne se fait qu'en une maniere, qui est en mettant dans chaque mein trois ou quatre écheveaux de moindre qualité que celui qui est dessus, & dans une grande quantité cela monte bien haut; car il y a du coton filé qui vaut jusqu'à cent écus la mein.

Comme ces deux tromperies se sont pratiquées trés-souvent dans la Compagnie de Hollande, elle y a apporté ce remede.

Qui est de faire peser en presence du Commandant & de son Conseil, & de faire visiter soigneusement toutes les meins écheveau par écheveau, pour voir s'il n'y a point de fraude au poids ou à la qualité. Lors que cela est fait, le Vice-commandant & ceux qui sont préposez à cette visite sous lui, sont obligez d'attacher à chaque bale un bordereau du poids & de la qualité, & lors que l'on ouvre la bale en Hollande, s'il y a du manquement à l'une de ces deux choses, ceux qui ont mis le bordereau sont obligez d'en payer le déchet.

Les toiles tant fines que grosses que la Compagnie fait fabriquer dans l'Empire du Mogol, soit dans les Provinces éloignées, soit dans les voisines, sont aportées par bales dans le magazin de Surate, & livrées aux Courtiers par les ouvriers environ le mois d'Octobre & de Novembre.

Les tromperies qui s'y font d'ordinaire sont à la finesse, à la longueur & à la largeur.

Chaque bale peut contenir environ deux cens pieces, & on peut mettre dans chaque bale, cinq, six, jusqu'à dix pieces de toile moins fine, plus claire, moins longue ou moins large que ne porte l'échantillon de la bale.

Cela ne se peut reconnoître sans visiter piece par piece. La finesse se juge à l'œil, la longueur & la largeur à la mesure. Mais on pratique aux Indes un rafinement encore plus grand, qui est de compter le nombre de fils qui doit être dans la largeur, selon la finesse de l'échantillon, quand le nombre manque, elle est plus claire, ou plus étroite, ou plus grosse; la difference est quelquefois si imperceptible à l'œil qu'il est difficile de la connoître sans compter les fils; neanmoins cette difference monte à beaucoup sur le prix dans une grande quantité; car il ne faut presque rien pour rabattre un écu, voir deux écus sur piece, quand elles sont de quinze jusqu'à vingt écus la piece.

La plusspart de ces Toilles sont livrées écruës, & le Courtier les met entre les mains des blanchisseurs à qui l'on paye pour le jus de limon & la façon du blanchissage, tant par corge, qui fait vingt pieces de toile. Ces blanchisseurs pour épargner quelque chose à leur profit sur la quantité de limons qu'il leur faut, battent par excez ces toiles sur la pierre, & quand elles sont fines le batoir leur fait beaucoup de tort & diminuë leur prix.

Il faut observer que les Indiens en fabriquant leurs toiles, quand la piece passe deux écus mettent aux deux bouts des filets d'or & d'argent, & plus la piece est fine, plus ils y mettent de ces filets. Le prix de ces filets monte presque aussi haut que celui de la toile, c'est pourquoi il faut défendre aux ouvriers de mettre de ces filets d'or à toutes celles qu'on fera fabriquer pour porter en France, cet or & cet argent que les Indiens mettent pour servir d'ornement à leurs toiles & à leurs habits, étant de nul usage en ce Royaume,

Mais pour les toiles qu'on voudroit envoyer en Pologne & en Moscovie, il y faut de cet or & de cet argent à l'Indienne, parce que les Polonois & les Moscovites ne font point de cas des toiles s'il n'y a de ces filets d'or & d'argent : Il faut même prendre garde qu'il ne se noircisse pas, parce que ces nations ne veulent point acheter les toiles quand l'or ou l'argent sont noircis.

Les étoffes de soye unies se peuvent alterer dans leur largeur, leur longueur & leur qualité. La longueur & la largeur se verifient à la mesure. La qualité se void quand elles sont également battuës, quand le poids est égal, & quand il n'y a point de fil de coton mêlé dans la trême, comme les Indiens le mêlent trés-souvent.

Les Indiens n'ayant pas le secret de mêler l'argent doré, ils mettent dans les étofes rayées des fils d'or pur ; c'est pourquoi il faut compter le nombre des fils pour voir si l'étofe en a la quantité requise. La même chose se doit observer aux étofes rayées d'argent.

Pour ce qui est des taffetas unis, on regarde seulement si les pieces se suivent pour la finesse, & puis on en déploye quelques-unes pour voir s'il n'y a point quelque matiere dedans pour en ajuster le poids, aprés quoi on pese chaque piece séparément, afin de voir si elle a son poids.

C'est dans *Amadabat* qu'il se fait quantité de ces étofes d'or & de soye, d'argent & de soye, & de soye toute pure ; & tapis d'or & d'argent & de soye : mais les couleurs de ces tapis ne durent pas si long-temps que celle des tapis qui se font en Perse. Pour ce qui est du travail, il est aussi beau. C'est à l'œil du Cour,

tier à remarquer la grandeur, la beauté & la finesse de l'ouvrage, aux tapis qui sont travaillez avec de l'or & de l'argent, & il doit juger s'il est fin & riche. Enfin soit aux tapis, soit aux autres étofes mêlées d'or & d'argent, il en faut tirer quelques fils pour en faire l'épreuve, & pour voir s'ils sont au titre qu'ils doivent être.

L'Indigo vient du territoire de *Biana*, d'*Indova* & de *Corsa*, à une journée ou deux de la ville d'*Agra* Capitale des Etats du Grand Mogol. Il s'en fait aussi à huit journées de Surate, & à deux lieuës d'Amadabat dans un village appellé *Sarquesse*. C'est d'où vient l'Indigo plat, & il en vient encore de même nature & à peu prés de même prix sur les terres du Roi de Golconda, La mein de Surate, qui est de quarante-deux serres, ou livres 34 ½ se vend de vingt-sept à trente roupies. Il s'en fait encore à *Baroche* de même qualité que le precedent. Pour celui du voisinage d'Agra, il se fait par morceaux ronds comme des bales, & c'est le meilleur de toutes les Indes. Il se vend par mein, & la mein en ces quartiers-là est de 60. serres, qui reviennent à 57 ¾ de nos livres, la livre de 16. onces, & la mein se vend d'ordinaire de 36. jusqu'à 40. roupies. Il croît encore de l'Indigo à trente-six lieuës de Brampour venant à Surate, à un gros village appellé *Raont* & à d'autres petits villages voisins, & les gens du lieu en debitent d'ordinaire tous les ans pour un Lacre de roupies, c'est-à-dire pour cent mille roupies. Il vient enfin de l'Indigo de Bengale, que la Compagnie Hollandoise fait transporter à Masulipatan. Mais ni cet Indigo, ni le precedent, ne sont pas si

bons que celui d'Agra, & aussi d'ordinaire on les a de vingt pour cent à meilleur marché.

L'Indigo ne croît pas seulement en Orient, & il en vient encore quantité des Indes Occidentales. Mais le principal est de sçavoir de quelle maniere il se fait ; ce que je dirai en peu de mots.

Il faut donc sçavoir que l'Indigo se fait d'une herbe qu'on seme tous les ans aprés que les pluyes sont passées, & qui lors qu'elle est cruë ressemble fort à du chanvre. On la coupe trois fois l'année, & la premiere coupe se fait quand elle est haute d'environ deux ou trois pieds, & on la coupe à demi pied prés de terre; & cette premiere herbe est sans comparaison meilleure que les deux autres, la seconde étant moindre de dix ou douze pour cent que la premiere, & la troisiéme au-dessous de la seconde de vingt-quatre pour cent. On en fait la distinction par la couleur, en rompant un morceau de la pâte. La couleur de l'Indigo qu'on fait de la premiere herbe est d'un violet bluâtre plus brillant & plus vif que les deux autres; & celle du second est plus vive aussi que la troisiéme. Mais outre cette difference qui en fait une si notable dans le prix, les Indiens en alterent le poids & la qualité, comme je dirai ensuite.

Aprés que les Indiens ont coupé cette herbe, ils la jettent dans des étangs qu'ils font avec de la chaux, laquelle devient si dure, qu'on diroit qu'ils sont faits d'une seule piece de marbre. Ils sont d'ordinaire de 80, ou 100. pas de tour, & étant pleins d'eau à moitié ou un peu plus, on acheve de les combler de l'herbe qu'on a coupée. On la brasse tous les jours & on la broüille avec l'eau, jusqu'à ce

que la feüille (car la tige ne vaut rien) se réduise comme en vase ou terre grasse. Cela fait on la laisse reposer pendant quelques jours, & quand on void que tout est au fond & que l'eau est claire par dessus, on ouvre les trous qui sont faits autour de l'étang pour laisser écouler l'eau. Puis l'eau étant écoulée on remplit des corbeilles de cette vase, aprés-quoi dans un champ uni on void chaque homme auprés de sa corbeille, prendre de cette pâte avec les doigts, & en faire des morceaux de la forme & de la grosseur d'un œuf de poule coupé en deux, c'est-à-dire, plat en bas & en pointe par le haut. Mais pour l'Indigo d'Amadabat, ils l'applatissent & le font de la forme d'un petit gâteau. Ceci est particulierement à remarquer, que les Marchands pour éviter de payer la doüane d'un poids inutile, avant que de transporter l'Indigo d'Asie en Europe, ont soin de le faire cribler pour en ôter la poussiere qui s'y attache, & qu'ils vendent aprés à ceux du païs qui s'en servent dans leurs teintures. Ceux qui sont employez à cribler l'Indigo doivent user de grandes précautions. Car pendant qu'ils sont dans cet exercice ils tiennent un linge devant le visage & ont soin que tous leurs conduits soient bien bouchez, ne laissant que deux petits trous au linge à l'endroit des yeux pour voir ce qu'ils font. Toutes ces précautions n'empêchent pas que s'étant occupez huit ou dix jours de la sorte à cribler l'Indigo, tout ce qu'ils crachent pendant quelque tems ne soit tout bluâtre. J'ai fait même plus d'une fois cette remarque, que mettant un œuf le matin auprés d'un de ces cribleurs, le soir quand on vient à le casser le dedans est tout bleu, tant cette couleur d'Indigo est pénetrante.

A mesure qu'on tire de la pâte de ces corbeilles avec les doigts trempez dans de l'huile, & qu'on en fait des morceaux, on les expose au Soleil pour les sècher. Les Indiens qui veulent tromper les Marchands les font sécher sur le sable, afin que le sable s'y attache, & que l'Indigo en pese plus. Ils serrent aussi quelquefois la pâte en des lieux humides, qui la rendent moite & par consequent plus pesante.

Mais quand le Gouverneur du lieu découvre leurs tromperies, il leur fait payer l'amende bien cher. Elles se peuvent aisement connoître par un Courtier & un Commandant experimenté dans le trafic de cette sorte de marchandise, en faisant brûler quelques morceaux d'Indigo, quand elle est consumée par le feu, le sable demeure sous les cendres.

L'Indigo qui vient d'Agra, tant pour la voiture que pour l'emballage & les droits du Roi & autres menus frais, avec le cinq pour cent qu'on paye des lettres de change, revient en tout à Surate à dix-neuf & jusqu'à vingt pour cent pour les dépens.

Pour ce qui est des toiles teintes à l'Indigo ou bleu violet, ou en noir, il faut prendre garde que les ouvriers ne fassent point noircir les filets d'or qui sont aux deux bouts des pieces ; qu'ils ne battent pas trop les toiles aprés qu'elles sont pliées, parce qu'ils les battent quelquefois si excessivement pour les rendre plus lices, que quand on vient à les déplier on les trouve cassées presque à tous les plis.

On doit remarquer encore, que sur le pli du chef des pieces de toile, les Indiens impriment avec un moule & des feüilles d'or une fleur Arabesque qui tient toute la largeur de

la piece. Si ces toiles sont destinées pour porter en France, il faut défendre aux ouvriers de mettre cette fleur qui coûte demi-piastre, & épargner cette somme sur le prix de la piece.

Si c'est pour transporter dans les Isles des Indes & dans toute l'Asie, & même dans une partie de l'Amerique, il faut que cette fleur soit au chef des pieces, & la conserver entiere le plus qu'il est possible, parce qu'autrement on ne les pourroit vendre.

Pour ce qui est des toiles peintes & imprimées, elles se peignent & s'impriment cruës, & il faut prendre garde que l'ouvrage en soit achevé avant la fin des pluyes, parce que plus les eaux où on les lave sont troubles, plus les couleurs appliquées avec le pinceau ou l'impression en demeurent vives.

Il est aisé de distinguer celles qui sont imprimées, d'avec celles qui sont travaillées au pinceau, & si le Courtier est intelligent, il connoîtra bien la difference de la beauté d'une toile peinte avec une autre par la netteté de l'ouvrage. Mais pour la finesse & les autres qualitez de la toile, elles sont plus malaisées à discerner qu'aux toiles blanches, & & par consequent il y faut aporter plus de précaution.

Voici les lieux des Indes d'où l'on tire cette grande quantité de toiles qui se transportent en divers païs.

D'*Agra* & des environs il sort des toiles qui fournissent le Couchant & le Nord.

D'*Amadabat* viennent toutes les toiles bleuës, qui vont pour la Perse, l'Arabie, le Royaume des Abyssins, la mer rouge, la côte de Melinde, Mozambique, Saint Laurent, Sumatra,

Java, Macasser, & pour toutes les Isles Moluques. Amadabat est la Ville où se fait le plus grand négoce de toutes les Indes.

De *Surate* & du voisinage il sort quantité de toiles grossieres, dont les Hollandois enlevent la plus grande partie en Batavia, pour en payer leurs gens qui cueillent les épiceries, & ils emportent aussi des cotons filez.

De *Brampour* viennent des toiles fines pour mouchoirs, voiles de femmes, & autres choses semblables, que les Marchands du pays portent à Mocha & à Achem.

D'*Ouguely* & de *Daca*, au Royaume de Bengale sortent ces toiles fines qu'on nomme *Casa*, dont il se debitoit autrefois grande quantité en Italie, Provence, Languedoc & Espagne. Il en sort aussi quantité d'étofes moitié soye & moitié coton, & autres pieces faites d'herbe à la mode du pays.

Le *Salpêtre* vient en quantité d'Agra & de Patna Ville de Bengale, & le rafiné coûte trois fois plus que celui qui ne l'est pas.

Il est à desirer que la Compagnie établisse un magazin pour le salpêtre sur le bord du Gange, au dessus de Patna, afin d'y amasser & rafiner tous les salpêtres que ceux des nations voisines y aportent, & de les faire décendre par la riviere jusqu'à Ouguely, où les grands vaisseaux peuvent remonter à cause du reflux de la mer.

Les Hollandois ont établi un magazin à *Chouppar* à quatorze lieuës au-dessus de Patna, & leurs salpêtres y étant rafinez ils les font transporter par la riviere jusqu'à Ougueli. Ils avoient fait venir des Chaudieres d'Hollande & pris des rafineurs pour faire rafiner eux mêmes les salpêtres; mais cela ne leur a pas reüs-

si, parce que les gens du païs voyant que les Hollandois leur vouloient ôter le gain du rafinement, ne leur fournirent plus de petit lait, sans lequel le salpêtre ne se peut bien blanchir; cependant il n'est point du tout estimé s'il n'est fort blanc & fort transparent.

Pour les soyes, les Hollandois font décendre toutes leurs soyes & leurs tafetas unis & rayez, même leurs plus belles toiles, d'un lieu nommé *Kasembazar*, où ils ont un beau Comptoir établi depuis long-temps. Ces marchandises descendent par le canal qui va de Kasembazar au Gange, & ce canal a prés de quinze lieuës de cours. Il reste encore quinze lieuës à décendre par le Gange jusqu'à Ouguéli où ils les chargent dans leurs vaisseaux. Il est encore trés-necessaire que la Compagnie établisse un Comptoir en ce lieu, où elle observera les mêmes choses que nous avons remarquées ci-dessus pour la discipline & pour l'ordre des Comptoirs.

On peut ajoûter seulement, qu'il faut prendre garde que les marchandises y soient prêtes pour descendre sur le canal vers la fin des pluyes, parce qu'il se séche deux mois aprés la monçon du beau temps, & que toute autre voiture augmenteroit beaucoup la dépense.

Kasembazar peut fournir tous les ans jusqu'à vingt-deux mille bales de soye, & chaque bale pese cent livres. Les Hollandois en enlevoient d'ordinaire, soit pour le Japon, soit pour la Hollande, six à sept mille bales. Ils auroient bien voulu en pouvoir enlever davantage: mais les Marchands de Tartarie & de tout l'Empire du Mogol s'y opposent; car ces Marchands en enlevent d'ordinaire autant que les Hollandois, & le reste demeu-

re aux habitans du païs pour la fabrique de leurs étofes.

Le Courtier de la Compagnie ayant de l'argent comptant, & pouvant mieux que les Hollandois faire des avances aux ouvriers, il lui sera bien facile d'avoir des soyes par préférence. Ce n'est pas qu'il n'y ait quelquefois du hazard & des banqueroutes à souffrir sur ces avances, mais cela arrive rarement, quand le Courtier est fidelle & bien informé des facultez de ceux qui traitent avec lui pour fournir des soyes.

Il y a deux sortes de soyes, que les Portugais distinguent dans les Indes par les mots de *Cabeça* & *Barillo*; c'est-à-dire, *Tête* & *Ventre*. La premiere est plus fine, l'autre est moindre de quinze à vingt pour cent, & les ouvriers font ce qu'ils peuvent pour faire passer la plus grosse parmi la fine. C'est au Courtier & au Commandant d'y apporter les mêmes précautions que nous avons marquées touchant les cotons filez.

La soye de Kasembazar est jaunâtre, comme sont toutes les soyes écruës qui viennent de la Perse & de la Sicile. Il n'y en a de blanche naturellement que dans la Palestine; mais les Marchands d'Alep & de Tripoli ont même peine d'en tirer une médiocre quantité.

Les habitans de Kasembazar ont neanmoins l'industrie de la blanchir avec une lessive faite des cendres d'un arbre qu'on appelle le figuier d'Adam, qui la rend aussi blanche que la soye de Palestine. Mais comme il y a peu de ces arbres dans le païs pour faire des cendres, on ne peut emporter de ces soyes blanches la quantité qui seroit à desirer.

Pour bien établir ce Comptoir à Kasembazar, il faudroit que la Compagnie y envoyât d'ici quelques ouvriers en soye les plus intelligens qu'elle pourroit trouver, parce que ces ouvriers qui ont accoûtumé de la manier la connoissent mieux que d'autres. C'est ce que les Hollandois ont pratiqué, y ayant même établi des moulins pour travailler les soyes, afin d'en envoyer de travaillées à Batavia.

Ce commerce des soyes est d'une si grande importance, que si les Courriers François pouvoient l'ôter aux Hollandois par les expediens que nous venons de marquer, la Compagnie d'Hollande perdroit la plus grande partie du trafic qu'elle fait dans les Indes par les soyes qu'elle tire de Kasembazar, & sur tout le trafic du Japon, d'où elle rapporte des barres d'argent & de cuivre en payement des soyes & autres marchandises qu'elle y porte; car dans le Japon il n'y a point d'argent monnoyé.

Il n'y a point d'autres précautions à prendre dans l'achât du Borax qui se fait dans la Province de Guzerate, que de voir s'il est bien blanc & bien transparent de même que le Salpêtre.

Pour la gomme *Laque*, la plus grande quantité vient du Perou, & se prend à Masulipatan. Il en vient aussi du Royaume de Bengale au-delà du Gange; mais celle-ci est plus chere sur les lieux, parce que les habitans du pays s'en servent pour tirer cette belle couleur d'écarlate qu'ils employent à teindre & à peindre toutes leurs toiles.

Neanmoins les Hollandois en enlevent pour porter en Perse, où elle sert à tirer cette

même couleur que les Persans employent dans leurs teintures. Ce qui reste aprés la couleur tirée, n'est propre que pour enjoliver les ouvrages faits autour, dont ils sont trés-curieux, & pour faire la cire à cacheter, & soit pour l'un soit pour l'autre, on y mêle telle couleur que l'on veut. Celle qui vient du Pegu n'est pas si chere, quoi qu'également bonne pour les autres pays. Ce n'est pas, comme je dis, que la qualité n'en soit aussi bonne; mais parce que les fourmis la faisant sur la terre par monceaux, qui sont quelquefois de la grosseur d'un tonneau, il s'y mêle quantité d'ordure. Au lieu qu'en Bengale la terre d'où l'on apporte la gomme étant une espece de bruyere pleine d'arbrisseaux, les fourmis en entourent le bout des branches; ce qui la rend belle & nette, & par consequent plus chere. Les habitans du Pegu ne s'en servent point aux teintures, parce qu'on leur aporte les toiles toutes teintes de Bengale & de Masulipatan, & que d'ailleurs ils sont si grossiers qu'ils ne s'appliquent à aucun art.

Il y a beaucoup de femmes à Surate qui ne gagnent leur vie qu'à nettoyer la Laque, aprés que la couleur d'écarlate en est tirée. Elles lui donnent telle couleur que l'on veut, & la forment en bâtons comme la cire d'Espagne. La Compagnie Angloise & celle des Hollandois en enlevent tous les ans environ cent cinquante caissons, & celle de France en pourroit tirer de même. La Laque en bâtons ne revient pas à plus de dix sols la livre, & elle vaut en France dix sols l'once, quoique mêlée la moitié de résine.

Pour ce qui est du *Musc*, la meilleure sorte

& la plus grande quantité vient à Patna, où les sujets du Roi de *Boutam* l'apportent. Mais ceux qui veulent aller à Boutam pour negocier, il vaut mieux leur porter de l'ambre jaune & du corail que de l'argent, parce qu'ils font grand cas de ces deux choses.

La meilleure *Rhubarbe* vient aussi de Boutam; mais on ne la peut pas transporter en Europe, à cause des temps de pluyes que l'on trouve dans la longueur du chemin, & c'est l'ennemi de la Rhubarbe que l'humidité, & même cette grande longueur de chemin fait que les Marchands ne veulent pas s'en charger. Vous pouvez bien vous persuader la quantité de rivieres qu'il y a à passer depuis le Royaume de Boutam, qui est au-delà du Gange tirant au Nord, jusques en France ou autre Royaume de l'Europe: joint que si par malheur en l'apportant il en tombe quelque bale dans la riviere par la faute du Chameau qui la porte, car ces animaux, si l'on n'y prend garde, quand ils ont chaud se plongent dans l'eau avec leurs fardeaux; c'est autant de perdu pour le Marchand; & quand même cet accident n'arriveroit pas, la longueur du chemin fait qu'il s'engendre dans le milieu de la piece une pourriture qui mange tout le dedans; tellement que toute la Rhubarbe que nous avons vient de la grande Tartarie, qui est environ à trois cens lieuës du Royaume de Boutam encore on a bien du mal à la conserver.

La Semencine que l'on appelle la poudre aux vers, vient aussi de la Tartarie, & il n'en croît point autre part.

Le Musc se peut alterer en deux façons, dans le poids & dans la qualité. Aussi-tôt que les

païsans ont tué l'animal dont nous vient le musc, ils lui coupent la vessie qui paroît sous le ventre de la grosseur d'un œuf, & qui est plus proche des parties genitales que du nombril; puis ils tirent de la vessie autant de musc qu'ils en veulent falsifier. Le musc est alors dans cette vessie comme du sang caillé, & ils mettent du foye & du sang de l'animal haché ensemble en la place du musc qu'ils ont tiré. Ce mélange produit dans les vessies en une année de temps de certains petits animaux qui mangent le bon musc; desorte que quand on vient à les ouvrir on y trouve beaucoup de déchet.

D'autres païsans quand ils ont coupé la vessie & tiré autant de musc qu'ils en peuvent tirer sans qu'il y paroisse trop, remettent à la place de petits morceaux de plomb pour approcher de la juste pesanteur. Quoi-que cette tromperie altere le poids elle n'altere pas la qualité, & les Marchands qui l'achetent & le transportent dans les païs étrangers, aiment bien mieux celui-là que l'autre, parce qu'il ne s'y engendre point de ces petits animaux. Mais la tromperie est encore plus mal-aisée à découvrir, quand de la peau du ventre de l'animal ils font de petites bourses qu'ils cousent fort proprement avec des filets de la même peau, & qui ressemblent aux véritables vessies; & ils remplissent ces bourses de ce qu'ils ont ôté des bonnes vessies avec le mélange frauduleux qu'ils y veulent ajoûter; à quoi il est difficile que les Marchands puissent rien connoître. Il est vrai que s'ils lioient la vessie dés qu'ils l'ont coupée, sans lui donner de l'air & laisser le tems à l'odeur de perdre un peu de sa force en s'évaporant, tandis

qu'ils en tirent ce qu'ils en veulent ôter, il arriveroit qu'en portant cette vessie au nez de quelqu'un, le sang lui sortiroit aussi-tôt par la force de l'odeur, qui doit necessairement être temperée pour le rendre agreable sans nuire au cerveau.

Le *sel Armoniac* & le *Borax*, sans être rafiné, viennent d'Amadabat & des environs.

Les *Sucres* en cassonade sortent en quantité du Royaume de Bengale, & il s'en fait grand trafic à Ougueli, à Daca, à Patna, & en d'autres lieux. A mon dernier voyage des Indes, je fus bien avant en Bengale & jusqu'aux frontieres des états voisins, & j'appris de plusieurs vieilles gens du pays une chose qui est à remarquer, c'est que le sucre gardé trente ans devient poison, & qu'il n'y en a guere de plus dangereux ni qui produise plus promptement son effet. Il se fait aussi du sucre en pain à Amadabat où on le sçait parfaitement bien rafiner, & on l'appelle pour ce sujet le sucre du Roi. Ces pains de sucre sont d'ordinaire de huit à dix livres.

La Rhubarbe vient de Bocara vers la Tartarie; à l'Orient d'Eté des Etats du Grand Mogol, & de Boutam au Nord de Bengale. C'est la seule marchandise dont les négocians apprehendent de se charger, parce que le voyage étant long elle est fort sujette à se gâter, un certain ver se mettant dans le cœur, ce qui est le meilleur de la Rhubarbe. D'ailleurs si la Rhubarbe n'est bien emballée, & d'une maniere à ne craindre point que l'eau puisse percer l'envelope, quand elle vient par malheur à être moüillée, il est inutile de la transporter plus loin, & il faut la jetter comme ne pouvant plus servir de rien.

L'Opium ſe tire de Brampour, bonne ville marchande entre Surate & Agra. Les Hollandois viennent l'enlever, & le troquent contre leur poivre.

Le *Tabac* croit auſſi en quantité autour de Brampour, & j'ai vû des années qu'on negligeoit de le receüillir, parce qu'il y en avoit trop, & on en laiſſoit perdre la moitié.

Le *Caffé* ne croît ni en Perſe, ni aux Indes; mais il s'en fait grand trafic à Ormus & à Balſara, où les Hollandois qui retournent à vuide de Mocca, en chargent le plus qu'ils peuvent, comme d'une marchandiſe qu'ils vendent bien. D'Ormus il ſe tranſporte en Perſe & juſqu'en la grande Tartarie; & de Balſara on le diſtribuë dans la Chaldée, dans l'Arabie qui eſt le long de l'Euphrate, dans la Meſopotamie & autres Provinces de l'Empire Turc. Pour ce qui eſt des Indes, il y eſt peu en uſage, & il ne s'y en void que ce que quelques vaiſſeaux Indiens en aportent à leur retour de la Mecque. Le Caffé, qui ſignifie du vin en langue Arabique, eſt fait d'une eſpece de féve qui croît à huit journées de Mocca en tirant vers la Mecque, & l'uſage en a été premierement trouvé par un hermite nommé *Schek Siadeli*, il y a ſix vingt ans ou environ; car avant lui il n'y a aucun auteur ni ancien ni moderne qui en ait écrit.

Du Pegu, comme je l'ai dit ailleurs, on ne peut emporter autre choſe que de la gomme Laque, & des Rubis qui ne ſe trouvent qu'en ce ſeul quartier des Indes. Pour ce qui eſt des rubis, il y en a ſi peu de beaux, & ils paſſent par tant de mains & de vûës, que difficilement le Marchand y peut-il trouver ſon compte. Il y a auſſi trés-peu de marchandiſes qui ſoient propres pour ce pays-là: car hors

les épiceries que les Hollandois y portent, on n'y peut rien debiter que du coton filé teint en rouge, dont ceux du pays se font de la toile pour s'habiller. Cet habit consiste en un morceau de toile autour du corps depuis la ceinture jusqu'aux genoux, & un autre morceau autour de la tête. Pour des étoffes d'or & de soye, ils ne sçavent ce que c'est, & ils n'en voudroient pas faire la dépense; c'est pourquoi on ne leur en porte point. Mais si le Marchand peut profiter de cent pour cent à porter au Pégu des cotons filez, il ne sçait que raporter à son retour. Comme le pays est trés-abondant en cuivre, s'il étoit permis d'en raporter en lingots, ou même en petite monnoye du pays qu'on feroit fondre, il y auroit dix pour cent de benefice; mais il est trés-difficile & trés-rare d'en obtenir la permission. Ils souffrent bien que l'on emporte de leur petite monnoye d'or qu'ils apellent *Fanau*, & qui est mince comme du papier, les dix pieces ne faisant que la valeur d'un écu; mais le Marchand qui est quelquefois obligé d'en prendre, y perd dix pour cent. Voilà tout ce que j'ai pû remarquer du commerce du Pégu, où d'ailleurs les vivres sont à grand marché.

Le *Bezoar* se trouve parmi la fiente qui est dans la panse des chévres, qui broutent un arbisseau dont j'ai oublié le nom. Cette plante pousse des feüilles & des boutons, autour desquels se forme le Bezoar dans le ventre de ces animaux. Il y prend la figure selon celle des boutons & bouts de branches qu'ils ont mangez; c'est pourquoi on en trouve de tant de figures differentes. Les païsans connoissent, en tâtant la chévre, combien elle

a de Bézoars dans le ventre, & la vendent à proportion de la quantité qu'elle en a. Pour le sçavoir ils coulent les deux mains sous le ventre de la chévre, & battant la panse des deux côtez, l'émeuvent de sorte, qu'ils comptent juste, en les tâtant, combien il y a de Bézoars. La rareté du Bézoar est dans la grosseur, quoique le menu n'ait pas moins de vertu que le gros; mais on y peut être trompé, parce qu'il y a des gens qui le grossissent avec une certaine pâte composée de gomme & d'une autre matiere de la couleur du Bézoar. Ils lui donnent même autant d'enveloppes que le Bézoar naturel en doit avoir. Mais on peut connoître cette tromperie par deux épreuves principales. Il faut péser le Bézoar, & le mettre tremper quelque tems dans l'eau tiéde; si l'eau ne change point de couleur,& si le Bézoar ne perd point de son poids, il n'est pas falsifié. L'autre épreuve se fait en approchant du Bézoar un fer rouge pointu; si le fer entre & le fait rissoler, c'est une marque qu'il y a du mélange & qu'il n'est pas naturel.

Pour l'ambre-gris, il arrive très-peu d'occasions d'en acheter.

Quant aux Diamans, c'est une marchandise, où l'on sçait assez les précautions qu'il faut prendre; & en tout cela des bons Officiers fidelles & intelligens sont l'ame du commerce des Indes. Mais il faut remarquer sur ces deux derniers articles des Diamans & de l'Ambre-gris, que ce n'est pas une marchandise dont la Compagnie se doive charger, parce que le profit ne vaudroit pas les frais qu'elle fait. Car il faut faire compte que si une Compagnie qui envoye des vaisseaux, d'un

écu n'en fait pas trois, les intereſſez ne voyent de long-temps du profit, & qu'ils ſont en danger de perdre leur Capital.

Il eſt encore trés-important d'établir un Comptoir avec deux ou trois Officiers ſeulement à Macaſſar, pour y vendre l'opium & les toiles qu'on y envoye de Surate, & pour acheter le clou de girofle que les habitans vont enlever avec de petites barques dans les Iſles qui appartiennent aux Hollandois, la Compagnie ne pouvant empêcher que les Officiers qu'elle commet à la garde des Inſulaires qui cueïllent le clou, n'en vendent ſous main aux habitans de Macaſſar. Car ſans cela comment pourroit ſubſiſter un Capitaine avec cent ſoldats ayant ſi peu de gages, dont une partie ne leur eſt payée qu'à leur retour en Hollande? Pour tous vivres ils n'ont qu'un peu de ris, qui ſouvent n'eſt pas trop bon, & ils ſe croyent à un feſtin quand ils peuvent avoir toutes les ſemaines un petit poiſſon ou deux longs comme le doigt. Auſſi pendant les trois ans que la Compagnie les oblige d'ordinaire à demeurer-là, le teint & la prunelle des yeux leur deviennent jaunes, & ne perdent jamais cette couleur.

Tandis que le commerce des Anglois a été en vigueur, ils ont fait leur poſſible pour nuire à celui des Hollandois. Aprés avoir acheté une partie du clou à Macaſſar, ils en envoyoient dans tous les lieux où les Hollandois ont accoûtumé de le débiter, & le donnant à trés-grand marché, & quelquefois même à perte, ils ruïnoient par ce moyen le commerce du clou des Hollandois. Car c'eſt une coûtume établie dans les Indes, que le premier qui fait le prix d'une marchandiſe contraint

tous

tous les autres par son exemple à vendre sur le même pied durant cette année-là. C'est par cette raison que les Hollandois ont établi un Comptoir à Macassar, où leurs Officiers rehaussent autant qu'ils peuvent le prix du clou dés que le Roi de l'Isle en ouvre la vente, & même font de grands presens au Roi pour l'obliger à le tenir haut ; à quoi ni les Anglois ni les Portugais dans le miserable état où leurs affaires sont aujourd'hui dans les Indes, ne peuvent plus apporter d'empêchement.

Tandis que ceux de Macassar ont du clou, ils payent de cette drogue les marchandises qu'on leur apporte, & l'on peut aussi prendre en payement de l'écaille de tortuë, qui est de trés-bon debit en tout l'Empire du Mogol & de l'Europe ; & même de l'or en poudre, où il y a toûjours à gagner six ou sept pour cent ; au lieu qu'il y a à perdre sur la monnoye de l'Isle, bien qu'elle soit d'or, parce que le Roi la fait par trop alterer.

Enfin je ne doute point que le commerce de la Compagnie ne rëüssisse en tous ces lieux-là, s'il est une fois bien établi, & si l'on observe exactement les choses que j'ai remarquées ; & le fondement de tout est que l'argent ne manque point.

Pour conclusion il reste à voir quelles sont les marchandises qui se peuvent tirer de l'Empire du Mogol, & des Royaumes de Visapour & de Golconda.

Ces marchandises sont de diverses sortes, & se debitent en differens endroits.

Celles qui sont bonnes à transporter en Europe sont les cotons filez, les toiles de coton unies, blanches & teintes ; plusieurs façons d'étofes de soye, soit unies, soit rayées d'or, ou

d'argent, les tapis de laine ou de soye, ou bien de soye travaillée avec l'or & l'argent, les toiles peintes au pinceau ou imprimées, les soyes cruës, l'indigo des trois sortes, le Salpêtre, le Boras, la gomme Laque; le Musc, le Bezoar; & quelquefois l'ambre gris & les diamans.

Celles qui sont propres pour trafiquer à Mocca sur les côtes de la mer rouge, & de l'Arabie heureuse, sont les grosses toiles blanches, bleuës & noires.

Pour Ormus & Balsara dans le Golfe Persique, les toiles grosses & fines blanches, peu de teintes en bleu & en noir.

Pour Sumatra ou Royaume d'Achem, les toiles bleuës & noires beaucoup plus de fines que de grosses.

Pour Java & Macasser les mêmes que pour Achem.

Pour les Philippines toutes sortes de toiles grosses & fines, blanches & teintes, les tapis, & les étoffes de soye.

Et quand le trafic de la Compagnie sera établi sur les côtes de Malabar, & dans les autres lieux où l'on prend le poivre, l'Opium qui se prend sur les terres du Mogol sera de bon debit pour avoir le poivre de ces lieux-là.

Je viens maintenant au prix des marchandises dont j'ai fait mention dans ces observations, & à la réduction des monnoyes des Indes à celles de France; ce qui est necessaire pour l'intelligence de tout ce que j'ai dit jusques à cette heure touchant le Commerce des Indes Orientales.

DU POIDS ET DU PRIX DES MARCHANDISES QUI SONT CONTENUES DANS CE RECUEIL,

Et de la réduction des Monnoyes des Indes à celles de France.

IL faut obſerver d'abord, que tout le trafic dés Indes deçà & delà le Gange ſe fait en *Roupies*, & qu'une roupie vaut preſentement trente ſols de nôtre monnoye ou demi-écu. Mais dans la ſeule Province de Guzerate les *Mamoudis* ont auſſi cours dans le commerce, & un Mamoudi vaut douze ſols.

Les marchandiſes dont je vai donner la liſte ſelon leur prix, ſe reduiſent aux épiceries, aux drogues,aux toiles,tant blanches que teintes, aux cotons filez & aux tafetas.

Il faut ſçavoir enſuite ce que c'eſt que *Mein* & que *Cobit*, dont il ſera parlé pour la vente des marchandiſes.

La *Mein* de Surate eſt un poids qui revient à 34. livres de Paris & cinq onces fortes, & la Mein eſt de 40. *Serres*,& en quelques endroits de 41. c'eſt comme qui diroit 40. livres, mais qui ſont moins fortes que les nôtres. La mein

d'Agra eſt une mein & demie de Surate.

Le *Cobit* eſt une meſure pour toutes les marchandiſes qui ſe doivent meſurer, & il y en a de diverſes ſortes, comme nous avons en Europe de diverſes ſortes d'aunes. On le diviſe par 24. *Taſots*; & comme la plus grande partie des marchandiſes des Indes ſe debite à Surate, voici à côté qu'elle eſt la meſure du quart de Cobit de la ville de Surate diviſé en ſix Taſots.

C'eſt un quart de Cobit de Surate diviſé en ſix Taſots.

INDIGO.

L'Indigo d'Agra ou des villages circonvoiſins coûte la mein, mamoudis. 94 $\frac{1}{2}$

L'Indigo d'Amadabat coûte la mein de 40. ſerres, mamoudis. 45

Amadabat eſt la ville où les Anglois & les Hollandois font teindre leurs toiles & rafiner leur ſalpêtre, & tant pour l'achat que pour la vente il s'y fait un grand negoce.

EPICERIES.

Poivre.

Il y a de deux ſortes de Poivre, l'un dont le grain eſt petit, l'autre dont le grain eſt gros, & que l'on diſtingue d'ordinaire en petit poivre, & gros poivre. Le petit poivre ſe vend dans tout l'Orient auſſi-bien que le gros, & particulierement parmi les Mahometans qui en conſument

beaucoup. Car dans une livre de petit poivre il y a le double de grains que dans la livre du gros, & plus il y a de grains dans le pilau où ils en jettent à poignée, plus ces petits grains paroissent; outre que le gros poivre donneroit trop de chaleur à la bouche.

Le petit poivre vient de Bantam, d'Achem, & de quelques autres lieux vers l'Orient.

Le gros poivre pour la plus grande partie vient de la côte de Malabar; & Tuticorin & Calicut sont les villes où on le va acheter. Il en vient aussi des terres du Roi de Visapour, & la vente s'en fait à Rejapour petite ville de ce Royaume. Les Hollandois qui le vont acheter ne donnent point d'argent; mais ils donnent en échange plusieurs sortes de marchandises, comme du coton, de l'opium, du vermillon & du vif argent, & c'est ce gros poivre que l'on transporte en Europe. Les 500. livres de ce gros poivre ne leur reviennent en troc qu'à 38. reales; mais sur ce qu'ils donnent en troc ils gagnent les cent pour cent. On le peut avoir argent comptant pour 28. ou 30. Reales; ce qui seroit l'acheter de cette sorte beaucoup plus cher que les Hollandois.

Le *Cargamon* est la plus excellente sorte de toutes les épiceries; mais il est trés-rare, & comme il n'en croît que fort peu dans les seules terres de Visapour, on n'en sert en Asie que sur la table des Grands. Les 500. livres de Cargamon se vendent depuis 100. jusqu'à 110. reales.

La *canelle* vient de l'Isle de Ceylan. Autrefois les Portugais en tiroient des terres qui appartiennent aux Rois d'autour de Cochin. Mais depuis que les Hollandois ont pris cette Ville, & qu'ils se sont rendus maîtres de la

côte de Ceylan où croit la canelle, voyant que celle des environs de Cochin leur faisoit tort, parce que n'étant pas si bonne que celle de Ceylan, elle se donnoit à grand marché, ils ruïnerent tous les lieux où elle croissoit; & ainsi il n'y a plus de canelle que celle de Ceylan, qui est presentement entre les mains des Hollandois. Quand les Portugais tenoient cette côte de Ceylan, les Anglois achetoient d'eux la canelle, & payoient pour la mein 50. mamoudis.

Prix des Epiceries que tiennent les Hollandois selon qu'ils les vendent à Surate.

Le clou se vend la mein, mamoudis. 103½

La feüille, ou fleur de muscade la mein, mamoudis. 157½

La noix muscade la mein, mamoudis. 56¼

Ces trois sortes d'épiceries sont les seules que les Hollandois ont entre leurs mains avec la canelle.

Le cargamon la mein, mamoudis. 50

Le poivre long la mein, mamoudis. 15

Bois de poivre long, mamoudis. 4

Le petit poivre fut acheté des Anglois pour le porter en divers lieux de l'Asie la mein, mamoudis. 14

Ils en prirent en quantité d'un Marchand Indien, & à terme de huit mois.

Drogues qui se trouvent dans Surate, & que l'on y apporte des pays Etrangers, avec le prix de chacune, par mein.

Salpêtre rafiné coûte la mein, mamoudis. 7

Sel Armoniac, mamoudis. 20

Gomme laque, mamoudis. 7 ½

Gomme laque lavée, mamoudis. 10

Gomme laque faite en cire d'Espagne, mamoudis. 40

Il y en a de 50. & de 60. mamoudis la mein, & de plus encore quand on y veut ajoûter du musc.

Saffran de Surate qui ne sert que pour la couleur, mamoudis. 4 ½

Borax, mamoudis. 35

Cumin blanc, mamoudis. 8

Cumin noir, mamoudis. 3

Arlet petit, mamoudis. 3

Encens qui vient de la côte d'Arabie, mamoudis. 3

Gingembre, mamoudis. 7

Mira, la bonne s'apelle mira-gilet, mamoudis. 7

Mira-bolti qui vient de l'Arabie, mam. 30

Sucre candi, mamoudis. 18

Caffe, mamoudis. 2

Asutinat, une sorte de graine qui est fort chaude, mamoudis. 1

Fenoüil gros, mamoudis. 3 ½

Fenoüil petit & fort chaud, mamoudis. 1 ½

Oupelote, sorte de racine, mamoudis. 14

Cointre, mamoudis. 5

Auzerout, qui vient de Perse, mamoudis. 120

Aloës Sucotrin, qui vient d'Arabie, mamoudis. 28

Reglise, mamoudis. 4

Vez-Cabouli, sorte de racine, mamoudis. 12

Bois d'Aloës du grand morceau, mamoudis. 200

Bois d'Aloës du petit morceau, mam. 400

Il y a de ce bois d'Aloës, selon qu'il est gras, qui coûte la mein, mamoudis. 4000

PRIX DES TOILES, TANT BLANCHES QUE DE COULEUR.

Toiles blanches.

BAffetas, ou piece de toile qui ſe font aux environs de Surate, comme à Brouta, Baroche, Renonſari & autres lieux, ſont de 21 Cobits, étant crûs, & étant lavé, de 20 Cobits. Ceux de Brouta ne ſont que de 20 Cobits étant crûs, & de 19 $\frac{1}{2}$ Cobits étant lavez. Ils ſont tous d'une même largueur, à ſçavoir de 22 Taſots. Voici le prix des differens baſfetas ou pieces de toile, & il n'y en a point de plus bas ni de plus haut.

Piece de toile coute, mamoudis.	$2\frac{7}{8}$
Piece coute, mamoudis.	3
Piece coute, mamoudis.	$4\frac{1}{4}$
Piece coute, mamoudis.	5
Piece coute, mamoudis.	6
Piece coute, mamoudis.	$6\frac{1}{2}$

Bafetas larges ou Dotis, larges de 31 à 32 Taſots, & qui tire vingt Cobits. Voicy leurs differens prix ſelon leur qualité.

Piece coute, mamoudis.	5
Piece coute, mamoudis.	6
Piece coute, mamoudis.	$7\frac{1}{4}$
Piece coute, mamoudis.	12

Si ces toiles n'étoient pas aſſez larges & aſ-

sez fines, on les peut faire & plus larges & plus fines. On en fait d'autres de 20 Cobits de long & de 22 Tasots de large, qui coûtent les unes 300. les autres 400. & 500. & quelques-unes jusqu'à 1000. mamoudis. Mais les Anglois & les Hollandois n'en veulent point emporter de si cheres. Voici la liste des sortes qu'ils emportent jusqu'à 12. & 16. mamoudis.

Autres sortes de toiles qui se font aux environs de Masulipatan sur les terres du Roi de Golconda, & ces pieces s'apellent Betilles. *Voicy leurs differens prix.*

Piece ou *Betille* coute, mamoudis.	2 ½
Piece coute, mamoudis.	5
Piece coute, mamoudis.	9 ½
Piece coute, mamoudis.	12
Piece coute, mamoudis.	16

Il faut remarquer, que plus vous lavez ces sortes de toiles, plus elles deviennent belles & pressées. Mais c'est tout le contraire pour celles qui viennent d'Agra, plus on les lave, plus elles deviennent laides & pleines de duvet; elles ne font point de profit, & elles sont incontinent rompuës.

Toiles de couleur.

POur ce qui est des toiles de couleur, noire, bleuë, rouge, ou autres, on prend les Baffetas, comme l'on veut, fin ou gros. Ils coutent teints ou à teindre autant l'un que l'autre; & pour teindre chaque piece, la battre, la plier, mettre la chape, & pour le papier où on l'envelope, on donne un mamoudi & demi.

Les chites ou pieces de Brampour coûtent la piece, mamoudis. 2 ¾

Chites de Seronge longues de 16 Cobits, coutent la piece, mamoudis. 9

Mais il faut remarquer qu'il y a des chites à tout prix, à sçavoir de 30. & 40. mamoudis la piece.

Cotons filez, dont voici les differens prix, & ils se vendent à la mein, c'est-à-dire au poids.

Coton filé, la mein, mamoudis. 15
Coton filé, la mein, mamoudis. 20
Coton filé, la mein, mamoudis. 25
Coton filé, la mein, mamoudis. 35
Coton filé, la mein, mamoudis. 55
Coton filé, la mein, mamoudis. 400
Coton filé, la mein mamoudis. 700

Il faut remarquer que de ce coton filé qui coûte 400. mamoudis la mein, les Indiens en font des Bafetas de 30. & 32. mamoudis la piece; & de celui de 700. mamoudis ils en font des baffetas de 80. & 100. mamoudis la piece.

TAFETAS.

Voici les differentes sortes & les differens prix.

Tafetas, la piece 15. Cobit de long, coute, mamoudis. 14

Cotoni de soye la piece de 9 Cobit, coute la piece, mamoudis. 18

Cotoni de soye & or, & de soye & argent, coute la piece de soïe & or, mamoudis. 13 & 14

La piece de soye & d'argent, mamoudis.

Atelas, la piece de 9 Cobits, mamoudis. 21

Allega Baroche, coute la piece, mamoudis. 18

Trois pieces de gentillesse, faites d'herbes filées; mais qui se coupe aisément, les trois pieces coutent, mamoudis. 20

On croiroit que ces tafetas sont faits de soye, mais ce sont les mouches qui filent cela sur les arbres, comme le ver fait la soye. Cela se fait en Bengale & à Mosambique.

Toutes les marchandises qui viennent d'Agra à Surate, tant pour remises de lettres de change à 5. pour cent, que pour emballage, voitures & droits de chemins, selon leurs differentes qualitez, vont de 15. jusqu'à 20. pour cent.

Tout l'or & l'argent, tant en lingots que monnoyé, qui entre à Surate, paye 2. pour cent. Le Marchand fait ce qu'il peut pour éviter de payer cette Doüane; mais quand on le découvre, il en est quitte en payant le double, & rien au-delà. Les Princes ont bien voulu aller jusqu'à la confiscation de toute la somme; mais les gens de la Loi s'y sont opposez, & ils soûtiennent que Mahomet défend absolument toutes Doüanes, & tout interêt d'argent.

Monnoyes Etrangeres, tant d'or que d'argent, qui ont cours dans le Commerce des Indes.

IL y a differentes sortes de Réales, qui doivent peser les unes 73. vals, les autres 77. Voici les prix ausquels elles ont été venduës en l'année 1665. & d'ordinaire, c'est un même cours.

Les Réales suivantes doivent peser 73. vals, & ne pesant pas, il faut supléer au défaut.

La Réale d'Espagne vieille, les cent pour Roupies. 215 ¼

Réale seconde, les cent pour roupies. 212 $\frac{1}{4}$
Réale nouvelle, les cent pour roupies. 208 $\frac{1}{4}$

Les Richdales suivantes doivent peser 77. vals, à sçavoir la Richdale de Flandre, & les Richdales d'Allemagne, de Pologne, de Danemarck, de Suéde, de Suisse & de Geneve, & si elles ne pesent 77. vals, il faut faire bon le poids.

Richdales de Flandres, les cent pour roupies. 214

Richdales d'Allemagne, de Pologne, de Suede, &c. les cent pour roupies. 216 $\frac{1}{4}$

La Reale vieille se connoît, lors qu'il n'y a point de chapelet autour.

La Reale seconde est de deux sortes, l'une avec le chapelet dont les grains sont fort gros, & l'autre n'a point de chapelet, mais elle a la croix faite de cette maniere.

La Réale nouvelle a un chapelet autour; mais les grains en sont fort petits. Elles ont toutes la croix faite de cette maniere.

Prix des especes d'or.

Tous les Ducats d'or qui se font en Europe, soit dans l'Empire d'Allemagne, soit en Hongrie, Pologne, Danemarc, Suede, aux Pays-bas & à Venise, doivent peser 9 vals & $\frac{5}{16}$ d'un Carat, sinon il faut suppléer au défaut. Les Indiens ont un poids de cent ducats, & si les cent ducats ne pesent pas, on ajoûte ce qui manque. Toutes ces sortes de ducats valent 9. mamoudis & 3. Pechas. Ceux de Venise valoient autrefois deux Pechas de plus que les autres, parce qu'on les croyoit alors de meilleur or; mais depuis quelques années on a

trouvé le contraire, & aujourd'hui on ne les veut pas même au prix des autres.

Le nouveau Jacobus vaut 22 mamoudis.

Pour ce qui est des Loüis d'or, des pistoles d'Espagne & d'Italie, & autres especes d'or, de l'or en œuvre, comme chaînes d'or & autres ouvrages, & de l'or ou de l'argent en lingot, on le paye selon le titre. Mais quand le Marchand peut avoir de l'or ou de l'argent en lingot, il y a plus de profit; car on ne perd pas la fabrique de la monnoye.

Du change ordinaire dans les Indes.

Tant sur les terres du Grand Mogol, que sur celles du Roi de Golconda, voici comme les changes vont d'ordinaire pour Surate.

De Labor à Surate, de 7 à ½ pour cent.

De Janabat & d'Agra, de 4 à 5.

D'Amadabat, d'un jusqu'à un & ¼.

De Bendale, de Patna, de Casembazar & d'Ougouli, qui sont les lieux où l'on va prendre les soyes, les sucres, les toiles & le Borax, de 8 à 9 pour cent.

De Golconda & des lieux circonvoisins, où l'on prend les toiles & diamans, de cinq à six pour cent. Et pour Goa quatre pour cent.

De la nature des presens qu'il faut faire aux Princes Mahometans de l'Asie, dans les Etats desquels une Compagnie, ou un Marchand particulier prétend de négocier.

J'Ai dit plus haut, que le premier & principal fondement d'une Compagnie de Commerce, est que l'argent ne manque point, & de prendre bien ses mesures de ce

côté-là. Mais il y en a encore un autre qui n'eſt pas moins neceſſaire, qui eſt de ſe rendre d'abord favorables les Rois & leurs principaux Miniſtres dans le païs où la Compagnie veut trafiquer. Pour acquerir leur bienveillance, il eſt inutile de recourir à d'autres moyens qu'à de beaux preſens; car outre que c'eſt la coûtume generale de toute l'Aſie, de n'aborder aucun Prince ni grand Seigneur les mains vuides, ils aiment fort qu'on leur donne; & tiennent pour un affront, ſi un Etranger les vient ſaluër ſans leur rien offrir.

Mais ce n'eſt pas encore aſſez que de leur faire un preſent, il faut connoître leur goût, & faire en ſorte que le preſent leur ſoit agreable. Sur quoi il faut remarquer comme une maxime generale, que les Mahometans eſtiment impur & ſoüillé tout ce qui part de la main des Chrétiens, & qu'ils ne ſe ſervent jamais d'aucune choſe qu'ils puiſſent acheter d'eux ou recevoir en preſent, qu'ils ne l'ayent lavée deux ou trois fois. Que ſi la choſe ne ſe peut laver ſans être gâtée, ils la mépriſent & la rejettent comme étant inutile à leur uſage, quelque précieuſe qu'elle pût être d'ailleurs. La Compagnie Angloiſe ayant un jour preſenté, ſoit en ſon nom, ſoit au nom du Roi d'Angleterre, un caroſſe trés-riche au Roi de Perſe, aprés qu'on l'eut fait laver & nettoyer pluſieurs fois, le Roi Cha-ſefi qui regnoit alors, étant jeune & moins zelé pour la Loi que les Princes ne le ſont d'ordinaire dans un âge plus avancé, entra enfin dedans une ſeule fois au bout de deux ou trois mois, & ne fit que le tour de la place d'Iſpahan, aprés quoi le caroſſe demeura inutile pour toûjours, & chacun avec le temps en prit un lambeau. Le

Roi s'y déplût d'abord, & dit qu'en se faisant traîner dans cette machine, il ne pourroit pas voir à la guerre ceux qui viendroient l'attaquer. Le Grand Duc de Moscovie s'avisa aussi de lui faire present d'un carosse, mais il en fit encore moins d'état, & n'entra jamais dedans.

J'ai vû le riche & magnifique carosse que la Compagnie Françoise a envoyé en present au Grand Mogol; mais je doute fort qu'il en ait été bien reçû, ni qu'il ait jamais voulu s'en servir, parce que pour ôter la soüillure que les Mahometans croyent, comme j'ai dit, être attachée à tout ce qui part des mains des Chrétiens, on ne l'aura pû laver sans le gâter. Je suis bien persuadé qu'un joyau qui n'auroit coûté que la moitié de la somme qu'ont coûté à la Compagnie le carosse & la chaise qui l'accompagnoit, auroient été un present infiniment plus agreable au Grand Mogol, ou au défaut d'un joyau, si on n'avoit pû en recouvrer, un bassin de roupies d'or, montant à la somme dont on auroit voulu lui faire present.

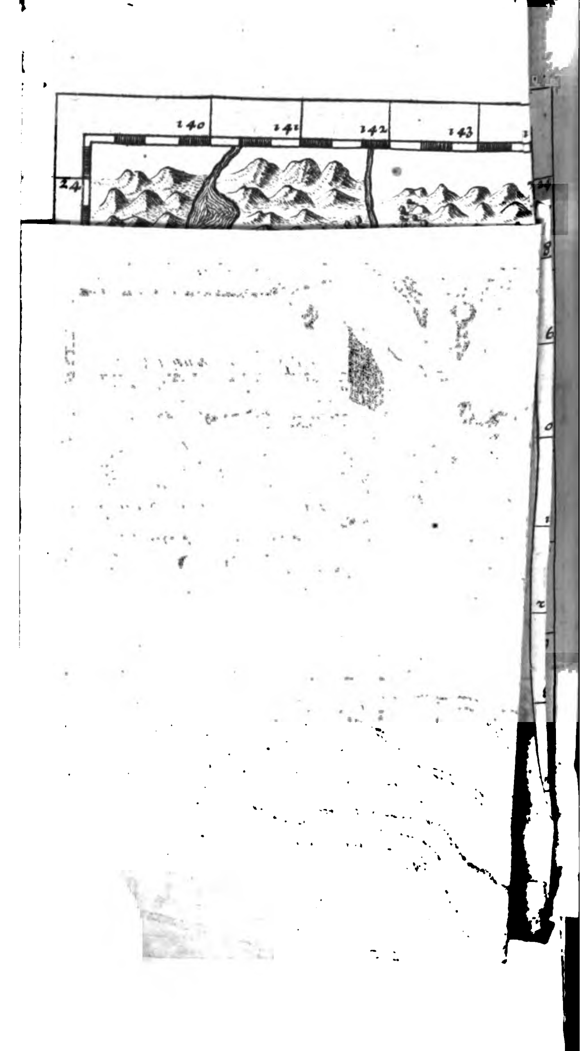
La Compagnie Angloise fit present un jour au Grand Mogol, d'une *Simiane*, qui est une grande piece qu'on tend au devant d'un pavillon, afin que ceux qui sont à la porte, soient à l'abri des pluyes & du Soleil. Cette piece étoit magnifique & extraordinairement riche; mais parce que c'étoit un ouvrage des Chrétiens, & que pour s'en servir il l'auroit falu laver, & par consequent gâter la broderie, on ne fit nul état de ce present. Les joyaux même que les Chrétiens vendent ou donnent aux Princes Mahometans, sont lavez deux ou trois fois avant qu'ils s'en servent, mais sans se gâter. Et c'est par cette raison qu'une belle per-

le, ou qu'un autre joyau d'une belle pierre ou de plusieurs pierres, sont les presens que ces Princes aiment le plus, les pouvant aisement purifier, pour s'en servir sans scrupule. Ces presens, dis-je, leur sont de beaucoup plus agreables, quoi-qu'ils soient des productions de l'Orient, & qu'il semble que naturellement les hommes font plus d'état des richesses étrangeres. Mais la perle vient aussi des Indes Occidentales, & même il s'y en trouve de plus grosses que dans l'Orient.

Remarque touchant les Courtiers des Indes.

Les Courtiers des Indes, sont d'ordinaire comme les Chefs de leurs familles, dont ils ont tout le bien entre les mains pour le faire valoir. On choisit pour cela ceux qui ont tout ensemble le plus d'âge & le plus d'experience, afin de pouvoir bien procurer les avantages de toute la parenté, étant comme les Dépositaires & les Tuteurs de ses biens. Tous les soirs aprés qu'ils sont revenus de leurs affaires, & que selon la coûtume des Indiens qui ne soupent point, ils ont mangé quelque douceur, & bû une tasse d'eau, les plus vieux de la parenté s'assemblent au logis du Courtier, qui leur rend compte de ce qu'il a négocié ce jour-là, & ils tiennent conseil ensemble de ce qu'il dévra faire à l'avenir. Sur tout on l'exhorte à prendre bien garde à ses affaires, & à tromper plûtôt que d'être trompé.

Fin du troisiéme Livre.



140
141
142
143
24

LATION NOUVELLE SINGULIERE ROYAUME DE UNQUIN,

AVEC

SIEURS FIGURES

T LA CARTE DU PAYS.

RE QUATRIE'ME.

CHAPITRE I.

urs général du Royaume de Tunquin, de quelle maniere l'Auteur en a eu la connoissance.

E Royaume de Tunquin a été long-temps inconnu aux peuples de l'Europe, & ceux qui nous en ont écrit des re-ons n'ont pas bien reconnu le païs, ou ils ont pas eu des memoires assez fidelles. Ce pas que je les veüille censurer; mais je

dis seulement que celle que je donne ici au public tirée des memoires de mon frere, que je menai avec moi dans le second voyage que je fis aux Indes, & qui a fait onze ou douze voyages de Batavia, de Bantam & d'Achem, au Tunquin : J'en ai aussi recüeilli d'autres des Tunquinois avec lesquels j'ai eu plusieurs conversations pendant le tems que j'étois en Batavia & en Bantam, où ils viennent faire leur principal négoce; & ce qui m'en a donné les plus grandes lumieres, c'est que ces négocians aménent toûjours avec eux quelques Bonzes qui sont leurs Prêtres, & aussi quelques gens de lettres pour aprendre à leurs enfans à lire & à écrire; car quand ils font des voyages en mer ils ménent toutes leurs familles; c'est de ces Bonzes & de ces gens de lettres que j'ai tiré plusieurs memoires qu'ils me donnoient agreablement, parce qu'ils étoient fort aises d'aprendre aussi de moi la maniere du gouvernement de nôtre France; & comme je n'ai jamais été dans mes voyages sans avoir un Atlas & plusieurs cartes particulieres, ils étoient ravis quand je leur montrois comme le monde est composé, & ses differens Etats & Royaumes.

Ce qui donne le plus de plaisir au Lecteur dans ces sortes de relations, est la persuasion qu'il peut avoir qu'elles sont fidéles, & qu'elles partent d'un homme sincere & qui n'a pas dessein de les abuser. Mon frere qui étoit un homme hardi & intriguant, & qui aimoit à voyager comme moi, aiant oüi dire aux Indes beaucoup de belles choses du Roiaume de Tunquin resolut d'y aller; & comme il avoit un don particulier pour apprendre les langues en peu de temps, la langue Malaye lui fût bien-tôt assez familiere, qui est celle des sçavans en

ces quartiers de l'Asie, comme la Latine dans nôtre Europe. Il apprit que la soye, le musc, & autres marchandises de cettte nature étoient à beaucoup meilleur marché en ce païs-là qu'en tous les païs voisins, & que même le négoce s'y faisoit avec bien plus de fidelité. Sur cette instruction il équipa un vaisseau avec lequel il y a fait heureusement ses voiages.

Il portoit toûjours avec soi une bonne somme d'argent, & de plus il se munissoit de quantité de petits ouvrages curieux, pour en faire present au Roi & aux principaux de sa Cour, selon la coûtume generale de tous ces païs Orientaux, où il ne faut jamais se presenter devant les Princes ni les Grands Seigneurs avec les mains vuides. De cette maniere il fut bien reçû dés la premiere fois qu'il aborda en ce païs, & le Doüanier qu'il fut saluër d'abord, & qui lui sçût bon gré du present qu'il lui fit d'une horloge à contre-poids, d'une paire de pistolets, & de deux tableaux qui representoient deux courtisanes, alla aussi-tôt en donner avis au Roi. Ayant eu ordre de se rendre à la Cour, & venant saluër ce Prince, tout le monde fut surpris de voir un étranger si éloigné de son païs parlant si bien la langue Malaye. Le Roi lui fit un trés-bon aceuil, & reçût fort agreablement le present qu'il lui avoit apporté. C'étoit une trés-belle épée, dont la garde & la poignée étoient d'or couverte de rubis & d'émeraudes, la lame large de deux doigts ne tranchoit que d'un côté, comme sont celles des Tunquinois. Cette épée étoit suivie d'une paire de pistolets garnis d'argent; d'une selle de cheval à la Persienne en broderie d'or & d'argent avec la bride; d'un arc avec le carquois & les fléches; & de six tableaux

de même nature que ceux qu'il avoit donnez au Doüanier. Toutes ces choses plûrent fort au Roi, qui tira aussi-tôt l'épée hors du fourreau pour la mieux considerer. Ensuite un de ses fils l'ayant prise, essaya si elle viendroit aussi-bien à sa main que celles de leur païs, & se mit en posture comme s'il eut voulu allonger un coup. Mon frere voyant que ce jeune Prince s'y prenoit de bonne grace, mais à la maniere du païs, dit au Roi que s'il lui plaisoit il montreroit au Prince comme cet exercice se faisoit en France; dequoi le Roi témoigna qu'il en étoit bien content. Car s'il m'est permis de dire d'un frere ce qui en étoit, outre qu'il étoit assez bien fait, & qu'il avoit une belle disposition de corps, il n'avoit jamais guére trouvé d'homme dans les sales d'armes qu'il n'eût batu, & il s'étoit plû dans sa jeunesse à frequenter les Academies où il n'avoit pas perdu le temps.

Voilà de quelle maniere se passa cette premiere entrée à la Cour, car il fit plusieurs fois le voyage de Tunquin, & à toutes les fois qu'il retournoit, on lui faisoit de plus en plus des caresses. Ce qui acheva de le mettre tout à fait bien dans l'esprit du Roi & des principaux Seigneurs, est la complaisance qu'il avoit de joüer avec eux & jusqu'à de grosses sommes, de maniere que comme il étoit hazardeux il en fut dans un voyage pour plus de vingt mille écus de perte. Mais le Roi qui étoit genereux ne voulut pas qu'il la souffrit, & lui fit quelques presens qui la repareren. Ainsi dans le long sejour que mon frere fit en Tunquin, & avec les habitudes qu'il eut à la Cour, & le negoce qu'il fit dans le Royaume, comme il étoit curieux de tout sçavoir, il lui

fut aisé de s'instruire bien particulierement de toutes choses, & c'est sur ses memoires que j'ai dressé cette relation. Mais je puis dire que j'ai travaillé aussi sur les miens propres, par l'entretien que j'ai eu souvent à Batavia & à Bantam avec quantité de Tunquinois qui y viennent pour negocier, & que je regalois exprés pour m'instruire de leurs coûtumes & & de leurs ceremonies. Ils souhaitoient aussi que je les entretinsse reciproquement des nôtres; je remarquois qu'ils prenoient plaisir à écouter ce que je leur faisois dire, que de même qu'en leur païs, la Noblesse en France s'acqueroit par la vertu & les belles actions, soit dans les armes, soit dans les négociations dans les païs étrangers, où l'on a rendu quelque service considerable à l'Etat. Que l'étude des belles lettres faisoit aussi parvenir aux plus hautes charges de Judicature, & donnoit entrée aux gens capables jusques dans le Conseil secret du Roi; ce qu'ils trouvoient avoir beaucoup de rapport avec les loix & les coûtumes de leur païs, comme il se verra ensuite.

Voilà sur quels fondemens cette relation est appuyée. Elle est fidelle & assez exacte, & ce beau Royaume, dont l'on a parlé jusqu'à cette heure avec assez d'obscurité & d'incertitude, sera dépeint tel qu'il est, sans qu'aucune consideration me puisse porter à dire des choses autrement qu'elles m'ont été connuës.

Pour observer un bon ordre dans cette relation, & conduire pied à pied le Lecteur à une parfaite connoissance de ce Royaume, je parlerai premierement de son assiette, de son étenduë & de son climat. Puis je viendrai à sa qualité, à ses richesses, & à son commerce, qui sont les trois sources des forces des Etats.

Aprés j'exposerai les mœurs & les coûtumes des peuples, soit dans l'œconomie particuliere, soit dans la societé civile, comme dans leurs mariages, leurs visites & leurs festins. Je ferai ensuite paroître les gens de lettres, entre lesquels je n'oublierai pas les Medecins, ni l'objet de leur art, c'est-à-dire les maladies qui regnent le plus en ce païs-là. Je traiterai de l'origine, du gouvernement & de la police du Royaume de Tunquin, de l'état de la Cour, de l'avenement des Rois au trône & de leur pompe funebre, & en dernier lieu de la Religion de l'Etat. Ainsi je réduirai toute cette relation à quinze chapitres. Les cinq premiers seront pour la description naturelle de ce Royaume; les cinq qui suivront pour la description morale, & les cinq derniers pour la description politique; ce qui est ce me semble le meilleur ordre qu'on puisse tenir en des matieres de cette nature. Au reste, cette relation est comme une suite de celles que j'ai déja données de mes voyages de Perse & des Indes, & elle servira à éclaircir plusieurs choses touchant le commerce.

J'ose me promettre que la carte du païs, & les figures tirées aprés des desseins faits sur les lieux, ne contribuëront pas moins au divertissement du Lecteur, qu'à l'intelligence de la matiere qu'elles expliquent.

CHAPITRE II.

De l'assiette & de l'étenduë du Royaume de Tunquin.

IL y aura moins dequoi s'étonner, que nos prédécesseurs ayent si peu eu de connoissance de ce Royaume, si l'on considere qu'ayant

fait autrefois une portion considerable de celui de la Chine, ses peuples de même que les Chinois se sont toûjours tenus enfermés dans leurs limites, sans se soucier d'avoir aucun commerce avec les autres peuples, qu'ils méprisoient & qu'ils estimoient barbares comme gens venus d'un autre monde;mais aujourd'hui qu'ils voyent que les étrangers les viennent trouver dans leurs païs, ils commencent à connoître que les autres peuples sont aussi bien policez qu'eux, & l'envie leur a aussi pris de venir faire le commerce aux païs étrangers,comme je les ai vû en Batavia & en Bantam, s'humanisant avec tout le monde d'une maniere fort honnête. L'on croiroit que le climat de ce Royaume devroit être chaud; il est neanmoins fort temperé tant à cause de la quantité des rivieres qui arrosent le païs & envoyent toûjours quelque fraîcheur, que par les pluyes qui tombent dans leurs saisons; ce qui arrive ordinairement dans toute la Zone-torride, comme j'ai remarqué dans mes voyages des Indes; ainsi il ne sera pas mal-aisé de croire que le païs est bon & fertile, & par conséquent des plus peuplez, dequoi il sera parlé au chapitre suivant.

A l'Orient ce Royaume touche la Province de Canton, l'une des meilleures de la Chine.

A l'Occident il confine avec le Royaume de Brama.

Au Septentrion il est borné par deux autres Provinces de la Chine, Junnan & Quansi.

Au Midi il a la Cochinchine & le grand Golfe de même nom.

Pour revenir au climat de ce païs, l'air y est si doux & si temperé, qu'il semble que toute l'année ne soit qu'un printemps continuel. On

n'y a jamais vû ni nége ni glace, les arbres n'y sont jamais sans feüillages, la peste, la goute, la pierre, & autres maladies si communes en Europe, sont entierement inconnuës aux Tunquinois. Il n'y a que deux vents qui partagent entre eux toute l'année, l'un qui vient du Nord, & l'autre du Sud, & chacun regne six mois. Le premier rafraîchit tellement la terre, qu'il n'y a rien alors de si delicieux que le sejour de Tunquin. L'autre commence à souffler depuis la fin de Janvier jusqu'à la fin de Juillet, & les deux derniers mois sont les mois des pluyes. Ce qu'il y a de fâcheux, tant en ce païs-là qu'en d'autres endroits des Indes, est que d'ordinaire de sept ans en sept ans il se leve des vents furieux appellez Ouragans, qui abbattent les maisons, arrachent les arbres, & font d'étranges dégâts. Ils ne durent communément que vingt-quatre heures; & ne se font guere sentir que sur les mers du Japon, de la Chine, de la Cochinchine, de Tunquin & des Manilles, & tourmentent rarement les autres mers.

Les Astrologues de ces quartiers-là croyent que ce vent tempestueux & terrible prend naissance des exhalaisons qui se forment dans les mines du Japon. Comme ce vent se rend tout d'un coup impétueux, quand il surprend un vaisseau en mer, les Pilotes n'ont point trouvé de meilleur expedient que de couper promptement les mats, afin qu'il ait moins de prise.

Dans cette belle étenduë de païs, qui égale presque celle de la France, on compte plusieurs Provinces dont les limites ne nous sont pas fort connus, les Tunquinois n'étant pas grands Geographes, & n'ayant pas été aussi

fort

fort curieux d'écrire les Annales de leur nation. Mais de plus habiles d'entr'eux m'assûrerent toutefois à Batavia, que tant Villes que Bourgs il y en avoit dans le Royaume prés de vingt mille. Ils ajoûtoient qu'il y en auroit bien davantage, n'étoit que de même que les Cochinchinois leurs voisins ils aiment fort l'eau, où ils demeurent plus volontiers que sur terre, & l'on void en effet la plûpart de leurs rivieres couvertes de bâteaux qui leur servent de maisons, & qui sont fort propres, bien qu'ils y tiennent aussi leur bétail. Il est temps de venir à la qualité du terroir, & de voir ce qu'il produit pour la nourriture de ces peuples.

CHAPITRE III.

De la qualité du Royaume de Tunquin.

CE Royaume pour la plus grande partie est un païs uni, qui se releve de fois à autre en des côteaux agreables; Ses plus grandes montagnes sont vers le Nord. Il est arrosé de plusieurs rivieres qui l'entrecoupent, entre lesquelles il y en a qui portent de grandes galéres & grosses barques; ce qui leur est fort avantageux pour leur negoce. Dans tout ce Royaume il n'y croît toutefois ni bled ni vin, parce que, comme j'ai dit, il manque de pluye, qui n'y tombe qu'aux mois de Juin & Juillet; mais d'ailleurs il y vient une grande quantité de ris, qui est la principale partie de la nourriture des peuples, non-seulement au Royaume de Tunquin, mais aussi dans la plus grande partie des Indes; ce ris sert aussi pour

leur boisson, & ils en font même de bonne eau-de-vie. Ils ont d'excellens fruits & fort differens des nôtres, aussi-bien que les arbres qui les portent. Les plus considerables sont le palmier, le goyavier, le papager, & l'araguer. Le palmier porte-là ses fruits plus gros qu'en pas un lieu de l'Asie; la noix de la grosseur de la tête d'un homme, & sa figure comme une noix de cocos, l'écorce est fort dure, & quand on ouvre ce fruit on trouve une chair blanche comme la nége; le goût approche de celui de nos amandes, & dans chacun de ces fruits il y a environ deux grands verres d'une liqueur, qui est trés-rafraîchissante & trés-agreable à boire. Le goyavier a beaucoup de ressemblance avec le laurier, & il y en a de deux sortes; l'un porte des pommes vertes au-dehors, & rouges au-dedans; mais celles de l'autre dont on fait plus de cas, tirent sur le jaune au-dehors, & sont blanches au-dedans, & du haut du fruit sort comme un petit bouquet; sa chair est pleine de pepins plus petits que les grains de nos grenades; & si on le mange avant qu'il soit meur, il resserre le ventre, au lieu que dans sa parfaite maturité il fait un effet contraire. Autrefois cette sorte de fruit étoit inconnuë au Royaume de Tunquin; mais depuis que les Portugais se furent postez à Macao ils y en porterent, & il s'est beaucoup multiplié. Le papager porte un fruit qui a beaucoup de rapport avec un petit melon, & dont le goût est délicieux. L'araguer croît haut & droit comme un mât de navire, ne portant des branches qu'au sommet, ce qui lui fait comme une couronne; son fruit ressemble à la noix muscade, mais il est un peu plus rond. Tous ces peuples cassent cette noix,

& en mâchent les morceaux avec des feüilles de betlé, y mêlant un peu de chaux; ce qui leur tient les dents nettes, leur rend les lévres vermeilles, & empêche qu'ils n'ayent l'haleine mauvaiſe. Ils ont de deux ſortes de figues, les unes ſemblables aux nôtres, les autres comme celles que l'on appelle figues d'Adam, qui ſont longues comme le doigt. On void encore en ce païs-là un arbre qui reſſemble fort à nos ſaules, & qu'ils apellent l'arbre de poudre, parce que de ſon bois on fait du charbon, & de ce charbon de la poudre dont on ſe ſert à la guerre. Le jamboger eſt un autre arbre fort haut, qui porte beaucoup de fruit de la groſſeur d'une petite citroüille; le fruit eſt tout plein de grains comme la grenade, fort agréable & rafraîchiſſant, & ces peuples en mangent beaucoup durant les chaleurs. Ils ont auſſi ſur les grands chemins quantité d'arbres plantez pour la commodité des voyageurs, afin qu'ils ſe puiſſent repoſer à l'ombre. Et il y a tel de ces arbres ſous lequel deux ou trois mille perſonnes ſe peuvent ranger, comme eſt celui d'Ormus ou du Bander Abaſſi, que j'ai dépeint dans mes relations de la Perſe, & dont pluſieurs autres voyageurs ont fait mention. Quand les branches de cet arbre ſont de dix à douze pieds de long, il en ſort d'autres petites branches qui tendent en bas, & qui peu à peu gagnant la terre, entrent dedans & prennent racine; ce qui ſert aprés comme de ſuport & de pilier pour ſoûtenir les maîtreſſes branches. Il y en a de plus de trois cens pas de long, & qui de douze en douze ou de quinze en quinze pas ont de ces ſupports. Son fruit eſt de la groſſeur d'une de nos groſſes noix, la peau en

eſt rouge & le dedans n'eſt rien qu'une graine comme du millet. Il n'y a que les chauve-ſouris qui en mangent, & elles font auſſi d'ordinaire leurs nids ſur ces arbres. Je dirai en paſſant, & de peur d'oublier dans un autre endroit, que ces chauve-ſouris ſont de la groſſeur d'un bon poulet, & qu'une de leurs aîles eſt longue de plus d'un pied & demi de Roi. Elles ne branchent pas comme les autres oiſeaux; mais on les void tout le jour pendus aux branches de ces arbres, où elles s'acrochent par les pieds, la tête pendant en bas. Elles ont à chaque aîle ſept ou huit croches, de maniere qu'en les tirant d'un coup de fuſil elles ne tombent pas en terre, mais demeurent toûjours acrochées par quelque endroit, & l'on diroit de loin que ce ſont de groſſes poires qui ſont ſur l'arbre. C'eſt un grand ragoût pour les Portugais; & ils quitteroient des poulets pour en manger. Il eſt vrai que la chair en eſt extraordinairement blanche, & quand elles ſont jeunes elles ſont fort délicates. Il m'eſt arrivé par deux fois d'en manger avec les Portugais qui croioient me faire un grand régal, & j'avouë que ſi je ne l'euſſe pas ſçû j'aurois peut-être crû manger des poulets. Pendant que je ſuis en train de parler des ragoûts du païs, je dirai ici deux mots d'un eſpece de manger aſſez ſingulier pour y tenir ſa place. Ce ſont des nids d'oiſeaux qui ne ſe trouvent qu'en quatre Iſles qui ſont vers la côte de la Cochinchine, & qui ſont marquées ſur la Carte A, B, C, D. Ces oiſeaux ſont environ de la groſſeur d'une irondelle, & compoſent leurs nids d'une matiere qui n'eſt ni tout-à-fait opaque ni entierement tranſparente: elle eſt de la ma-

niere des oignons, c'eſt-à-dire, de pluſieurs pelures les unes ſur les autres qui forment un nid d'une eſpece de gomme, qui ſe délaye dans l'eau tiéde, & qui entre dans tous les ragoûts & ſauces qui ſe font pour la viande & pour le poiſſon. Il ſemble en mangeant les choſes qui en ſont aſſaiſonnées, que ces nids ſoient compoſez de tous les aromates qui ſont dans l'Orient; ils ſont gros environ comme nos nids d'irondelles. Il s'en tranſporte par toutes les Indes, & même en Hollande pour la curioſité, mais principalement au Tunquin, qui confine, comme j'ai dit, avec la Cochinchine, d'où vient ce rare ragoût, qu'un de nos Traducteurs de relations modernes, ne pouvant s'imaginer que des nids d'oiſeaux ſe pûſſent manger, a cru que l'Auteur de la relation qui eſt Italien, a voulu dire nichée lors qu'il a écrit *nido* parlant de ces nids ſinguliers. Non-ſeulement j'en ai aporté en France, & en ai preſenté à des perſonnes de la premiere qualité; mais j'ai ici pour garands de la verité, de mes amis qui en ont aporté de Hollande, dont l'un eſt Monſieur de Villermont, dont le nom eſt celebre pour les grands voyages qu'il a faits dans les Indes de l'Occident. Lui & tous ceux qui en ont mangé, conviennent avec moi, que toutes les épiceries enſemble ne font pas l'effet que fait un de ces nids, pour l'aſſaiſonnement des mets où l'on les employe.

Proche de ces quatre Iſles où ſe trouvent ces nids d'oiſeaux, il y en a cinq autres qui ſont marquées dans la Carte 1,2,3,4,5. Dans ces cinq Iſles il y a une ſi grande quantité de tortuës & ſi excellentes à manger, que les Tunquinois & Cochinchinois ne croient pas

avoir été bien traitez à un banquet où l'on n'en a point servi. Ces deux nations en sallent une prodigieuse quantité, qu'ils transportent aux païs étrangers,& en font un grand négoce, & le plus grand sujet des guerres que se font ces deux Nations, vient de ce que les Cochinchinois ne veulent pas que les Tunquinois en viennent prendre, disant que ces Isles & cette mer leur apartiennent. Ce n'est pas seulement pour la viande, mais c'est aussi pour l'écaille qui fait un des grands négoces de l'Asie. Enfin, ces tortuës font le même effet entre ces deux Nations, comme fait la pêche du hareng entre les Anglois & les Hollandois.

Le Tunquin a aussi quantité d'ananas & d'orangers. Il y en a de deux sortes, les unes n'excedent pas la grosseur d'un abricot, les autres passent celles de nos oranges de Portugal, dont les unes & les autres ont le même goût; & ont ce fruit six mois de l'année. Ils ont de même de deux especes de citrons, les uns jaunes, & les autres verts; mais les uns & les autres si aigres,qu'ils n'en pouroient manger sans se gâter l'estomach. Ils ne leur sont pas toutefois inutiles, & ils s'en servent comme l'on fait ici de l'eau-forte à nettoyer le cuivre, le laiton, le fer, & autres métaux, quand ils les veulent dorer,comme aussi pour les teintures, & sur tout pour les teintures en soye. Ils s'en servent encore pour leurs lessives,& cela rend le linge parfaitement blanc & en ôte toutes les taches. Dans tous les Etats du Grand Mogol on se sert de ce jus de limon pour les toiles de coton, & de-là vient qu'elles sont si blanches que souvent cette grande blancheur ébloüit la vûë.

Il se fait quantité de soye au Royaume de Tunquin, & tous ceux du pays, tant riches que pauvres, s'en font des habits. Les Hollandois que pour leur negoce se fourrent par tout où il y a du gain à esperer, en enlevent tous les ans une telle quantité, qu'à present elle fait la plus grande partie de celle qu'ils négocient au Japon, au lieu qu'auparavant ils alloient prendre les soyes de Perse, de Bengale, ou de la Chine. Ils en prennent bien encore aujourd'hui en tous ces lieux-là, mais ils les transportent en Hollande. Je parlerai de leur commerce au Japon, & de la perte qu'ils ont faite de l'Isle Formosa, dans un Traité que je donnerai à part de la conduite des Hollandois en Asie.

Pour ce qui est des fleurs dont l'odeur soit agréable, les Tunquinois n'en ont guére que d'une sorte, qu'ils appellent *Fleur de Baguc.* Elle vient comme un gros bouquet, & les branches de l'arbrisseau qui la porte, s'étendent en serpentant. Comme ils ont quantité de sucre, ils en mangent aussi beaucoup quand il est encore dans les cannes, n'ayant pas l'adresse de le bien rafiner ; & ce qu'ils en peuvent rafiner grossierement, ils le mettent par petits pains qui ne pésent guére qu'une demie livre. Ils en consument beaucoup, parce qu'ils en mangent à tous leurs repas, dans la creance qu'ils ont qu'il aide à la digestion.

Il n'y a dans tout le Royaume ni lions, ni ânes, ni moutons ; mais les forêts sont pleines de tigres, de cerfs & de singes ; & les campagnes de bœufs, de vaches & de pourceaux. Pour des poules, des canards & des tourterelles, il y en a sans nombre, & c'est ce qui fait

la meilleure partie de leurs festins. Leurs chevaux sont d'assés belle taille,& il y en a toûjours quatre ou cinq cens dans les écuries du Roi, qui entretient aussi pareil nombre d'élephans, dont une partie est pour le service de sa maison, & l'autre est dressée pour la guerre. Ces élephans sont d'une prodigieuse grandeur, & en aucun lieu de toute l'Asie, il n'y en a point de si hauts ni de si adroits. Car ils se plient & se mettent si bas, qu'on peut monter dessus sans avantage. Ils n'ont point de chats; mais bien une sorte de chiens qui leur rendent le même office,& qui veillent toute la nuit pour prendre les souris & les rats, qui sont fort gros & forts importuns. On void peu d'oiseaux en l'air, lequel vers le soir paroît souvent tout noir de ces petits moucherons qui se fourrent la nuit dans les maisons, & empêchent de dormir non-seulement par le bruit qu'ils font, mais encore par leurs piqueures; & c'est une des plus fâcheuses incommoditez du pays. Pour s'en délivrer en quelque sorte, une heure avant que de s'aller reposer ils prennent la petite gousse qui sort de dessus le ris quand on l'a battu, & la jettent sur un peu de feu dans une poële, afin que cela rende de la fumée, qui fait mourir ou fuïr ces moucherons qui s'enfuyent par une petite fenêtre que l'on laisse ouverte. Outre cela on couvre le lit d'un grand pavillon qui traîne à terre, & qui d'ordinaire est fait en forme de rêts fort pressé, afin d'avoir un peu d'air; mais malgré toutes ces précautions il ne se peut faire qu'en se levant on n'en ait quelques piqueures. Mais ce qui est encore plus fâcheux & plus incommode en ce pays-là, est la quantité de petites four-

mis blanches. Quoi-qu'elles soient fort petites, elles ont des dents si aiguës & si tranchantes, qu'elles coupent des colonnes de bois en peu de temps; & si l'on n'y prend bien garde dans les lieux où l'on enferme les bales de soye, elles les coupent en vingt-quatre heures comme si on les avoit sciées par le milieu. Au Royaume de Golconda on est aussi fort incommodé de cette même sorte de fourmis, parce que comme le pays est fort chaud, on n'a pour tout habit qu'une petite chemise, & d'une toile fort déliée. Il m'est souvent tombé de ces fourmis du planché sur le derriere du col,& par tout où elles courent sur la chair il y vient d'abord de grosses ampoulles; mais elles s'en vont incontinent en les lavant avec de l'eau fraîche.

J'ai dit que les Tunquinois ont quantité de poules & de canars; il faut ajoûter la maniere dont ils sçavent garder les œufs de ces animaux qui se conservent deux ou trois ans sans se gâter; ils les sallent, & pour leur faire prendre sel, ils prennent un grand vaisseau qu'ils emplissent d'eau, dans laquelle ils jettent une quantité de sel, & pour sçavoir si la saumure est faite ils jettent un œuf dedans, & si l'œuf va au fond,c'est que la saumure n'est pas faite, alors ils rejettent du sel; car quand elle est faite, l'œuf demeure dessus; cette saumure étant faite, ils prennent de la cendre qu'ils mêlent avec cette saumure tant qu'elle soit en pâte,& de cette pâte ils en entourent chaque œuf, & puis ils l'envelopent d'une grande feüille d'herbe qui ressemble à nos feüilles de poirées, & les mettent dans de grands pots de terre qu'ils couvrent bien,& de cette sorte ils se conservent,comme j'ai dit,deux ou trois années.

En d'autres païs des Indes, où l'huile y est en quantité, comme dans les terres du Grand Mogol, & aux Royaumes de Pegu & d'Arachan, ils mettent les œufs dans de grands vaisseaux de terre bien vernis,& puis remplissent le vaisseau d'huile, qui est faite d'une petite graine noire comme la graine de navete; car pour de l'huile d'olive, lors qu'on a passé Alep, on ne void plus d'oliviers dans toute l'Asie, si ce n'est dans un seul lieu de la Perse proche de Casbin, où entre des montagnes on void une petite plaine d'environ une lieuë de long & demie lieuë de large, toute pleine d'oliviers; mais on en fait trés-peu d'huile, & l'on garde les olives pour les manger. Pour revenir aux œufs, ce sont les principales provisions pour les navires; mais on aime mieux les œufs salez, que ceux qui sont conservez dans l'huile;parce qu'avec les premiers il n'est pas besoin de porter du sel en mer, ni de saler le ris en le cuisant. Quand ils le veulent manger, ils font cuire de ces œufs jusques à ce qu'ils soient durs, & à chaque bouchée de ris ils prennent de l'œuf la grosseur d'un pois, ce qui fait le même effet qu'un bon grain de sel. Au reste, il n'y a point au Royaume de Tunquin de mines d'or, ni d'argent, & l'on n'y fait point batre monnoye. Je dirai au chapitre suivant de quelle maniere ils font leurs payemens dans le négoce.

CHAPITRE IV.

Des richesses, du commerce, & des monnoyes du Royaume de Tunquin.

Les principales richesses du Royaume de Tunquin consistent dans la quantité de soyes qu'ils vendent aux Hollandois & autres étrangers qui les viennent enlever, & dans le bois d'aloës. J'ai déja parlé de la nature de ce bois dans mes relations des Indes, & montré qu'il y en a qui vaut jusqu'à mille écus la livre selon qu'il est bon & plein de graisse. Il y en a aussi qui ne vaut que trois écus ; mais il n'a aucune graisse, & n'est guere propre qu'à faire de petits cabinets, ou des grains pour pendre au col. Tous les Mahometans, & principalement ceux qui laissent croître leur barbe, comme les Turcs & les Arabes, font grand cas de ce bois, & quand ils se rendent visite, on aporte aussi-tôt la cassolette où l'on en jette un petit morceau qui rend une fumée & une odeur agréable, dont ils parfument leurs barbes en levant les mains au Ciel, avec ces mots, *Elhemed Illahh*, c'est-à-dire, *grace à Dieu*. Quand il est gras, en n'en jettant sur le feu que la grosseur d'un pois, & l'ayant un peu moüillé, il rendra plus de fumée que ne feront des morceaux gros comme le poing, où il y aura peu de graisse : ainsi lors que ce bois se trouve d'une bonté extraordinaire, il n'a point de prix. L'an 1642. que les Portugais éleverent Dom Jean Duc de Bragance sur le Trône, ceux de Goa furent au Japon pour une occasion que je dirai ailleurs, & qui

feroit ici une trop grande interruption. Entre les presens qu'ils porterent au Roi, il n'y en eut point qui fut si considerable, qu'une piéce de ce bois d'Aloës qui avoit six pieds de haut & deux de rondeur. Elle avoit coûté quarante mille *pardos*, qui font cinquante-quatre mille livres de nôtre monnoye, & je l'ai vûë en Perse au logis des Peres Augustins qui l'y raporterent du Japon, où ils n'eurent pas lieu de l'offrir au Roi. Ils avoient dessein de la presenter au Roi de Perse, mais elle avoit été en partie gâtée de l'eau de la mer, & étoit déja comme pourrie; desorte que lors qu'on en mettoit un morceau au feu il en sortoit une puante fumée. Car quand les Portugais revinrent du Japon, ils eurent si mauvais tems, que toutes les marchandises qui étoient dans leur vaisseau furent gâtées des tempêtes, & qu'étant de retour à Goa, tout ce qu'ils avoient remporté étoit comme pourri. Le Superieur des Augustins d'Ispahan me fit scier une tranche de ce bois, que j'aportai à Paris, & j'en fis present à Monsieur Brunier premier Medecin de feu Monseigneur le Duc d'Orleans.

Il y a d'autant plus de plaisir & d'avantage de négocier avec les peuples du Tunquin, qu'ils ont plus de fidélité & de franchise dans le commerce que les Chinois, qui vous trompent s'ils peuvent, & c'est bien mal-aisément qu'on se peut défendre de leurs artifices; ce que j'ai souvent éprouvé en mon particulier. Quand on leur a vendu quelque chose, & qu'ils voyent que le marché ne leur est pas trop avantageux, voici de quelle maniere ils s'en débarassent. Comme ils ont d'ordinaire de trois sortes de réales, les unes qui sont

du poids légitime, d'autres qui ſont legeres de quatre, & d'autres de huit pour cent, s'ils ne veulent pas tenir le marché, ils preſentent le payement de la marchandiſe en réales legeres qu'ils ont rognées, & ainſi il eſt rompu. Il n'y á point au monde de négocians ſi ſubtils, tout leur eſt propre, ils ne refuſent jamais rien à acheter, juſqu'à de vieux ſouliers, & ſi vous ne leur en voulez vendre qu'un, ils le prendront, ſans s'informer pourquoi vous ne vendez pas l'autre. Mais pour ceux de Tunquin, ils vont plus rondement dans le négoce, & l'on eſt bien aiſe d'avoir affaire avec eux. J'ai dit qu'ils n'ont point de mines ni d'or ni d'argent, & qu'ils ne font point battre monnoye. Ainſi dans le commerce ils ſe ſervent pour les païemens de certains pains d'or, comme ils viennent de la Chine, & dont les uns valent trois cens livres de nôtre monnoye, les autres ſix cens. Ils ſe ſervent auſſi de barres d'argent, comme on les aporte du Japon; & pour les petits payemens, ou ils coupent des morceaux de ces barres, ſelon la ſomme qu'il faut compter, ayant chacun leur balance prête, qui eſt comme une maniere de nos Romaines; ou bien ils le font en monoyes étrangeres, qui ſont le plus ſouvent des reales d'Eſpagne. Cet or & cet argent leur viennent de la Chine & du Japon, pour la grande quantité de ſoyes qui ſortent de leur païs, & qui avec le muſc & le bois d'aloës, font, comme j'ai dit, leurs principales richeſſes.

EXPLICATION DE LA PREMIERE FIGURE.

Le Roy de Tunquin allant à la Guerre.

1. Le Roi porté dans ſon Palanquin par les principaux Officiers de ſa Maiſon quand il ſort de ſon Palais.

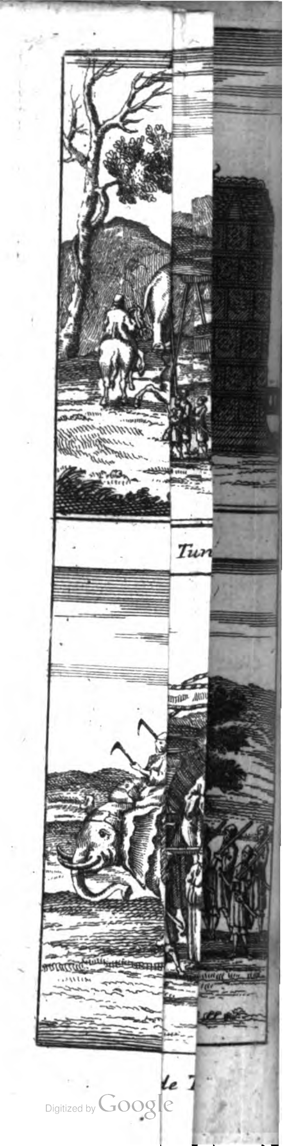
2. Marche du Roi quand il va à la guerre.

3. Joüeurs d'Inſtrumens & Trompettes qui qui ſuivent le Palanquin du Roi.

4. Un Officier qui porte un baſſin plein d'eau, ſur laquelle nage une taſſe de cuivre troüée par le fonds, dont le trou eſt percé ſi juſte en ſon lieu,& d'une telle grandeur,qu'en une heure de tems préciſément, la taſſe s'emplit juſques au bord & s'enfonce tout-d'un-coup dans l'eau.

6. Deux autres Officiers à l'inſtant frappent l'heure ſur deux grandes plaques N. 5. d'environ deux pieds de diametre, de la figure à peu prés de nos miroirs concaves, & d'un métal comme nos cloches ; le ſon de ces plaques s'entend de fort loin. Alors celui qui porte le baſſin plein d'eau, retire la taſſe du fond & la remet vuide ſur la ſuperficie de l'eau en la maniere qu'elle étoit auparavant. Quand elle eſt remplie & qu'elle ſe renfonce,on frappe de même ſur ces plaques;& c'eſt ainſi qu'on marque le temps & les heures dans le Tunquin, dans les Indes, & preſque dans tout l'Orient entre les Tropiques, parce que les horloges qui ſe font en Europe, ne peuvent ſervir en ces lieux-là pendant la ſaiſon des pluyes, l'air étant alors ſi humide que le fer & l'acier, & même les coûteaux & les montres dans les poches ſe roüillent, quelque ſoin qu'on prenne de les envelopper dans du coton & dans du cuir, & de les tenir ſechement,




Tun
le T

de telle sorte qu'il est impossible de les préserver de la roüille qu'en les trempant dans de l'huile pendant ce temps-là. Cette humidité regne dans l'air dés qu'on a passé la Perse dans tout le Mogol depuis le quinziéme de Juin jusqu'à la fin de Septembre : plus on avance vers l'Orient & plus tard les pluyes commencent à venir. Il est bon de remarquer encore que dans l'Empire du Mogol au Tunquin & aux autres lieux de l'Orient entre les Tropiques, ils divisent comme nous le jour & la nuit en 24. heures, & donnent 12. heures au jour, & 12. heures à la nuit, afin de partager également le temps du travail & du repos, mais ils subdivisent le jour & la nuit chacun en 4 parties égales, & cette division est marquée par les coups que l'on frappe sur ces plaques;par exemple la premiere heure de la premiere veille de la nuit est marquée par un seul coup, la seconde par un autre coup, & la troisiéme par un autre coup. La seconde veille de la nuit on marque la premiere heure par deux coups de suite, & le reste suit de même jusqu'à la troisiéme veille que l'on frappe trois coups à la premiere heure : cet ordre s'observe jusqu'à la derniere des heures de la quatriéme veille de la nuit qui sont marquées par quatre coups, & puis on commence la premiere heure du jour avec la même regularité. Tous les grands Seigneurs ont huit Officiers qu'ils entretiennent exprés pour cette fonction, & qui leur servent aussi pour garder la porte de leur Palais. C'est d'ordinaire à l'entrée des Palais & proche du logement du portier,qu'est penduë cette grande plaque de métal pour frapper l'heure, avec le bassin & la tasse qui marque le tems de la frapper.

CHAPITRE V.

Des forces tant par mer que par terre du Royaume de Tunquin.

CEux qui ont écrit avant moi du Royaume de Tunquin portent bien loin ses forces, tant celles de terre que celles de mer; & lui donnent un nombre prodigieux de soldats & de galeres. Il y en a qui ont écrit que les troupes qui se devoient trouver d'ordinaire au rendez-vous, étoient douze mille chevaux, deux mille élephans, tant pour la guerre que pour porter les tentes & le bagage de la maison du Roi & des Princes, trois cens mille fantassins & trois cens galeres; & comme le Royaume est trés-puissant en munitions de guerre & de bouche, qu'en tems de guerre toute l'armée passoit cinq cens mille hommes; mais il y a bien à dire de ce qu'ils en ont écrit. Voici le nombre de ce que mon frere vid en l'an 1643. lorsque le Roi vouloit faire la guerre contre celui de la Cochinchine pour quelques vaisseaux que son peuple avoit pris aux Tunquinois; mais cela fut appaisé par les Ambassadeurs qui furent envoiez par le Roi de la Cochinchine au Roi de Tunquin, qui lui en firent satisfaction.

L'armée du Roi de Tunquin qui devoit marcher étoit composée de huit mille chevaux, de nonante & quatre mille fantassins, de sept cens vingt-deux élephans, cent trente pour la guerre & les autres pour le bagage de la maison du Roi & de quelques Princes, & trois cens dix-huit tant galeres que barques

fort longues & étroites, qui vont à rames & à voiles, voilà ce que mon frere en avoit remarqué. La condition de soldat est trés-penible & trés-peu avantageuse au Royaume de Tunquin. Car ils sont tellement attachez toute leur vie au service de la guerre, que bien qu'ils soient capables de quelque autre travail, par lequel ils pourroient subvenir à l'entretien de leur famille, on ne leur permet pas de s'y occuper. Les jours qu'ils ne sont point de garde, ils sont obligez d'accompagner leurs Capitaines en quelque lieu qu'il veüillent aller, & il faut qu'ils aillent tirer de l'arc deux fois la semaine en leur presence. Les Compagnies sont d'ordinaire de cent jusqu'à cent trente hommes, & ceux de chaque Compagnie qui ont fait les deux meilleurs coups, ont pour leur recompense, l'un deux mois de gages, & l'autre un mois; ce que l'on leur paye en ris. Celui qui a le plus mal tiré, est obligé la premiere fois qu'il monte la garde d'être le double de temps en sentinelle. Tous les Capitaines font gloire que les armes de leurs soldats soient toûjours propres & claires comme l'argent. S'ils y apperçoivent quelque roüille, on leur ôte huit jours de gages pour la premiere fois; & pour la seconde ils sont trés-rudement châtiez. Pour ce qui est de ceux qui servent sur les galeres ils sont traitez à proportion; & les Capitaines qui servent sur terre font venir aussi leurs soldats sur ces galeres en certains jours, afin qu'ils apprennent aussi à bien ramer. La raison de cela est, que de tout temps les Rois du Tunquin & tous les Princes se sont toûjours plû, & se plaisent encore plus que jamais à voir les combats de galeres. Pour prendre ce divertissement, le Roi avec une

partie de sa Cour va demeurer quelques jours à une de ses belles maisons qui est sur le bord de la plus grande riviere de son Royaume; & c'est une grande gloire pour un de ses Capitaines, quand en cette rencontre ses soldats emportent la victoire. Comme elle ne s'emporte qu'à force de rames, il y a de ces soldats qui font telle force qu'ils tombent morts la rame à la main, & le Roi seul est le juge du combat. Comme il y prend beaucoup de plaisir, il envoye un élephant au Capitaine qui a remporté le prix, & lui donne de plus trois mois de gages. Quand un soldat vient à mourir dans cet exercice, la veuve ou ses heritiers ont deux années de paye; mais avec toute leur peine & tout leur travail, ces gages de soldats sont si petits qu'il n'y a pas dequoi entretenir leurs femmes & leurs enfans. Mais comme en ce païs-là ils se marient fort jeunes, les femmes tant des soldats que des autres gens de basse condition qui aiment naturellement le travail, apprennent de bonne heure quelque métier pour aider à l'entretien de la famille. Les Capitaines ont aussi de leur côté dequoi s'occuper, & sont obligez de faire dresser les élephans pour la guerre, de telle sorte qu'ils n'ayent point de peur des feux d'artifice; & de faire bâtir des lieux le long des rivieres où l'on puisse mettre les galeres à couvert, quand on les retire de la mer ou des rivieres dans le mauvais temps. Tous ces Capitaines & autres Officiers du Roi, & les Seigneurs de la Cour, que d'un nom general on appelle Mandarins, n'ont que quatre jours à chaque Lune pour se divertir, deux lors qu'elle se renouvelle, & deux en son plein. Voilà en peu de mots ce qui regarde la description

naturelle de ce Royaume, venons à la description morale, & aux mœurs & coûtumes des habitans.

CHAPITRE VI.

Des mœurs & coûtumes des peuples du Royaume de Tunquin.

LEs peuples de Tunquin sont naturellement doux & pacifiques, se soumettant fort à la raison, & condamnant les emportemens de colere. Ils estiment plus les ouvrages des païs étrangers que les leurs propres, bien qu'ils n'ayent pas encore beaucoup de curiosité de voir d'autres terres que celles où ils ont pris naissance, & où ils veulent disent-ils, toûjours demeurer pour honorer la memoire de leurs ancêtres. Ils ont la voix naturellement douce & agreable, la memoire heureuse, & dans leur langage qui est fleuri, ils usent incessamment de belles comparaisons. Ils ont parmi eux de bons Poëtes, & des gens qui cultivent les sciences, comme il sera dit en son lieu, & ils ne cedent point aux Chinois leurs voisins de ce côté-là.

Les Tunquins tant hommes que femmes sont pour la plus grande partie de belle taille, d'un teint un peu olivâtre, & ils admirent & loüent fort la blancheur des Européans. Ils n'ont pas le nez & le visage si plat que les Chinois, & en general ils sont mieux faits. Leurs cheveux sont fort noirs, & ils les portent aussi longs qu'ils peuvent croître, étant fort soigneux de les peigner. Le menu peuple les tresse, & les attache comme un

gros bourlet au haut de la tête, mais les nobles, les gens de Justice, & les simples soldats, les lient autour du col, afin qu'ils ne viennent point battre sur le visage. Ils ne croyent pas avoir de belles dents, jusqu'à ce qu'ils les ayent renduës noires comme du jaye, & ils laissent croître leurs ongles, les plus longs entr'eux étant les plus beaux.

Leur habit est grave & modeste ; c'est une longue robe qui leur va jusqu'aux talons, à peu prés comme celle des Japonois, & il n'y a point de distinction pour la maniere de s'habiller entre les deux sexes. Cette robe se lie par le milieu du corps avec une ceinture de soye ou mêlée d'or & d'argent, dont l'ouvrage est aussi beau d'un côté que d'autre. Mais pour ce qui est des soldats, leur robe ne va pas jusqu'au genou, & leurs caleçons s'arrêtent à mi-jambes, n'ayant ni bas ni souliers.

Le menu peuple est esclave une partie de l'année ; car à la reserve des Bourgeois de la Ville capitale où le Roi tient ordinairement sa Cour, tous les gens de métier quels qu'ils soient, menuisiers, charpentiers, serruriers, massons, & autres, sont obligez de travailler tous les ans durant trois Lunes pour la maison du Roi, & durant deux autres Lunes pour les Mandarins ou Grands Seigneurs (car les Tunquinois comptent les mois par Lunes) le reste de l'année est à eux & ils travaillent pour ceux qui les payent & pour l'entretien de leur famille. Ils appellent en leur langue ce service *Viecquan*, c'est-à-dire, condition d'esclave. Mais ils ont encore d'autres sujetions plus fâcheuses que celle-là, qui est d'ébrancher les arbres, dequoi en partie on nourit les élephans. C'est une rude courvée, à laquelle ils furent



N°. 1. Le grand Chancelier du Royaume utes les jurisdictions du Royaume. 6. et 7. Ma

ndamnez par le bisayeul du Roi qui regne présent ; aprés qu'il eut appaisé les guerres viles qui troublerent son Royaume, & qu'il mis ses sujets rebelles à la raison. Comme lui avoient donné beaucoup de peine, & 'il ne put les dompter qu'avec une grande te de son armée, son Conseil étoit d'avis 'il en fit mourir une partie, mais il aima ieux leur donner à tous la vie, & les conlamner eux & leur posterité à ce penible service, dont il pouvoit avec le temps tirer beaucoup davantage.

J'ai dit ailleurs que les Tunquinois aiment fort à demeurer sur les rivieres, qui sont en leur païs exemptes de crocodiles & d'autres animaux dangereux, qui se trouvent en quantité dans le Nil & dans le Gange. Surquoi il faut remarquer que ces rivieres se débordent tous les ans aprés la chûte des pluyes & durant quinze jours ou trois semaines au plus, mais d'une telle maniere & si éfroyablement, qu'elles emportent souvent des bourgs & des villages entiers ; & alors une partie de ce Royaume a la face d'une mer, comme on nous represente la basse Egypte dans les inondations du Nil.

CHAPITRE VII.

Du mariage des Tunquinois, & de leur severité pour tes adulteres.

LEs Tunquinois ne se peuvent marier si le pere & la mere n'y consentent, & quand es peres & meres sont morts il leur faut avoir 'aveu de leurs plus proches parens. Il faut auf-

si avoir le consentement du Gouverneur ou Juge du lieu où se fait le mariage, & pour l'obtenir il est necessaire de lui faire quelque present. Mais comme ces gens-là exigeoient souvent du pauvre peuple plus qu'il ne pouvoit donner, & qu'ainsi plusieurs mariages ne se faisoient pas, au grand desavantage du bien public; le Roi qui regnoit l'an 1639. ayant été averti de cet abus & des extorsions, fit un Edit pour régler la chose & brider l'autorité que prenoient ces Gouverneurs. Il ordonna que le garçon qui se voudroit marier payeroit certaine somme à proportion de son bien, ce qui pouvoit monter à deux & un quart pour cent; & que ceux qui n'auroient pas au-delà de cent écus vaillant, ne payeroient rien. Comme le menu peuple, tant hommes que femmes, est naturellement fort laborieux, tout ce que les filles peuvent gagner, elles le conservent pour leur mariage, & pour avoir deux ou trois belles robes, avec le collier de coral ou d'ambre jaune, & plusieurs grains qu'elles attachent à leurs cheveux, lesquels elles laissent pendre sur leur dos & font consister leur beauté dans leur longueur. Il ne se fait point de mariage sans festin, & il faut que les gens soient bien pauvres quand la fête ne dure que trois jours; car souvent elle va jusqu'au neuviéme. Dés le lendemain des nôces le mari appelle sa femme sa sœur, & la femme appelle son mari son frere. La loi du Royaume permet à l'homme de répudier sa femme quand il lui plaît, ce qu'il faisoit souvent pour des causes bien legeres; mais la femme n'a pas le même privilege, ou du moins quand elle veut demander la séparation il y faut bien du mystere. Les Tunquinois disent que cette

loi fut faite pour tenir les femmes dans leur devoir, & pour les obliger de porter toûjours grand respect à leurs maris. Quand le mari veut venir à cette séparation (ce qui arrive moins frequemment depuis quelque temps) voici la maniere dont il s'y prend. J'ai remarqué dans mes relations qu'il y a quelques païs dans l'Orient qui ne touchent point la viande avec les doigts, mais qu'ils se servent de deux petits bâtons de la largeur du petit doigt & longs de six pouces proprement dorez & vernissez, & ce qui leur tient lieu de fourchettes pour prendre les viandes. Le mari voulant donc répudier sa femme, il prend un de ses bâtons & un de ceux de sa femme, & les ayant rompus, chacun en prend la moitié qu'il fait coudre dans un morceau d'étofe de soye & où il la garde & conserve: alors le mari est tenu de rendre à la femme ce qu'elle a apporté, & de garder les enfans qu'ils ont eus ensemble. Mais, comme j'ai dit, ces divorces sont bien plus rares qu'ils n'étoient auparavant.

Au reste, les loix du Royaume sont trés-rigoureuses contre l'adultere. Si l'on peut prouver qu'une femme y est tombée, & qu'elle en soit convaincuë, on la jette à un élephant dressé à cette cruelle fonction, lequel l'enleve d'abord avec sa trompe, puis étant retombée à terre la foule aux pieds & l'écrase jusqu'à ce qu'il ne lui sente plus de vie.

Du temps que mon frere étoit à la Cour de Tunquin, il fut témoin du sévére châtiment auquel une Princesse fut condamnée pour avoir été surprise avec un Prince, & parce que l'histoire est assez particuliere & assez tragique, je veux bien la donner ici en peu

de mots. C'eſt la coûtume dans tout l'Orient, que lors qu'un Roi meurt on renferme dans un quartier reculé au fond du Palais toutes les femmes dont il s'eſt ſervi durant ſa vie. On leur donne à chacune deux filles pour les ſervir ; elles mangent ſeules, & ſont tellement recluſes qu'elles ne voyent plus perſonne juſqu'à leur mort. On ne ſçait par quel moyen & par quelle intrigue un des Princes du Sang, couſin du Roi, avoit vû autrefois une des femmes du feu Roi ſon oncle, & dans l'envie qu'il lui prit de la voir encore, pour vaincre toutes les dificultez qui s'y oppoſoient, & tromper toutes les gardes des portes, il eut recours à une ruſe qu'il étoit aſſez difficile de decouvrir. Il faut ſçavoir auparavant, qu'au Royaume de Tunquin, comme aux autres Royaumes de l'Aſie, dans les maiſons des Rois & celles des Grands Seigneurs, la cuiſine eſt ordinairement ſeparée du logement, & que le plus ſouvent le jardin eſt entre deux ; de maniere qu'aux heures des repas pour tranſporter les viandes d'un lieu à l'autre, les Officiers ſe ſervent d'une façon de caiſſe où l'on repoſe les plats ; & de peur que les viandes ne ſe refroidiſſent, ces plats ſont ſupportez par de petits bâtons traverſans & éloignez d'un pouce l'un de l'autre, ſous leſquels il y a une platine de fer percée à jour, élevée d'un demi pied au deſſus d'un autre qui fait le fond de la caiſſe, & c'eſt entre ces deux platines qu'on met du charbon allumé pour conſerver la chaleur aux viandes. J'ai vû à Verſailles des caiſſes à peu prés de cette ſorte, & pour le même uſage, ſi ce n'eſt qu'on n'y pouvoit mettre du feu comme à celles de Tunquin. Ces caiſſes étant portées par deux hommes, ce Prince Tunquinois

dreſſa

dressa si bien sa partie, qu'il fut mis dans celle où l'on portoit à manger à l'appartement de la Princesse qu'il vouloit voir; & il ne pût y être que peu de jours sans que la chose fût découverte. Il fut aussi-tôt amené devant le Roi qui le fit charger de fers au col, aux bras & par le milieu du corps, & afin qu'il fût vû de tout le peuple il ordonna qu'il seroit promené de la sorte cinq mois durant. Ensuite il fut enfermé dans une étroite prison, où il demeura sept ans jusqu'à la mort du Roi, aprés laquelle son fils venant au Trône il lui donna la liberté, à condition qu'il iroit servir sur les frontieres du Royaume pour simple soldat. Pour ce qui est de la Princesse, elle fut enfermée dans une petite chambre au haut d'une tour, où elle demeura douze jours sans qu'on lui donnât ni à boire ni à manger; aprés-quoi l'on découvrit la chambre, afin que la grande ardeur du soleil achevât de l'extenuër & de lui ôter la vie, qu'elle perdit ainsi cruellement au bout de trois jours. Les deux filles qui la servoient n'eurent pas plus de grace, & dans la grande place qui est devant le Palais, elles furent exposées aux élephans qui les saisirent d'abord avec leurs trompes, & les jettant à terre à demi étoufées acheverent de les écraser sous leurs pieds. Il restoit les deux porteurs de la caisse qui furent écartelez, non pas comme en Europe lors qu'un homme est tiré à quatre chevaux, mais étant attachez à quatre demi galeres par les deux bras & par les deux jambes, de maniere que les rames allant de concert un homme est aussi-tôt démembré. Lors que j'étois au Royaume de Bengale, je vis à Daca, ville sur le bord du Gange, faire la même justice d'un Brameré,

qui avoit voulu trahir Cha-Eſtkan oncle du Grand Mogol pour le livrer au Roi d'Arachan ; & c'eſt le même Bramerè qui avoit fait autrefois pluſieurs mauvais tours à Sultan Sujah frere d'Orang-zeb qui regne à preſent dans l'Indoſtan.

Explication de la seconde Figure.

Ordre de la marche des Reines de Tunquin quand elles ſortent de leur Palais.

A. Six Elephans marchant deux de front, & portant une maniere de cage ou loge, avec des treillis ou jalouſies.

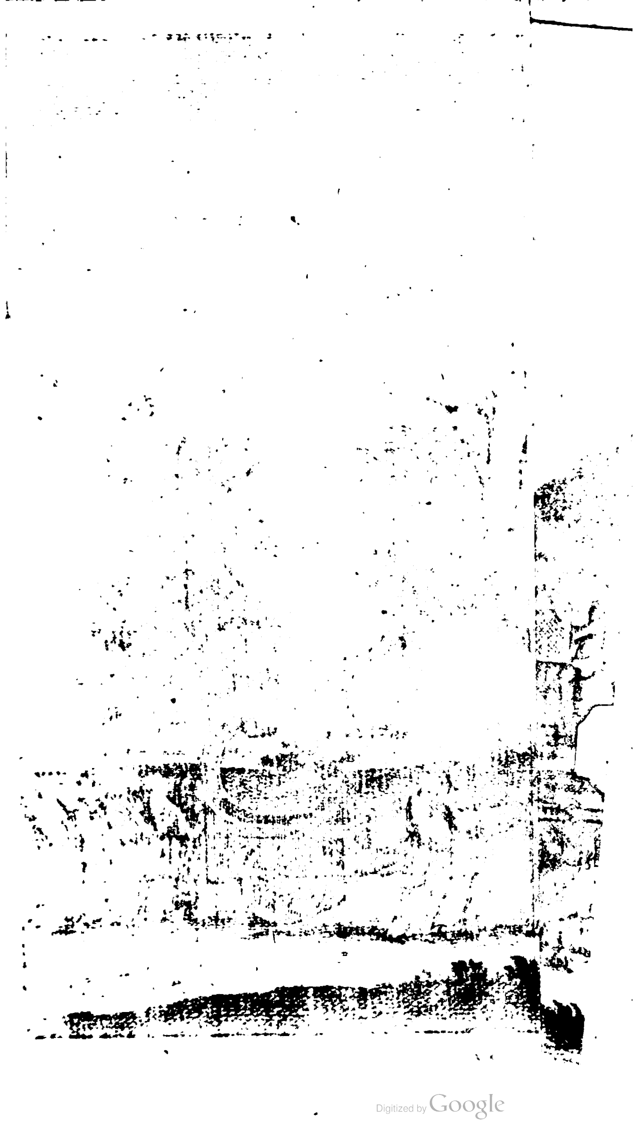
B. 15. Capitaines ou Officiers des Troupes, armez d'armes à feu.

C. Palanquin où eſt la Reine.

D. 6. Gentilshommes de la Maiſon de la Reine, portant des Paraſols pour empêcher que le Soleil ne donne ſur le Palanquin.

E. 8. Eunuques qui portent le Palanquin.

F. 6. Dames d'honneur de la Reine ; la premiere commande aux Eunuques qui ſont au ſervice de la Reine: ces Eunuques, quoi-qu'entierement coupez, n'entrent jamais chez la Reine ; Les Rois de Tunquin ſont en cela plus jaloux que les autres Rois & Princes Mahometans, qui permettent à ces ſortes d'Eunuques de voir & de ſervir les Reines & les Princeſſes dans leur Palais. Il n'y a que les femmes & les filles qui ayent cette permiſſion au Tunquin. La ſeconde de ces Dames porte les confitures de la Reine pour lui en preſenter quand elle veut boire ; car ils obſervent cette coûtume d'en manger toûjours avant que de boire ; & ils diſent que cela em-





d'avoir la colique à laquelle on est fort
dans le Tunquin. La troisiéme de ces
s porte la boëte des parfums & du be-
es deux autres aident à la Reine quand
onte dans son Palanquin, ou qu'elle en
d.

Chariot traîné par huit Filles de quali-
ur mener la Reine quand elle sort du
quin, & avant qu'elle en sorte, tous les
nes & les Eunuques se retirent en lieu
ils ne la puissent pas voir; car c'est un
que de la regarder; alors les femmes
dent à sortir du Palanquin, & elle mon-
s le Chariot, que les Filles traînent jus-
lieu où elle veut entrer.

CHAPITRE VIII.

stes, festins, & divertissemens des Tunquinois.

re tous les peuples d'Orient les Tun-
nois sont fort sociables, & se rendent
tiers visite les uns aux autres. D'ordi-
ils les font sur le midi dans la plus gran-
aleur du jour, & chacun marche alors
une suite selon sa condition. Les Prin-
les Mandarins montent sur leurs éle-
ou se font porter dans une maniere de
ard, où ils sont couchez, ou assis. Six
nes les portent, & autres six marchent
pour les relayer. Leur suite est d'ordi-
de cinquante à soixante hommes, & il
ur est pas permis d'exceder ce nombre-là.
ce qui est des simples Gentilshommes,
s Officiers de la Cour, qui vont à che-

val, chacun ne peut avoir au plus que ſept valets aprés ſoi. Ils mâchent inceſſamment du betlé., comme font tous les autres Aſiatiques dans les lieux où il s'en trouve, & j'ai aſſez parlé de cette feüille dans mes précedentes relations. Il y en a tel qui en conſume plus de cent par jour; car ſoit dans la maiſon, ſoit dans les ruës, ſoit à la campagne, ils en ont à toute heure dans la bouche. Quand ils vont voir un ami, ce ſeroit leur faire un grand affront ſi en ſortant on ne lui preſentoit pas la boite du betlé pour en prendre à ſa diſcretion.

Plus cette boite eſt magnifique & plus il y a d'honneur pour celui chez qui on preſente le betlé: Et lors qu'un Prince ſe marie, d'ordinaire il envoye trois de ces boites à ſon époufe, dont j'en ai vû quelques-unes au logis de quelques Princes à la Cour du Grand Mogol qui revenoient à quatre & cinq cens mil livres; l'une ſera couverte de diamans, l'autre de rubis & de perles, & l'autre d'émeraudes & de perles, ou de quelques autres pierreries. A mon cinquiéme voyage de Perſe & des Indes j'en portai une que j'avois fait faire. A la verité elle n'étoit pas de ſi grand prix, mais de la maniere galante dont elle étoit faite, & par la beauté des émaux & des émeraudes & rubis & perles qui faiſoient les grains des fleurs qui relevoient agreablement cet ouvrage, je puis aſſurer qu'elle meritoit quelque eſtime. Quand je fis faire cette boite, mon deſſein étoit de la porter au Grand Mogol; mais comme le Roi de Perſe eſt le premier Monarque que les Francs vont faluër, parce que dés qu'un étranger entre dans la frontiere de ſon païs le Gouverneur lui en donne avis, & com-

me il aime les Européans, s'ils ont apporté quelque chose de beau & de curieux, il ne le laisse pas sortir de son Roïaume, je crûs que je la lui devois presenter, & me continuër par-là l'honneur de sa protection & de sa bienveillance.

Les Tunquinois tiennent à grand deshonneur d'avoir la tête nuë, ce qui n'est propre qu'aux criminels que l'on fait raser dès qu'ils sont saisis. De la sorte, il seroit difficile à un criminel qui se pourroit sauver d'échapper des mains de la Justice, parce qu'en quelque lieu qu'il pût aller, dés qu'on void qu'un homme n'a point de cheveux, il est pris & mené au Gouverneur de la Province qui le fait aussi-tôt attacher à une croix.

Ces peuples ont la même façon de s'asseoir comme par toute l'Asie, les deux jambes croisées de même que nos Tailleurs. Chez les Grands Seigneurs dans la salle où l'on reçoit les visites, il y a comme un Alcove avec une estrade élevée de terre environ d'un pied. Elle est couverte d'une natte trés-fine faite de petits joncs déliez comme du fil le plus fin, n'ayant pas la coûtume d'étendre des tapis sur les planchers comme aux autres païs de l'Asie. Ce n'est pas la cherté qui les empêche de s'en servir; car ces nattes leur coûtent beaucoup plus que ne feroit un beau tapis de Perse ou des Indes; mais c'est parce qu'on y sent plus de fraîcheur quand on est assis dessus, & que les punaises ne s'y fourrent point. Car dans toutes les Indes, dés que les pluyes viennent, on est fort tourmenté de cette vermine, dont la Perse est exempte, parce que le pays est fort sec. Comme j'étois à Bantam j'achetai une de ces nat-

res d'un Tunquinois, & elle a été admirée en France pour sa finesse. Elle avoit huit à neuf aunes en carré, & étoit aussi unie & aussi douce que du velours. C'est de ces nattes dont on couvre les estrades où les Princes & les Mandarins se vont asseoir, & la Noblesse qui les accompagne est aussi assise autour de la chambre, chacun ayant un coussin sous lui, & un autre derriere son dos.

Au reste, les Tunquinois ne sont pas fort délicieux dans leurs repas. Le menu peuple se contente de ris cuit dans de l'eau avec du poisson séché au vent, ou avec des œufs salez; car pour de la viande, ils n'en mangent guére que dans leurs festins. Pour ce qui est des Grands Seigneurs, on leur sert toûjours chair & poisson; mais leurs cuisiniers ne sçavent ce que c'est que de bisques. D'ailleurs ils sont beaucoup plus propres que nous & dans leurs cuisines & dans leurs chambres, bien que quand ils mangent ils ne se servent ni de napes ni de servietes. Tout ce qu'on leur sert à manger se met dans de petits plats qui ne sont pas si grands que nos assiettes, & qui sont de bois lacrez de toutes sortes de fleurs, comme ces cabinets qui nous viennent du Japon. Tous ces petits plats sont rangez & aportez dans un grand bassin lacré comme les petits plats. Il y en tient ordinairement neuf, & tout ce qui y est servi est coupé par petits morceaux de la grosseur d'une noisette. Ils ne se servent à table, ni de cueillere, ni de coûteaux, ni de fourchette, mais seulement de ces deux petits bâtons dont j'ai parlé au Chapitre précedent, & dont ils sçavent se servir aussi adroitement que nous de nos fourchettes, & jamais ils ne



Représentation du Theatre où l'on joue.
1. La Loge du Roy. 2. La loge des deux juges ou Magen[illegible]

uchent leur manger avec leurs mains. Quand ils se trouvent plusieurs à table, ou à urs repas ordinaires, ou à quelque festin, ils nt gloire de garder le silence, ou s'ils veulent ntretenir de quelque chose, ils déférent au us vieux l'honneur de parler le premier, port beaucoup de respect aux plus âgez, & jais le plus jeune de la compagnie n'entamele discours. Ils se lavent les mains, la boue & tout le visage en entrant à table seulement, & non aprés le repas; & quand ils veunt sçavoir si quelqu'un a pris sa refection, lui demandent s'il a mangé son ris, qui est même façon de s'exprimer de nos anciens res dans l'Histoire sainte, où par le pain le pas entier est signifié. Ce n'est pas aussi leur ûtume de se demander l'un à l'autre comme se porte, mais seulement combien il a mandé mesure de ris à son repas, & s'il a mangé ec apetit. Cette coûtume est universelle ene tous les Idolâtres des Indes, excepté que ans les Etats du Grand Mogol, où ils ne angent pas seulement du ris; mais aussi du ain, ils se demandent par civilité combien ils nt cuit de ris, & combien ils ont pris de farie pour faire du pain; car plus un homme a angé, ils croyent que sa santé est meileure.

Entrè tous les divertissemens des Tunquiois, il n'y en a point où ils s'attachent avec nt de plaisir qu'à la Comedie, qui ne se fait ordinaire que la nuit; & celles qu'ils reprentent le premier jour qu'ils voyent la Lune renouveller, sont les plus belles. Elles durent depuis le Soleil couchant jusqu'au Soleil levant, & elles sont accompagnées de quantité de décorations & de machines qui surpren-

nent agreablement la vûë. Ils sçavent admirablement bien representer la mer & les rivieres,& les combats de galeres & de vaisseaux, bien qu'ils ne soient d'ordinaire que huit Acteurs, tant hommes que femmes. Les lieux où se donnent ces spectacles, sont de grandes sales, dont le tiers est occupé par le théâtre, le reste servant d'amphitéâtre, & étant rempli de bancs. De côté & d'autre du théâtre il y a une loge fort enjolivée, réservée pour le Roi quand il lui plaît de venir à la Comédie. Les Acteurs & Actrices ont des habits magnifiques, & la coëfure des femmes est une espece de mitre ou de tiare qui leur fied trés-bien, & d'où pendent par derriere deux bandes larges chacune de trois doigts, qui vont jusqu'à la ceinture. Les uns & les autres s'acquitent parfaitement bien de leurs rôles,& dansent à leur maniere avec beaucoup de justesse; & à un des coins de la salle il y a un petit théâtre pour les deux Juges de la Comedie, l'un desquels bat la mesure sur une grosse timbale. Leurs autres divertissemens les plus ordinaires, sur tout pour les Mandarins & pour la Noblesse, sont la pêche & la chasse; mais ils prennent plus de plaisir à la premiere, toutes leurs rivieres leur fournissant beaucoup de poisson. Mais, comme j'ai dit, ils ne prennent ces divertissemens qu'aux jours qu'il leur est permis, & ils sont bien meilleurs ménagers du tems que nous, l'employant sans en rien dérober à l'exercice de leurs charges. Ainsi ceux qui dans le commencement de la connoissance que nous avons eüë de ces peuples, ont écrit qu'ils avoient des mœurs & des coûtumes sauvages, en étoient mal informez; & comme il ne

faut point douter de la verité des choses que j'avance, & dont une partie est confirmée par d'autres relations, il faut conclure en même temps, que tous les devoirs de la societé civile & toute la politesse, ne sont pas renfermées dans nôtre Europe, & que le Royaume de Tunquin, qui a fait anciennement une partie de la Chine, a retenu le bon ordre & la civilité qu'on nous dépeint parmi les Chinois.

CHAPITRE IX.

De gens de Lettres du Royaume de Tunquin.

IL est constant que les Tunquinois ont beaucoup de genie pour les lettres, & qu'ils s'y apliquent avec soin & y réüssissent; parce qu'ils ne peuvent s'avancer que par ce moien aux Charges & dignitez du Royaume. Par les lettres il ne faut pas entendre ici les langues de nos sçavans de l'Europe, qui sont entiérement inconnuës aux Orientaux, & encore moins la Philosophie d'Aristote, dont ils n'ont jamais oüi parler. Mais il faut entendre la science des loix de leur pays, par laquelle ils parviennent aux charges de Judicature; les Mathématiques, & particulierement l'Astrologie, pour laquelle les Orientaux ont beaucoup de passion, comme étant grands observateurs des Astres, d'où ils se flâtent de pouvoir tirer la connoissance de l'avenir. Les Tunquinois aiment aussi passionnément la Musique & la Poësie, par la même raison qu'ils aiment les spectacles du théâtre, où ces deux choses doivent entrer,

& tant les Poëtes que les Comediens de Tunquin passent pour les meilleurs de tout l'Orient.

Pour acquerir la Noblesse par les lettres, il faut que la jeunesse passe par trois degrez, qui sont celui de *Sinde*, celui de *Doucum* & celui de *Tansi*, auquel étant parvenuë elle peut entrer au rang des Nobles. Pour venir au premier degré, les jeunes gens doivent s'apliquer huit ans entiers à bien apprendre ce qui est de la fonction de Notaire, de Procureur & d'Avocat, s'étudiant fort à se rendre éloquens pour parler en public. Au bout des huit ans ils sont examinez sur le fait de ces charges, & si quelqu'un manque à bien répondre aux demandes qu'on lui fait, il est renvoyé comme incapable d'exercer jamais aucune charge, & de plus étudier. Pour ceux qui sont bien sortis de l'examen qui est rigoureux, leurs noms sont écrits sur le registre & presentez au Roi, qui leur permet de prendre le nom de Sinde, & alors il leur est fait commandement par les Tansis d'aller apprendre, s'ils veulent avoir un jour le nom de Doucum, & l'Astrologie, & la Musique, & même la Poësie, pour en sçavoir juger & s'en servir dans l'occasion. Car pour être établis juges de la Comedie (ce qui est parmi eux un grand honneur) il est necessaire qu'ils soient eux-mêmes, & bons Musiciens, & bons Poëtes; & les Comedies sont trés-frequentes en ce païs-là, parce qu'ils l'aiment beaucoup, & que c'est, comme j'ai dit, leur plus grand & plus agreable divertissement. Car il ne se fait point de festin qui ne soit accompagné de feux d'artifice, en quoi ces peuples sont merveilleux, & puis de la Comedie avec des machines & des change-

mens de théâtre à tous les Actes. Les Acteurs ont une memoire admirable, & quelque longue que puisse être la piece, on ne la tient point dans une aîle pour les relever, comme on fait en nôtre Europe, parce qu'il ne leur arrive jamais de manquer.

Il faut aussi que ceux qui apprennent les Mathematiques fassent eux-mêmes les instrumens dont ils ont besoin, & ils employent cinq ans à cette science. On les examine tous les ans, & s'ils manquent à bien répondre sur quelque demande, cela leur est pardonné; mais si au bout des cinq années ils manquent au moindre article du grand examen qui se fait par les Tansis, ils sont entierement dégradez; au lieu que s'ils ont satisfait à tout ce qui leur a été demandé, ils prennent le nom & le degré de Doûcum.

Aprés ces treize années d'étude, avant que de pouvoir arriver au rang de Tansi, il faut en employer encore quatre à apprendre à lire & écrire le caractere Chinois jusques à un certain nombre de mots. Car pour apprendre à lire & à écrire entierement le Chinois la vie de l'homme n'y pourroit suffire. La raison de cela est, qu'il n'en va pas en cela dans la Chine comme aux autres Nations, où un mot est composé de plusieurs lettres. Les Chinois pour chaque mot ont une figure differente, & toutes ces figures ou traits entrelassez sont en trés-grand nombre, comme il est aisé de le juger. Je remarquerai en passant, que ces figures se font avec de petits pinceaux, & que les Chinois se servent pour cela d'une certaine encre en masse, qui est comme un noir de fumée, en délayant dans de l'eau la quantité dont ils ont besoin, à mesure

qu'ils la veulent employer. Ils ont aussi quelqu'autre couleur pour de certains mots; mais ils ne peuvent se servir de nos plumes, ni de celles de tous les autres Orientaux. Ce sont de petits roseaux d'un rouge brun, & les meilleurs viennent de certains marais des Royaumes de Pegu & d'Arachan, & c'est dequoi les élephans de ces païs-là sont les plus friands.

Pour revenir aux étudians de Tunquin, on les oblige de sçavoir aussi bien les loix & les coûtumes des Chinois que les leurs propres, & les quatre dernieres années étant finies, le grand & dernier examen se fait dans la grande place qui est dans l'enclos des murailles du Palais du Roi, qui est un riche édifice de marbre. Le Roi s'y trouve avec les Princes & Grands Seigneurs de sa Cour & les Mandarins de lettres, quelques-uns s'y rendant même des Provinces éloignées; & tous les Tansis sont aussi presens. Il y a des relations de Tunquin qui ont avancé sur ce sujet plusieurs choses ridicules, & assuré qu'en ces sortes d'examens il y a eu quelquefois jusqu'à trente & quarante mille étudians. Mais, à ce que j'ai pû apprendre, & de mon frere, & de plusieurs Tunquinois avec qui je me suis souvent trouvé à Batavia & à Bantam, jamais le nombre n'a passé trois mille. On dresse dans cette place neuf échafauts, dont l'un est pour le Roi & les Princes, & les huit autres pour ceux qui examinent, & pour ceux qui sont examinez; & afin que chacun puisse bien voir tout ce qui se passe, tous ces échafauts sont faits en amphiteâtre. Mais le Roi & les Mandarins ne s'y trouvent que les deux premiers jours des huit que l'on employe à cet exercice. Le dernier jour tous les noms de ceux qui

ont été examinez, tant de ceux qui ont bien répondu, que de ceux qui ont manqué, sont laissez entre les mains des seize premiers Mandarins, qui sont comme les seize Conseillers d'Etat, & il dépend du Roi de faire grace à qui il lui plaît de ceux qui ont le moins mal satisfait par leurs réponses. Pour les autres qui se sont trouvez fort ignorans, ils sont dégradez avec honte, & il ne s'en parle plus. Tous ces noms generalement sont écrits sur de grandes tables posées à la porte du Palais du Roi durant ces huit jours, & tout le peuple peut connoître par-là ceux qui seront reçûs ou non au rang des Nobles. Les huit jours passez ils se doivent tous trouver sur ces mêmes échafauts, où à la vûë de tout le monde, ceux qui ont eu le malheur de ne pas bien satisfaire aux questions des examinateurs, sont renvoïez comme indignes d'aucun emploi, & l'on donne aux autres qui sont reçûs une robe de satin violet dont ils se revêtent prenant en même tems le nom de Tansis. Ensuite on donne à chacun le dénombrement des bourgs & villages où ils doivent prendre les rentes que le Roi leur donne; en quoi ils ne sont pas tous égaux, les uns ayant plus de revenu que les autres, ou selon la difference du merite, ou selon la bien-veillance du Prince. Aussi-tôt ils donnent avis aux lieux qui leur sont assignez du jour qu'ils y pourront arriver, & tous les habitans viennent au devant pour leur faire honneur, avec toutes sortes d'instrumens de musique, & avec une maniere de brancard doré porté par huit hommes. C'est où le nouveau Tansi s'assied, & ainsi il fait son entrée dans le lieu de son département. Il lui est permis de demeurer-

là trois mois pour se divertir & se donner du bon temps; aprés quoi il vient à la Cour pour s'instruire des affaires du Royaume & de la maison du Roi, & tâcher de s'y perfectionner, étant le chemin pour parvenir à la qualité de Mandarin. Tous les Ambassadeurs, qui sont envoyez aux Etats voisins, & particulierement à la Chine, sont tirez de ces Tansis, & l'on fait toûjours choix des plus capables, & non pas des plus riches, le Roi leur donnant suffisamment de quoi lui faire honneur, & satisfaire aux frais de l'Ambassade. Jusques ici il a été parlé de ceux qui par leur capacité & leur science peuvent entretenir le corps de l'Etat dans sa vigueur; & remedier aux maladies qui lui surviennent; il faut parler aussi de ceux qui sçavent guerir celles des hommes en particulier, & contribuër à l'entretien de leur santé par les secrets de la medecine.

CHAPITRE X.

Des Medecins & des maladies des Tunquinois.

LEs Medecins du Royaume de Tunquin ne s'amusent guere à faire leurs études dans les livres, & ils ne s'étudient dés leur jeunesse qu'à bien connoître les simples & les racines pour en sçavoir la vertu, & en faire l'application selon le genre de la maladie. Mais ils s'adonnent particulierement à bien connoître le battement du pouls & sa diversité, par où ils se piquent fort de découvrir la source du mal pour y pouvoir apporter le remede convenable. Surquoi il faut remarquer, qu'au

lieu que nous disons en Europe tâter le pouls, il faudroit en ce païs-là parler au plurier, & dire les pouls, parce que lors qu'ils vont voir un malade, ils le lui tâtent en plusieurs endroits du corps, & selon la diversité du lieu & du battement, ils jugent de la qualité de la maladie. Ils touchent donc d'abord le malade en trois endroits, premierement au côté droit, & aprés au gauche. Par le pouls qu'ils tâtent au poignet du côté droit, ils connoissent ce qui est du poumon; par celui qu'ils vont chercher aux veines du bras où d'ordinaire on se fait seigner, ils jugent ce qui est du petit ventre; & par celui de la temple ce qui est des reins; le pouls du poignet gauche leur découvre ce qui peut provenir du cœur, celui de l'endroit du bras gauche où l'on se fait tirer du sang, leur apprend ce qui se passe au foye; & enfin par celui de la temple gauche ils sçavent encore mieux ce qui est des maladies des reins. Ils ont grand soin de compter exactement combien le pouls bat de fois à un malade durant une respiration, & ainsi selon ces divers battemens ils vous disent laquelle partie du corps est particulierement alterée, si c'est le cœur, ou le foye, ou le poumon, ou si le mal procede d'une cause exterieure, comme du mauvais air, ou du froid, ou de tristesse, ou de quelque autre passion déréglée. Ils ne se servent pour tous remedes que d'herbe & de racine qu'ils vont eux-mêmes choisir, n'y ayant point en ce païs-là de distinction entre Medecin & Apoticaire. Ils les mêlent souvent avec un peu de gingembre qu'ils font cuire dans de l'eau, & aprés qu'elle est passée ils font boire cette décoction au malade. Ils ne lui donnent jamais de medecine

qu'un peu auparavant ils n'ayent mangé quelque chose, & c'est d'ordinaire aprés le repas. Au reste, ils ont de trés-bons remedes pour l'épilepsie, pour le pourpre, & pour autres maladies qui passent pour incurables dans l'Europe. Ils se servent de l'encre de la Chine pour arrêter la dissenterie & pour guerir des blessures. Quand la mer se retire on trouve sur la gréve de ces petits cancres qu'elle y a laissez, & qui meurent aussi-tôt. Le soleil est si chaud, qu'en peu de temps ils s'endurcissent comme une pierre, & ces Medecins les prennent pour les mettre en poudre. C'est encore un remede souverain, & pour les blessures, & pour les dissenteries, & pour les fiévres, & selon la maladie cette poudre se prend dans quelque peu d'eau-de-vie ou dans de l'eau. Ils font grand cas de cette herbe apellée *Thé*, qui vient de la Chine & du Japon, & cette derniere est la meilleure. Ils la transportent dans des bouteilles d'étain bien bouchées, de peur que l'air ne lui ôte de sa force, & lors qu'ils en veulent prendre, on fait boüillir de l'eau selon la quantité dont il est besoin, & quand elle bout on y jette du Thé à proportion, à sçavoir une pincée ou deux sur la valeur d'un verre. On boit cette eau la plus chaude qu'on la peut souffrir, & il y en a qui prennent en même temps dans leur bouche gros comme un pois de sucre candi. Ils disent que ce Thé est excellent pour le mal de tête, pour la gravelle, & pour ceux qui sont sujets à des maux de ventre; mais pour ce dernier article, il faut quand l'eau bout y mettre un peu de gingembre. A Goa, à Batavia, & dans tous les Comptoirs des Indes, il n'y a guere de nos Européans qui n'en prennent quatre ou cinq fois

le jour, & ils ont soin de garder cette feüille qui a été boüillie pour en faire une salade le soir, avec l'huile, le vinaigre & le sucre. Le Thé le plus estimé est celui qui rend l'eau verte; celui qui la rend jaune est mediocre, & celui qui la fait rougeâtre est le moindre, dont on fait très-peu de cas. Dans le Japon, le Roi & les Grands Seigneurs qui prennent le Thé, ne boivent que la fleur, qui est bien plus salutaire que la feüille, & d'un goût plus agreable; mais aussi le breuvage en est bien d'un autre prix que celui de la feüille, car la coupe où ils boivent tient environ un de nos verres ordinaires, & cela revient bien à la valeur d'un écu de nôtre monnoye.

Les maladies les plus dangereuses du Tunquin viennent d'ordinaire quand le mauvais air surprend les gens; car en un moment il leur ôte la parole, & la mort suivroit infailliblement sans un prompt secours. Le meilleur remede pour ce mal subit est de mêler quelque contrepoison avec un peu d'eau-de-vie faute de vin, & l'ayant fait chaufer le faire boire au malade le plus chaud qu'il peut. Mais il se faut aussi froter en même tems avec un linge trempé dans l'eau-de-vie où l'on a mis boüillir du gingembre pilé bien menu. C'est un remede salutaire qui ôte entierement les douleurs causées par des vents froids ou par quelque mauvais air. Pour être plus promptement délivrez de ces douleurs, il y en a qui aprés avoir été frotez se couchent sur un lit de sangles éloignées l'une de l'autre de la largeur de quatre doigts, & mettant deux réchauts de feu sous ce lit avec de l'encens dedans, le malade est tout entouré de cette fumée qui le fait suër, & le guérit; & il faut

que cela se fasse le soir & le matin.

Pour ce qui est des seignées, elle ne sont nullement en usage en ce païs-là. Ils se servent du feu, sur tout pour le pourpre, qui est une maladie si dangereuse en France. Pour la guerir, les Medecins de Tunquin prennent de la moëlle de jonc qu'ils font sécher, puis la trempent dans un peu d'huile & l'allument, & sur chaque marque de pourpre appliquant un de ces moucherons allumez, le pourpre éclate comme feroit une petite fusée de poudre, & c'est une marque infaillible que le venin sort du corps. Ce remede ne s'applique d'ordinaire que la nuit, à cause que le pourpre ne paroît pas si bien de jour; & le Medecin doit bien prendre garde, que lors que ce venin sort du corps du malade il n'entre point dans le sien; car alors il n'y a point de remede & il faut mourir. Il y a de ces Medecins qui avec la pointe d'une aiguille percent l'endroit où est le pourpre, & en font sortir le mauvais sang; aprés-quoi ils brûlent le même endroit qu'ils ont percé, & puis le frotent avec du gingembre, ne permettant pas au malade de prendre l'air de plus de vingt jours aprés qu'ils sont gueris. Pendant qu'ils sont dans ces remedes, ils ne boivent que de l'eau boüillie avec de l'écorce de citron, & ne mangent ni chair ni beurre. On ne leur donne que du ris cuit dans de l'eau & du poisson salé, & plus ils s'abstiennent de manger & de boire, & plûtôt ils sont gueris. C'est une chose admirable de voir en peu de temps l'excellence & la vertu de leurs remedes, & l'on ne void pas en ce païs-là les maladies traîner en longueur & durer des années comme parmi nous. Je viens à

la description politique de ce Royaume, dans laquelle je comprens la religion, qui est presque en tous lieux de concert avec le gouvernement civil pour l'appui reciproque de l'un & de l'autre.

CHAPITRE XI.

De l'origine, du gouvernement, & de la police du Royaume de Tunquin.

IL n'y a guere plus de six cens ans que le Tunquin est gouverné par des Rois particuliers, parce que c'étoit anciennement une des dépendances de la Chine. Ce qu'on dit des premiers Tunquinois qui furent sans Gouverneurs & sans Rois, n'est qu'une pure fable, pareille à celle qu'on raconte d'un enfant de trois ans, qui se presentant devant une grande assemblée de Tunquinois les exhorta de délivrer leur patrie des mains des Chinois dont ils étoient mal-traitez; & qu'à l'instant il parut miraculeusement un beau cheval, sur lequel étant monté, il poussa contre l'ennemi avec les Tunquinois & d'autres troupes qui lui étoient aussi subitement apparuës, & ayant attaqué vigoureusement les Chinois les défit & leur ôta l'envie de plus revenir dans le Tunquin. Ce que l'on peut sçavoir de plus assuré de l'histoire de ce Royaume, est que depuis plus de six siécles il a été gouverné par sept diverses familles. Le premier qui porta le nom de Roi fut un insigne brigand nommé *Din*, lequel ayant amassé quantité de mécontens & de vagabonds se rendit si puissant & si redoutable par sa valeur, qu'aprés plu-

ſieurs batailles gagnées, il lui fut aiſé de ſe mettre ſur le Trône. Mais il ne régna pas long-temps en repos; car la plus grande partie des peuples ſe ſoûleva d'abord, & dans la premiere bataille qu'il donna il perdit la vie. Ceux qui tenoient ſon parti ne laiſſerent pas de la gagner, & ayant laiſſé deux fils, l'aîné régna trois ans, & aprés ſa mort le cadet ne fut guére plus de tems ſur le Trône, étant morts tous deux jeunes & ſans enfans. Le Royaume fut alors déchiré par pluſieurs guerres civiles, & le parti qui ſe vid le plus foible ayant apellé les Chinois à ſon ſecours, ſe rendit bien-tôt le plus puiſſant. On éleva alors ſur le Trône un Mandarin d'une maiſon apellée *Lelequel*, Prince vaillant & bien aviſé qui remit auſſi-tôt le calme dans tout le Royaume. Comme il vid que tout étoit en paix, il s'occupa à faire bâtir le grand Palais, que tous ceux qui le voyent, admirent, tant pour ſa grandeur que pour ſa magnifique ſtructure, étant tout de marbre de diverſes couleurs par dedans & par dehors. Ce Roi n'eut qu'une fille, qui auſſi-tôt aprés la mort de ſon pere, pour mieux affermir ſa Couronne, ſe maria à un des plus grands Mandarins de la maiſon de *Tran*. Mais peu de tems aprés un de ſes ſujets ſe ſoûleva contre lui, lui donna bataille, & s'étant ſaiſi de ſa perſonne le fit mourir. Se voyant la force en main il ſe mit ſur le Trône; mais neuf ans aprés il fut tué dans une guerre que lui ſuſcitérent quelques mécontens apuyez des armes des Chinois. Ceux-ci ſe rendirent maîtres du Royaume qu'ils tinrent durant vingt ans, & ils établirent des Gouverneurs dans chaque Province. Mais enfin les Mandarins

se lassans de leur gouvernement qui leur sembla tirannique, parce qu'ils exigeoient de gros tributs des Tunquinois, un vaillant Capitaine de la Maison de *Lé*, assembla secrettement quantité de troupes, & leur livra trois batailles où il eut toûjours de l'avantage. Il chassa tous les Chinois du Tunquin, & possêda la Couronne, qui s'est conservée quatre-vingt ans dans cette maison. Aprés ce tems-là un grand Seigneur de la famille de *Mar*, qui autrefois avoit eu le Sceptre, pour se vanger d'un affront que le Roi lui avoit fait faire à la Cour, trouva moyen de le débusquer, assisté d'un grand nombre de mécontens, dont les Etats les mieux réglez sont toûjours remplis, & du secours des Chinois toûjours prêts à rentrer dans ce Royaume. Il s'en rendit maître aprés une sanglante bataille, sans qu'on ait jamais sçû ce que le Roi son prédecesseur fut devenu. Mais ce nouveau Roi ne joüit pas long-temps du fruit de sa victoire, & deux ans aprés un Mandarin de la Maison de *Trin* ayant épousé la fille d'un autre grand Seigneur, lui déclara ouvertement la guerre, dans le dessein d'éteindre entierement la race de Mar. Malheureusement pour lui la mort arrêta tous ses desseins, & il laissa deux fils capables de les poursuivre. L'aîné, timide de son naturel, & craignant de s'engager dans une guerre trop dangereuse, se soûmit volontairement au Roi, qui lui donna un gouvernement, & le maria avec une niéce qu'il avoit d'une sœur. Le cadet étant brave, & ayant à sa disposition toute l'Armée de feu son pere, bien que le Roi lui proposât de grands avantages, ne voulut rien écouter; & poussant jusqu'au bout l'ambition

de régner, continua & acheva même heureusement ce que son pere avoit commencé. A la seconde bataille qu'il donna au Roi, qui y étoit en personne (car il ne se trouva pas à la premiere que le jeune Mandarin gagna aussi) il le fit prisonnier avec son frere qui avoit pris son parti, & quelques jours aprés il les fit tous deux mourir publiquement à la tête de son armée; l'un comme un injuste usurpateur du trône & indigne d'y être assis; l'autre comme un deserteur qui avoit abandonné l'armée de son pere & mal suivi ses intentions.

Quoi-que le victorieux eut pû monter sur le trône & prendre le nom de Roi, il ne voulut avoir que celui de General des Troupes, & pour mieux établir son autorité & se faire aimer des peuples, il fit sçavoir par toutes les Provinces du Royaume, & même jusqu'à la Chine, que s'il restoit encore quelque Prince de la Maison de Lé, il pouvoit se presenter, assurant qu'il le mettoit en possession du Royaume. Il ne s'en trouva qu'un, lequel avoit été si chaudement poursuivi par la famille de Mar durant qu'elle étoit en regne, que pour sauver sa vie il s'étoit retiré sur les frontieres où il servoit inconnu de simple soldat. Ce General fut ravi de trouver encore un Prince legitime de la maison de Lé pour le rétablir dans cet Etat; & aussi-tôt qu'il fut reconnu pour être de cette race on lui envoya tout l'équipage d'un Roi, avec ordre à toutes les Provinces de son passage de le recevoir comme s'il eût déja été sur le trône. Toute l'armée fut deux journées au devant de lui, & l'amena à *Checo* ville capitale du Royaume, où il fut mis sur le Trône & proclamé avec grande

rompre Roi de Tunquin. Mais le Général Trin qui se foucioit moins du titre de Roi que de la puissance effective de l'autorité Royale, fit si-bien son compte dans cette rencontre, que laissant à *Lé* tout l'éclat & tout l'exterieur de la Royauté, il se réserva le commandement absolu dans les armées; & la plus grande partie des revenus du Royaume pour en disposer entierement à sa volonté. De maniere que depuis ce temps-là jusqu'à cette heure, on peut dire qu'il y a eu & qu'il a encore deux Rois au Tunquin, dont le premier n'en a guere que le nom & est appellé *Bua*, & le second nommé *Choua* en a presque toute l'autorité, disposant à son gré de toutes choses, tandis que l'autre demeure enfermé dans son Palais comme un esclave, & sans en sortir qu'à de certains jours. Alors on le porte par les ruës de Checo comme une statuë; ce qui se fait toutefois avec un magnifique appareil. Il a d'ordinaire deux mille soldats pour sa garde, & quelquefois jusqu'à vingt mille, qui sont entierement sur les frontieres, principalement vers la Cochinchine. Il entretien aussi toûjours sur les frontieres cinquante élephans pour la guerre. Et sur toutes les rivieres du Royaume par où l'ennemi pourroit venir l'endommager, il y tient d'ordinaire cent grosses galeres avec une grande quantité de petites galiottes, dont les rameurs & soldats ont plus de paye que les autres; car pour avoir plus de force ils rament debout le visage tourné vers la prouë, tout au contraire des nôtres qui lui tournent le dos.

Le Roi donne presque tous les jours audien-

ce publique; mais il ne fait aucun Edit & ne donne point d'arrêt qui puisse avoir effet, s'il n'est aussi signé du Choüa. Dans ces audiences il a avec lui trente-deux Conseillers d'Etat, outre lesquels il y en a cent autres pour juger de toutes les appellations du Royaume. Les Eunuques ont grand pouvoir à la Cour, comme dans tous les autres Etats de l'Asie, & le Roi pour ses affaires les plus importantes se confie plus en eux qu'en ses propres enfans. Les aînez ne succedent pas toûjours au Royaume; mais le Choüa ou General, avec tous les Conseillers, qui sont ordinairement ses creatures, trouva à propos que lors que le Roi auroit plusieurs fils, il feroit choix de celui qu'il lui plairoit pour lui succeder. Aussi-tôt qu'il l'a nommé, le Choüa servi des principaux Officiers de l'armée, des Conseillers d'Etat & des Eunuques, viennent le saluër, & prêter serment de le mettre sur le trône aprés la mort de son pere; & pour les autres freres ils demeurent toûjours enfermez dans le Palais comme dans une prison, sans se mêler d'aucune affaire d'Etat. Ils ne sortent du Palais que quatre fois l'an, & à chaque fois ils ne peuvent demeurer dehors que six jours; les Officiers qui les accompagnent leur étant donnez par le Choüa, qui est, ainsi que j'ai dit, comme le Connêtable qui commande en chef toutes les armées. Le premier de ces six jours de liberté, ils vont visiter les Temples & les Prêtres à qui ils font de grandes aumônes; les deux suivans ils prennent le divertissement de la chasse, & les trois derniers, ils se promenent sur la riviere dans des galeres superbement équipées.

Le Royaume de Tunquin est divisé en huit gran-

grandes Provinces, chacune desquelles a son Gouverneur & ses Magistrats, & l'on peut appeller de leur sentence à la Cour. On feroit tort à ce païs-là si l'on s'imaginoit qu'il n'y a point de noblesse, comme en effet il n'y en a point dans la plus grande partie des Royaumes de l'Asie. Mais il faut que tous acquierent cette noblesse par leur merite, les uns par les armes, les autres par les études. Ceux qui y parviennent par les armes ont dequoi s'entretenir du bien de leur maison, & l'on commence à leur faire apprendre cet exercice de bonne heure, au plus tard à l'âge d'onze ou douze ans. La premiere chose qu'ils doivent sçavoir, est de bien manier l'épée. La lame en est droite, longue & large comme celle des Suisses, & elle n'est tranchante que d'un côté. Ils apprennent aussi à tirer de l'arc & du mousquet avec la méche; (car pour des fusils ils n'en ont pas encore la connoissance) & à monter à cheval, pour bien tirer de l'arc en courant, & manier le zagaye, qui est un bâton ferré comme une maniere de demi-pique. Aprés s'être rendus habiles en tous ces exercices ils apprennent à faire de toutes sortes de feux d'artifices, & même à en inventer de nouveaux, pour s'en servir contre les élefans des ennemis, & tâcher de les mettre en desordre dans la bataille. Mais je dirai en passant qu'il y a de ces élefans, comme j'ai vû plusieurs fois, qui sont si accoûtumez à tous ces feux d'artifice qu'ils n'en branlent pas, & ne s'étonnent nullement des fusées qu'on leur jette & qui leur viennent passer sous le ventre. Toutefois de deux cens de ces animaux que ces Rois d'Orient ménent à la guerre, à peine y en aura-t-il quinze ou vingt

qui ſoient ſi fermes & aſſurez. Si ceux qui les gouvernent & qui les montent n'y prennent bien garde, au lieu d'aller alors contre l'ennemi ils ſe retournent contre eux-mêmes, & mettent toute l'armée où ils ſe trouvent dans une effroyable confuſion. J'en ai vû un exemple devant Daman ville qui appartient aux Portugais à quatorze lieuës de Surate. Aureng-zeb qui eſt à preſent Roi des Indes, qu'autrement nous appellons Grand Mogol, n'étant encore que jeune Prince, ſon pere Cha-Gehan étant ſur le trône, obtint de lui à force prieres, qu'il lui donnât une armée d'environ ſoixante mille hommes & de quatre-vingts élefans, avec quoi, comme étant grand ennemi des Chrétiens, il vint mettre le ſiege devant cette Ville. Celui qui commandoit dedans étoit un vaillant homme, qui avoit deux braves fils auprés de lui, & tous trois avoient ſervi en France. Il y avoit auſſi dans la place huit cens Gentilshommes qui s'y étoient rendus de toutes les Villes que les Portugais ont aux Indes, & dont la plus grande partie étoit de Goa. Ils étoient tous bien montez, tous ces gens-là ne voulant que des chevaux Arabes, dont le moindre coûte mille écus. Le Commandant voyant que le Prince Indien le preſſoit fort; & qu'il lui avoit déja donné deux aſſauts, réſolut avec toute ſa cavalerie & infanterie, que la nuit du Samedi au Dimanche, auſſi-tôt que minuit auroit ſonné chacun entendroit la Meſſe, & que l'on feroit une ſortie generale, chacun ayant ſa lance à feu qu'il allumeroit au moment qu'on auroit pû gagner le quartier où étoient les élefans. Leur deſſein réüſſit ſi bien, que lors qu'ils en vinrent à l'execution les éle-

fans prirent l'épouvente, & se jettant impetueusement à travers l'armée Indienne, ils rompirent & taillerent tout en pieces avec l'épée & la chaîne de fer qu'ils ont attachées à leur trompe, brisant les tentes, & écrasant sous leurs pieds tout ce qu'ils trouvoient en leur chemin. Les Portugais de leur côté ne faisoient guére moins de ravage dans l'armée d'Aureng-zeb, ils tailloient tout en pieces, & avoient bon marché des miserables Mahometans qu'ils surprirent dans leur plus profond sommeil. Car pour dire tout ils n'auroient jamais pû s'imaginer que les Chrétiens fussent venus les attaquer un Dimanche, dans la creance qu'ils avoient que ce jour-là ne leur étoit pas moins en veneration qu'aux Juifs le jour du Sabbat. Aureng-zeb comme ayant toûjours mené une vie de Santon, c'est-à-dire de Religieux Mahometan, & ayant lû plusieurs fois l'Alcoran composé en partie de la loi Mosaïque, n'ignoroit pas que les Juifs gardoient si religieusement le jour du Sabbat, qu'ils se laisseroient plûtôt tuër ce jour-là que de se défendre. Il s'imagina que les Chrêtiens en usoient de même le jour du Dimanche; en quoi il se trompa fort, n'ayant pas lû leur Evangile comme il avoit lû l'Alcoran, & ne sçachant pas que le Sauveur du monde, le grand Docteur de la loi de Grace, voyant que les Juifs trouvoient à redire qu'il fit des guerisons miraculeuses le jour du Sabbat, les appella insensez, & leur representa qu'il n'y en avoit aucun d'entre-eux qui vît son bœuf ou son âne tomber dans une fosse un jour de Sabbat, qui ne le relevât incontinent. Ainsi dans cette sortie si bien concertée & faite si à propos, les Portugais remporterent une si gran-

de victoire qu'il demeura sur la place plus de vingt mille hommes de l'armée d'Aurengzeb, qui faillit à y laisser lui-même la vie. Car les élefans dans leurs furies briserent toutes ses tentes & celles de son haram ou de ses femmes, & au même instant il leva le siege perdant pour jamais l'envie de venir attaquer les Chrétiens. On a crû que les Portugais eurent bien la valeur de deux millions de leurs dépoüilles.

Pour revenir au Royaume de Tunquin, je dirai qu'il a eu souvent la guerre contre les Chinois, pour ne leur vouloir pas payer le tribut qui leur fut accordé en faisant la paix avec un des Rois de la race de Lé. Mais l'an 1667. les Chinois voyant que les Tartares se rendoient maîtres de leur païs, firent la paix avec le Roi de Tunquin, par laquelle on demeura d'acord qu'il ne se parleroit plus de tribut; mais qu'il envoieroit seulement tous les ans un Ambassadeur à la Cour de Pequin pour rendre l'hommage à l'Empereur de la Chine.

Pour ce qui est de la justice & de la Police, on observe en toutes choses un trés-bon ordre au Royaume de Tunquin, soit dans les villes, soit dans la campagne, & il en va à peu prés comme dans les autres Etats les mieux policez. Je ne veux pas ennuyer le Lecteur par un long détail, & je dirai seulement que sur tout ils ont grand soin pour la commodité du public de réparer les ponts & les grands chemins, & de prendre garde que par tout de quart de lieuë en quart de lieuë le voyageur trouve non-seulement de l'eau, mais même du feu pour allumer sa pipe, étant comme ailleurs de grands preneurs de tabac.

Pour ce qui est de meurtres, on est fort

exact à les punir ; mais s'il y a lieu pour un coupable de demander pardon de son crime, on le méne devant celui qui le doit écouter, & alors il faut qu'il ait à la bouche un bouquet d'herbe, qui donne à entendre que par le déréglement de sa vie & de sa mauvaise conduite il s'étoit rendu semblable aux bêtes. Cette coûtume approche fort de celle de Perse, où le Roi & son Conseil condamnent à mort, & font aussi grace à qui il leur plaît, horsmis à ceux qui ont tué un homme qui a des parens. Car alors toute la grace que le Roi leur peut faire, est de les remettre entre les mains du plus proche des parens du défunt, à qui il est permis d'accorder avec le criminel pour de l'argent, ce qui se fait rarement comme étant une chose honteuse & infâme ; & l'accord ne se faisant pas, il faut que le plus proche parent soit lui-même le bourreau, & lui fasse souffrir le supplice auquel il a été commandé.

CHAPITRE XII.

De la Cour des Rois de Tunquin.

Bien que le Roi, comme j'ai dit, n'ait pas beaucoup d'autorité dans l'Etat, & qu'elle réside presque toute entiere en la personne du Connétable qui a toutes les forces en main, cela n'empêche pas qu'il ne soit grandement honoré de ses Sujets, & que sa Cour ne soit magnifique. Le premier & le quinziéme jour de chaque Lune tous les Mandarins qui sont les Grands du Royaume sont tenus d'aller vétus à la Chinoise saluër le Roi. Le Connétable alloit aussi autrefois rendre le

même devoir, mais peu à peu il a sçû s'en dispenser, & il y envoye un Prince en sa place. Pour ce qui est des autres Mandarins Gouverneurs des Provinces & Chefs de Justice & des Officiers de guerre, ils vont tous les ans saluer le Choüa & lui faire leur Cour le jour de sa naissance, & le premier jour de leur année, qui est le cinquiéme de la cinquiéme Lune; comme aussi quand ils ont remporté quelque victoire sur leurs ennemis; le Connétable recevant de la sorte plus d'honneur que le Roi même. C'est la coûtume des Tunquinois, lors qu'ils saluent quelqu'un plus relevé qu'eux en dignité, de faire quatre profondes reverences jusqu'à terre; mais pour les femmes, quelque difference de condition qu'il y ait entr'elles, elles ne se prosternent qu'une fois. Ceux qui desirent d'entrer au Palais pour voir le Roi, sont obligez de prendre des robes de violet, & les valets qui les accompagnent doivent porter la même couleur. Si quelqu'un veut approcher la personne du Roi pour lui demander quelque grace, il doit porter un present. S'il veut lui accorder sa requête il commande qu'on le prenne, mais s'il la lui veut refuser on renvoye la personne avec son present. Bien que ce soit le Connétable qui dispose de toutes les charges de la Cour & du Royaume, & qui distribuë les récompenses à ceux qu'il en juge dignes, le Roi fait tous les ans le quinziéme jour de la septiéme Lune des liberalitez assez considerables à ceux de sa Cour, & même aux enfans dont les peres ont rendu autrefois quelque important service à l'Etat. Il leur fait donner des pains d'or qui reviennent chacun à six cens livres, & des barres d'argent qui valent chacune quarante-six

livres de nôtre monnoye ; & le même jour il fait élargir tous les prisonniers, tant pour le criminel que pour le civil, pourvû que le crime n'aille pas à la mort, & que la dette ne passe pas deux barres d'argent. Tous les ans les trois derniers jours de la derniere lune, lesquels ils appellent jours de la mort, les quarante Mandarins, qui sont les premiers Conseillers d'Etat, vont prendre le serment de tous les Seigneurs & Officiers de la Cour, & même de leurs femmes, leur faisant promettre d'être fidéles au Roi comme ils l'ont été auparavant, & que s'ils découvrent quelque chose qui touche sa personne ou son Etat, ils le viendront déclarer. Tous les Gouverneurs des Provinces en font faire autant à tous les Seigneurs & Gentilshommes de leur gouvernement, & ceux des villes à tous les bourgeois & habitans. Ceux qui viennent découvrir quelque trahison ne manquent jamais de récompense. Tout ce qu'il y a de difference, est à l'égard de la condition des personnes qui la révélent. Car si ce sont des Mandarins ou des Gentilshommes, ils n'ont de récompense que ce qu'il plaît au Roi de leur donner; mais pour des roturiers, soit hommes, soit femmes, premierement ils sont annoblis, & de plus on leur donne cinquante pains d'or & cinq cens barres d'argent; ce qui revient, comme j'ai marqué ci-dessus, à cinquante-trois mille livres de nôtre monnoye ; mais ils estiment beaucoup plus la noblesse que l'argent.

Par tout le Royaume on fait en certains temps revûë de toute la jeunesse des Provinces, & tous ceux que l'on trouve n'être pas nobles ou n'avoir pas appris de métier, pourvû qu'ils ayent atteint l'âge de dix-huit ou

vingt ans, sont enrôlez pour le service du Roi, qui tous les cinq ans fait choix de ceux qu'il veut retenir pour sa garde, & les envoye aux forteresses des frontieres. Il s'en trouve quelques-uns de ceux-là qui tâchent par argent de s'ôter de cette servitude; mais quand ils sont surpris dans l'éxécution de ce dessein, ce qu'ils ne peuvent guere faire sans qu'on le sçache, & le soldat & l'officier qui est d'intelligence avec lui sont châtiez sans remission. On leur passe une petite échelle au col, on leur met les fers aux bras, & on les envoye en cet équipage au Connétable, qui les condamne aussitôt à avoir la tête tranchée. Mais comme les Tunquinois ne voyent pas volontiers du sang humain répandu, les parens ou amis de ceux qui sont condamnez demandent par grace qu'ils soient étranglez, trouvant cette mort moins deshonorable, parce qu'il n'y a point de sang versé, en quoi il semble être de l'opinion des Turcs. Le Chapitre suivant fera encore mieux voir ce qui est de l'état de la Cour de Tunquin & de sa magnificence.

CHAPITRE XIII.

Des cérémonies qui s'observent lors que les Rois de Tunquin sont élevez sur le trône.

AVant que de parler de l'élevation au trône des Rois de Tunquin, & des grandes cérémonies qui l'accompagnent, il faut dire encore un mot de la maniere dont il sort ordinairement de son Palais pour aller prendre quelque divertissement. Il monte sur un magnifique Palanquin porté par huit hommes,

où il peut être vû de tout le peuple; les Seigneurs & Officiers de la Cour l'accompagnant à pied, pourvû qu'il ne sorte point de la Ville; mais quand il va en campagne, il monte sur un élephant, & les Seigneurs suivent à cheval. Quand la mere du Roi sort, ou sa premiere femme, on les portent de même sur un Palanquin qui est fait en jalousie, afin qu'elles puissent voir le monde sans être vûës. Leurs Dames d'honneur & leurs filles suivent à pied aprés le Palanquin, qui est richement orné dedans & dehors.

La coûtume des Princes & des Mandarins est de célebrer tous les ans le jour de leur naissance avec de grands divertissemens, des festins, des comedies, des feux d'artifices, & tous les parens & les amis ne manquent pas de venir à la fête pour leur faire honneur. L'an 1645. le fils aîné du Roi qui avoit été nommé par son pere pour être son successeur, donna au jour de sa naissance tous les divertissemens possibles à la Cour, & le Roi qui l'aimoit, pour lui donner moyen de faire une plus belle dépense, lui fit porter mille pains d'or & cinq mille barres d'argent; ce qui faisoit huit cens vingt mille livres de nôtre monnoye. En ce temps-là ils font de grandes aumônes, sur tout aux pauvres veuves & aux prisonniers.

Quand le Roi est mort & qu'il laisse plusieurs fils, on prend celui qu'il lui a plû de choisir de son vivant pour être son successeur, & qu'il a fait reconnoître pour tel, comme il a été dit auparavant. Le troisiéme jour aprés le décez du Roi, le Connétable, avec tous les Mandarins d'armes & ceux du grand Conseil, & tous les Gouverneurs des Provinces, vont à

l'appartement de ce Prince, où on lui donne un habit à la Chinoiſe, aprés-quoi l'ayant monté ſur un éléphant on le mene dans une des plus grandes cours de ſon Palais, qui eſt toute couverte de brocards d'or & d'argent, comme une maniére de tente. C'eſt-là qu'étant aſſis ſur un trône ſuperbement enrichi, tous les Mandarins ſe proſternent en terre; & aprés avoir tenu quelque temps la tête baiſſée, ils ſe relevent, & joignant les mains, levant les bras, & regardant le Ciel, font ſerment au nouveau Roi de lui être fideles en toutes choſes juſques à la mort. Cette premiere cérémonie achevée, le Roi, pour ſe montrer liberal, à ſon avenement au trône leur fait donner à chacun quatre pains d'or & ſix barres d'argent. Mais pour diſtinguer le Connétable d'avec tous les autres, il a vingt pains d'or & quarante barres d'argent; & le Chef, ou Preſident du Conſeil, comme qui diroit le Chancelier, en a dix des premiers & vingt des autres. Ces preſens étant faits, pluſieurs pieces d'artillerie que l'on a diſpoſées autour du Palais font trois décharges & ſont ſuivies d'un pareil nombre de toute la mouſqueterie rangée dans une plaine voiſine, où il y a environ trente mille hommes ſous les armes, tant cavalerie qu'infanterie. Cela étant fait le Roi eſt mis ſur un magnifique Palanquin, & le Connétable & le Chef du Conſeil marchent devant montez ſur de beaux chevaux. Seize des principaux Seigneurs de la Cour portent le Roi, ſçavoir huit Mandarins d'armes, & huit du Conſeil, & de cette maniere on ſe rend à l'appartement du défunt Roi, d'où chacun ſe retire pour deux heures, hors les Eunuques; & c'eſt alors que les Princeſſes,

les Dames de la Cour & autres femmes des principaux Mandarins, viennent saluër le Roi, & le feliciter de son heureux avenement au trône. Ensuite les Seigneurs rentrent pour assister au festin superbement préparé à la mode du païs. Leurs viandes ne sont pas si délicieuses ni si délicatement aprêtées que les nôtres, & même ils n'en ont point de tant de sortes. Il est vrai, comme je l'ai déja dit, qu'ils ont ces nids d'oiseaux qu'ils mettent dans la plus grande partie des viandes qu'ils aprêtent, qui leur donnent le goût de diverses sortes d'aromates. De toutes les viandes qu'ils mangent, ils font plus de cas de la chair d'un jeune cheval & de celle d'un chien que des autres; ce qui ne seroit pas nôtre goût. La Comedie & les feux d'artifice suivent le festin Royal, & durent toute la nuit. Le lendemain les trente mille hommes qui ont fait leurs décharges le jour précedent dans une campagne proche du Palais, s'y trouvent encore en trés-bel ordre, & tous les principaux Officiers de guerre, Colonels, Capitaines, Lieutenans, qui étoient sur les frontiéres, se rendent au même lieu. Le Roi assis sur son Palanquin porté par seize de ses premiers Officiers, & précedé du Connétable & du grand Ecuyer à cheval, sort de son Palais, suivi de plusieurs autres Officiers de guerre qui sont à pied, & d'un bon nombre de baladines qui dansent devant le Palanquin, & joüent agréablement de diverses sortes d'instrumens. Les tambours, les trompettes, les cornets, & autre musique martiale, font aussi un bruit qui remplit l'air, & qui s'entend de bien loin. C'est avec cette pompe que le Roi se rend au Camp, & y étant arrivé il quite son Palanquin, & monte sur

M 6

un de ses élephans de guerre. C'est un de ceux qui ne s'étonnent point des coups de mousquet ni des feux d'artifice : car autrement lors qu'à l'arrivée du Roi, & à son départ du Camp, toute cette armée vient à faire ses trois décharges, & à jetter des lances à feu, le Roi seroit en danger de sa personne. Etant donc monté, un élephant fait à ce grand feu & à ce grand bruit, se met au milieu des troupes, & tous les Officiers viennent lui prêter le serment de fidelité, aprés-quoi il leur fait aussi ses liberalitez, sçavoir à chaque Colonnel de deux pains d'or & de quatre barres d'argent, à chaque Capitaine la moitié de ce qu'a reçû son Colonel ; & à chaque Lieutenant la moitié de ce qui a été donné à son Capitaine. Pour ce qui est des soldats ils ont chacun deux mois de gage ; & en moins de rien cela est payé, chaque Régiment ayant son Tresorier & ses sous-Tresoriers, qui payent chacun leur compagnie. Tous ces presens étant faits, toute l'armée fait ses trois décharges, & chaque compagnie se retire dans une des grandes hutes qu'on a dressées dans cette campagne, où elle trouve à boire & à manger pour tout le jour & toute la nuït. On a aussi dressé dans la même campagne un beau Palais qui n'est que de bois, mais d'ailleurs fort enrichi de dorures & de peintures. C'est où le Roi va passer la nuit, une partie de laquelle s'employe à la bonne chere, à la comedie, aux feux d'artifice, & à voir sauter & danser les baladines. Le lendemain le Roi monté sur son élephant quitte son Palais de bois, où les soldats avant que de décamper y mettent le feu de même qu'à leurs hûtes, pour retourner à son Palais. Y étant arrivé avec la

même pompe qu'il en étoit forti, il va s'asseoir dans son trône, & donne aussi alors des marques de sa liberalité à ceux qui ont composé les feux d'artifices, aux comediens & aux baladines, & à tous autres qui ont contribué à son divertissement, & à la solemnité de ce grand jour. Ensuite on donne entrée à tout le peuple, & deux Députez, l'un du corps des Marchands, l'autre de celui des artisans, font une harangue au Roi, dont la substance est que tous les bourgeois & habitans de la bonne ville de Checo, le reconnoissent pour leur legitime Souverain, & qu'ils lui seront fidéles jusqu'à la mort. La harangue finie, le Roi fait present au corps des Marchands de cinquante pains d'or & de trois cens barres d'argent, & au corps des artisans de vingt pains & de cent barres. Alors le peuple s'étant retiré, c'est dans chaque quartier de la Ville à qui fera le plus de dépense en festins, en comedies, en feux d'artifice, & ils ajoûtent encore beaucoup du leur aux liberalitez qu'ils ont reçûës du Roi, employant tout un quartier de lune dans ces sortes de réjoüissances. Quelques jours aprés arriverent les Députez des Communes de tous les endroits du Royaume, qui chacun au nom de leurs Villes ou de leurs bourgs viennent témoigner au Roi la joye qu'ont tous les peuples de sçavoir comme on a mis sur le trône un de leurs Princes legitimes ; & celui qu'il avoit plû au défunt Roi de nommer ; qu'ils lui seront toûjours fidéles,& qu'ils donneront leur vie pour son service contre les Chinois. Ils nomment particulierement les Chinois, parce que les Tunquinois n'ont point de plus grands ennemis qu'eux, & que cette haine est irréconci-

liable. Le Roi voyant la bonne volonté de ſon peuple, lui fait auſſi part de ſes liberalitez, & la choſe va de cette maniere. Tous les lieux qui d'ancienneté n'ont point été rebelles à leurs legitimes Rois, & qui ont toûjours pris courageuſement les armes pour ſa défenſe, ont une année de remiſe de toutes tailles & impôts; & pour les autres qui ont aſſiſté l'ennemi en quelque rencontre que ce ſoit, ils ne ſont exempts de ces charges que pour ſix mois. Tous les priſonniers pour dettes ſe ſentent auſſi des graces du Roi, & aprés que le Chef du Conſeil a eu fait leur accommodement avec leurs creanciers, le plus ſouvent à la moitié de la ſomme, le Roi fait payer le reſte.

Au reſte, c'eſt une choſe incroyable que la quantité de victimes que le nouveau Roi envoye aux Temples de ſes faux Dieux, pour y faire des ſacrifices & des offrandes aux idoles.

On fait compte que le nombre de toutes ſorte d'animaux paſſe cent mille, & qu'outre cela il va de la valeur d'un milion en pains d'or & barres d'argent, en brocards, & autres pieces de ſoye pour l'ornement des Idoles, & en toiles teintes en orangé, pour habiller les Bonzes & autres gens deſtinez au ſervice de ſes faux Dieux, & à tenir nettes leurs Pagodes; (c'eſt le nom qu'on donne aux Indes aux Temples des Idolâtres.)

Entre ces preſens que le Roi envoye, il y a une grande quantité de pieces de groſſes toiles teintes en bleu pour vêtir les pauvres gens qui ſe ſont retirez dans ces Pagodes, comme nos pauvres en Europe ſe retirent dans les Hôpitaux. Les Princes idolâtres con-

ſument des ſommes incroyables à embellir ces Pagodes & les Statuës de leurs faux Dieux. Il y en a d'or maſſif de trois pieds de haut, comme j'en ai vû au Royaume de Carnatica, & d'autres d'argent, beaucoup plus grandes que le naturel. Le nouveau Roi, en attendant que toutes ces cérémonies ſoient achevées pour aller rendre graces à ces fauſſes Divinitez de ſon heureux avénement à la Couronne, prend ſon tems que la Lune ſe renouvelle, s'enfermant durant le premier quartier avec les Bonzes, & vivant comme eux avec beaucoup de frugalité.

Pendant ce tems-là il va viſiter les principaux Hôpitaux pour voir comme on y traite les pauvres, & ſur tout les vieilles gens qu'ils ont en veneration (car naturellement les Tunquinois ſont fort charitables) & il leur fait encore de nouvelles charitez. Pour concluſion il choiſit quelque beau lieu, où il ordonne de faire bâtir une nouvelle Pagode qu'il vouë à quelqu'une de ſes Idoles, & ſes dévotions finies le premier jour du ſecond quartier de la Lune, il monte ſur un de ſes élephans de guerre, ſuivi de tous les Officiers de ſa Cour à cheval, & de dix à douze mille hommes de pied choiſis & détachez de toute l'armée pour l'accompagner. Pendant ce ſecond quartier, toute la Cour s'arrête dans une grande plaine où l'on a préparé trois Maiſons, une pour le Roi, la ſeconde pour le Connétable, & la troiſiéme pour le Chef ou Préſident du Conſeil, avec quantité de hûtes pour le reſte de la Cour. Il y a auſſi une infinité de petites cabanes qui ne ſont couvertes & fermées que d'un côté, leſquelles on fait tourner ſelon le vent

qui souffle, & ce sont les lieux où l'on apprête les viandes; car durant tout ce temslà le Roi donne à manger deux fois le jour à tout ce grand monde. C'est par cette même plaine que passe la riviere de.... qui est large en cet endroit, & sur laquelle sont les trois Palais dont j'ai parlé. Il se trouve-là plusieurs galeres superbement enrichies d'or & de peintures, & particulierement la générale, qui surpasse de beaucoup toutes les autres en magnificence. La prouë, la poupe, les mâts, les rames, jusqu'où elles touchent l'eau, tout éclate d'or; les bancs sont proprement peints, & les rameurs bien couverts; car ceux qui rament sont tous soldats & toutes personnes libres, au contraire de nôtre Europe où l'on ne se sert dans les galeres que d'esclaves & de forçats. Ces soldats dès leur jeunesse apprennent à manier la rame comme on apprend un autre métier, & même ont un peu plus de paye que les soldats qui servent d'ordinaire en terre. Les galeres de Tunquin ne sont pas si larges que les nôtres; mais elles sont plus longues & coupent mieux l'eau. Pendant le séjour que le Roi fait en ce lieu-là il se divertit à voir combatre ces galeres, & celleslà remportent le prix qui passent les autres à force de rames. Le soir les rameurs viennent à terre avec leurs Capitaines saluër le Roi, & ceux qui ont le mieux fait, remportent des marques de sa bien-veillance. Les sept jours passez le Roi, avant son départ, fait venir devant lui tous ses soldats de galeres avec leurs Officiers, & leur fait donner d'extraordinaire deux mois de gage, comme il avoit fait à ceux qui servent en terre.

C'est une chose étonnante de voir la quantité de feux d'artifice qu'ils font joüer, tant sur terre que sur l'eau ; & mon frere qui s'est trouvé present à toutes ces magnificences, m'a dit que durant les sept nuits, ces feux qui brûlent & courent dans l'eau, couvrent toute la riviere & remplissent l'air, de maniere qu'il semble alors que tout soit en feu. Je vis une fois à Bantam un de ces feux d'artifice, que des Tunquinois, qui y étoient tirerent en la presence du Roi, & j'avoüai alors que c'étoit toute autre chose que ceux que nous faisons en Europe.

Les sept jours passez le Roi rentre dans la Ville, dans le même ordre qu'il en étoit sorti, & avec la même pompe, & étant en son Palais il va droit au quartier des Princesses, où il n'entre avec lui que les Eunuques, & où il demeure le reste de la Lune à prendre d'autres divertissemens. Tous les soirs il a le plaisir des nouveaux feux d'artifice que l'on tire devant le quartier des femmes, & les Eunuques se joignant avec des Comediennes & des Baladines, tous contribuënt ensemble à bien divertir le Roi. Voilà de quelle maniere se passe la solemnité de son avenement au Trône. Car on ne lui met point de couronne sur la tête, non plus qu'aux autres Rois d'Orient, & c'est une remarque assez importante que j'ai faite sur ce sujet dans mes relations de Perse, pour faire voir qu'il ne se parle point aussi en ce païs-là de couronnement, mais bien d'élevation au trône.

CHAPITRE XIV.

De la pompe funebre des Rois de Tunquin, & de la maniere d'enterrer les morts.

QUand un Roi de Tunquin meurt, il est incontinent embaumé & mis dans un lit de parade, où pendant soixante-cinq jours il est permis à tout le peuple de l'aller voir. Il est servi pendant ce tems-là comme s'il étoit en vie, & quand on ôte le service de devant le corps, la moitié est donnée aux Bonzes, & l'autre moitié aux pauvres. Aussitôt que le Roi a rendu le dernier soûpir, le Connétable envoye donner avis de sa mort aux Gouverneurs des Provinces, & ordonne combien de tems on en doit porter le deuil.

Tous les Mandarins d'armes & de Justice le portent ordinairement trois ans, la maison du Roi neuf Lunes, & la Noblesse six, & le menu peuple trois. Pendant ces trois ans tous les divertissemens cessent, à la réserve de ceux qui accompagnent la cérémonie de l'élevation du nouveau Roi sur le Trône; toutes les viandes qu'on lui sert sont dans des plats vernissez de noir; le Roi se fait couper les cheveux & se couvre la tête d'un bonnet de paille; ce que font aussi les Princes & les quarante Mandarins Conseillers d'Etat, & ils ne quittent point cét équipage que le corps du Roi ne soit dans la galere où il est mis pour le porter au lieu où il doit être enterré. Trois cloches qui sont au haut d'une tour du Palais, depuis le moment que le Roi expire, ne cessent point de

sonner jusqu'à ce que le corps entre dans cette galere. Le troisiéme jour du déceds, tous les Mandarins vont à la Cour pour témoigner le regret qu'ils ont de la mort du défunt Roi, & dix jours aprés seulement il est permis à tout le peuple d'aller voir le corps en son lit de parade, jusqu'au jour que l'on l'enleve pour l'inhumer.

Pendant les soixante-cinq jours qu'il est ainsi exposé, le Connétable s'occupe à faire de grands apareils pour la pompe funebre; car plus elle est belle, plus il en a d'honneur. Du Palais jusqu'au lieu où sont les galeres qui attendent le corps, il y a environ deux journées de chemin, & tout ce chemin est couvert d'une grosse toile teinte en violet, qui est la couleur du Roi. Mais comme le nouveau Roi & toute la Cour font ce chemin-là à pied en allant & revenant, ils y employent jusqu'à seize jours. De quart de lieuë en quart de lieuë, comme dans tous les autres chemins Royaux, il y a de petites hûtes où l'on trouve de l'eau pour boire, & du feu pour allumer la pipe de tabac. Au retour du Roi, quand toute la ceremonie des funerailles est achevée, cette toile qui couvroit le chemin, est aussi-tôt levée & donnée aux Bonzes.

Voici l'ordre de la marche de cette pompe funebre, comme on le void dans la figure suivante. Les deux hommes qui en font le commencement sont les deux premiers Huissiers de la porte de la chambre du Roi, lesquels vont criant le nom du feu Roi, & ils portent chacun une maniere de masse d'armes, dont la boule est pleine de feux d'artifice. Les douze qui suivent sont douze des premiers Officiers des galeres qui traînent

le mausolée où est écrit le nom du feu Roi. Aprés vient le Grand Ecuyer à cheval suivi de deux autres. Puis paroissent douze chevaux de main que l'on méne deux à deux, six desquels ont leurs brides enrichies de petites plaques d'or, & leurs selles en broderie ; les six autres ayant la bride d'or, & la housse aussi en broderie, avec une frange d'or ou d'argent à l'entour, & chaque cheval a deux hommes qui le ménent. On void suivre aprés douze élephans ; quatre qui portent chacun un homme tenant un étendart ; quatre autres qui portent chacun une tour où il paroît six hommes, les uns avec des mousquets, & les autres avec des lances à feu ; & les quatre derniers portent chacun une maniere de cage, dont l'une par le devant & les deux côtez a de fines glaces ; l'autre est faite en jalousie, & chacune des deux autres à quatre goudrons ; ce sont les élephans que le Roi montoit quand il alloit à la guerre. Aprés viennent huit chevaux menez chacun par un Capitaine des Gardes, & qui tirent le mausolée où est le corps du feu Roi. Le nouveau Roi, & ses freres s'il en a, ou quelques Princes du sang suivent le mausolée, vêtus de grandes robes de satin blanc, qui est la couleur du deüil. On void marcher aprés quatre Princesses qui portent le boire & le manger pour le mort. Enfin suivent deux chariots chacun tirez par huit chevaux, & portant deux coffres où sont les pains d'or & les barres d'argent, les riches étofes d'or & de soye, & les habits que l'on enterre avec le corps du feu Roi.



Tunquin.

EXPLICATION DE LA TROISIE'ME FIGURE.

dre de la marche de la Pompe funebre à l'enterrement des Rois de Tunquin.

1. Deux premiers Huissiers de la Chambre u Roi commencent la marche & crient le om du Roi mort : ils portent chacun une aſſe, dont la tête eſt pleine de feux d'artifice.

2. Douze élephans dont quatre portent hacun un homme qui tient en main un étenart du Roi, les quatre ſuivans portent chaun une tour de bois, & dans chaque tour il y . ſix hommes, les uns armez de mouſquets & es autres de lances à feu. Les quatre derniers lephans portent chacun une eſpece de cage, ont l'une eſt fermée par devant & par les côez, avec des glaces, & l'autre eſt fermée avec es treillis ou jalouſies : les deux premieres ages ſont carrées, & les deux autres ſont à x pans.

3. Le Grand Ecuyer à cheval, ſuivi de deux Pages à cheval.

4. Douze chevaux de main menez deux à eux, chacun par un Capitaine des Gardes : Les harnois des ſix premiers chevaux ſont rés-riches, leurs mords ſont d'or pur, & toues les garnitures de la bride & de la ſelle ſont e même, & les ſelles ſont brodées d'or : les x autres ſont enrichies avec des plaques d'or, tout le harnois en eſt couvert.

5. Le Chariot qui porte le Mauſolée où eſt corps du Roi; ce Chariot eſt traîné par huit Cerfs dreſſez pour cet uſage, chaque Cerf eſt mené par un Capitaine des Gardes du Corps.

6. Le nouveau Roi marche à pied, vêtu de ſatin blanc, la tête couverte d'un bonnet de paille : s'il a des freres ils le ſuivent vêtus de la

même maniere, & autour d'eux marchent des joüeurs de haubois & d'autres instrumens.

7. Quatre Princesses vétuës de satin blanc, qui portent à manger & à boire pour le Roi défunt, elles sont suivies de deux Dames d'honneur habillées de violet, & autour de ces Princesses & Dames sont plusieurs joüeurs d'instrumens.

8. Princes du Sang vétus de satin violet, avec des bonnets de paille.

9. Quatre Gouverneurs des quatre principales Provinces du Royaume, portant chacun sur l'épaule un bâton où pend un sac plein d'or, & de differens parfums, & ce sac contient le present que chacune de ces Provinces fait au Roi mort pour être enterré auprés de son corps, afin qu'il s'en puisse servir en l'autre vie.

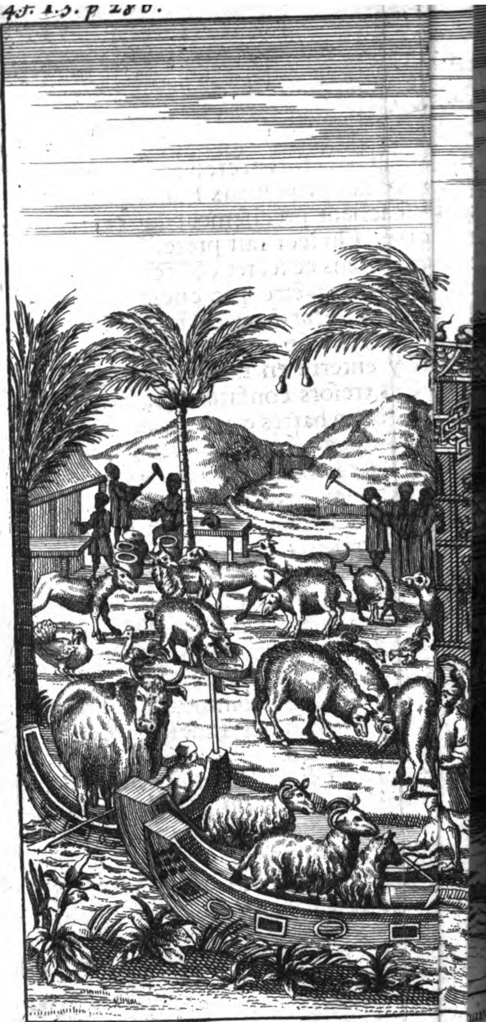
10. Deux Chariots chacun tiré par huit Chevaux, chaque couple de Chevaux menée par deux hommes: chaque Chariot porte un coffre plein de pains ou lingots d'or & d'autres richesses pour l'usage du Roi mort quand il sera en l'autre monde.

11. Une foule d'Officiers du Roi & de Noblesse suit la pompe funebre, partie à cheval, partie à pied, selon leurs fonctions, ou leur qualité.

Explication de la quatrie'me Figure.

Suite de l'ordre qui s'observe à la pompe funebre de l'enterrement du Roi de Tunquin, en sortant de la ville de Bodego.

Le Corps du Roi est mis dans une Galere qui remonte la Riviere ; cette Riviere

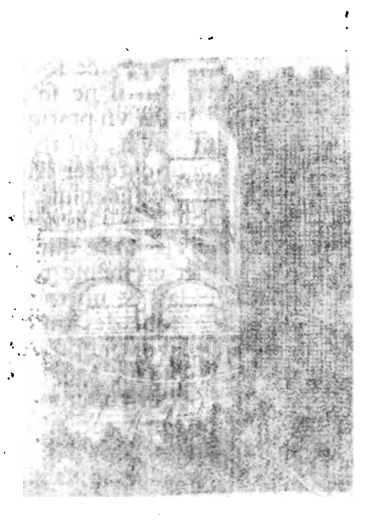


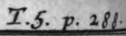
Représentation des Chariots, et deu
la pompe funébre à l'enterrement qu

formée de plusieurs ruisseaux qui descen-
it des Montagnes,elle traverse des païs ste-
:s & deserts : C'est en quelqu'un de ces
ıx qu'on l'enterre fort secrettement ; car
ı'y a que six des principaux Eunuques de
Cour qui sçachent précisément le lieu où
a été enterré. On leur fait prêter serment
ne déclarer jamais ce secret, & cette cere-
›nie s'observe peut-être par quelque mo-
de la Religion, peut-être aussi de crainte
'on n'aille déterrer le corps & enlever les
sors qu'on y enterre en même temps au-
:s de lui : Ces tresors consistent en lingots
pains d'or, & en barres d'argent, en bro-
ds d'or & d'argent, & en beaucoup d'au-
s richesses, pour l'usage (à ce qu'ils disent)
mort, quand il en aura besoin en l'autre
nde. Plusieurs Seigneurs & Dames de la
ır se font enterrer tous vifs auprés de lui,
ssein de le servir aux lieux où il va. J'ai
arqué en passant dans les Etats du Raja
Velouche, qui confinent au Levant à ceux
Roi de Visapour, que les femmes se font
errer vives auprés de leur mari,quand il est
t, au lieu de se brûler, comme elles font
s les autres Provinces des Indes.
. La Ville de Bodego.
. La Galére où est le Corps du Roi.
. Deux Galeres de suite, où sont les Sei-
urs qui vont se faire enterrer vifs avec
Roi : celle où sont les jalousies ou treil-
est remplie des Dames qui vont aussi se
e enterrer vives auprés de lui.
. Galeres qui portent les tresors qu'on va
errer auprés du Corps du Roi.

Funerailles des Tunquinois.

POur ce qui eſt des funerailles d
des Tunquinois, elles ſe font
moins pompeuſes ſelon la qualité d
nes quand elles ſont hors du com
· Pour ce qui eſt de leurs enterre
uſent de quantité de feux d'artifice
ſe ſervent en toutes occaſions, tan
deüil comme dans la joye. Ces feu
fermez dans des tours, & roulez ſ
tits chariots que des hommes traîn
n'étant fait que de papier peint de
couleurs. Ils mettent ſur le tombea
funt quantité de viandes & de confit
la croyánce qu'ils en profitent : car l
ttres les entretiennent dans cette err
leur avantage, & font ſi bien leurs
que le matin il ne ſe trouve plus ri
tombe. Je l'ai vû pratiquer de même a
nois à Batavia, où ils ont une place
Ville pour enterrer leurs morts, &
un jour à ce ſujet une choſe digne d
marquée. Tous les ſoirs on monte l
tant dans la Ville que dans la Forter
fait ſortir en même temps par chaq
huit ſoldats & un caporal qui vont
ronde autour des murailles de la V
même ils vont juſqu'à la portée du ca
au-delà, ayant toûjours peur d'être
du Roi de Mataram ou de celui de
leurs ennemis jurez. Comme le ce
des Chinois n'eſt pas éloigné d'un d
de garde où ces ſoldats ont leur rende
dés qu'ils y étoient arrivez ils ne man
pas d'aller voir ſi l'on n'avoit point





Suitte de l du Roy de Tonquin, en

quelque Chinois ou Tunquinois ; & quand ils trouvoient quelque chose à boire & à manger sur une tombe, ils ne manquoient pas aussi d'emporter le tout dans leur corps de garde & d'en faire bonne chere. Les Prêtres Chinois qui viennent d'ordinaire sur le minuit ôter ces viandes, pour faire voir à ces pauvres idolâtres que c'est pour nourrir les ames de leurs parens ; ayant vû par plusieurs fois que l'on venoit les enlever, qui étoit leur ôter une partie de leurs revenus, se douterent bien ce que ne pouvoit être autres que les soldats de la garnison Hollandoise, & que pour éviter que cette friponnerie n'arrivât plus il faloit en faire plainte au sieur General & à son Conseil, ce qu'ils firent : Aussi-tôt le General fit défense aux soldats de ne plus aller rien prendre sur ces tombeaux ; mais ceux-ci qui étoient affriandez à ces bons morceaux ne firent pas grand cas de la défense, & continuoient de les aller enlever, niant toutefois la chose quand on venoit derechef à s'en plaindre au General. Enfin les Prêtres virent bien qu'il n'y avoit point d'autre moyen pour les empêcher d'y retourner, que d'empoisonner toute la boisson & toutes les viandes qui seroient mises à l'avenir sur les sepultures, dans l'esperance que quand les soldats y auroient été pris deux ou trois fois ils quitteroient la partie. Ils firent la chose comme ils l'avoient projettée ; & en effet il y eut plusieurs soldats qui en creverent ; ce qui ôta aux autres la volonté de plus manger de ces viandes. Toutefois de mon tems les Chinois ne s'y fioient pas encore entierement, & si le festin mortuaire étoit d'une vingtaine de plats, il y en avoit toûjours trois ou quatre d'empoisonnez.

les Prêtres ſçachant bien les diſtinguer d'avec les autres, parce que ce ſont eux-mêmes qui les apprêtent & qui les conſacrent, & de la ſorte ils ont trouvé le moyen de ſe conſerver leur revenu.

CHAPITRE XV.

De la Religion & des ſuperſtitions des Tunquinois.

LEs Tunquinois en matiere de Religion ſont diviſez en trois ſectes. La premiere prend ſon origine d'un ancien Philoſophe nommé *Confutius*, dont la memoire eſt celebre dans toute la Chine & quelques Etats voiſins. Il enſeigna qu'il y a cinq élemens, la terre, l'eau, le feu, le bois, & le reſte des créatures. Que l'homme eſt compoſé de deux parties, l'une ſubtile, & l'autre groſſiere; & que quand l'homme meurt, la ſubtile va en l'air, & la groſſiere demeure en terre. Ils ont dans cette ſecte l'uſage des ſacrifices, & adorent les ſept Planettes; mais entre leurs Dieux & leurs Idoles, ils en ont quatre en particuliere veneration, & une Déeſſe. Les noms de ces Dieux ſont *Raumu*, *Betolq*, *Ramonu*, *Brama*, & le nom de la Déeſſe *Satibana*, qui eſt celle que les femmes adorent; mais pour le Roi & les Mandarins, & ſur tout les gens d'étude, ils adorent le Ciel.

La ſeconde ſecte vient d'un certain Solitaire nommé *Chacabout*, & eſt ſuivie de la plus grande partie du menu peuple. Il leur a enſeigné la tranſmigration des ames; il faut que ſes ſectateurs obſervent dix commandemens que ce Chacabout leur a laiſſé.

Le premier est qu'ils ne tueront point. 2. Qu'ils ne déroberont point. 3. Qu'ils ne soüilleront point leur corps. 4. Qu'ils ne mentiront point. 5. Qu'ils ne feront point d'outrage à personne. 6. Qu'ils ne seront point de deux paroles. 7. Qu'ils n'auront point de desirs déréglez. 8. Qu'ils ne seront point grands parleurs. 9. Qu'ils n'excederont point dans leur colere. 10. Qu'ils feront ce qu'ils pourront pour se tirer de l'ignorance. Pour ce qui est de ceux qui veulent vivre religieusement, ils doivent renoncer aux délices de cette vie, être charitables envers les pauvres, vaincre leurs passions, & s'adonner à la méditation. Il enseigna de plus, qu'aprés cette vie il y avoit dix lieux differens de joye & de tourment, & que ceux qui auroient méprisé sa loy souffriroient des peines proportionnées à leurs offenses sans jamais voir la fin de leurs tourmens ; & que pour ceux qui auroient tâché de bien accomplir sa loi, & auroient manqué à quelque point, ils devoient passer aprés leur mort en divers corps durant trois mille ans avant que d'entrer dans le lieu des bienheureux. Mais que ceux qui auroient observé sa loi recevroient une récompense toute particuliere sans renaître comme les autres, & sans souffrir de changement des corps ; & que lui-même avoit été réduit à renaître dix fois avant que d'avoir pû joüir de la gloire qu'il possedoit, parce que durant les premieres années de sa vie il n'étoit pas illuminé de la connoissance de ces hauts mystéres. Ce Chacabout fut un des plus grands imposteurs qui ait jamais été dans l'Asie : car il a répandu sa secte dans tout le Royaume de Siam, dans une partie des Provinces du Japon, &

de-là dans le Tunquin, où il mourut.

La troisiéme secte est celle de *Lanthu*, aux mensonges duquel les Japonois & les Chinois ont une grande croyance; & les Tunquinois y ajoûtent encore plus de foi. Il étoit Chinois de nation, & ç'a été un des plus fameux & des plus sçavans Magiciens qui ait jamais été en Orient. Il fit quantité de disciples, qui pour autoriser ce noir imposteur, & faire que le pauvre peuple lui donnât plus de croyance, lui persuaderent que Lanthu a eu une naissance miraculeuse, & que sa mere l'a porté dans son ventre sans perdre sa virginité l'espace de soixante & dix ans. Il leur a enseigné une partie de la doctrine de Chacabout; mais ce qui lui a le plus attiré le cœur de ces peuples, est qu'il les a toûjours exhortez à la charité, & à bâtir des hôpitaux dans toutes les villes où il n'y en avoit point auparavant. Et même il y a plusieurs Grands du Royaume qui s'y sont retirez pour servir les malades, avec quantité de Bonzes qui s'y sont aussi rendus au même sujet; avant cela ils menoient une vie faineante & malheureuse. Du temps que mon frere étoit en ce païs-là, le *Choua* ou Connétable ennemi de tous ces vagabonds, fit venir auprés de lui la plus grande partie de ces Bonzes & de ces Sayes ou faineans; & quand ils furent arrivez il fit choix de ceux qui lui semblerent les plus robustes & les mieux faits, & les envoya pour soldats aux frontieres du païs.

Les Tunquinois ont accoûtumé d'adorer trois choses dans leurs maisons. La premiere est le foyer de leur cuisine fait de trois pierres. La seconde est une idole qu'ils appellent *Tiensu*, laquelle est comme la Patrone des arts,

de l'orfévrerie, de la sculpture, de la peinture, &c. Et lors qu'ils destinent un enfant à apprendre un de ces métiers, avant que de le mettre en besongne ils dressent un Autel où ils sacrifient à cette idole, afin qu'elle ouvre l'esprit de cet enfant & lui donne bon jugement pour apprendre. La troisiéme idole s'appelle *Buabin*, qui est celle qu'ils implorent quand ils veulent bâtir une maison. Ils font dresser un Autel, où ils appellent des Bonzes & des Sayes pour y sacrifier à l'idole. Il y a grande préparation de toutes sortes de viandes, & ensuite on lui presente plusieurs papiers dorez où se trouvent écrites quelques paroles magiques; aprés-quoi ils les brûlent avec les parfums qu'on lui presente, lui apportant plusieurs tables couvertes des viandes qui ont été sacrifiées; & ils font tout cela pour obliger l'idole par ces caresses à ne point souffrir qu'il arrive jamais de malheur à la maison qu'ils veulent bâtir.

Il y a des Tunquinois qui adorent le Ciel, d'autres la Lune, & d'autres les Etoiles. Il y en a encore qui adorent les cinq parties de la Terre, en faisant une cinquiéme au milieu des quatre qui nous sont connuës, & qui le leur sont aussi, mais confusément. En leur rendant leur hommage, ils ont pour chacune de ces parties une couleur particuliere. Quand ils adorent celle qui répond au Septentrion, ils sont vétus de noir; & la table & les plats où ils mettent les viandes des sacrifices sont pareillement noirs. Lors qu'ils adorent la partie du Midi, ils sont vétus de rouge; pour l'Orient de verd, & pour l'Occident de blanc; & quand ils adorent le milieu du monde, ils portent le jaune.

Ils font des offrandes aux élephans, aux chevaux, aux vaches, & presque à tous les autres animaux, comme aussi aux arbres. Ceux d'entr'eux qui s'étudient à connoître les caractéres Chinois, ont accoûtumé la cinquiéme Lune de l'année de faire faire des sacrifices pour les ames de ceux qui sont morts, & qui n'ont point eu de sepulture. Ils croyent qu'en faisant cela leur entendement sera plûtôt éclairé pour comprendre toutes choses.

Tous les ans au commencement de l'année, ils font une grande solemnité pour honorer aprés leur mort ceux qui durant leur vie ont fait quelques belles actions, qui ont eu du cœur, & qui se sont montrez vaillans, mettant en ce rang ceux qui ont eu la hardiesse de se soulever contre leurs Princes légitimes, & disant que c'étoient des gens de cœur. Trois jours avant cette grande solemnité, qui se fait dans une grande campagne, on y dresse quantité d'Autels, dont les uns sont pour les sacrifices, les autres pour mettre les noms de ces grands Capitaines & hommes Illustres, dont l'on célébre la glorieuse mémoire. La veille plus de quarante mille soldats vont passer la nuit dans cette campagne, où tous les Princes & Mandarins ont ordre de se trouver avec grand nombre d'élephans & de chevaux de main, & le Roi même s'y rend aussi. Aprés que l'on a achevé tous les sacrifices, & que l'on a brûlé quantité d'encens à l'honneur des défunts, le Roi & tous les Princes & Mandarins font quatre profondes révérences où sont les Autels, & où sont les noms de ces guerriers; puis le Roi tire cinq coups de fléche contre les Autels, où sont les noms de ceux qui ont été si téméraires, que de se soû-

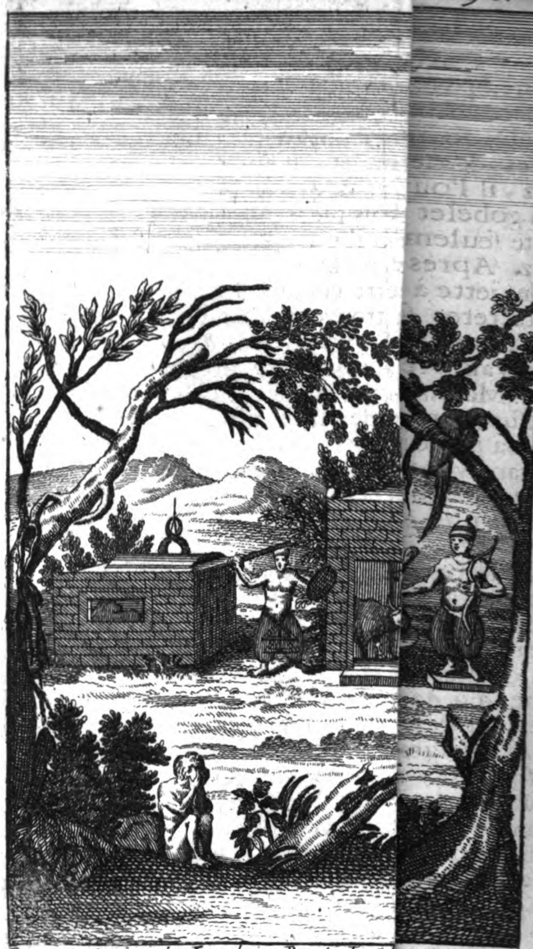
lever contre leur Prince légitime. Cette action est suivie de quantité de volées de canon, & de trois salves de mousqueterie de tous les soldats, pour mettre en fuite toutes ces ames. Ensuite ils brûlent tous ces Autels, & quantité de papiers dorez qui avoient servi aux sacrifices, & puis tout se termine par un hurlement épouventable de toute la soldatesque. Pour conclusion les Bonzes, les Sayes, & autres gens de la sorte, mangent toutes les viandes qui ont servi aux sacrifices.

Le premier jour & le quinziéme de la Lune, c'est une chose étonnante d'entendre le carillon de leurs grosses cloches ; car ce sont des jours de fête de leurs Dieux, & tous les Bonzes & les Sayes leur rendent alors plus de vénération qu'à l'ordinaire, en redoublant leurs prieres & en disant chacun de ces jours-là six fois une maniere de chapelet. En ces jours-là plusieurs font apporter sur la sépulture de leurs parens morts, à boire & à manger pour leurs ames. Les Bonzes & les Sayes ne manquent pas de s'y trouver, & aprés qu'ils ont fait leurs prieres, ils mangent ce qu'ils peuvent de viandes qui ont servi au sacrifice, & donnent ce qui reste aux pauvres. Mais quoi que fassent ces Bonzes & ces Sayes qui vivent assez austérement, le Roi ni les Mandarins n'en font pas beaucoup de cas, & il n'y a que le menu peuple qui les honore.

Dans le Royaume de Tunquin, outre les grandes Villes qui ont plusieurs Pagodes, il n'y a guere de Bourg ni de Village qui n'ait la sienne, & chaque Pagode est servie du moins par deux Bonzes & par deux Sayes. Mais il y a telle Pagode qui entretient tant de Bonzes que de Sayes jusques à quarante, qui vivent

en communauté sous un Superieur. Ils tiennent la croyance de Chacabout, & un bouc est l'idole qu'ils adorent. Ils portent tous au col une maniere de Chapelet de cent grains, qui sont de bois & fort gros, avec un bâton à la main, & au bout du bâton il y a un petit oiseau d'un bois verni. Ils vont demander l'aumône pour leur entretien; & ils ne sont pas comme les Bonzes des autres Royaumes, qui ne demandent l'aumône qu'avec gravité; ceux-ci au contraire la demandent avec une grande humilité & modestie, ne prenant jamais que ce qui leur est nécessaire; & s'ils ont quelque chose de reste, aussi-tôt qu'ils ont achevé leur repas, ils le donnent aux pauvres veuves qui ne peuvent gagner leur vie, & aux orphelins. Leur regle leur permet le mariage, pourvû qu'ils sortent de leur Monastere. Ils assistent ordinairement aux funerailles des Grands, où ils disent leur façon de Chapelet, & y sonnent de leurs cornets ou trompettes, faisant sonner en même-temps les grosses cloches de leurs Pagodes.

Au reste les Tunquinois ont une particuliere vénération pour deux Magiciens & une Magicienne. Le premier des Magiciens qu'ils nomment *Tay-bou*, leur fait acroire qu'il sçait le succez des affaires à venir; de sorte que quand ils ont dessein de marier leurs enfans, de bâtir une maison, d'acheter une terre, ou d'entreprendre quelque négoce, ils vont consulter cet oracle pour sçavoir ce qui leur arrivera. Le Magicien leur fait un doux acuëil, & avec une feinte modestie leur demande, par exemple, l'âge de la personne dont il s'agit, pour sçavoir le succez de l'affaire qu'elle veut entreprendre. Puis ayant pris un grand



Representation des Temples ou Pagode des Id mettent pour faire penitence, et pour accomplir les Voeux qu'i t adonnés.

N.° 1 Thaibout

livre épais de trois doigts, où il n'y a que des figures d'hommes, de demi-hommes, & de toutes ſortes d'animaux terreſtres & aquatiques, & de cercles, de triangles & de quarrez, il l'ouvre, & met en même-temps dans un gobelet trois pieces de cuivre, où d'un côté ſeulement il y a quelques caracteres gravez. Aprés avoir bien remué ces trois pieces, il les jette à terre comme au ſort. Si tous les caracteres ſe trouvent deſſous, il ne daigne pas regarder dans ſon livre, & c'eſt un trés-mauvais préſage pour la perſonne dont il s'agit. Mais ſi un caractere ou deux viennent deſſus, il regarde dans ſon livre, & fait acroire à la perſonne tout ce qu'elle veut. Que ſi le hazard veut que tous les caracteres des trois pieces paroiſſent enſemble, alors le Magicien s'écrie que c'eſt la perſonne du monde la plus fortunée.

Le ſecond Magicien appellé *Thay-phou-Thouy*, eſt celui auquel ils ont recours dans leurs maladies. Quand un malade le vient trouver, il prend un livre plein des mêmes figures de celui du précedent Magicien. Il n'y a de difference que dans la forme du livre; car celui-ci n'eſt que de la groſſeur du pouce, & d'environ quatre doigts de long à huit pans, ſur chacun deſquels il y a pluſieurs chifres. Si aprés pluſieurs ſingeries qu'il fait devant le malade pour l'abuſer, il dit qu'il reconnoît que la maladie vient du démon, alors il lui fait hommage avec le malade & avec ceux qui l'ont amené. Cet hommage ſe fait par pluſieurs ſacrifices, & ceux qui ſont amis du malade preſentent au démon, ou plûtôt au Magicien, une table chargée de ris & de viandes. Mais ſi aprés toutes ces offrandes le malade ne recouvre pas

la santé, tous ses parens & amis avec le plus de soldats qu'ils peuvent amasser, entourent le logis du malade, & chacun fait trois décharges de mousquet pour chasser le démon de la maison. Quelquefois ce Magicien fait acroire au malade & à ses parens, que c'est le Dieu des eaux qui est la cause de la maladie, & c'est quand le malade est de ces gens de mer ou de riviere, comme matelots, bâteliers, pêcheurs; & afin qu'il guerisse, & que le Dieu s'appaisant retourne dans son Empire aquatique, il ordonne que le chemin depuis le logis du malade jusqu'à la riviere la plus proche, soit couvert des plus belles pieces d'étofe que toute la parenté puisse avoir, & que d'espace en espace on dresse des hutes; dans chacune desquelles il y ait deux tables couvertes pendant trois jours de toutes sortes de viandes; tout cela pour inviter le Dieu à se retirer, & lui faire honneur jusqu'à ce qu'il rentre dans son Empire. Mais pour mieux sçavoir la source de la maladie, le *Thay-phou-thouy* leur fait acroire qu'il faut qu'ils aillent consulter le *Thay-bou*, qui est le premier Magicien, & s'il répond que les ames des morts, (car ils croyent le passage des ames d'un corps à l'autre) ont causé cette maladie, le Magicien employe toutes ses ruses & ses artifices, pour attirer à soi ces ames mal-faisantes; & quand il a pû avoir, à ce qu'il dit, celle qui cause le mal, il la renferme dans une bouteille pleine d'eau jusqu'à ce que le malade soit gueri; & alors on casse la bouteille, & l'ame a la liberté de s'en aller. Quand ces pauvres gens ont recouvré leur santé, le Magicien leur fait acroire que si cette ame n'eût été bien enfermée, ils n'auroient jamais échappé de cette maladie, &

qu'ils en seroient morts infailliblement.

La Magicienne que les Tunquinois vont aussi consulter, s'appelle *Bacoti*, & a grande intelligence avec le démon, auquel si elle a une fille, elle en fait offrande si-tôt qu'elle est née pour mieux acquerir ses bonnes graces, & avoir plus de connoissance dans la magie. Quand une mere pleure la mort de son enfant, & qu'elle veut sçavoir en quel état est son ame en l'autre monde, elle va trouver cette *Bacoti*, qui pour contenter le desir de cette mere, se met aussi-tôt à battre son tambour pour apeller par ce bruit l'ame du défunt, qui paroît devant elle, à ce qu'elle lui fait acroire, & qui lui conte si elle est bien ou mal; mais ordinairement elle dit à ces pauvres meres que cette ame est bien-heureuse au lieu où elle est, & qu'il faut qu'elle s'en console, à moins qu'elle ne veüille qu'on croie qu'elle a de la douleur du bon-heur de son enfant.

Les superstitions de ces peuples sont en si grand nombre, qu'il y auroit dequoi remplir un juste volume; mais je me contenterai d'en rapporter encore quelques-unes des principales. Les gens d'étude s'appliquent fort à apprendre en regardant dans un miroir à prédire les choses à venir, & se vantent de pouvoir dire à ceux qui les viennent consulter, ce qu'ils deviendront un jour, & quel sera le succez de leurs affaires.

Il y en a qui presentent de l'eau-de-vie aux morts, & en arrosent leurs cendres; mais ils ne font cela qu'à celles de leurs Ayeuls, pour leur demander la santé, l'honneur & les richesses.

Il y en a d'autres qui le premier jour de leur année prennent de la chaux, & font plusieurs

N 6

figures, rondes, quarrées & en triangle, sur le seüil & sur le pas de leurs portes Ils disent que ces figures font peur aux esprits malins, & sur tout que la triangulaire les fait fuir d'abord. Quelques-uns en considerant les pieds d'une poule, en tirent de bons ou mauvais augures. D'autres allant en campagne, s'ils n'éternuent qu'une fois retournent au lieu d'où ils sont partis le matin, disant que s'ils passoient plus avant il leur arriveroit infailliblement quelque disgrace; mais s'ils éternuent deux fois ils poursuivent leur chemin avec joye, ne craignant aucun danger pour ce jour-là.

Il y en a de si superstitieux, qu'en sortant de leurs maisons s'ils rencontrent quelques femmes ils retournent chez eux pour deux ou trois heures, croyant que s'ils avoient passé outre ils seroient tombez dans quelque malheur. Mais s'ils rencontrent un homme c'est un bon présage.

Le premier fruit qu'ils ceüillent au commencement de leur année est celui que porte l'*Arequié*, dont il a été parlé au chapitre troisiéme; & c'est aussi le premier qu'ils mangent avec grande ceremonie durant le premier quartier de leur seconde Lune. Il y en a de si endiablez qu'ils empoisonnent ce fruit, & font en sorte qu'un enfant en mange, croyant qu'en ôtant la vie à un de ces pauvres innocens, le bonheur les doit accompagner toute l'année.

Quand il se fait éclypse de lune, ils disent que c'est un dragon qui lui fait la guerre & qui s'efforce de la devorer. Alors pour la secourir & faire fuïr le dragon, tous ceux qui ont des armes à feu les tirent, on sonne toutes les cloches, on fait grand bruit de tam-

bours, & pendant ce temps-là l'éclypse se passe; ce qui leur fait croire qu'ils ont délivré la lune; & ils font de grandes réjoüissances, comme s'ils avoient remporté quelque grande victoire sur leurs ennemis.

Ils ont aussi de grandes superstitions pour les heures du jour & de la nuit. Ils divisent le jour naturel, c'est à-dire tant le jour que la nuit, en douze heures, & ils donnent à chacune le nom d'un animal, comme du tigre, du lion, de l'ours, du cheval, du dragon, du singe, &c. Les lunes & les jours ont aussi les mêmes noms; & quand un enfant vient au monde, aussi-tôt le pere & les parens vont voir le nom de l'animal que porte l'heure où l'enfant est né, & ils croyent que cet animal-là lui est funeste. Dans le temps que mon frere étoit à la Cour du Tunquin, le Roi regnoit alors étant né à l'heure du cheval, ne donnoit jamais d'audience cette heure-là, & ne sortoit point de son Palais, de crainte qu'il ne lui arrivât quelque malheur durant ce temps-là. Ce Prince étoit si superstitieux, qu'un de ses enfans étant mort à la cinquiéme lune, qui est celle qui porte le nom du cheval, il ne voulut jamais permettre qu'on l'enterrât, mais il fit brûler le corps, & jetter ensuite les cendres au vent.

Voilà ce que j'ai pû recceüillir de plus singulier & de plus considerable de l'état du Royaume de Tunquin, tant des manuscrits que me laissa feu mon frere qui mourut aux Indes, que des conversations que j'ai eüës avec plusieurs Tunquinois à Batavia & à Bantam.

Fin du quatriéme Livre.

HISTOIRE DE LA CONDUITE DES HOLLANDOIS EN ASIE.

Tant envers leurs Sujets, qu'envers les Etrangers, pour soûtenir le Commerce.

LIVRE CINQUIE'ME.

CHAPITRE I.

Dessein de l'Auteur.

MON dessein n'est pas de blâmer la conduite des Hollandois en general, en écrivant ici les desordres que l'avarice de quelques particuliers a causez souvent dans l'Asie, à la honte de leur païs & du nom Chrétien. Je sçai que cette Nation s'est acquis d'ailleurs beaucoup de gloire par la navigation & par les armes, & même qu'el-

le a fort contribué au rétablissement des Arts & des belles Lettres. Ainsi, je suis trés-éloigné de la vouloir offenser, & je le puis moins que jamais, presentement qu'elle accepte la paix que le Roi lui a si genereusement accordée, & qu'elle rentre dans nôtre Alliance qui lui a toûjours été utile & honorable. En effet, la conduite de cette République est si sage, qu'elle merite l'estime & l'admiration de tout le monde ; car que peut-on voir de plus admirable que la résistance qu'elle a faite pendant quarante ans à toute la Maison d'Autriche ? & même dans cette derniere Guerre avec quelle sagesse n'a-t'elle pas sçû réparer ses pertes, engager presque tous les Princes de l'Europe dans sa querelle particuliere, & prendre le moment favorable pour la terminer ? Neanmoins il faut avoüer que cette avidité du gain qui ne regne que trop parmi ces peuples, leur a fait quelquefois commettre de grandes fautes, & que cette envie démesurée qu'ils ont d'exclure du Commerce les autres Nations, les a mis comme à deux doigts de leur ruïne, & en danger de perdre leurs propres Etats & leur liberté ; au lieu qu'ils devroient considerer que le Commerce est un champ libre & ouvert pour l'industrie de tous les hommes, & qu'il n'y a point de Loi qui dise que le plus fort ait droit d'en bannir les autres. Pour moi j'ai toûjours crû que la justice & la bonne foi sont les premieres & les principales qualitez d'un négociant, & je me suis trés-bien trouvé de cette conduite : je n'ai à me reprocher aucun gain illégitime, & je n'ai couru sur le marché de personne, ni fait des brigues & des injustices pour rendre ma condition meil-

leure. C'est ce qui m'a donné quelque crédit dans tout l'Orient ; car le grand secret dans le trafic pour bien gagner, c'est d'être desinteressé, & de sçavoir même perdre à propos. Aussi, quand il m'a falu faire quelque dépense pour le bien de la Religion Chrétienne, pour la gloire de la France, & pour mon honneur propre, j'ai toûjours compté l'argent pour rien, & j'ai mieux aimé qu'on m'accusât de prodigalité que d'avarice : Et bien que mes interessez ayent profité comme moi de l'effet de mes liberalitez particulieres, je n'en ai jamais rien mis sur leur compte. Par ce moyen, je me suis ouvert l'entrée dans la Cour des Princes, & j'ai acquis la confiance de tous ceux qui se mêlent de négocier. Si j'en suis revenu moins riche, du moins j'ose dire que je n'y ai pas fait de deshonneur aux Chrétiens & aux François; graces à Dieu, j'en ai raporté une bonne réputation, & cette réputation m'est plus chere que tout l'or & toutes les pierreries des Indes.

C'est ce que la pluspart des Marchands & des Officiers Hollandois n'ont pas fait, & comme j'ai été presque toûjours témoin oculaire (pendant quarante années que j'ai passé en Asie) des choses que j'écris sur leur sujet, je n'en avancerai aucune qui ne soit trés-véritable, & je ne dirai rien que je n'aye vû ou que je n'aye apris de gens dignes de foi, & qui n'avoient nul interêt à me déguiser les choses : Au reste, je ne touche point ici le Corps des Etats Generaux que je respecte, je ne blâme que des particuliers avec lesquels j'ai peu de mesures à garder aprés les injustices qu'ils m'ont faites en plusieurs occasions.

Je n'entreprends pas d'écrire l'histoire de l'établissement des Hollandois dans les Indes, ce seroit un trop long discours ; mais seulement celle de la conduite qu'ils y ont tenuë pendant mes voyages ; & peut-être rendrai-je en cela un service considerable à leur Compagnie de Commerce, en lui découvrant beaucoup de choses qu'elle ignore, ou du moins qu'elle ne sçait pas si distinctement. J'en ai apris une bonne partie de la propre bouche des Chefs du Comptoir, apellez autrement Commandeurs, qu'elle tient en divers lieux de la Perse & des Indes, avec lesquels je me suis souvent trouvé, & dont il m'a été aisé de découvrir la conduite.

C'est une chose assez connuë que la Compagnie des Indes en Hollande est composée de six Chambres, dans toutes lesquelles ensemble il y a seize Directeurs, qui font dix-sept voix, parce que le Président en a deux ; qu'Amsterdam fait seule la moitié de la Compagnie, Middelbourg un quart, & Rotterdam, Delft, Incuse & Horn, l'autre quart, c'est-à-dire, chacune une seiziéme partie. C'est cette Compagnie si fameuse dans l'Univers, qui tolere, ou du moins qui ne void pas assez bien les grands & intolerables abus qui se commettent aux Indes à sa honte & à son desavantage, & qui n'y aporte pas tous les remedes qu'elle pourroit. Et c'est sans doute par une suite de cette négligence, & un visible châtiment des injustices & cruautez qu'elle a souffertes, qu'elle a perdu le poste important de l'Isle Formosa, depuis la perte de laquelle elle n'a pas été en si bon état qu'auparavant. Car alors les Chinois, les peuples

de Tunquin, & de Cochinchine, & d'autres païs où croît la soye, ouvrant les yeux aussi bien que ceux du Japon, & voyant que les Hollandois vouloient par tout être seuls les maîtres, déclarant d'abord la guerre à ceux qui vouloient marcher sur leurs brisées; tous ces peuples, dis-je, entreprirent alors le negoce de la soye; ils allerent au Japon, & la donnerent à vingt-deux pour cent meilleur marché que ne faisoient les Hollandois. Ils firent de plus sçavoir au Roi du Japon, que s'ils pouvoient avoir le commerce libre, & que les Hollandois ne les vinssent point traverser, ils donneroient la soye jusqu'à trente pour cent meilleur marché qu'eux, & ainsi de toutes les autres marchandises. Car la plus grande partie de celles que les Hollandois portent au Japon, ils les prennent en ces païs-là, où le plus grand négoce consiste en soyes & en cornes, principalement en celles de busle, de cerf, & de bœuf: & pour celles de busle & de cerf, leur Isle Formosa leur en fournissoit assez. En un mot, quand ils ont perdu cette Isle, ils ont perdu la plus belle fleur de leur couronne; & depuis ce tems-là ils ne tirent pas du Japon le tiers du profit qu'ils faisoient auparavant. C'est ce que je reconnus bien étant en Bengale l'an 1666. par l'argent qu'en raporterent les deux Vaisseaux qui venoient du Japon, & par le recit que me firent des gens qui étoient au service de la compagnie. Enfin sur les plaintes que toutes ces Nations Orientales firent au Roi du Japon, il fit une Ordonnance, par laquelle il déclara que si les Hollandois en inquiétoient aucune & la traversoient dans son commerce, il feroit crucifier tout autant des

urs qu'il se trouveroit sur ses terres, & qu'il
e permettroit jamais qu'aucun d'eux y mit le
ied. Voilà comment est déchû le grand né-
oce que les Hollandois faisoient au Japon.

J'ai dit que la Compagnie Hollandoise
ouffre des injustices & des cruautez, dequoi
aporterai dans la suite plusieurs exemples;
& il semble que celles que nous reprochons
ux Espagnols dans l'Amerique, leur doivent
être plus pardonnables qu'aux Hollandois
qui veulent les imiter dans l'Asie; parce que
es premiers exerçoient leur barbarie sur des
Idolâtres & des Sauvages, du nombre des-
quels ils pouvoient être accablez; & que
ceux-ci s'attaquent à des Chrétiens, dont un
si beau nom dévroit retenir leurs violences.

Ce qui porte encore un grand préjudice
à la Compagnie, est le manque de bons
Chirurgiens dont elle n'a pas le soin de se
pourvoir. C'est en cela qu'elle est trés-mal
servie, la plûpart de ces Chirurgiens qui
montent sur leurs Vaisseaux, n'étant que de
jeunes gens, qui aprés trois années d'apren-
tissage dans une boutique où ils n'ont fait
que raser, ou panser par hazard quelque
blessûre de coup de coûteau, à quoi les
Matelots sont sujets entr'eux, viennent d'a-
bord offrir leur service quand on équipe
une flotte. Il est vrai que l'intention de la
Compagnie est de n'en point prendre qui
ne soient capables, & qu'aprés avoir été in-
terrogez par un des Maîtres Chirurgiens de
la Ville, à qui elle donne de bons gages :
Mais ce Maître Chirurgien est bien aise de
tirer des deux côtez; Et voici comme la
chose se fait. Le jeune Chirurgien se va
presenter à la Compagnie, qui lui promet

de le prendre, pourvû que le Maître jure réponde qu'il soit capable. Aussi-tôt le pere ou la mere du jeune homme, ou quelqu'un de ses parens, va trouver ce Maître Chirurgien à qui il fait un present, & celui qui a le plus donné à la préférence. Pour cet effet on lui donne la leçon par écrit; ce qu'on lui doit demander, & ce qu'il doit répondre, parce qu'il doit être interrogé en presence d'autres Chirurgiens, entre lesquels il se trouve toûjours quelque compere, qui par le souvenir d'un souper reçû, & l'esperance d'un autre, fait que le tout se passe galamment & en silence. Ainsi quand le jeune Chirurgien s'embarque, pourvû qu'il ait quelque peu d'antimoine préparé, & qu'il sçache faire quelque medecine qui fasse faire quinze ou seize selles, il croit être bien fourni. Comme j'étois à Batavia, la flotte y arriva de Hollande, & je vis amener un Chirurgien de l'un des Vaisseaux qui avoit les fers aux pieds. Je m'informai du sujet, & j'apris qu'on l'avoit enchaîné de la sorte, parce que de dix malades qui étoient sur le Vaisseau, & à qui il avoit donné quelque purgation, huit en moururent peu d'heures aprés. Les Chirurgiens de Batavia voyant bien qu'il ne pouvoit pas éviter d'être pendu, comme en effet il y fut condamné, pour n'avoir pas la honte qu'un de leurs *fraters* eut fini sa vie par une corde, trouverent le moyen de l'empoisonner. Environ le même tems, un Orphévre François me vint avertir qu'il y avoit à l'Hôpital de Batavia un jeune homme Parisien en mauvais état. La charité m'obligea de l'aller voir, & je le trouvai au milieu de cinq ou six de ces jeunes Chirurgiens,

qui consultoient si l'aprés-dînée ils lui couperoient la jambe pour une playe qu'il y avoit ; ce qu'ils conclurent de faire. Pour empêcher le coup, & tirer ce jeune homme d'entre les mains meurtrieres de ces jeunes ignorans, je fus promptement trouver le Chirurgien Major, pour le prier de me donner ce Soldat, m'offrant de le faire panser & de le nourrir à mes dépens ; ce que j'obtins : & l'ayant mis entre les mains d'un Chirurgien Allemand, qui étoit le Chirurgien des Esclaves, il le guerit en peu de temps. Je fis plus ; car à force d'amis & de presens, j'eus son congé, & je le ramenai avec moi en France. Il s'appelloit Samuël Lotrain fils d'un riche Bourgeois de Paris de la ruë de Seine.

Mon dessein est donc dans cette Histoire de mettre au jour toute la conduite des Hollandois en Asie, & tout ce qui s'est passé de mon temps sous l'administration de chaque General à Batavia, & sous celle des Commandeurs dans les principaux Comptoirs de Perse & des Indes. Je viendrai ensuite à celle des Hollandoises, qui ont souvent, comme des femmes ont en d'autres lieux, leur bonne part au gouvernement : & je laisserai aprés le Lecteur dans la pleine liberté de juger des choses, & de faire telle reflexion qu'il lui plaira.

CHAPITRE II.

De l'Isle Formosa, & comment elle fut prise par la trahison dont les Hollandois se servirent pour s'en rendre les maîtres & en chasser les Anglois. Comme aussi de la prise que les Chinois en ont faite sur les Hollandois en l'an 1661. le cinquiéme Juillet, par la lâcheté du Gouverneur.

L'Isle Formosa a quelques 80. lieuës de tour. Les Hollandois n'ont jamais possedé toute l'Isle : ils étoient maîtres de quatre Forteresses, de cinquante-deux Villages, & de quelques quatorze ou quinze mille habitans.

On a cru depuis long-tems qu'une partie de l'or que l'on croyoit venir du Japon, provenoit de cette Isle : Et voici comme l'on en a découvert quelque chose. Il y avoit un jeune homme dans la Forteresse en qualité de sous-Marchand ; mais pour être un peu volage, & ne se pas bien acquiter de sa charge ; il fut déposé & fait soldat. Se voyant réduit à cette vie miserable, il résolut de mourir plûtôt que d'être davantage dans cette misere. Se trouvant le plus souvent seul dans le magasin où il y avoit toute sorte de clinquaillerie, il fit un petit ballot de celle qu'il jugea être la plus propre pour les gens qui habitent les montagnes de cette Isle, & ayant trouvé le moyen de sortir du Fort, il se mit en chemin pour gagner païs. Ayant demeuré environ quatre ans parmi ces Montagnards, où il avoit eu le loisir d'aprendre leur langue & le négoce du païs, il se hazarda de retourner vers les Hollandois, de qui

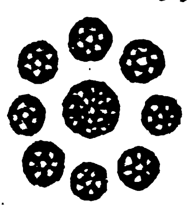
fut bien reçû, parce qu'ils souhaitoient ort de sçavoir comment ce peuple se gouvernoit, & quel négoce on pourroit faire vec eux : Et voici quel fut le recit qu'il eur fit de son voyage.

Premierement, leur dit-il, pour ce qui est u gouvernement de ces peuples, il y a sur ix villages un Intendant avec quatre Conseillers qui rendent la Justice, & le moindre larcin est puni de mort. Le suplice pour es hommes est de les crucifier; & pour les femmes on les couche de leur long sur une grosse poutre de bois, où on les lie, puis avec un sabre on leur coupe le corps en trois. Le premier suplice est pour l'homme qui a tué ou volé; & l'autre est pour la femme quand elle a aussi volé, ou qu'elle a paillardé. Quand le vol ne seroit que de la valeur de dix sols, on leur donne deux cens coups de foüet, & on leur aplique un fer rouge à la jouë, afin de les reconnoître : Que ceux qui croyent n'être pas bien jugez, soit au civil, soit au criminel, apelloient de la Sentence, & s'en alloient vers le Nord-Est de l'Isle, où il falloit que prés de la mer il y eût une Ville, où celui qui commande en chef à tous ces Montagnards fit sa résidence. Que sur la fin de nôtre mois de Mars, plusieurs de ces Montagnards se rendent à cette Ville, sur tout ceux qui se mêlent du négoce, & qu'ils portent avec eux tout ce qu'ils peuvent ramasser le long de l'année de cornes de cerf, de bœuf, de busle, & les peaux de ces animaux mal préparées, & qu'ils reviennent d'ordinaire sur la fin du mois d'Avril, raportant des étofes du Japon & de la Chine, des robes & des toiles de ces pays-

là, & d'une certaine monnoye d'or & d'argent du Japon, l'une & l'autre de diverses especes & de diverse valeur. Je crois assûrément, poursuivit-il, que dans les montagnes de cette Isle qui sont prés de la mer, il y a quelques mines d'or, ou quelque riviere où l'on en trouve en poudre, & que les Japonois viennent l'enlever avec leurs vaisseaux. J'ai fait tout mon possible pour aller voir d'où vient cet or, & où se fait ce négoce; mais ces gens-là m'ont toûjours renvoyé aprés avoir marché quelques jours; car de trois en quatre heures de chemin il y a des Gardes qui veulent sçavoir où chacun va, & même qui ne laissent pas passer les gens du païs, si ce n'est ceux qui vont pour apeller d'un jugement, ou pour marchandise. Pour ceux qui veulent aller du côté du Couchant, ils ne les empêchent point, parce qu'ils sçavent bien que de ce côté-là hors de leurs montagnes le plat pays est aux Hollandois, & qu'ils n'ont garde de venir se mettre entre leurs mains. Ce jeune homme ajoûta qu'il se faisoit fort d'aller par tout, & jusqu'au lieu où abordoient les vaisseaux du Japon pour faire négoce, pourvû qu'ils lui fissent donner des marchandises qui y fussent propres, comme du corail, de l'ambre jaune, des miroirs, & sur tout quelques peaux de ces poissons de mer, qui sont plus rudes que le chagrin. C'est dequoi l'on couvre en ces païs-là au lieu de cuir, la gaine des sabres ou coutelas, & l'on fait grand état de ces peaux-là; car d'ordinaire au milieu du dos de ce poisson, il se trouve neuf petites pierres, qui font comme une une rose, huit en rond, & une au milieu,

de

de la maniere que vous voyez ces neuf points disposez. Autrefois, quand il n'y avoit que les Portugais qui faisoient le négoce du Japon, c'étoit comme une chose incroyable de leur entendre dire combien ils



vendoient chacune de ces peaux, lorsque ces huit pierres qui sont le tour se trouvoient égales, d'une même grandeur & hauteur, qu'elles faisoient un cercle parfait dans une égale distance l'une de l'autre, & que celle qui est au milieu se trouvoit la plus grande & la plus haute. Plusieurs Portugais de Goa m'ont assûré d'avoir eu pour une de ces peaux jusqu'à la valeur de dix mille piastres & au-delà. Il faut aussi que cette peau se trouve assez longue pour couvrir toute la longueur de la gaine, sans qu'il soit besoin d'y ajoûter de morceaux. Il se pêche de ces poissons dans le Golfe Persique où j'en ai vû; mais je n'en ai jamais vû qui fussent parfaits comme on les desire, & il n'y a point de marchandise qui hausse de prix comme celle-là; car une des moindres peaux se peut avoir pour un écu, quand il n'y a que trois ou quatre pierres, les autres étant tombées, ou quand elles sont fort inégales; au lieu qu'une peau parfaite telle que je l'ai dépeinte, vaudra jusqu'à dix mille écus. Le Gouverneur fit donc donner au jeune Hollandois ce qu'il avoit demandé, & il s'en alla; mais comme peu de temps aprés les Chinois chasserent tous les Hollandois de l'Isle, on n'a pas sçû ce que le jeune homme est devenu.

Je ne croi pas que ceux qui ont écrit de la

prise de cette Isle, ayant sçû le sujet qui fit qu'elle fut renduë en si peu de temps. Le peu de cœur du Gouverneur y contribua beaucoup, comme aussi d'avoir manqué à la promesse qu'il donna à un des Soldats François, de Roüen, & brave, nommé Abraham Dupuis. Ce garçon ayant achevé son temps, qui est de sept années, comptant les deux années pour les voyages d'aller & venir, comme c'est l'ordre de la Compagnie de ne retenir aucuns Soldats ou autres Serviteurs quand ils ont achevé leur temps, ce Soldat Abraham Dupuis, voyant que son temps étoit fini, demanda son congé, que le Commandeur lui accorda en dissimulant le dessein qu'il avoit de le retenir, & le remit lorsqu'il seroit arrivé quelques vaisseaux. Quand les vaisseaux furent arrivez & prés à s'en retourner en Batavia, le Soldat croyant s'en aller, fut dire au Gouverneur : Monsieur voilà les vaisseaux qui sont prêts à s'en retourner, vous m'avez promis que je m'en irois avec les premiers vaisseaux qui iroient en Batavia, je veux donc m'en aller. Le Commandeur lui repartit brutalement ; quand tu verras cette Forteresse en mer à la voile comme ces vaisseaux, tu t'en retourneras. Quelque temps aprés les Chinois vinrent assieger la Place, & durant ce siege il survint un si grand débordement d'eau, tant de la terre que de la mer, que la Forteresse fut presque inondée, & que l'eau montoit jusques aux fenêtres des premieres chambres. Le Soldat voyant cela vint au Commandeur, & lui dit : Commandeur, vous m'avez promis que lors que la Forteresse seroit en mer vous me laisseriez aller ; je trouve la mer assez haute pour y mettre les voiles.

En même temps le Commandeur se ressouvint de ce qu'il avoit dit au Soldat, & ne lui fit que répondre : Va, & prions tous Dieu que nous puissions retourner en Batavia. Ce Soldat comme desesperé vint une heure ou deux aprés dans le Corps-de-garde, n'ayant autre chose sur son corps que son caleçon & son épée fourrée dans la ceinture de son caleçon, & ainsi par l'une des fenêtres se jetta en mer, & se fut rendre du côté des assiegans. Ceux qui virent l'action du Soldat furent aussi-tôt en donner avis au Commandeur, qui vint avec précipitation au Corps-de-garde, & comme le Soldat n'étoit pas encore loin, le Commandeur demanda à ces Soldats qui d'eux vouloit se jetter à la nage pour tâcher de l'avoir vif ou mort, qu'il lui donneroit deux cens pieces de huit, qui sont deux cens écus. Il se trouva un Sergent qui accepta le parti d'aller aprés lui ; mais ce fut pour se retirer du service de la Compagnie, dont il étoit aussi mal satisfait que le Soldat fugitif. Ils furent également heureux dans leur fuite, & arrivérent au quartier des Chinois, & dés qu'ils y furent les gens du General Cocxima les lui menerent ; & ce General qui étoit homme d'esprit, les caressa fort, s'informa d'eux de l'état où étoit la Forteresse : ce qu'ayant sçû, il prit ses mesures sur ce que ces deux hommes lui dirent, qu'il n'étoit pas bien posté pour prendre la Forteresse, pource qu'il la battoit du côté qui étoit le plus fort, & où étoit le plus de défense ; mais que s'il la vouloit attaquer du côté qu'ils lui diroient, ils consentoient qu'il les fit mourir s'il n'emportoit la Place dans huit ou dix jours. Si ces deux Soldats ne fussent arrivez, le General étoit dans

le sentiment de lever le siege; mais dés aussi-tôt qu'il eût attaqué la Forteresse du côté que ces deux Soldats lui avoient dit, & quantité de coups de canons tirez par l'espace de cinq jours; comme il préparoit tout son monde pour donner un assaut general, le Commandeur Hollandois qui craignoit fort de perdre la vie & ses richesses, & la plus grande partie de ceux de son conseil qui étoient de son humeur, voyant qu'il falloit se préparer à soûtenir un assaut, ils envoyerent demander à composer; ce qui leur fut accordé, & avec bonne composition ils rendirent la place. Durant ce siege les Hollandois firent une sortie, croyant de surprendre un quartier des Chinois, & dans ce parti les Hollandois furent battus & quatorze faits prisonniers. Comme ce General Chinois vit ce nombre de Hollandois en son pouvoir, lui & plusieurs autres Chinois se ressouvinrent des cruautez que les Hollandois avoient exercez sur les Chinois, quand ils avoient eu quelque victoire sur eux en mer, & il fit prendre ces quatorze Hollandois ausquels il fit à chacun crever un œil, couper le nez & les oreilles & une main qu'il fit attacher à leur col, & en cet état il les renvoya au Fort, avec ordre de dire au Commandeur que c'étoit la nation Hollandoise qui leur avoit appris à traiter leurs ennemis si inhumainement, & qu'il n'ignoroit pas que l'un de leurs Capitaines ayant pris un de leurs vaisseaux Chinois, & faisant couper la tête à une partie, & faisant jetter l'autre en mer, le Chirurgien Hollandois demanda à son Capitaine un de ces Chinois pour en faire une Anatomie vif; ce qui lui fut accordé, & dés aussi-tôt le Chirurgien le fit lier sur une plan-

che, & comme il commençoit à le découper, les Matelots Hollandois ne pouvant voir cette tirannie, l'ôterent des mains de ce Chirurgien & le jetterent en mer. Le Lecteur verra plus au long l'histoire de ces quatorze personnes au Chapitre XVI.

CHAPITRE III.

Du peu de scrupule que font les Hollandois de ne pas tenir leur parole dans leurs Capitulations.

LE brave Cocxima General des Chinois tint la parole qu'il avoit donnée aux Hollandois, quand ils lui rendirent les Forteresses qu'ils tenoient dans l'Isle Formosa, & leur donna même des vivres sufisament pour leur subsistance durant deux mois, & pour leur voyage. Mais les Hollandois n'ont pas agi de même dans l'Isle de Ceylan, ayant manqué ouvertement de parole au Roi de cette Isle dans l'accord qu'ils firent avec lui pour chasser les Portugais de ses terres. Il avoit été stipulé entr'eux & le Roi de Candi, qui est le Roi de l'Isle, que toutes les Villes & Forteresses que les Hollandois reprendroient sur les Portugais seroient remises entre ses mains, à condition que le Roi ne donneroit de la canelle qu'à eux & à un certain prix dont l'on étoit convenu. Mais à la premiere Ville qu'ils prirent, qui fut Ponta de Galle, où ils furent puissamment aidez par les troupes du Roi de Candi, & celles du Roi d'Achem, ils eurent la subtilité de faire entrer les leurs les premiers dans la place, où ils se saisirent d'abord de l'Eglise pour en faire un corps-de-garde, & de tous les

bastions. En même temps ils firent entrer tous les vaisseaux qu'ils avoient là dans le port, & firent transporter une partie du canon qui étoit dessus, pour en border les rampars & autres lieux où il étoit necessaire. Ainsi dans peu de jours la Ville fut plus forte qu'elle n'avoit jamais été du temps que les Portugais en étoient maîtres. Le General Hollandois se voyant en défense, & ne craignant plus ces deux Armées, envoya vers le Roi de Candi & vers le General des troupes du Roi d'Achem, leur dire qu'ils pouvoient mettre leurs gens en quartier pour les rafraîchir, & que pour lui il vouloit aussi laisser reposer les siens qui n'étoient pas accoûtumez aux chaleurs du païs, les trois Armées ayant assez fatigué tant par mer que par terre. En effet, je me suis souvent étonné comme cette Armée Hollandoise pouvoit subsister en un païs si different du leur, & comme des gens nés au-delà du cinquantiéme degré, pouvoient vivre en un lieu qui n'est qu'à six degrez de la ligne Equinoctiale, & qui l'a deux fois l'année perpendiculaire & pour son zenit ou point vertical. Car quand ils sont en campagne ils n'ont que de méchantes hûtes pour parer cette grande chaleur, & quand il n'y a point de vent elle est beaucoup moindre dehors que dedans. Je reconnois que c'est une grace toute particuliere que Dieu fait aux Européans, qui peuvent résister à de pareilles ardeurs, & qui ne succombent point sous tant de fatigues.

Le General Hollandois fit aussi dire au Roi de Candi, & au General du Roi d'Achem, qu'il avoit assez de monde pour garder la Ville & qu'ils s'assûrassent que les Portugais ne le viendroient pas attaquer. Le Roi & le Gene-

mal furent surpris de ce compliment : car selon l'accord qu'ils avoient fait le Roi s'attendroit d'y mettre la garnison, & les Hollandois pour donner quelque couleur à leur manquement de foi, dirent qu'ils consentiroient volontiers que le Roi y mît de ses troupes, pourvû qu'il les remboursât auparavant des frais qu'ils avoient faits en cette guerre, qu'ils firent monter à une si grande somme, que les revenus de ce Roi qu'ils connoissoient pauvre, n'auroient pû payer en cinq ou six ans. C'est ainsi qu'ils sont demeurés maîtres de cette Place, & de celles qu'ils ont prises depuis, comme Colombo, Negambe, & Manar, où il y a une Pêcherie de perles.

J'ai dit que le Roi de Candi est pauvre, & pour donner des preuves du peu d'argent qu'il y a dans son Royaume, je ferai mention d'un de ses sujets qui fut trouvé sous un arbre de canelle voulant mourir de desespoir. On lui en demanda la cause, & il avoüa qu'il avoit tué son pere pour avoir sa bourse ; mais que ce qui faisoit sa plus grande douleur, étoit qu'il ne lui avoit trouvé qu'un larin, qui est une piece d'argent de la valeur de douze sols de nôtre monnoye.

Anciennement il n'étoit parlé que de la bonne foi des Hollandois ; mais il faut que ce fût de ceux qui n'ont point été aux Indes : car en plus de quarante ans que j'ai employez dans mes voyages d'Asie, j'ai toûjours remarqué que pour le moindre intérêt ils ont des équivoques & des détours tout prêts pour retirer leur parole & manquer de foi. Ce que l'on ne trouve en aucune part du monde. Ils me l'ont fait éprouver plus d'une fois, & j'en ai dit quelque chose dans mes Relations des

Indes. Chacun sçait qu'ils ont été cause de la grande persécution qui se fit au Japon, où soixante mille Chrétiens, tant Portugais que de ceux du païs nouvellement convertis, furent massacrez: voici encore un mauvais tour qu'ils firent aux Portugais à la prise de Cochin.

Cette Ville se rendit à composition, qui portoit que la milice sortiroit avec les armes & tambour battant, & que pour ce qui étoit des gens d'Eglise, des bourgeois, & autres, de quelque sexe & âge qu'ils fussent, ils emporteroient de leur bien ce que chacun pourroit porter sans qu'il leur en fût fait le moindre tort. Il étoit dit aussi par la capitulation, que les Hollandois les meneroient à Goa, à Bassaïm, & à Chaoul, selon le lieu où chacun desireroit aller. Et quand il fallut quitter la Ville, chacun, tant hommes que femmes, enfans, gens d'Eglise, & esclaves, se chargea de ce qu'il avoit de meilleur. Aprés quelques jours que ces pauvres gens furent en mer, les Capitaines Hollandois & autres Officiers des vaisseaux, les firent venir l'un aprés l'autre dans la chambre de poupe, & les dépoüillerent de tout ce qu'ils avoient, ne laissant aux hommes que la chemise & le caleçon, & aux femmes que leur bagou, qui est une forme de brassiere qui ne leur vient qu'un peu au-dessous des mamelles, avec trois au quatre aunes de toile dont ils s'entourent le corps depuis la ceinture jusqu'en bas; ce qui leur sert de juppe ou de cotillon, sans y employer la main du tailleur: Mais les Hollandois n'en demeurerent pas-là, ils pousserent plus loin leur cruauté & leur infamie, & ne se contentant pas d'avoir mis

les femmes presque toutes nuës, ils en vinrent jusqu'à cet excez de mettre la main dans la nature des femmes les plus qualifiées, pour voir si elles n'y avoient point caché quelques pierreries. Le Lecteur aura sans doute de la peine à croire que des gens qui se disent Chrétiens puissent venir à des actions si brutales & si infâmes. Mais la chose n'est que trop veritable, & trois mois aprés la prise de Cochin je parlai à deux Capitaines qui s'en vantoient. Ils étoient du nombre de ceux qui avoient mené ces pauvres gens à Goa, & étant venus à Soüali, qui est le port de Surate, où j'étois alors, ils me voulurent vendre cinq diamans pour douze milles roupies, qui font environ six mille écus. Mais ayant sçû qu'ils avoient été pris de la maniere que j'ai dit, à ces pauvres Portugaises, dequoi ces Capitaines osoient faire gloire, bien qu'au prix qu'ils me les laissoient, je les eusse bien revendus le double, je n'en voulus point, & ne daignai pas les acheter. C'étoient cinq belles pierres, trois rosses, & deux épaisses.

Il n'est, dis-je, que trop vrai, que les Hollandois qui sont aux Indes ne font aucun scrupule de violer le droit des gens quand il s'agit de leur intérêt, & que la vûë du moindre profit leur fait mettre toutes sortes de fourbes en usage.

Il n'y a pas long-temps que lors qu'on avoit reçû aux Indes quelque injustice de ces Officiers & Commis de la Compagnie, & que l'on pouvoit venir s'en plaindre en Hollande, la Compagnie ou les Etats en faisoient faire raison. Mais à present si quelqu'un se va plaindre on se moque de lui, & l'on approuve toutes ces injustices, pourvû quelles aillent au

profit de la Compagnie. Il n'eſt pas moins inutile de s'en plaindre aux Etats, parce que la plûpart de ceux qui les compoſent ſont les premiers intereſſez dans la Compagnie, & plus de larcins & d'infidelitez que ceux qu'elle employe aux Indes font aux étrangers, plus il en revient de profit aux uns & aux autres. En deux de mes voyages ils ſont cauſe que j'ai perdu pour le moins cent mille livres, contant ce qu'ils me volerent à Batavia. Car aprés trois ans de procez que j'eus contr'eux en Hollande pour ce ſujet, je n'en ai jamais ſçû tirer que dix mille livres, & de ce qu'ils me prirent j'en aurois fait trente mille; à quoi il faut ajoûter autres dix mille livres de frais durant les trois années de procez, & pour les allées & venuës qu'il m'a fallu faire: Car comme ils ſont à la fois juges, & parties, quand ils ont fait tort à quelqu'un, ils prennent plaiſir de lui faire manger le plus ſouvent plus qu'il ne demande, & ſans l'honneur que j'avois d'être un des Officiers de feu Monſeigneur le Duc d'Orleans, & que Son Alteſſe Royale voyant l'injuſtice qu'on me faiſoit, daigna en parler de bonne maniere au Sieur Borel Ambaſſadeur en France pour les Etats Generaux à qui il en écrivit, je perdois la ſomme entiere, & n'aurois rien eu du tout.

Il ſe verra un grand nombre d'autres pareilles injuſtices dans le cours de cette Hiſtoire, & aprés cela il n'eſt pas mal aiſé de croire le peu de zéle que les Hollandois ont pour l'avancement du Chriſtianiſme en ces païs d'Idolâtres. Ce que je montrerai dans le chapitre qui ſuit.

CHAPITRE IV

Du peu de zéle des Hollandois pour l'avancement du Christianisme aux Indes ; du mauvais ordre de leurs Hôpitaux ; & de leur défaut de charité.

IL est constant, & c'est une chose digne d'être remarquée, que les enfans des Indiens ont l'esprit si vif & une memoire si heureuse, particulierement ceux des Isles Moluques & de l'Isle de Ceylan, qu'ils apprennent plus en un an que nos enfans en Europe ne font en deux. Du temps que les Portugais étoient maîtres d'une partie de Ceylan, les Peres Paulistes, que nous appellons autrement Jesuites, avoient dans chaque Ville de belles maisons pour l'instruction de la jeunesse du païs, & ils ne pouvoient assez admirer la grande facilité qu'elle lui voyoit à apprendre promptement toutes choses. C'est pourquoi les Jesuites firent une assemblée à Cochin, où ils se trouverent en grand nombre, & où il fut résolu que hors les enfans nez de pere & de mere blancs, on n'enseigneroit à tous les autres que la langue Latine, pour pouvoir un jour dire la Messe s'ils venoient à être Prêtres & que cela leur suffiroit : car pour les laisser venir jusqu'à la Philosophie, & aux autres sciences, ils ne le trouverent pas à propos, parce qu'en peu de temps ils en auroient sçû plus que l'on n'auroit voulu, & seroient devenus aussi sçavans que leurs maîtres ; pour ne pas dire plus que quelques-uns qui viennent d'Europe. J'ai quelquefois nourri à Gol-

conda & en d'autres lieux des Indes, quelques-uns de ces jeunes écoliers, qui s'en étoient fuis de Goa, de Cochin, & de Coulombo, pour tâcher d'aller à Rome ou en d'autres lieux de l'Europe dans le dessein de se pousser aux études, se fâchant de demeurer en si beau chemin.

Pour ce qui est de la pauvre jeunesse de l'Isle Formosa, on n'a pas été en peine d'apprehender qu'elle en vint jusqu'à la Philosophie; car les Hollandois ont eu si peu de zéle pour avancer la gloire de Dieu en cette Isle, que bien qu'ils connussent que tous ces jeunes gens ne manquoient pas d'esprit & de memoire, non plus que ceux des Isles Moluques & de l'Isle Ceylan, mais seulement d'Instruction, ils ont été si avares de leur refuser des livres & quelques rames de papier pour apprendre à lire & à écrire: Et durant tout le temps qu'ils ont tenu une partie de cette Isle, ils n'ont jamais sçû faire ni un Chrétien ni une Chrétienne. J'ai appris ce défaut de charité par plusieurs de leurs Maîtres d'école, & particulierement d'un que je reconnus homme de bien, & qui passa de Batavia en Hollande l'an 1649. dans le vaisseau où j'étois. Il étoit fort indigné de la nonchalance des Commis que la Compagnie tient aux Indes, à pourvoir aux moyens de bien instruire la jeunesse du païs, & il retournoit en Hollande, à dessein d'en aller faire ses plaintes aux Etats. Ce sont ces mêmes Maîtres d'école qui font la priere sur les vaisseaux le matin & le soir, qui entonnent le Pseaume, & quand ils s'embarquent la Compagnie leur donne quelques Sermons imprimez pour en lire deux tous les Dimanches quand ils sont en mer.

Car quand ils sont dans les ports ils songent plûtôt tous à la bonne chere qu'à prier Dieu; ce que j'ai remarqué plusieurs fois, & sur tout quand nous fûmes au Cap de Bonne-Esperance & à sainte Helene. Nous demeurâmes l'espace de quarante deux jours en ces deux Plages, & pendant ce temps-là une partie des matelots & des Soldats étoient en terre. Pour les Officiers ils alloient d'ordinaire d'un bord à l'autre, où ils demeuroient dans chacun deux ou trois jours selon qu'ils trouvoient le vin bon. A mon départ de Batavia le General me fit present d'un grand tonneau de vin du Rhin, où je ne voulus point toucher que nous ne fussions à sainte Helene. Je ne l'eus pas plûtôt fait percer que je fus surpris de voir en trois ou quatre heures venir à nôtre bord, la plus grande partie des chaloupes de nôtre flote, & de celle des Anglois qui consistoit en vingt vaisseaux qui venoient de plusieurs places des Indes, & regagnoient l'Angleterre. Les chaloupes des Anglois étoient remplies de leurs principaux Officiers, & celles des Hollandois de plusieurs Dames qui retournoient en Hollande. Ces Dames sont ravies quand il se trouve de ce vin du Rhin; de sorte qu'en moins de six jours tant de ce qui fut bû dans nôtre vaisseau, que de ce que les Dames emporterent, mon tonneau se trouva vuide, bien qu'il contint plus de six cens pintes de Paris. Je remarquai que dans les vingt-deux jours que nous fûmes à l'ancre à sainte Helene, des onze vaisseaux qui composoient la flote Hollandoise, il n'y en eût pas un où la priere se fit ni soir ni matin. Tous les Officiers n'eurent point d'autre passe-temps, comme j'ai dit, que

d'aller d'un vaisseau à l'autre, & y demeurer autant de temps qu'ils y trouvoient le vin bon, ne revenant point qu'ils n'eussent leur compte, & ainsi ils prenoient leur revanche les uns chez les autres, la débauche étant continuelle. Il y eut de ces Officiers qui ne décamperent point de nôtre bord depuis que mon tonneau fut percé, jusqu'à ce qu'ils eussent vû tirer la derniere goûte. J'admirai souvent comme il n'y arrivoit point de malheur & que dans ces grandes débauches qui ne cessoient point, le feu ne prît à quelques vaisseaux, ou qu'il ne se renversât quelque chaloupe avec tous ceux qui étoient dedans. Car quand ces Officiers venoient à décendre du vaisseau dans la chaloupe, il n'y en avoit aucun qui n'eût besoin que les matelots ou les Soldats ne le prissent par la tête & par les pieds. Pour ces matelots & ces Soldats, ce qu'on leur donnoit de vin ou d'eau-de-vie, n'étoit pas capable de leur faire perdre le jugement; & s'ils eussent été en pouvoir d'en faire autant que leurs Officiers, à peine une chaloupe seroit-elle venuë à bord, & il y auroit eu assûrement bien des gens noyez. Car lors qu'ils repassent dans leur bord la tête pleine de vin & les esprits échauffez, ils font faire force de voile pour avoir l'honneur que leur chaloupe passe devant; & c'est une chose admirable & effroyable tout ensemble, de les voir si fort de côté & montrant toûjours la quille, sans se renverser & le Proverbe me revenoit alors toûjours en memoire, *que Dieu aydes les enfans & les yvrognes*. C'étoit un de mes plus grands divertissemens de leur voir commencer des santez. Celle des Etats va la premiere, ensuite celle du Prince d'Orange,

& puis celle de la Compagnie, à chacune desquelles ils font tirer dix ou douze coups de canon. Mais la santé qui passe toutes les autres, & qui se fait avec bien plus de ceremonie, est quand on boit à la prosperité & au profit que doit faire la Compagnie : car alors on fait une décharge generale de tout le canon du vaisseau où se fait cette santé, & il fut tant tiré pendant que nous fûmes à l'ancre à sainte Helene, que deux pieces de canon creverent, dont deux canoniers & trois matelots furent tuez.

Le troisiéme jour de nôtre départ de cette Isle, le General fit mettre la banniere, qui fut le signal que tous les Capitaines & les premiers Pilotes de la flote vinssent à son bord pour déliberer qu'elle route la flote devoit prendre, & en même temps il ordonna que les Lecteurs ou Maîtres d'écoles, qu'autrement ils apellent *Dominez*, eussent à recommencer leurs charges, & à faire les prieres ; car comme j'ai dit, pendant tout le temps que nous fûmes à l'ancre à sainte Helene, on ne fit point publiquement la priere, croyant bien que la pluspart la faisoient en leur particulier. Ces Dominez ou Magisters pour la plûpart s'acquittent bien legerement de leurs charges, & sont fort negligens à faire la priere auprés des pauvres malades, comme cela est de leur fonction. La Compagnie dans un article si important use de trop de ménage & prend ordinairement de pauvres gens sans étude, l'un tailleur, l'autre cordonnier ou tisseran ; & pourvû qu'ils ayent un peu de voix, & qu'ils sçachent deux ou trois nottes pour entonner un Pseaume, les voilà assez sçavans. Aussi n'ont-ils d'ordinaire pour tous

gages que dix-huit ou vingt francs par mois au plus, & je crois bien que s'ils étoient plus habiles, ils ne se feroient pas esclaves à si bon marché. Mais d'ailleurs je trouve que c'est encore beaucoup pour cette sorte de gens, qui font consister leur plus grand plaisir à la débauche. Si toutefois la Compagnie qui donne bien cinquante ou soixante francs par mois au moindre Marchand qu'elle prend à son service, & qui lui en dérobe cinq ou six fois autant selon le négoce qu'il a en main, & le Comptoir où on l'établit : si, dis-je, la Compagnie au lieu de dix-huit ou vingt francs de gage qu'elle donne à ces Dominez, leur en donnoit autant qu'aux moindres Marchands, ils trouveroient à leur service de jeunes gens de bonne famille qui auroient étudié, & même des Ministres qui n'ont point encore d'Eglise, & qui feroient ravis d'aller prêcher l'Evangile en ces païs éloignez. Mais la Compagnie ne fait que trop connoître qu'elle aime bien mieux la lesine & le profit de la bourse, que l'acquisition des ames de ces pauvres insulaires; & si elle avoit eu la centiéme partie du zéle de Messieurs de la Religion Romaine, toute la jeunesse de ces Isles seroit maintenant Chrétienne; ce que j'ai souvent reproché à quelques-uns d'eux. Car en effet ils ont un beau champ pour moissonner à la gloire du Seigneur; mais pour me servir des termes de l'Evangile, ils ne veulent point pousser d'ouvriers en sa moisson. Il y en a eu d'entr'eux (& j'ai honte de le dire) qui ont tourné la chose en ridicule, disant que ces pauvres Idolâtres étoient des chiens indignes de la connoissance de Dieu. Dans le juste dépit que j'avois de leur

voir si peu de charité, j'en venois au mépris de leurs personnes, & du mépris peu s'en falloit que dans la dispute je n'en vinsse aux mains. Car enfin je leur soûtenois fermement que ces gens là étoient créés comme nous à l'image de Dieu, & que Dieu ne leur avoit peut-être ouvert le chemin à ces terres éloignées, que pour amener ces pauvres gens à la connoissance de sa verité; que c'étoit pour leur prêcher l'Evangile plûtôt que pour enlever leurs tresors; qu'il veut que son nom soit annoncé à tout le monde, & que ceux à qui il a fait la grace de se donner à connoître le fassent aussi connoître aux peuples les plus reculez. Quelquefois par ces paroles je touchois le cœur de quelques-uns d'eux, qui m'avoüerent que ce que je disois étoit vrai; mais que ce n'étoit pas le but de la Compagnie, qu'elle n'avoit en vûë que de faire valoir le talent du négoce, & non pas le talent du Seigneur; & que pour ceux qui étoient au service de la Compagnie & à ses gages, il falloit qu'ils fissent leurs charges selon qu'il leur étoit ordonné. D'ailleurs les Hollandois en Asie font voir qu'ils n'ont guéres de religion, lorsqu'ils font travailler les Dimanches les Soldats, les matelots, & les esclaves de l'un & de l'autre sexe. Quand leurs vaisseaux doivent partir, fût-ce un jour de Pâques, ils mettent en besogne charpentiers, serruriers & autres gens de métier qui sont à leurs gages; ce que j'ai vû plusieurs fois. Mais j'ai vû aussi à Goa que les Portugais ont des maximes bien plus chrétiennes. Tous les Dimanches & toutes les fêtes ils ont grand soin d'envoyer leurs esclaves à l'Eglise, & dans toutes les principales places de Goa, sur les quatre heures aprés midi, un Pe-

re Jesuïte accompagné d'un Frere fait un Sermon, où ces mêmes esclaves sont obligez d'assister, où se trouvent aussi plusieurs de ces pauvres idolâtres qui se rendent à la Ville. Durant mon séjour à Batavia, j'ai souvent dit hardiment aux Hollandois qu'ils devoient en cela imiter les Portugais, & mener avec eux ou envoyer leurs esclaves à l'Eglise; mais ils me répondoient que ces chiens n'en valoient pas la peine; & en effet quand ils leur parlent, leur plus douce parole est de les appeller *cachor*, c'est-à-dire chien en Portugais. S'ils menent quelques esclaves à l'Eglise, soit hommes, soit femmes, c'est pour leur porter un parasol, & pour donner aux Dames leur betlé, qui est cette feüille dont j'ai parlé dans la description du Tunquin, laquelle hommes & femmes vont toûjours mâchant, même dans l'Eglise; & voila comment ces Dames font leurs prieres avec dévotion. Cela est infâme à voir; car elles ont toûjours la bouche pleine d'une eau rouge, comme si on leur avoit cassé les dents, & quoique le General ait fait plusieurs deffenses de se servir de cette drogue, il n'a jamais pû se faire bien obeïr.

Pour ce qui est de la charité, les Hollandois des Indes n'en ont point, bien differens en cela des Hollandois de l'Europe. Neanmoins pour faire voir qu'ils en ont, ils ont fait bâtir un Hôpital, qui n'en a proprement que le nom, parce que la charité y est fort peu exercée. Aussi est-il gouverné par des gens qui ne font pas conscience de voler les pauvres, qui pour être dans une riche maison, n'en sont pas pour cela plus soulagez. Elle a en effet de grands revenus,

& de plus le tiers de toutes les confiscations, & la moitié de toutes les amendes. Tous les trois ans on change d'Hôpitalier, & celui qui a le plus d'amis a la charge. Dans ces trois ans-là ils mettent ordinairement cinquante ou soixante mille livres en bourse, comme fit celui qui y étoit durant mon sejour à Batavia. Car quand il entra en cette charge il devoit trente mille florins, qu'il paya, & en eut encore plus de reste les trois ans finis. Il est du devoir de l'Avocat Fiscal d'aller avec trois Conseillers de la Justice & les bourgeois voir toutes les semaines une fois comme l'on traite les pauvres malades, & faire rendre compte à l'Hôpitalier. Mais ces Messieurs-là s'en acquirent fort legerement, & se contentent de faire un tour de promenade dans les galeries où sont les pauvres malades sans leur rien dire. Delà l'Hôpitalier les méne dans une chambre, où la table est bien couverte de viandes & de poisson qu'accompagnent deux ou trois sortes de vin. Aprés avoir été quatre ou cinq heures à table où ils ont plus bû que mangé, l'Hôpitalier aporte ses comptes, & alors ces Messieurs ont plus envie de dormir que de les examiner. Ils n'ont pas plûtôt ouvert les Livres, qu'ils les referment; ils se contentent de voir deux ou trois articles des moins importans, & ils signent tout ce que l'Hôpitalier veut. D'autre côté la femme de l'Avocat Fiscal, & celles des trois Conseillers, avec quelques commeres qu'elles amenent, vont trouver Madame l'Hôpitaliere pour voir le linge qu'on sert aux pauvres malades, & cette visite est bien-tôt faite, parce qu'on ne leur en donne guére. Quand un de ces pau-

vrés gens releve de maladie, il faut qu'il soit bien en faveur auprés de l'Hôpitaliere s'il sort avec une chemise sur le dos. Ordinairement il n'a qu'un méchant caleçon de toile, & le plus souvent sans pourpoint, les miserables esclaves qui les servent leur ayant dérobé tout ce qu'ils avoient. Je fus une fois invité par ces Dames d'aller à leur collation en cette maison; ce que j'acceptai, & nous fûmes trés-bien traitez. Ce qui m'étonna fut de voir parmi les viandes que l'on servit un fort bon coq d'inde, ce que je n'avois pas vû dans toute l'Asie; car la race de ces animaux vient uniquement des Indes Occidentales. Ces Dames me voyant surpris de voir ce coq d'inde sur la table, l'une d'elles prenant la parole; nous n'avons personne, me dit-elle, au service de la Compagnie qui traite si-bien ses amis comme fait Monsieur l'Hôpitalier. Vous ne sçauriez croire la dépense qu'il a faite à faire venir de Hollande cette sorte d'animaux, & combien il en est mort en mer avant qu'il en ait pû avoir de la race. Mais pour le present il en a une bonne quantité, & tant mâles que femelles, jusqu'à cinquante en vie. Pour ce qui est de moi; j'avoüe que cet Hôpitalier a trouvé une bonne invention, de traiter ces Messieurs & leurs Dames pour mieux faire ses affaires; ce qui lui a valu l'avantage d'être continué jusqu'à six ans, quoique l'ordinaire ne soit que de trois.

Je reviens aux pauvres malades, qui dés le jour qu'ils sont entrez à l'Hôpital n'ont plus de gages de la Compagnie. Quand Dieu leur renvoye la santé, on leur refait leurs gages du jour qu'ils reprennent le travail. Au reste, ceux qui voyent comme ils sont dans

cet Hôpital en ont compassion. Leur lit consiste en deux tréteaux & trois planches dessus, & on ne lui donne ni matelats ni couverture, ni traversin, ni paillasse, de maniere qu'ils couchent tout-à-fait sur la dure, s'ils ne peuvent rien apporter avec eux ou s'ils n'ont point d'amis qui les assistent. Aussi à la plûpart de ces pauvres malades on voit les os qui percent la peau, & comme ils sont étendus sur ces planches, le jour les mouches les desesperent, & la nuit les moucherons, faute d'un méchant drap pour les couvrir. Ils ne sont guéres travaillez d'autre maladie que du flux de sang, & la plus grande consolation qu'ils ont, est l'assistance de quelque camarade, qui a soin de temps en temps de les venir voir, de les nettoyer, & d'aller laver leurs méchans haillons. Pour ce qui est de leur nourriture, on ne leur donne guére que du ris cuit dans l'eau & le sel, & quand par hazard ils commencent à se mieux porter, on leur presente de cette viande salée qui vient de Hollande, qui a été quelquefois plus d'un an dans la saumure, ou bien quelques légumes à moitié moisies pour avoir été sept ou huit mois en mer. Quand il arrive que ces pauvres malades mangent quelque morceau de poule, ou qu'ils ont quelque autre petit rafraîchissement, c'est pour leur argent, ou pour celui de quelque charitable camarade, ou par la faveur de quelque Officier qui leur fera avancer un ou deux mois de gages. C'est une bonne coûtume entre les matelots & les soldats, qu'ils s'assistent volontiers l'un l'autre, jusques-là que celui qui est en santé pour secourir son camarade qui est malade, demandera quelques

mois de ses gages, ce que la Compagnie ne refuse pas; mais elle ne leur donne pas de l'argent, ce qui leur seroit plus commode & même plus avantageux, que quelque piece d'étoffe, quelques chemises, ou quelques souliers; ce qui leur est compté à cent pour cent plus que les choses ne valent. La nécessité force ces pauvres gens de prendre ce qu'on leur donne, & quand ils vont le revendre aux Bourgeois de Batavia ou aux Chinois, ils perdent la moitié. Quant un de ses soldats ou matelots vient à mourir, il laisse d'ordinaire son camarade héritier, & il y en a quelquefois qui reviennent en Hollande avec une quantité de semblables testamens. Car la Compagnie fait compte que de cent hommes qu'elle envoye aux Indes, il n'en revient au plus que huit ou neuf; tellement qu'il y a tel soldat ou matelot qui reçoit une bonne somme à son retour. Les étrangers qui voyent cela, & qui ne sçavent pas comme vont les choses, s'imaginent que ces soldats ou matelots ont gagné cet argent dans leurs sept années de service; mais ils se trompent fort; car la plûpart de ceux qui reviennent n'ont pas beaucoup de reste à prendre à leur retour, sur tout ceux à qui les gages ont été confisquez pour la moindre faute. Pour ce qui est de ceux qui meurent sans tester, & sans avoir donné à personne ce qui leur est dû de leurs gages, on fait leur compte du jour qu'ils sont tombez malades, & ce compte s'envoye en Hollande au comptoir ou à la Ville d'où ils sont partis. Cela est écrit dans le livre des morts, & ce qui se trouve leur être dû de reste, la Compagnie le garde trois ans. Que si dans ces trois ans il ne se presente

aucun héritier pour demander cet argent, on le donne à l'Hôpital de la Ville, qui le garde encore trois autres années, aprés lesquelles si personne ne le vient reclamer durant ce temps-là, il demeure aux pauvres. C'est une des choses les plus équitables que fasse la Compagnie; mais comme la chose est de peu d'importance, ces Messieurs se montrent gens de bien à peu de frais.

Quand ces malades de l'Hôpital se trouvent en bien mauvais état, on leur donne trois fois le jour de l'eau où le ris a fait seulement deux ou trois boüillons. Cette eau qui est passée dans un tamis est épaisse comme un amidon fort clair, & j'avouë qu'on ne peut donner de meilleur aliment que celui-là aux malades. Car cette eau de ris leur est plus salutaire que ne seroient nos boüillons à la viande, parce qu'elle nourrit & rafraîchit tout ensemble sans engendrer de corruption. Cela va bien pour ces pauvres gens; car comme la volaille est rare à Batavia, & qu'il n'en est pas comme aux autres endroits des Indes, où l'on a jusqu'à quatre-vingt & cent poules pour un écu, la Compagnie est bien aise de se redimer de cette dépense par cette eau de ris qui leur tient lieu de consumé. Mais quand la fievre est passée & qu'ils sont hors de danger, on leur donne & l'eau & le ris, de la chair salée & des légumes. Aussi-tôt qu'ils sont en convalescence, ils n'attendent pas que l'on leur donne congé, ils le prennent bien d'eux-mêmes; & comme ils meurent de faim, ils courent promptement à un de ces cabarets que les Chinois tiennent à Batavia, où ils se crévent d'abord de manger; & la plûpart ont des rechûtes dont ils n'échapent guére. Ces

Chinois leur avancent volontiers quelques jours de nourriture, & soit qu'ils vivent ou meurent ils ne perdent rien, parce qu'ils s'accommodent avec le premier Marchand du Fort, qui a la charge de payer les soldats & les matelots, & de leur avancer quelques mois de gages dans le besoin. Allant un jour à cet Hôpital pour voir un soldat François qui y étoit fort malade, je fus surpris de voir de quelle maniere ces pauvres gens-là étoient servis. Chacun prés de son lit a un plat de terre fait à-peu-prés comme nos jattes de bois, & à le voir si sale on croiroit plûtôt qu'il leur sert à faire leur ordure qu'à y manger. Car si quelque camarade qui les vient visiter n'a la charité de laver ce plat, quand les esclaves qui servent l'Hôpital viennent à passer avec leurs chaudieres, sans regarder ni se soucier s'il est net ou sale, ils y jettent deux ou trois grandes cueillerées de ce qu'ils apportent, & le malade en mange s'il peut. J'en vis un dont le plat avoit été par hazard rompu ; ces canailles d'esclaves ne voulurent jamais lui en aller querir un autre, & en lui disant brutalement qu'il en envoyât acheter un s'il vouloit manger, passerent outre sans lui donner sa portion. Je fus touché de cette inhumanité, & lui en envoyai promptement acheter un autre. J'en fis même plainte à l'Hôpitalier ; mais cet homme aussi brutal que les esclaves, ne fit pas grand compte de ce que je lui dis, & il me paya de cette mauvaise réponse, que si l'on n'en usoit comme cela, il leur faudroit tous les jours de nouveaux plats. Voilà quelle est la charité des Hollandois dans les Indes, & la douceur avec laquelle ils traitent les pauvres malades.

malades. Je donnerai un autre exemple de leur inhumanité au dernier chapitre, dans l'histoire de la fin pitoyable d'un riche Marchand d'Hambourg qui repassoit de Batavia en Hollande.

CHAPITRE V.

De l'Isle Maurice où l'on coupe l'Ebenne, à quoi les Hollandois employent les esclaves & les bannis.

L'Isle Maurice occupe presque tout le 84. dégré de longitude, & tout le 21 de latitude australe, n'étant qu'à 2. dégrez 30. minutes du Tropique du Capricorne, presque vis-à-vis du milieu de la grande Isle de Madagascar qu'elle a au Couchant, & dont elle n'est éloignée que d'environ 140. lieuës, en ayant à peu prés 60. de circuit. Elle porte quantité de bois d'ébenne, & c'est où la Compagnie Hollandoise envoyoit ci-devant une partie de ses esclaves, & de ceux qu'elle condamnoit au bannissement. Ils étoient employez à couper ce bois, & c'est un des plus rudes travaux qu'on puisse imaginer, celui de la Galere n'étant rien au prix. Cette Isle est si sujette aux Ouragans, c'est-à-dire, à des orages terribles qui abattent tout, & qui y sont plus fréquens & plus furieux qu'en aucun lieu de l'Asie, que ces pauvres miserables n'y peuvent tenir de hûtes, & qu'ils étoient contraints de faire des trous en terre pour se loger. On leur donnoit pour toute nouriture que du ris cuit dans l'eau, & pour la valeur de deux liards de nôtre monnoye de poisson salé à quatre pour tout le jour.

Mais il est croyable que Dieu a oüi les cris & les gémissemens de ces malheureux, permettant que l'ébenne soit venu à vil prix, & s'étant trouvé d'autre sorte de bois plus précieux & plus estimé, dont l'on fait de riches emmeublemens. Ainsi les Hollandois voyant que le profit n'étoit pas capable de payer la nourriture de ces miserables, quoi que trés-petite, ils les ont tous retirez de cette Isle.

Je ne crois pas que nos Ebenistes sçûssent comme il falloit ménager ce bois pour en faire de bonne besongne. Dés que l'arbre étoit coupé il falloit le faire scier en planches, puis les mettre aussi-tôt dans la terre à sept ou huit pieds de profondeur. Il falloit que la terre fût un peu humide, & qu'elles y demeurassent ainsi deux ans, & même jusqu'à trois, si elles étoient bien épaisses, ou si c'étoient comme des colomnes. Aprés cela ce bois est fort maniable, & étant travaillé il ne se fend ni n'éclate, & il prend un bien plus beau poliment. Surquoi il est aisé de remarquer la difference qu'il y a entre ces cabinets & autres meubles d'ébenne que les Hollandois aportent des Indes, & ceux que l'on travaille en Europe.

Puisque je parle de l'Isle Maurice, je ne veux pas oublier une Histoire que me raconta le Sieur Looker touchant ce qui lui arriva venant de Hollande pour Batavia en l'an 1643. Cha Abas II. du nom Roi de Perse, s'étant mis dans l'esprit de vouloir apprendre à dessigner, fit dire aux Hollandois qui ont un Comptoir à Hispahan, qu'il souhaitoit d'avoir quelqu'un de leur pays qui entendit bien le dessein, & qui sçût aussi quelque chose

de la peinture. Le Chef du Comptoir en écrivit d'abord en Hollande, & la Compagnie envoya Looker qui étoit excellent peintre, & par consequent qui sçavoit fort bien dessigner. Pour lui faire plus d'honneur, elle lui donna la charge de Marchand du vaisseau, qui va de pair avec le Capitaine dans le voyage, & le temps leur fut trés-favorable jusqu'au Cap de Bonne-esperance. Mais aprés l'avoir doublé, les Pilotes prirent leur route trop au Nord au lieu de la prendre droit à l'Est; desorte que quand ils furent à la hauteur de l'Isle de Madagascar ou l'Isle Dauphine, ils ne trouverent que des vents contraires. On a remarqué que toute l'année il n'y a d'ordinaire qu'un vent qui régne vers l'Isle Maurice. Car de cette Isle à l'Isle Dauphine le voyage se fait toûjours en huit à neuf jours. Mais pour revenir il en faut trente ou quarante : car il faut venir du côté d'oüest jusqu'au 30. dégré & delà aller à l'Est jusqu'au 14. ou au 15. & puis on vient tomber sur l'Isle Maurice. Il y avoit environ cinq jours que ce vaisseau étoit mal mené de la tempête; mais enfin elle grossit si fort, & la mer devint si rude & enflée, que toute la chambre de poupe en étoit brisée, l'éperon emporté, & le mât d'avant hors d'état de plus servir. Ils furent treize jours entiers miserablement balotez par le mauvais tems, sans jamais avoir pû voir le Soleil pour prendre la hauteur & sçavoir où ils pouvoient être. Mais enfin le quatorziéme le tems s'éclaircit, le Soleil parut, & ayant pris la hauteur, ils reconnurent qu'ils n'étoient pas loin de l'Isle Maurice; ce qui étoit vrai : car le lendemain à la pointe du jour il se trouva qu'ils n'étoient

qu'à deux lieuës de l'Isle, & si la nuit eût été plus longue, ils seroient venus faire naufrage infailliblement en ce lieu-là. Ils reconnurent qu'ils étoient du côté de l'Isle qui regarde le Nord; la loge ou habitation des Hollandois étoit du côté du Sud, & voyant que si le vent ne changeoit, ils ne pourroient de long-tems & que trés-mal aisément faire le tour de l'Isle pour venir au Fort; ce qui leur étoit pourtant d'une necessité absoluë pour avoir de l'eau & achever leur voyage jusqu'à Batavia, ils tinrent conseil & résolurent que Looker iroit en terre avec dix soldats pour tâcher de gagner le Fort, & dire à celui qui y commandoit, de faire ensorte qu'à l'arrivée du vaisseau on trouvât de l'eau & quelques rafraîchissemens pour le reste de leur voyage. L'Isle Maurice a cela de bon que l'eau y est excellente, & il y a de plus quantité de boucs & chévres sauvages, avec des orangers, des citronniers, & autres fruits du pays. Mais quand les Ouragans viennent il n'en reste guére sur les arbres, & ceux qui s'y conservent sont à l'abri de l'ébene, qui est un arbre fort & bien enraciné que la tempête ne peut abatre. Looker se mit donc dans la chaloupe avec les dix soldats, & on leur donna du vin d'Espagne, de l'eau-de-vie & autres provisions pour cinq ou six jours, avec deux boussoles pour tenir leur route par terre le plus droit qu'ils pourroient, & gagner l'autre côté de l'Isle où étoit le Fort. Cette Isle, à l'endroit où ils descendirent, n'a guere que huit ou dix lieuës de traverse; ce qu'ils espererent de faire en peu de temps; mais si chacun d'eux ne se fût pourvû d'une de ces grosses haches de char-

pentier, jamais ils n'auroient pû faire cette traversée, parce que les bois sont trop épais, & qu'à tout moment il falloit les éclaircir & couper les branches pour pouvoir passer. Ils eurent premierement bien de la peine à gagner la terre à cause du mauvais temps, & ayant abordé l'Isle sur les dix heures du matin, ils marcherent sans difficulté jusqu'à prés de midi qu'ils commencerent d'entrer dans les bois, qu'ils trouverent si forts & où ils avançoient si peu à force de couper des branches, qu'ils ne sçavoient plus où ils en étoient, ni quelle route tenir. Dans tout le jour suivant ils ne pûrent faire qu'une lieuë, & le lendemain aprés en avoir fait presque autant, ils se reposerent & s'endormirent du grand travail qu'ils avoient eu à couper incessamment. A leur réveil ils oüirent plusieurs voix ; ce qui les réjoüit, & ils se douterent bien que c'étoient ces pauvres bannis & esclaves qui coupoient l'ébene. Ils ne perdirent point de temps, & avancerent autant qu'ils pûrent, mais ils s'engagerent dans des endroits si épais qu'ils desesperent d'en pouvoir jamais sortir. Cependant plus ils s'étoient avancez, mieux ils entendoient des voix d'hommes, & même ils pouvoient deja les distinguer, les uns parlant Hollandois, & les autres Portugais. Looker jugeant qu'il se pourroit faire entendre d'eux aussi-bien qu'il les entendoit, commanda à un de ses Soldats qui avoit la voix forte & qui parloit Portugais, de crier à ces gens-là qu'ils les vinssent aider à faire le chemin pour aller vers eux; mais bien loin de cela dés qu'ils eurent oüi la voix de ce Soldat, ils prirent tous la fuite du côté de la Loge, & dans un

terrible effroi dirent à celui qui les commandoit que les diables étoient dans le bois, & qu'il les avoit appellez en langue Portugaise les invitant de les aller aider à faire le passage. Le Chef du comptoir voyant les Soldats aussi effrayez & interdits de cette avanture que les esclaves, ne sçût d'abord qu'en penser, & tâcha de remettre les esprits de ces pauvres gens à demi morts de la peur qu'ils avoient eûë. Le lendemain il leur dit qu'il falloit retourner au travail & qu'ils devoient se mocquer du diable, qu'ils n'auroient sans doute rien oüi que par imagination; mais ils protesterent tous qu'ils n'y retourneroient pas, & qu'ils aimeroient mieux qu'on les fit mourir que de s'aller exposer au démon qui leur feroit enfin un méchant parti. D'autres qui étoient demeurez dans la Loge, quoi qu'étonnez de ce rapport, n'y donnerent pas toutefois beaucoup de créance, & pour sçavoir ce qui en étoit ils s'offrirent d'aller au même lieu, pourvû que quelqu'un de ceux qui avoient oüi les voix fût leur conducteur. Ils y furent donc une bonne troupe, & comme ils avancerent dans le bois vers le même endroit où les autres avoient crû oüir le diable, ils se mirent à travailler, & cependant un long espace de temps ils n'oüirent aucune voix. La cause de cela étoit que Looker & ses compagnons ayant encore beaucoup travaillé à avancer un peu de chemin, s'étoient endormis de la grande fatigue qu'ils avoient eûë, & ainsi les nouveaux venus qui n'entendoient aucun bruit se mocquerent de ceux qui les avoient amenez, qui soûtenoient toûjours opiniâtrement que le rapport qu'ils avoient fait étoit véritable. Leur dispute commençant à

s'échauffer, le bruit qu'ils firent réveilla les autres, qui entendirent distinctement tout ce qu'ils disoient, & malgré leur grande lassitude ne pûrent s'empêcher d'en rire. En même temps, & Looker & ses Soldats se mettant tous l'un aprés l'autre à crier, les uns en Hollandois, les autres en Portugais. Venez vers nous, leur dirent-ils, nous sommes Hollandois, venez nous aider à sortir des bois, & nous vous aiderons aprés à finir vôtre querele. Au bruit de ces voix bien loin de les venir secourir, ils s'enfuirent tous, & arriverent à la Loge si épouventez & si hors d'eux-mêmes, que de long-temps le Chef du Comptoir ne pût tirer aucune parole d'eux. Enfin ayant repris leurs esprits, ils l'assûrerent qu'il n'étoit que trop vrai que les diables étoient dans le bois, & que pour les mieux séduire ils avoient plus fait ce jour-là que celui de devant, ayant parlé en Hollandois & en Portugais. Tous ceux de la Loge furent généralement fort étonnez, & ne sçûrent que résoudre sur cette avanture confirmée par un second rapport. Mais le lendemain ils en furent éclaircis, & la sentinelle du Fort qui étoit sur un lieu éminent, apperçût de loin venir ceux que l'on croyoit être des diables. Elle en avertit aussitôt le Caporal par un coup de mousquet, & tout le monde sortant de la Loge crût d'abord que c'étoient des gens échappez d'un vaisseau qui dans le mauvais temps avoit fait naufrage aux côtes de l'Isle. Trois jours aprés le vaisseau vint jetter l'ancre vis-à-vis du Fort, mais fort mal en ordre, & ayant besoin de réparer les dommages que la mer lui avoit fait.

CHAPITRE IV.

De l'équipage du General à Batavia ; & en particulier du General Matsuker, & de ce qui arriva à sa femme & à sa niéce.

LA Compagnie pour soûtenir son autorité & son commerce dans les Indes avec quelque éclat, veut bien que le General qu'elle envoye à Batavia, & qui commande en chef à tous les autres lieux de l'Asie où les Hollandois trafiquent, ait un équipage de Prince. Et en effet, il ne s'en void guere dans l'Europe dont la Cavalerie soit si bien couverte & si bien montée que la sienne. Les Cavaliers ont tous des chevaux de Perse ou d'Arabie; & l'infanterie à proportion n'est pas moins leste. Les halebardiers ont tous le pourpoint de satin jaune & les chausses d'écarlate, le tout chamarré de galon d'argent ; & avec le bas de soye. Mais toute cette magnificence n'est que pour les Soldats de la garde du General : & pour ceux qu'on envoye de côté & d'autre dans les Isles & Forteresses, c'est pitié que de les voir, & ils sont aussi mal vétus que mal nourris. Quand la flote arrive de Hollande à Batavia, tous les Soldats qu'elle améne sont rangez en bataille sur la place de la Forteresse par le Major, qui choisit des mieux faits ce qu'il lui en faut pour demeurer à Batavia, & les autres sont envoyez & distribuez en divers lieux. Quand Monsieur le General, ou Madame la Generale sa femme viennent à sortir, c'est toûjours dans un carosse à six chevaux, avec six hallebardiers aux portieres,

une Compagnie de cavalerie & deux d'infanterie étant leur escorte. C'est-là leur train & leur équipage ordinaire, & de plus leur autorité est grande, la femme gouvernant souvent le mari, & comme l'un & l'autre commandant-là avec un pouvoir fort absolu, il n'est pas sûr de rien faire ni de rien dire qui les puisse fâcher. Mais pour ceux qui ne relevent pas entierement de leur pouvoir, & qui ont immédiatement leurs charges de la Compagnie, ils se soucient quelquefois trés-peu de les fâcher, & ils ne sont pas obligez de garder tant de mesures. J'en donnerai un exemple assez plaisant, qui fera voir la verité de ce que je dis.

La femme du General Matsuker ayant un jour entrepris dans la raillerie, un Capitaine de vaisseau nommé Lucifer, & s'étant moqué de lui parce qu'on lui avoit saisi quelque bale de marchandise, (car il n'est pas permis, comme j'ai remarqué plusieurs fois, à aucun particulier, ni homme ni femme de négocier) le Capitaine outré de dépit résolut d'en avoir sa revanche, & bien-tôt aprés il en trouva le moyen. Il fut commandé pour faire voile à Masulipatan au Royaume de Golconda, qui est le lieu où se font les plus belles peintades, c'est-à-dire toiles peintes, & autres toiles qui ont le plus de cours & qui rendent plus de profit. Le Capitaine ayant sa charge & prêt à lever l'ancre pour retourner à Batavia, le Chef du Comptoir le pria de vouloir prendre quatre bales de marchandises qui appartenoient à Madame la Generale, le priant de les lui remettre en particulier. Ce fut pour le Capitaine une agreable occasion pour se venger de la piquante raillerie qu'el-

le lui avoit faite, & étant arrivé à Batavia il vint d'abord saluër le General selon la coûtume, & lui remettre les lettres qu'on lui avoit données à Masulipatan concernant le négoce, comme font tous les autres Capitaines qui arrivent en ce lieu-là. Le General les fait aussi prier d'ordinaire par un de ses hallebardiers à dîner ou à souper selon l'heure qu'ils arrivent, & durant le repas il s'informe d'eux de ce qui s'est passé durant le voyage, s'il n'y a point dans le vaisseau de marchandise de contrebande, & si tout ce que l'on y a embarqué est pour le compte de la Compagnie. Le Capitaine Lucifer à la derniere question répondit que tout étoit pour le compte de la Compagnie, à la reserve de quatre bales que le Chef du Comptoir de Masulipatan lui avoit trés-particulierement recommandées, parce qu'elles étoient à Madame la Generale. Comme la chose fut dite publiquement & en presence de gens qui étoient à table; cette femme qui ne s'attendoit pas à ce coup-là fut extraordinairement surprise, & le General encore plus étonné lui demanda d'un ton assez fort, d'où venoit qu'elle entreprenoit de faire quelque négoce sans sa connoissance. D'abord elle se mit sur le négative, disant que le Capitaine se trompoit & la prenoit pour un autre. Sur ces entrefaites le General envoya aussi-tôt querir le Fiscal, & celui-ci étant arrivé il lui ordonna d'aller sur l'heure avec le Capitaine au vaisseau querir les quatre bales de marchandise. Dés qu'elles furent à terre, il commanda qu'elles fussent portées au milieu de la place de la maison de Ville avec un écriteau en grosses lettres, portant que ceux à qui ces quatre balles appartenoient eussent à les ve-

nir reclamer. Elles demeurerent-là quelques jours sans que personne se presentât, & quand elles auroient été à tout autre qu'à Madame la Generale on se seroit bien gardé de les reclamer; pour ne pas encourir les peines & amendes imposées en ces rencontres. Le Capitaine eut le plaisir de voir cette Dame crever de dépit, & faire contre son gré present de ces bales à la Compagnie, à l'Avocat Fiscal, & aux pauvres de l'hôpital; car c'est-là où s'en vont ces sortes de confiscations. On m'a toutefois assûré que cette femme n'y a rien perdu, & que la marchandise ayant été venduë bien cherement à un Marchand Chinois, ceux qui devoient recevoir l'argent de la confiscation, envoyerent le même Marchand le porter secrettement à la Generale. Elle fut surprise du grand profit que la marchandise avoit rendu, & pensant alors à sa conscience elle envoya tout ce profit aux pauvres de l'Hôpital, sans faire dire d'où cela venoit, se contentant du capital qu'elle avoit déboursé. Dans ces rencontres il n'y a que les bas Officiers, ou écrivains, ou Soldats, ou matelots qui sont severement punis quand ils se trouvent en faute; car alors, comme j'ai dit, on les renvoye en Hollande aprés avoir confisqué leurs gages, ou bien on les bannit dans quelque Isle à aller faire de la brique, ou comme autrefois à aller couper l'ébene, ainsi que j'ai remarqué au chapitre précedent.

Le General Matsuker n'ayant point eu d'enfans avec sa femme, ils penserent l'un & l'autre à faire du bien à leurs parens, & la Generale ayant une niéce à Amsterdam ils écrivirent à Messieurs les Directeurs de la Compagnie pour les prier de la leur envoyer à Ba-

tavia. Cette niéce menoit tous les jours la broüiete dans la Ville pour gagner sa vie à vendre des choux & des oignons. La Compagnie n'établit d'ordinaire un General que pour trois ans, & elle desireroit qu'en s'aquitant bien de leurs charges ils y demeurassent toute leur vie; parce qu'autant de nouveaux Generaux c'est autant de nouvelles bourses qu'il faut remplir. Car quand ils retournent en Hollande ils veulent tenir à peu prés le rang qu'ils tenoient à Batavia, & ni eux ni leurs femmes ne veulent plus qu'on les connoisse pour ce qu'ils ont été autrefois. Ainsi la Compagnie étant bien aise de voir par les lettres du General Matsuker qu'il avoit envie de les servir plus long-temps que l'ordinaire, fit chercher cette niece que l'on eut assez de peine à trouver. Il est aisé de se persuader que dans le négoce qu'elle faisoit, elle n'étoit guére en la compagnie des femmes ou filles des Bourguemestres; mais enfin on la trouva, & ayant été amenée devant Messieurs les Directeurs, ils lui firent sçavoir que Monsieur son Oncle & Madame sa Tante la demandoient. On lui fit voir leurs lettres (car ils lui avoient aussi écrit en particulier) & à l'instant le Président de la Chambre l'envoya à sa femme, qui la fit habiller & d'une vendeuse de choux en fit une Damoiselle. Bien qu'elle fût de si basse condition elle avoit neanmoins quelque beauté, & lors que je la vis à Batavia elle avoit sur elle quantité de diamans avec un fort beau collier de perles, de maniere qu'on ne pouvoit plus rien connoître de ce qu'elle avoit été.

La flotte étant prête à partir d'Hollande on fit faire dans le Vice-Amiral une cham-

bre exprés pour cette niéce, & la Compagnie lui fit present de plusieurs brocards d'or & d'argent & étoffes de soye, tant pour elle que pour le General & la Generale, joignant à cela toutes sortes de rafraîchissemens pour le voyage. De plus, ils la recommanderent bien particulierement au Capitaine Rosse qui étoit Vice-Amiral, afin qu'il eût grand soin d'elle. Ce Capitaine avoit déja été plusieurs fois aux Indes, où il avoit fait des prises considerables sur les Portugais lors que les deux Nations étoient en guerre, & d'ailleurs il étoit riche & n'étoit pas marié. Dés qu'il fut en mer il ne manqua pas de rendre à la niéce tous les services possibles, & il se montra fort assidu auprés d'elle. Je crois bien que dés-lors (& la suite l'a bien fait voir) sa pensée fut de gagner en même temps son affection & de l'épouser ensuite, esperant par ce moyen d'entrer dans l'alliance du General, & de se voir un jour trés-riche & un des premiers de Batavia. Cette fille n'étant pas accoûtumée à la mer à la moindre bourasque de vent, elle étoit demi morte, & pendant ce temps-là le Capitaine ne bougeoit d'auprés de son lit de peur qu'il ne lui arrivât quelque accident. Car lors que la mer est forte, si l'on n'est pas dans un de ces lits qui sont fermez comme une armoire, on court risque de tomber; ce qui m'est arrivé plus d'une fois. Si le Capitaine ne quitoit point le lit de la niéce durant la tempête, je crois bien qu'il ne s'en éloignoit guere aussi pendant le beau temps; & qu'au lieu de se metttre auprés du lit il se mettoit quelquefois dedans. Mais enfin que ç'ait été dedans ou dehors, il est constant qu'avant que d'arriver à Batavia la niéce se trou-

va grosse, & cette amourette se passa si bien & si discretement, que pas un du vaisseau ne s'en apperçût.

Le vaisseau n'étoit qu'à peine sorti du détroit qui est vers Bantam, que Madame la Generale avec plusieurs de ses amies vint avec quantité de petites barques au devant de sa niéce, & elles furent fort surprises de voir une si belle personne & si bien vétuë, sans la moindre apparence de ce qu'elle avoit été auparavant. Un carosse à six chevaux, les six halbardiers, & une compagnie de cavalerie & une d'infanterie attendoient en terre Madame la Generale, & la niéce fut conduite au Fort avec cette pompe, où elle fut civilement reçûë de Monsieur le General. Peu de jours aprés plusieurs partis se presenterent pour l'avoir en mariage; mais ni l'oncle ni la tante ne les voulurent point écouter, l'ayant destinée depuis long-temps à un jeune homme fort riche qui étoit alors en quelque voyage. Le Capitaine Rosse rioit en lui-même de tout ce qui se passoit, & ne laissoit pas de continuer ses assiduitez à la niéce, ce que le General & la Generale voyoient de bon œil à cause du soin qu'il avoit eu d'elle dans le voyage. Mais enfin voyant tant d'amans auprés d'elle, il eut la charité de les détromper, & sans autre ceremonie fut trouver la Generale & lui demander sa niéce en mariage. Cette Dame qui se tenoit comme une Reine à Batavia, se crût fort offensée qu'un Capitaine de vaisseau osât lui faire une pareille proposition, d'autant plus qu'elle refusoit tous les jours les meilleurs partis de Batavia, & des gens qui pouvoient avec le temps être Conseillers des Indes. Peu de jours aprés le Capi-

aîne revint à la charge, & ce fut alors que la Generale encore plus en colere deffendit pour jamais au Capitaine l'entrée du Fort. Celui-ci sans s'étonner fut trouver incontinent le General, & l'ayant entretenu sur le même sujet il en reçût aussi la même réponse. Mais le Capitaine fit au mari une repartie qu'il n'avoit pas voulu faire à la femme. J'ai demandé, lui dit-il, par deux fois Mademoiselle vôtre niéce en mariage, & voici la troisiéme fois que je viens vous la demander à l'un & à l'autre. Vous me la refusez,& je vous declare que je me laisserai bien aussi prier trois fois avant que je la prenne; & en achevant ces mots il se retira. Le General qui étoit homme d'esprit fit reflection sur les paroles du Capitaine, & allant trouver sa femme lui recita ce qui s'étoit passé dans leur conversation, & que cela lui faisoit croire qu'il pourroit y avoir eu quelque amourette entr'eux dans le voyage, & qu'elle en devoit tirer quelque éclaircissement de sa niéce; ce qu'elle fit. Cette fille qui n'avoit pas été nourrie à la dissimulation confessa d'abord la chose, & ainsi sans grande façon elle fut donnée au Capitaine, dequoi toute la Ville fut bien surprise. Elle le fut encore bien davantage, lors qu'au bout de six mois on sçût pourquoi elle avoit épousé ce Capitaine, par la nouvelle qui se répandit qu'elle étoit accouchée d'un garçon. Mais cet accouchement lui fut malheureux, & elle mourut peu de temps aprés par un accident étrange, qui ne doit pas non plus être passé sous silence, pour faire voir de quelle sorte de Chirurgiens, la Compagnie se sert en ces païs-là. Cinq ou six jours aprés l'accouchement, la mere & la nourrice de l'enfant se

trouverent un peu incommodés, & le maître Chirurgien du Fort (car les Chirurgiens font là aussi l'office de Medecins) leur ordonna de prendre un peu de créme de tartre. Il envoya au jeune Chirurgien son valet vers le maître Chirurgien de la Ville pour lui en apporter deux prises. Il étoit dans sa sale à boire avec ses amis quand on les lui vint demander, & ne daignant pas se lever il appella un jeune barbier nouvellement venu d'Hollande, & lui dit de donner deux prises de créme de tartre pour le maître Chirurgien du Fort. Ce jeune étourdi, aussi-bien que celui que l'on avoit envoyé du Fort, n'avoit sans doute jamais vû de sublimé, & prit la boëte où il y en avoit au lieu de celle où étoit la créme de tartre. Ainsi il donna deux prises de ce sublimé sans les venir montrer à son maître, & l'autre jeune fou les ayant apportées au sien, celui-ci sans prendre garde à ce que c'étoit les lui fit dissoudre dans une tasse d'argent pleine d'eau. Ce jeune homme toutefois voyant que la tasse devenoit noire vint dire à son maître qu'il ne sçavoit quelle créme de tartre on lui avoit donné, & que la tasse d'argent en étoit devenuë toute noirâtre. Mais le maître qui étoit assis auprés de la malade étant aussi paresseux à se lever que l'autre Chirurgien, & ne daignant pas aller voir ce que c'étoit : Tu ne sçais ce que tu dis, cria-t'il à son valet, prends deux verres, & en fais deux parts & apporte les ici. La mere & la nourrice prirent chacun le sien, & peu de temps aprés elles commencerent à faire des cris épouventables qui faisoient pitié. Messieurs les deux maîtres Chirurgiens reconnurent leur faute, mais trop tard, tous les remedes qu'ils pû-

ment donner à ces deux femmes furent inutiles, & elles moururent en moins de vingt-quatre heures. Le Capitaine Rosse ne survécut pas aussi long-temps à sa femme, & c'est une autre histoire que je réserve pour le chapitre quinziéme, pour ne pas interrompre celles que je veux donner de suite de plusieurs Generaux de Batavia.

CHAPITRE VII.

Du General Vander-Broug, & de ce qui s'est passé sous son Gouvernement, avec l'origine de la ville de Batavia.

LE General Vander-Broug n'étoit entré d'abord au service de la Compagnie qu'en qualité de simple Soldat. Il étoit d'Anvers, & ayant fait ses études au Colége des Jesuites, il garda toute sa vie quelque teinture des belles lettres, qu'il a tâché de cultiver autant que ses occupations lui ont permis. Durant son Generalat il fit traduire l'Alcoran de Mahomet d'Arabe en Hollandois, & comme il étoit homme d'esprit il aimoit aussi les gens capables, ayant avancé Monsieur Vandyme qui lui succeda dans la charge de General. Mais il n'étoit pas moins brave que sçavant, & il exposa plusieurs fois sa vie à de grands hazards pour le service de la Compagnie; dequoi je donnerai un exemple entre plusieurs autres que je pourrois rapporter.

Aprés que les Hollandois eurent fait plusieurs prises en mer sur les Portugais, se voyant riches de leur piraterie, ils jugerent qu'ils ne pourroient bien établir leur négoce sans

avoit un lieu de retraite, où ils pussent radouber leurs vaisseaux & se reposer aprés les fatigues de la mer. Ils jetterent d'abord la vûë sur l'Isle de Java, au lieu où les Anglois avoient fait bâtir une Loge pour leur négoce. Il y a en cet endroit une plange où les vaisseaux demeurent à l'ancre en sûreté toute l'année, & il s'y vient dégorger une riviere dans laquelle on peut entrer environ mille pas avec de grandes chaloupes. C'est la plus belle eau & la meilleure qui soit au monde, ayant cette bonne qualité que lors qu'on la transporte en mer elle ne s'empuantit point & qu'il ne s'y engendre aucune vermine. On en peut dire autant & uniquement de la Tamise & du Gange; & pour ce qui est de cette derniere riviere, il n'y a point d'Idolâtre dans tout l'Empire du Grand Mogol, ni même de Rois & Princes Payens des environs qui croyent être sauvez, si une fois en leur vie ils ne vont en pelerinage au Gange pour s'y laver le corps & en boire leur saoul. Mais j'ai assez parlé de cette sorte de superstition dans mes relations des Indes.

Les Hollandois vinrent donc se camper sur la pointe de la riviere de l'autre côté du lieu où les Anglois avoient leur Loge, & ils avoient alors avec eux la plus grande partie des vaisseaux qu'ils tenoient aux Indes, chargez de ces grosses bales de toile qui viennent du côté de Surate & de Bengale, & qui ont besoin chacune de douze hommes pour les rouler. Les ayant toutes déchargées en terre ils en firent une maniere de Fort, mettant force canon entre deux. Car pour le canon il ne leur a jamais manqué depuis les prises qu'ils ont faites sur les Portugais, qui du temps

qu'ils negocioient seuls au Japon, le Royaume du monde le plus abondant en cuivre, en portoient des quantitez prodigieuses à Macao & à Goa où ils faisoient fondre leur artillerie. Il ne partoit point de vaisseau qu'ils n'en envoyassent un grand nombre en Portugal, ce qui leur servoit aussi en partie de leste. Les Hollandois leur en prirent en ce temps-là un vaisseau où il y en avoit environ cent pieces. Je ne puis m'empêcher d'interrompre ici ma narration, pour témoigner mon étonnement de voir que les Hollandois vendent aux Rois Mahometans ennemis des Chrétiens autant de canon qu'ils veulent & de toutes sortes d'armes pour les battre; ce que j'ai vû dans plusieurs Villes & Forteresses du Grand Mogol, comme à Galeri & à Alabas, & sur tout à Agra & à Gehanabat, où il y a par tout quantité de belles pieces de canon depuis douze jusqu'à quarante-huit livres de bale. Il y avoit de mon temps à Gehanabat un Chirurgien Allemand que la Compagnie avoit prêté au Roi, & qui avoit gueri une de ses femmes qui avoit été abandonnée des Medecins du païs. Le Roi pour sa récompense lui donna de beaux gages, & d'ailleurs la Compagnie étoit bien-aise qu'il fût en ce lieu-là pour lui servir d'espion, parce qu'elle n'y a point de Comptoir, mais bien à Agra. Ce Chirurgien alloit souvent trouver le Nabab, qui est comme le Grand Visir en Turquie & le premier Ministre d'Etat, pour avoir le payement de vingt-quatre grosses pieces de canon que les Hollandois avoient venduë en Bengale au General de l'armée d'Aurengzeb lors qu'il faisoit la guerre à son frere Sultan Suja. Ils en ont aussi vendu

une grande quantité au Roi de Visapour & au Roi de Golconda, toutes leurs Forteresses en sont bordées & tous leurs havres en sont bien garnis. Est-il possible que l'avarice de ces Marchands les pousse à faire un négoce si détestable, que de vendre aux ennemis de la Chrétienté toutes sortes d'armes & de munitions de guerre dont ils se peuvent aprés servir pour la détruire ? Cela crie vengeance devant Dieu, c'est avec bonne raison que le Pape excommunie tous les ans à Rome tous les Chrétiens qui sous quelque prétexte que ce puisse être n'auroient vendu aux infidelles qu'une livre de fer ou qu'une livre de plomb.

Les Hollandois crurent donc que par mer personne ne pourroit venir forcer leur petite citadelle faite de bales de toiles, & qui étoit de plus défenduë par les Vaisseaux qu'ils avoient à la rade; mais que par terre les Rois de l'Isle, celui de Materan ou celui de Bantam, leur pourroient bien donner de la peine. Cette Isle est couverte de quantité de bois, & de ce côté-là ils viennent jusqu'à une lieuë prés de la mer. De l'endroit où ils finissent jusques au rivage il n'y a point d'autre chemin qu'une digue qui sépare le marais de la riviere; & les Hollandois pour se metre mieux en sûreté contre ces deux Rois, se résolurent de faire un Fort ou d'élever quelque Tour sur cette digue. Ils se contenterent pour lors d'une Tour qui fut bien-tôt faite à un bon quart de lieuë de la plage. Car ils avoient apporté dans leurs vaisseaux quantité de pierres & de chaux, & pour du sable la riviere leur en fournissoit assez. Ils garnirent cette Tour de plusieurs coulevrines & pierriers accompagnées de feux d'artifice, & tous les

-s ils renouvelloient la garde. Le Roi de
teran, qu'on apelle autrement l'Empe-
r de l'Isle, jugea bien que les Hollandois
n demeureroient pas-là, & qu'un jour ils
pourroient donner de l'exercice. Avant
'ils se fortifiassent davantage il s'avança
ec une puissante armée pour abattre cet-
Tour, & les machines dont il se vouloit
rvir pour cela étoient des chaînes de fer
de gros cables faits de la filasse de cocos.
s'imagina qu'à la faveur de la nuit aiant
ntouré cette Tour de ces chaînes & de ces
ables, tirées par leurs barques, leurs éle-
hans, & leurs hommes, ils la mettroient
isément à bas. Mais ayant tenté inutile-
nent cette entreprise, & le jour venu vo-
ant que la Tour ne l'ébranloit pas, mais
qu'au contraire l'artillerie & autres machi-
nes de feu avoient fort incommodé son ar-
mée, il se retira avec une grande perte de ses gens. Les Hollandois victorieux considerant qu'ils avoient plûtôt à faire à des bêtes qu'à des hommes, envoyerent des vaisseaux dans toutes les Isles voisines pour prendre des pierres, qui ne sont pas pourtant des meilleures, étant une maniere de pierre ponce, & brûlant de la chaux, ils commencerent la Forteresse de Batavia qui est aujourd'hui. L'Empereur entendoit dire tous les jours, que s'il la laissoit achever jamais il ne viendroit à bout de chasser les Hollandois de son Isle; ce qui s'est trouvé bien véritable. Il assembla donc le plus de forces qu'il pût, & fit une armée assez nombreuse tant par mer que par terre, avec grand nombre de petits bâtimens; ce qui lui étoit bien necessaire, à cause des grands marais qui sont

dans la terre. Il fit donner d'abord l'assaut à la Forteresse, qui étoit déja en état de se défendre, & bien munie de bons Canons. L'attaque fut rude; mais les Hollandois la soutinrent vigoureusement: ce qui ne fit point perdre le courage aux ennemis, qui quelques jours aprés ayant reçû un renfort considerable, résolurent de donner un second assaut. Mais avant que d'en parler il faut raconter ici un incident qui fut favorable aux Hollandois pour la conservation de la Place.

Aprés que le premier assaut fut donné, un des plus considerables Chefs de l'armée ennemie fut accusé de n'avoir pas fait son devoir, & fut averti que l'Empereur se vouloit saisir de sa personne & le faire tailler en pieces. Car il faut remarquer en passant que parmi des Javans quand un homme ou une femme ont merité la mort, le supplice qu'on leur faisoit souffrir est de coucher le patient tout de son long sur une poutre qui repose sur deux autres qui se touchent & qui sont à terre, & aprés lui avoir lié les bras & les jambes qu'on lui fait allonger, le premier Seigneur qui se trouve-là, pour voir si son coutelas est bon, fait en trois coups quatre morceaux de son corps. Le premier coup est sur les mamelles, le second au bas de l'estomac, le troisiéme au bas du ventre, puis on brûle toutes ces pieces; car ce n'est pas leur coûtume d'enterrer personne. Si c'est quelque femme ou quelque fille de mauvaise vie qui a merité la mort, aprés qu'elles ont été taillées en pieces, on les donne à manger aux chiens, qui sont nourris à cela.

Ce Seigneur ayant donc été averti par quelqu'un de ses amis que l'Empereur se vou-

rit saisir de sa personne, il se vint jetter en-
:e les mains des Hollandois, & fut trés-
ien reçû du General Vander-Broug qui par-
oit bien la langue Malaye. J'ai dit ce que c'est
ue cette langue au sujet de mon frere dans la
elation du Royaume de Tunquin. Ce Sei-
neur Javanois déclara au General tout ce
ue l'Empereur avoit dessein de faire pour
mporter la place, en quel endroit il vien-
lroit poser ses échelles pour monter à l'as-
aut, & la quantité de monde qu'il avoit dans
on armée. Bien que le General eût fait en-
rer dans la forteresse la plus grande partie du
nonde qu'il avoit dans ses vaisseaux, il se
rouvoit un peu embarassé, & voyoit bien
qu'il auroit de la peine à soûtenir cet assaut.
Le Seigneur Javanois le voyant pensif: Je
n'assûre, dit-il, que tu crains les forces de
'Empereur, & il est vrai qu'il pourra empor-
ter la place si tu ne fais ce que je te vas con-
seiller. Tu sçais bien que tous les Javans sont
grands zélateurs de Mahomet & rigides ob-
servateurs de sa loi, & que lors que quelque
ordure les touche, sur tout quand elle vient
de la main d'un Chrétien, si elle tombe sur le
linge dont ils sont couverts, ils le jettent &
ne s'en servent plus & demeurent trois jours
sans pouvoir faire leurs prieres; que chacun
de ces trois jours il faut qu'ils se lavent le
corps trois fois de même que s'ils faisoient
leurs prieres; & que si ces ordures viennent
de la main d'un Chrétien, ils demeurent six
jours sans faire leurs prieres, & se lavent tous
les jours cinq fois. Voici donc, poursuivit-
il, ce que tu feras pour les empêcher de mon-
ter. Comme l'Empereur ne peut donner l'as-
saut que dans quatre ou cinq jours, parce

qu'il attend quelques troupes & plusieurs petites barques pour passer les marais, il faut que pendant ce temps-là toutes les ordures que tes gens feront & dans le Fort & dans les vaisseaux, soient soigneusement amassées & renduës liquides dans des pots que tu feras apporter à l'endroit où l'ennemi doit venir, & quand il montera à l'assaut tu le feras abondamment arroser de cette ordure, & il n'y en aura alors pas un qui ne s'en retourne plus vîte qu'il ne sera venu. De plus, je sçai que les premiers qui se presenteront auront les pointes de leurs fléches empoisonnées, de même que les pointes de leur cric, & ce poison est si fort que tous ceux qui en seront frappez en mourront subitement, s'ils ne courent à cet unique remede. C'est que chacun prenne de son propre excrément, & l'ayant fait sécher le réduise en poudre; puis qu'il tienne prêt quelque petit vase plein d'eau, & aussi-tôt qu'il se sentira blessé de ces armes empoisonnées, qu'il jette une pincée de cette poudre dans l'eau & la boive promptement. Le General ayant observé exactement tout ce que ce Seigneur lui avoit dit, quand les ennemis vinrent pour monter à l'assaut & qu'ils se virent d'abord couverts d'ordure, au lieu de gagner le haut de leurs échelles, ils ne penserent qu'à retourner promptement au bas; mais en étant empêchez par ceux qui les suivoient, ils se jetterent du haut en bas; dequoi les uns furent estropiez & les autres en moururent. Ainsi toute l'armée se débanda en un moment, & l'Empereur fut le premier à prendre la fuite. Le General Vander-Broug voyant comme l'ennemi se retiroit en desordre, & étant vaillant de sa personne, ne pût s'empêcher

pêcher de prendre une partie de ses gens & de courir aprés ceux qui se sauvoient par dessus la digue, pensant bien qu'il en auroit bon marché à cause du Fort qui étoit devant eux, d'où ceux qui y étoient en garnison firent une sortie, tellement que ces pauvres Javans furent enfermez de tous côtez. La plûpart furent taillez en pieces, & ceux qui croyoient se sauver en se jettant dans le marais y furent noyez.

Le General crut bien faire de laisser une partie des Soldats qu'il avoit amenez avec ceux qui gardoient la Tour, pour tâcher de tailler en pieces quelques-uns des ennemis à mesure qu'ils sortiroient du marais, ou de les rendre esclaves. Mais s'en retournant avec peu de monde, il ne songea pas qu'on pouvoit lui avoir dressé quelque embuscade; ce qui arriva. Les Javans voyant que les Hollandois avoient fait une sortie sur ceux qui fuyoient par dessus la digue, se cacherent en de certains endroits du marais qu'ils sçavoient mieux qu'eux qui ne faisoient que d'entrer dans le païs. Ils s'étoient disposez par petits pelotons en diverses embuscades, & les deux premiers ayant laissé passer le General avec sa petite troupe, tous ces Javanois se montrerent à la fois, & envelopperent les Hollandois d'une maniere qu'ils ne pouvoient échapper. Ils ne laisserent pas de se bien défendre, & le combat fut trés-rude; les ennemis venant tête baissée avec leurs crics à la main, dont la pointe, comme j'ai dit, étoit empoisonnée de même que celle des fléches. Tous ceux qui furent frappez de ces deux sortes d'armes en moururent faute d'avoir le remede dont il a été parlé. Il y avoit

si peu de temps qu'on leur avoit apris ce contre-poison, que la plûpart n'en étoient pas encore fournis, & plusieurs même ne vouloient pas croire que ce remede fût si souverain qu'il est. Dans cette rencontre le General qui devoit apparemment y laisser la vie, ne fût pas seulement blessé; & il m'a dit lui-même qu'aussi-tôt qu'il fut surpris, il remarqua bien qu'ils ne vouloient pas le tuër, mais qu'ils le vouloient prendre vif; & aussi-tôt qu'ils s'en furent saisis & de dix autres Hollandois, ils les menerent à l'Empereur qui en témoigna une grande joye. Dés qu'il lui fut presenté il lui parla de la sorte; General, lui dit-il, pour ce qui est de ta vie ne crains point, il ne te sera fait aucun mal; mais il faut que tu viennes faire commandement à tes gens de me remettre le Fort & la Tour entre les mains, puis tu t'embarqueras & feras voile où tu le trouveras bon. Autrement & toi & ceux qui sont ici avec toi, & tous ceux dont je me pourrai saisir, seront tant qu'ils vivront mes esclaves. En même tems l'Empereur avec ses principaux Officier & le General Hollandois, vintent au pied de la muraille du Fort, & le Général haussant la voix leur défendit de tirer, & leur dit que tous les Officiers eussent à venir sur la muraille pour entendre ce qu'il avoit à leur dire; à quoi ils obéïrent incontinent. Comme il y en avoit déja plusieurs d'entr'eux qui sçavoient la langue Malaye, il leur parla en cette langue, afin que l'Empereur & ses Officiers entendissent ce qu'il leur diroit. Il leur representa qu'ils sçavoient bien qu'il étoit leur General, & qu'ils n'ignoroient pas qu'il avoit le pouvoir de la

Compagnie de faire tout ce qu'il trouveroit à propos ; qu'ils lui avoient prêté serment de faire ce qu'il leur commanderoit, & que le sort de la guerre ayant voulu qu'il tombât entre les mains de l'Empereur, il leur commandoit de sortir du Fort pour le remettre entre ses mains ; mais que premierement ils feroient embarquer tout ce qui pouvoit leur être nécessaire, horsmis six petites pieces de canon & deux cens boulets de leur calibre, & cinq cens quintaux de poudre. L'Empereur & ses Officiers étoient ravis d'entendre parler de la sorte le Général, & ces Javanois s'imaginoient déja être maîtres du Fort & de la Tour. Mais le General qui n'avoit parlé jusqu'alors à ses Soldats qu'en langue Malaye, sçachant qu'il n'y avoit aucun Javanois qui entendit le Flamand, dit à l'Empereur que la plusspart des Hollandois n'entendant pas la langue Malaye, il étoit bon afin d'en être obéi de leur dire la même chose dans leur langue naturelle ; ce que l'Empereur trouva à propos. Alors le General leur parlant en Flamand, leur dit tout le contraire de ce qu'il leur avoit déclaré en langue Malaye : Qu'ils ne fussent point traîtres à la Compagnie, qu'ils se gardassent bien de rendre la place, qu'ils tinssent bon jusqu'à la mort, & qu'ils ne se missent non plus en peine de lui que s'il n'étoit plus au monde ; qu'ils criassent à ces infidéles qu'ils eussent à se retirer promptement, ou qu'ils les mettroient tous en poussiére à coups de canon. L'Empereur bien étonné de voir la résolution de ces gens-là, se retire, & emméne le General avec lui. Comme il étoit homme d'esprit il faisoit

accroire à l'Empereur qu'étant arrivé à Japara où il faisoit en ce temps là sa résidence, & qu'il a quittée de peur de quelque surprise, pour se retirer à une autre Ville qui est huit lieuës plus avant dans la terre, depuis que les Hollandois ont bâti Batavia; qu'étant, dis-je, arrivé à Japara il trouveroit moyen d'écrire à la Compagnie pour lui faire sçavoir comme toutes les choses s'étoient passées, étant persuadé qu'elle envoyeroit ordre au plûtôt pour faire quelque accommodement dont l'Empereur seroit satisfait. Encore que le General fut bien gardé & qu'il fût comme impossible qu'il se pût sauver, il ne laissa pas par de certaines intrigues de trouver le moyen d'entrer dans une petite barque & de gagner la Forteresse, où il fut reçû avec une joye inconcevable. Pour ce qui est de ceux qui furent pris avec lui, ils sont morts miserables dans l'esclavage, sans que pour aucune offre avantageuse ou d'échange ou d'argent, on ait pû induire l'Empereur à les renvoyer.

Le Lecteur jugera par cette action du genie & du courage de ce brave General, qui s'est jetté dans de si grands hazards pour le service de la Compagnie; & comme j'ai fait voir comme de simple soldat, il parvint à une si haute Charge, on sera aussi sans doute bien-aise d'apprendre quelle a été la fin de sa vie. Pour ce que j'ai dit de lui jusqu'à cette heure, je le tiens de sa propre bouche, & ç'a été un recit qu'il a pris plaisir de me faire lui-même de sa fortune; & pour ce que je vas ajoûter, j'en ai vû une partie qui est arrivée du tems que j'étois aux Indes.

Comme la fortune (pour parler vulgai-

rement) se plaît à se joüer des hommes, & que bien souvent aussi ce sont eux qui contribuent à se la rendre contraire, & à faire qu'elle leur tourne le dos: voici le revers de la médaille de nôtre General. Aprés avoir long-temps servi, & avoir acquis tout à la fois une grande réputation & de grands biens, l'envie lui prit de revoir sa patrie; & même le Prince d'Orange & plusieurs des Etats qui avoient souvent oüi parler des services considerables qu'il avoit rendus à la Compagnie, eurent aussi envie de le voir. Etant de retour en Hollande aprés avoir fait son raport aux Directeurs des principales affaires qui s'étoient passées durant son Gouvernement, & avoir reçû le payement de ce qu'il lui étoit dû de ses gages avec les presens que la Compagnie lui fit pour ses bons services, il fut à la Haye, où il demeura pendant tout le temps qu'il s'arrêta en Hollande. Aussi-tôt il leva un grand train & un trés-bel équipage, donnant souvent à manger au Prince d'Orange & à Messieurs des Etats, & souvent aussi aux Dames. Un jour le Prince lui demandant quelles raretez il avoit apportées des Indes, il dit à Son Altesse qu'il ne s'étoit point voulu charger d'autres raretez que de celles que l'on pouvoit mettre en petit lieu, & que s'il lui plaisoit il lui en feroit voir quelques-unes. En même temps il pria un des valets de chambre du Prince de faire apporter cinq assiettes d'argent, & étant mises sur la table, il tira cinq petits sacs de ses poches qu'il vuida chacun sur une des assiettes, & tant le Prince que Messieurs des Etats furent surpris de voir tant de diamans & de si grandes richesses. Il en

fit tant de liberalitez aux Dames, & s'enfonça dans une si grande dépense, qu'en peu d'années il se vit réduit à aller offrir derechef son service à la Compagnie. C'est sa coûtume que tandis qu'un Officier la sert bien, elle ne lui donne jamais son congé; mais quand il le demande, & qu'il est hors de service, mal-aisément peut-il y rentrer, ou s'il y rentre, c'est sans pouvoir obtenir aucune charge. Vander-Broug, avec toute la faveur de ses amis, trouva de même de la difficulté dans son dessein, & la Compagnie n'étoit pas dans la volonté de le recevoir. Voyant cela un jour que tous les Directeurs étoient en conseil, il entra hardiment dans la chambre, & leur parlant d'un ton ferme; Je crois, Messieurs, leur dit-il, que je ne vous ai pas rendu de si mauvais services, qu'ils puissent me fermer le chemin de retourner aux Indes. Je ne veux point d'autre qualité que celle que j'avois quand je partis d'ici la premiere fois, qui étoit de simple soldat, & comme tel j'espére de vous rendre encore quelques bons services. Il esperoit de retrouver à Batavia le General Van-Dyme, de qui il avoit fait la fortune, & la Compagnie eut aussi-bien que lui la même pensée. Enfin, elle le renvoya en qualité d'Amiral de deux vaisseaux, & arrivant à Batavia, le General Van-Dyme faisoit partir la flote qu'on envoye tous les ans porter des marchandises à la côte de Coromandel, à Surate & en Perse, & ces marchandises consistent pour la plus grande partie en épiceries. Le General & son Conseil donnerent à Vander-Broug la Charge d'Amiral de cette flotte comme à un homme trés-capable

de la conduire, & il se mit à la voile pour les pays que j'ai dit. Il sçavoit bien que les Hollandois aux Indes ont une coûtume & une fierté entr'eux, que dés qu'ils sont Chefs de quelque Comptoir, qui que ce soit qui vienne de leur nation, ils ne lui font jamais l'honneur de lui donner la premiere place à table. Comme il ne vouloit pas s'exposer à cet affront, dans tous les ports & toutes les plages où il jettoit l'ancre, il demeuroit dans son vaisseau sans aller à terre. Sur tout il n'avoit garde de venir au Comptoir de Surate, parce que celui qui y commandoit appellé Barne-Petre, avoit été en sa jeunesse au service de Vander-Broug qui l'avoit avancé. J'étois à Surate lors qu'il y arriva avec sa flote, & ayant sçû les raisons qui l'empêchoient de venir en terre, je fus le trouver, menant avec moi au bord de la mer mon carosse & mon palanquin, au cas qu'il voulut venir avec moi & accepter mon logis. Etant arrivé à son bord je le priai civilement de me faire cet honneur, il accepta mon offre, & nous vinsmes ensemble à Surate où il demeura prés de trois semaines. Tout ce tems-là fut employé à la bonne chere & aux divertissemens ; les Hollandois & les Anglois le venoient voir tous les jours, & les premiers lui firent de grands presens. Il eut du seul Chef du Comptoir un anneau de diamans que je lui avois vendu trois mille écus, & il en remporta bien en tout de Surate la valeur de neuf mille. Cette occasion me vint fort à propos pour passer en Perse, où j'avois dessein de me rendre dans cette saison, ayant acheté pour cet effet à Agra cent quarante balles d'Indigo, chacune desquelles ren-

nuë à Surate, me revenoit à quatre cens roupies, qui sont environ six cens livres de nôtre monnoye. L'Amiral Vander-Broug fut ravi de sçavoir mon dessein, & m'offrit fort civilement de me recevoir dans son bord. Il me dit même que si j'avois quelques grosses marchandises, je n'avois qu'à les lui remettre entre les mains, & qu'il les feroit passer comme étant à lui; ce que je fis, & ne m'en mêlai plus en aucune maniere, sinon que de prendre l'argent qui en étoit provenu lors que nous fûmes de retour à Surate. Je l'aurois bien pris en Perse; mais il m'en auroit coûté deux & demi pour cent que la Doüanne de Surate prend de l'argent. Car à Surate, soit en partant, soit en arrivant, il faut nécessairement passer par la Doüanne pour entrer dans la Ville, & l'on foüille exactement tant les personnes que les hardes & marchandises. Mais les Chefs des Compagnies, & les Capitaines de vaisseaux peuvent entrer dans la Ville, & apporter dans leurs poches tout ce qu'ils peuvent, sans qu'on les foüille; & comme d'ordinaire on n'aporte que des monnoyes d'or de la Perse, ces Messieurs-là font plaisir à ceux qu'ils veulent de ces deux & demi pour cent. Pour ce qui est de la Perse cela va bien plus haut, & comme les Anglois & les Hollandois ne payent aucune Doüanne, quand ils veulent faire le plaisir à un particulier de prendre ses marchandises, & de les faire passer comme étant à eux, ils lui épargnent dix-huit pour cent, sçavoir seize pour cent pour le Roi, & deux pour cent pour les Officiers. Il y a de plus pour le nolis du vaisseau & autres petits frais

environ sept pour cent; à quoi ajoûtant les deux & demi pour cent de l'entrée de l'argent à Surate, le tout revenoit à 27 ½ pour cent, c'est-à-dire, à cinq mille écus; ce que l'Amiral me fit la grace de m'épargner. Quand nous fûmes de retour à Surate, il voulut bien reprendre mon logis, où il demeura huit jours, & à son départ le conduisant jusqu'à son vaisseau, en reconnoissance des graces qu'il m'avoit faites, je lui fis present d'un anneau de diamant qui m'avoit coûté deux mille roupies, c'est-à-dire, mille écus.

Vander-Broug ne fut pas plûtôt de retour à Batavia, que le General Van-Dyme résolut avec son Conseil de l'envoyer à Malaca que les Hollandois assiégeoient alors. Ils y trouvoient plus de résistance qu'ils n'avoient crû, & ils y avoient déja perdu beaucoup de monde dans deux sorties vigoureuses que les Portugais avoient faites. Celui qu'on avoit envoyé pour commander à ce siége, s'entendoit mieux à tenir un livre de compte qu'à faire ouvrir une tranchée, ou donner un assaut; tout au contraire de Vander-Broug qui étoit plus Soldat que Marchand, & qui en avoit donné de bonnes marques à la Compagnie. Il fut donc envoyé à Malaca, où en donnant un assaut, il reçût une legere blessûre, dont il fut bien-tôt guéri. Mais depuis il tomba malade, & mourut avant que la Ville fut renduë.

CHAPITRE VIII.

Du General Van-Dyme, & du General Vanderlin, & des choses qui se passerent sous leur Gouvernement.

LE General Van-Dyme étoit entré au service de la Compagnie en qualité de simple Caporal. Aprés avoir donné quelque temps aux études en sa jeunesse, il voulut sçavoir ce que c'étoit que la marchandise, & apprit à bien tenir des livres de comptes, à quoi il avoit d'autant plus de facilité, qu'il avoit la main excellente & qu'il peignoit son écriture mieux que n'a jamais fait aucun Hollandois. Pour commencer d'entrer en quelque négoce il s'associa avec un autre jeune homme, & ils avoient un magasin ensemble où ils vendoient du sucre en gros. Mais ayant eu plusieurs pertes en mer & souffert ensuite plusieurs banqueroutes, il fallut fermer le magasin & penser à d'autres choses. Van-Dyme étoit homme d'esprit & de cœur, & il en a donné de bonnes preuves à la Compagnie, qui sans lui ne seroit jamais venuë au point où elle est, & n'auroit pas mis bas les Portugais & leur négoce, en leur ôtant une partie de leurs bonnes places, & entr'autres Malaca. Aprés avoir fermé le magasin & se voyant accablé de dettes, il prit resolution d'aller servir la Compagnie, se proposant que si un jour Dieu lui faisoit la grace de gagner quelque chose, de satisfaire à ses creanciers: ce qu'il a fait depuis fort exactement. Car dés qu'il se vit un peu de bien, il ne voulut point

accepter la charge de General à Batavia qu'il ne vint auparavant en Hollande payer ses dettes. Dés qu'il y fut arrivé il fit afficher dans plusieurs Villes, que si quelqu'un prétendoit quelque chose de Van-Dyme, il vint à Amsterdam, & qu'il seroit payé du capital & des intérêts. Ayant ainsi satisfait à tous ceux à qui il pouvoit devoir, il accepta la charge de General & retourna à Batavia, où aprés plusieurs années il mourut dans cette qualité, la Compagnie ne lui ayant jamais voulu donner son congé tant elle étoit satisfaite de ses bons services. Il laissa de grands biens à sa femme, avec trente mille écus en particulier destinez pour faire bâtir un temple dans le Fort; à quoi même elle vouloit ajoûter du sien, afin que le bâtiment en fût plus superbe, n'ayant point d'enfans & étant bien aise d'éterniser la memoire de son mari & la sienne, sans compter de beaux legs qu'il fit aux pauvres. Aprés sa mort elle commença cet édifice, mais depuis son retour en Hollande le General de Batavia & son Conseil se saisirent des trente mille écus qu'ils négocierent, laissant-là le bâtiment dont à peine les fondemens sont hors de terre. Je ne sçai si le procez qu'elle avoit pour cela avec la Compagnie est presentement vuidé; car elle demandoit avec grande justice, ou que le bâtiment s'achevât, ou que cet argent lui fût rendu.

Mais pour sçavoir un peu plus particulierement par quels degrez Van-Dyme parvint à la qualité de General, il faut reprendre les choses dans le détail & dés les commencemens. Aprés que le malheur que j'ai dit lui fut arrivé, il vint se presenter à la Compagnie pour avoir quelque emploi aux Indes

dans le négoce, ce qu'il ne pût obtenir. Elle crut lui faire une grande faveur de lui donner une place de Caporal; ce qu'il accepta, ne pouvant avoir ce qu'il demandoit. Les Directeurs de la Compagnie qui le connoissoient pour homme d'esprit, crurent qu'il n'étoit pas à propos de lui donner quelque place de commandement, de peur qu'il n'entreprît quelque chose au desavantage de la Compagnie; & même toutes les six Chambres qui la composent, écrivirent contre lui au General Vander-Broug qui commandoit alors à Batavia. Les lettres portoient que si un Caporal appellé Van-Dyme arrivoit en santé, il ne lui fût jamais donné de plus haut emploi; que c'étoit un esprit trop subtil, & que si on l'avançoit il pourroit plus nuire que profiter à la Compagnie; & ces lettres furent envoyées par le même vaisseau où il s'embarqua. C'est la coûtume des vaisseaux qui vont d'Hollande à Batavia, que dés qu'ils ont reconnu les Isles du Prince, où ils prenoient autrefois quelques rafraîchissemens (je parlerai de ces Isles sur la fin de ce chapitre) ils mettent leurs chaloupes en mer, & alors le Capitaine prend toutes les lettres & les livres de l'Ecrivain du vaisseau, où se trouvent toute la cargaison & toutes les procedures contre ceux qui ont fait quelque mauvaise action dans le voyage. C'est afin que le General & le Conseil en jugent de bonne heure, & selon qu'ils en ont ordonné, l'Avocat Fiscal vient au-devant des vaisseaux, & en fait faire la justice avant qu'ils arrivent à Batavia. Autrefois cela ne se faisoit pas; moins on a vû que dés que ces gens-là étoient en la Ville on n'en faisoit aucune justice, & que par compere & par commere

on trouvoit le moyen de leur faire obtenir le pardon. Autrefois aussi le Capitaine du vaisseau avec le Marchand & les autres Officiers, jugeoient de certains crimes dans le vaisseau même durant le voyage & faisoient executer leur jugement; mais cela a cessé depuis l'affaire de trois Gentils-hommes Bretons, qui arriva au Cap de Bonne-Esperance & fit grand bruit en Hollande, dequoi il sera parlé au chapitre 14.

Pour revenir à Monsieur Van-Dyme, le General & son Conseil ayant oüi la lecture des lettres de la Compagnie, & vû les recommandations qui leur étoient faites pour le Caporal, non pas pour son avancement, mais plûtôt à sa ruine; cela leur donna d'autant plus d'envie de le voir. Mais il falut attendre trois jours; car c'est la coûtume que lors que les vaisseaux qui viennent d'Hollande ont moüillé à la rade de Batavia, tous les soldats & une partie des matelots peuvent venir à terre pour trois jours, aprés lesquels ils doivent retourner aux vaisseaux jusqu'à ce que le Major les vienne faire sortir pour les mettre aux lieux où il les sçait necessaires. Au bout des trois jours que tous ces soldats & matelots furent retournez à bord, le General envoya le Secretaire du Conseil pour voir si entre les soldats il y en avoit quelqu'un qui sçût passablement écrire & tenir un livre de compte. Le sieur Van-Dyme se presenta aussi-tôt avec quatre autres soldats, & le Secretaire les mena tous cinq en la presence du Conseil, d'où ils furent envoyez à la Secretairie pour voir ce qu'ils sçavoient faire. Le General ayant reconnu la capacité du sieur Van-Dyme, fit donner aussi-tôt à son Secre-

faire une place dans un des Comptoirs de la Compagnie, & retint l'autre auprés de lui pour le servir dans la même qualité. Lors que la flote est sur son départ pour la Hollande, il faut que le Secretaire travaille jour & nuit à revisiter tous les livres de compte qui viennent de tous les Comptoirs, & à faire tirer copie de toutes les lettres. Car il faut qu'il soit fait trois copies de tout ce qui se passe dans les Indes, tant au fait du négoce comme en la justice, soit au civil, soit au criminel; & de ces trois copies, l'une est pour le Comptoir particulier, l'autre pour le Comptoir general de Batavia, & la troisiéme pour la Compagnie. Le General sçavoit bien que le sieur Van-Dyme ignoroit ce qu'elle avoit écrit contre lui afin qu'il ne fût point avancé, & voulant avoir le plaisir de voir quel effet produiroit cette lettre sans qu'il pût juger que cela vint de lui, & quelle réponse il y feroit aprés l'avoir lûë, il la mit sur la table de son Comptoir parmi d'autres papiers qu'il falloit necessairement qu'il visitât. Il ne manqua pas de mettre la main dessus, de la lire, & d'y faire réponse, laquelle il mêla aussi parmi plusieurs papiers qu'il mit sur la table de la chambre où le General & son Conseil ont accoûtumé de s'assembler. Ces Messieurs venant à signer ces papiers trouverent la réponse du sieur Van-Dyme, & admirant l'esprit avec lequel elle étoit couchée, l'envoyerent en Hollande à la Compagnie. Le General & son Conseil lui écrivirent aussi qu'ils avoient été fort surpris de la lettre qu'elle leur avoit écrite au sujet du sieur Van-Dyme, & qu'elle les obligeroit de leur envoyer des gens qui lui pussent ressembler, s'il étoit pos-

sible qu'elle en trouvât d'un pareil calibre; au lieu de leur envoyer comme elle faisoit souvent de jeunes ignorans qu'il faut avancer à force de recommandations qu'ils apportent, & qui ordinairement ne sçavent pas écrire leur nom. Ainsi le sieur Van-Dyme dût son avancement à son bel esprit & non pas à la faveur; mais il faut dire aussi que ce fut un bonheur pour lui de rencontrer à Batavia un apui comme le General Vander-Broug, qui étoit habile homme & genereux, & qui sçavoit rendre justice au merite.

J'ai promis de parler des Isles du Prince, & ce n'est qu'à l'occasion du General Vanderlin, qui ne se fit pas estimer par une action qui n'étoit pas d'un homme d'honneur, & que la plûpart de ceux de Batavia ont tout à fait condamnée. Le Fort de Batavia a quatre beaux bastions & est assez bien construit, mais sur un trés-mauvais fonds, ces bastions s'affaisant à vûë d'œil & demandant de tems en temps quelque réparation. Le General Vanderlin & son Conseil n'avoient pas assez d'esclaves pour entretenir les travaux tant du Fort que de la Ville; & d'ailleurs le sieur Caron alors Directeur de la Compagnie, qui est celui qui commande aprés le General, en avoit aussi besoin pour travailler à un canal qu'il faisoit venir d'une riviere proche de Batavia, pour conduire de l'eau dans une plage qui est proche du Fort; ce qui est une grande commodité pour les vaisseaux pour avoir de l'eau, qu'il leur falloit aller prendre auparavant à demi lieuë au dessus de la Ville dans la riviere qui y vient passer. Pour dire les choses comme elles sont, le sieur Caron n'auroit pas eu tant d'égard au bien public,

s'il ne se fût aussi agi en cela de son intérêt. Car le canal étant achevé il a tiré un grand revenu de la terre qui en a été ôtée, & de laquelle on a rempli le marais, duquel on a fait de bons jardins ; sans parler du profit qu'il a eu de la prodigieuse quantité de poisson & de toute sorte dont le canal est rempli. Il étoit donc question pour tous ces ouvrages d'avoir des esclaves, & l'on tient que ce fut le sieur Caron qui donna le pernicieux conseil d'aller prendre les pauvres gens des trois Isles du Prince. De quelque tête qu'il fût parti, il étoit trés-mauvais & trés-injuste, & ne produisit aussi qu'un méchant effet. Le General Vanderlin & son Conseil ayant resolu la chose, envoyerent pour cette entreprise trois des plus gros vaisseaux qui fussent alors à Batavia. Ils aborderent chacun une de ces trois Isles, feignant qu'ils venoient d'Hollande & qu'il avoient besoin de rafraîchissemens, comme jusqu'alors tous les vaisseaux venant d'Hollande avoient accoûtumé de s'y arrêter. Aussi-tôt que les habitans de ces Isles découvrirent ces vaisseaux, ils accoururent sur le rivage selon leur coûtume, hommes, femmes & enfans, apportant tout ce qu'ils avoient de meilleur, comme du vin de cocos, de leurs noix, & d'autres fruits du crû de ces Isles. C'étoit à qui deux tous seroit le plûtôt à bord des vaisseaux avec leurs petits canoës ; car ils avoient toûjours meilleur compte avec les soldats & les matelots qu'avec ceux qui alloient troquer en terre. Aussi-tôt qu'ils furent dans les vaisseaux on leur fit boire tant d'eau de-vie qu'ils en furent ennyvrez, & les Hollandois les voyant en cet état envoyerent incontinent bon nombre de leurs

ens à terre bien armez, qui lierent & garotterent ceux qui étoient sur la gréve pour troquer leurs denrées, & les enleverent dans leurs vaisseaux, ayant fait main basse sur ceux qui avoient voulu resister. Il est aise de s'imaginer les cris pitoyables de ces pauvres gens qui furent ainsi enlevez de leur païs & menez par force à Batavia. Mais Dieu permit que les Hollandois ne purent tirer grand service d'eux; car se voyant si inhumainement traitez, comme le sont d'ordinaire tous leurs esclaves, ils prirent une ferme resolution de ne rien manger, & de mourrir de faim plûtôt que d'être réduits à un rude travail & à être tous les jours battus. Les Hollandois voyant qu'ils n'en pouvoient venir à bout, ni à force de coups, ni d'autre maniere, & que la plûpart étoient morts de langueur & de chagrin, renvoyerent ce qui en restoit dans leurs Isles. Depuis ce temps-là ces pauvres Insulaires ne se sont plus fiez aux Hollandois, qui ne vont plus aussi prendre chez eux des rafraîchissemens comme ils faisoient avant cette insulte. Si l'on vouloit écrire toutes les cruautez qu'ils ont exercées sur leurs esclaves, il y auroit dequoi en remplir un gros volume, mais il suffira de remarquer ci-aprés celles qu'ils ont eües pour leurs propres sujets sans aucun respect du Christianisme.

CHAPITRE IX.

Du General Spek, & de la grande severité du General Com.

LE General Spek avant que de parvenir à cette charge, avoit une fille d'une certaine femme qu'il entretenoit. Aprés avoir achevé son temps il retourna en Hollande, & ne voulant pas y mener cette fille qui n'étoit pas legitime, il la laissa entre les mains du Sieur Com qui prenoit la place de General, sçachant bien qu'elle trouveroit à Batavia un meilleur parti qu'en Hollande. Car aux Indes on ne prend pas garde de si prés à ces choses-là, & ni bâtard ni bâtarde ne rompent pas un marché, pourvû que l'argent ne manque pas. Peu de temps aprés que le pere fut parti il se presenta assez d'amans pour la fille qui étoit belle & riche, & elle témoigna à l'un d'eux, qui étoit le Marchand superieur du Fort, qu'elle avoit assez d'estime pour lui & qu'il pouvoit la faire demander. Elle crut que le General Com à qui elle étoit recommandée y consentiroit, dés qu'elle lui auroit dit qu'elle avoit de l'inclination pour ce jeune homme qui étoit d'une bonne famille. Elle fut trompée dans sa croyance, & le General refusa la demande qui lui en fut faite & dit qu'il n'y falloit pas penser. Nonobstant ce refus le jeune homme & la fille ne laisserent pas de s'aimer, & même de se voir par l'adresse de leurs esclaves. Car à Batavia tous les esclaves qu'on tient dans les maisons de l'un & de l'autre sexe sont autant d'infâmes

miniſtres d'impudicité, & qui plus eſt, ils apprennent mille méchancetez aux enfans des Hollandois dés qu'ils ont l'âge de neuf ou six ans. Pour ce qui eſt des filles eſclaves, les Hollandois ſont bien aiſes quand elles deviennent groſſes, parce qu'autant d'enfans qui en proviennent ſont autant d'eſclaves pour les maîtres; ce qui arrive aſſez ſouvent; car il ne manque pas à Batavia de Soldats & de matelots qui cherchent de ſemblables fortunes, & d'ailleurs ces noires aiment paſſionnément les hommes blancs, & même ſont ſtilées à les introduire quelquefois ſecretement chez leurs maîtreſſes.

La fille du General Spek & ſon Amant s'aprocherent enfin de ſi prés, que la Damoiſelle devint groſſe. Elle le declara à une des premieres Dames de la Ville, pour conſulter avec elle quel biais on pourroit prendre pour le faire ſçavoir au General, & ſe perſuada qu'auſſi-tôt qu'il en auroit connoiſſance il les feroit épouſer avant que la choſe vint à éclater. Mais ce fut bien le contraire, car auſſitôt que cette Dame eut appris la choſe au General, il fit mettre le jeune homme en priſon avec les fers aux pieds, & fit enfermer la fille dans une chambre. Le lendemain ayant fait aſſembler le Conſeil & repreſenté le fait, il dit qu'il vouloit que le jeune homme eût la tête coupée, & que la fille eût le foüet par la main du boureau. Il n'y en eut pas un dans l'aſſemblée qui ne rejettât bien loin cette propoſition, & ils repreſenterent tous au General qu'il n'y avoit point d'équité à punir le jeune homme de la ſorte, qu'il étoit le moins coupable, que c'étoit la fille qui l'avoit pouſſé à coucher avec elle, & que pour ce qui étoit

de leur naissance le garçon de toutes maniéres l'emporteroit sur elle ; que puis qu'ils étoient tous deux contens l'un de l'autre, il n'y avoit autre chose à faire qu'à les marier, & qu'ils ne trouvoient point qu'il y eût d'autre expedient que celui-là. Telles furent les raisons & les remontrances des Conseillers, dont toutefois le General ne fut nullement touché ; mais comme il étoit naturellement brutal & cruel, le lendemain sans y faire appeller aucun du Conseil, il envoya de son chef querir le bourreau en cachette, & ayant fait amener le jeune homme & la fille dans la salle, il fit couper la tête au premier, & foüetter l'autre bien qu'elle fut grosse. Voila quel fut le bel acte de Justice du General Com.

CHAPITRE X.

Autres grandes sévéritez du sieur Can, & du sieur Caron.

LE sieur Can & le sieur Caron eurent de pareils commencemens de fortune dans les Indes. Car la premiere fois qu'ils s'embarquerent dans les vaisseaux de la Compagnie ils n'y furent qu'en qualité d'aides de cuisine qui est la plus basse de tout le vaisseau. Neanmoins avec le temps ils n'ont pas laissé par de grands coups de bonheur de s'élever de ce bas degré aux hautes Charges que la Compagnie puisse donner; le sieur Can ayant été Conseiller du Fort à Batavia & Admiral d'une flote, & le sieur Caron Directeur General au même lieu, qui est, comme j'ai dit

u chapitre précedent, la premiere personne
prés celle du General.

Le sieur Can depuis le premier emploi un
eu considerable qui lui fut donné jusqu'à sa
ort, a fait une infinité de fourberies, abou-
issantes veritablement au profit de la Compagnie, mais non pas à sa gloire, esperant
oûjours par ce moyen d'avoir la Charge de
General, où il n'a pû toutefois jamais parvenir: Aprés avoir servi plusieurs années aux
ndes, & voyant qu'il ne pouvoit venir à
out de son dessein, il resolut de repasser en
Hollande croyant y mieux reüssir; mais n'y
voyant point de jour, & ne se portant pas
bien dans un climat tout contraire à celui des
Indes où il étoit plus accoûtumé, il reprit le
ervice de la Compagnie, qui le renvoya pour
Conseiller du Fort; & pour Amiral de la
flote qui partoit. Aussi-tôt qu'il fut en mer
l se mit à retrancher beaucoup des petits
rafraîchissemens qu'on avoit accoûtumé de
donner aux soldats & matelots, ne voulant pas démentir son méchant naturel qui
le portoit à la cruauté, & à n'avoir compassion de personne. Ce retranchement fut cause
que plusieurs de ces pauvres gens devinrent
malades, & la plûpart mouroient faute d'un
peu de vin, de quelque morceau de biscuit
blanc, ou de quelqu'autre chose de peu de
valeur. Tous ceux qui étoient en santé dans
la flote en murmuroient; mais pas un n'en
osoit ouvrir la bouche. C'est la coûtume sur
tous les vaisseaux, que ce que le Chirurgien
demande pour les malades le Capitaine le
lui fait donner; mais celui-ci quand le Chirurgien lui parloit de quelque chose de semblable, il le menaçoit de lui faire donner cent

coups de corde, lui disant que c'étoit pour lui qu'il demandoit & non pas pour les malades, lesquels de cette maniere il ne pouvoit assister comme il auroit bien voulu. La femme du Chirurgien aussi belle & aussi vertueuse qu'il en fût jamais sortie d'Hollande, ne pouvant plus voir languir tant de pauvres gens, sur tout faute d'un peu d'eau, parce que la plûpart étoient dans les ardeurs de la fiévre, vint suplier l'Amiral Can de lui en faire donner, ce qu'il lui refusa assez rudement; & cette femme bonne & charitable fâchée d'une telle dureté, lui dit franchement que si Dieu lui faisoit la grace d'arriver à Batavia elle en feroit ses plaintes au General & à son Conseil. Elle n'eût pas plûtôt lâché la parole que ce brutal la fit prendre, & ayant commandé qu'on lui ôtât ses cottes & qu'on la liât au pied du grand mât, il lui fit donner cent coups d'une grosse corde sur les fesses. Elle eût beau crier qu'elle étoit grosse, cela ne servit de rien, & elle disoit la verité; car elle en perdit son fruit, & depuis ce temps-là elle ne pût jamais avoir d'enfans. Etant arrivée à Batavia elle voulût se plaindre de ce cruel traitement, mais on ne la voulût pas écouter, & elle-même m'en a raconté l'histoire en pleurant; mais à ce qu'elle me dit, ce qui la fâchoit le plus est qu'elle ne pouvoit plus avoir d'enfans.

Mais voici une autre cruauté bien grande du sieur Caron. C'est la coûtume à Batavia que deux ou trois fois l'année le General donne permission à toute la jeunesse du Fort qui sert au Comptoir, de se divertir, sur tout lors que la flote est partie pour Hollande, les affaires ne pressant pas tant a-

ors. Comme ils n'ont pas encore eu des emplois pour emplir leur bourse, le General leur fait donner d'ordinaire trois cens richdalles, avec un tonneau de vin d'Espagne, un de vin du Rhin, & un de biére, appellée *Brunswich-mome*, qui n'est pas moins forte que le vin. Durant ces trois jours de débauche tous ces jeunes gens ne manquent pas d'être visitez, tant par les Bourgeois que par ceux de la garnison, & les trois jours passez il faut qu'ils retournent coucher au Fort & qu'ils se remettent au travail. Entre ces jeunes gens étoit celui dont je veux parler ici, nouvellement arrivé d'Hollande, & d'une des bonnes familles d'Amsterdam. C'étoit une des meilleures plumes qui fût jamais venuë aux Indes, & comme ce jeune homme n'étoit pas accoûtumé à ces débauches, sur tout dans un païs chaud comme Batavia, qui n'est qu'au sixiéme degré de latitude meridionale, le quatriéme jour qu'il falloit retourner coucher au Fort il se sentit la tête si pesante, qu'il lui fût impossible de se remettre à l'écriture dans l'état où il étoit, ne sçachant pas qu'on fût si rigoureux en ce lieu-là il reprit le chemin de la Ville, & fût prier un ami de lui prêter un lit pour pouvoir reposer jusqu'à ce que son mal de tête fût passe. Cependant le premier Marchand du Fort qui conduit toute cette jeunesse, & lui distribuë le travail auquel elle se doit occuper, ayant donné à ce jeune homme le Livre concernant le négoce du Japon, qui devoit être promptement fini, parce que les vaisseaux devoient partir, & qu'il ne faut pas qu'un Livre de négoce soit écrit de deux mains, vint au Comptoir un moment aprés qu'il en fût sorti;

& ne le voyant pas en sa place fût d'abord s'en plaindre au sieur Caron comme Directeur General, lui disant qu'il ne lui suffisoit pas de trois jours de débauche, & qu'il s'étoit allé enyvrer le quatriéme. A peine s'étoit-il mis sur le lit qu'on le vint appeller, avec ordre de retourner promptement au Fort. Cependant le sieur Caron sans s'informer davantage de la chose, fait venir le Sergent de la Garde, & lui commande de se saisir d'un tel écrivain dés qu'il entrera dans le Fort, & de le mettre en sentinelle durant quatre heures avec l'armure que l'on fait prendre aux soldats quand ils ont fait quelque faute. Cette armure est fort pesante, principalement le casque, & de plus il y a une forme de pennache, attachée dessus qui est un gros boulet de canon, le casque & le boulet pesant bien ensemble vingt livres. Le Sergent fit selon le commandement qu'il avoit reçû. C'étoit sur les onze heures du matin dans la plus grande chaleur du jour, que le jeune homme fut mis de la sorte en sentinelle devant la porte du Corps de Garde, & il est aisé de s'imaginer combien il souffroit dans cette armure qui fut bien-tôt échauffée. Il fut quelque temps dans ce tourment, criant à tous momens, *je me meurs*, & à la fin le Sergent en ayant compassion, fut trouver le Directeur Caron, pour le prier de permettre qu'il ôtât ce jeune homme de sentinelle, ou qu'infailliblement il y mourroit. Presqu'en même temps un des Caporaux en vint dire autant; & le sieur Caron leur fit à tous deux cette même réponse l'un aprés l'autre; *Va-t'en, & laisse mourir ce chien.* Avant qu'ils fussent de retour au Corps-de-Garde le jeune homme tomba mort, & il n'en

n'en a jamais été autre chose, sinon que lorsque le sieur Caron revint en Hollande, les Parens du jeune homme le prirent à partie; mais sur cela il vint servir la Compagnie Françoise, de quoi Dieu l'a puni par la triste fin de sa vie, & ainsi le procez d'Hollande a aussi pris fin.

CHAPITRE XI.

Du sieur Riklost Van-Gous qui commandoit l'armée devant Cochin, de ses cruautez, & de sa vanité à Couronner un Prince Indien au nom de la Compagnie.

CElui dont je vais faire l'histoire dans ce Chapitre étoit venu aux Indes comme la plûpart des autres, simple Page de navire employé à nettoyer le vaisseau, & à d'autres vils services où ces jeunes garçons sont destinez. Il commandoit l'armée Hollandoise qui assiégeoit Cochin, lors qu'il arriva un certain cas où il donna des marques d'un esprit porté à la cruauté & d'une ame sanguinaire.

La ville étant fort pressée & dans une grande necessité de vivres, une pauvre femme qui voyoit mourir son enfant faute d'une poignée de ris, plûtôt que de souffrir qu'il perit à ses yeux, s'avisa de le mettre dans une corbeille & de le dévaler à l'avanture avec une corde dans le fosse durant la nuit. Un soldat François qui étoit prés de cet endroit-là en sentinelle ayant oüi quelque bruit, le jour venu se met au hazard d'essuyer quelques coups de mousquet, pour aller voir d'où il pouvoit provenir. Comme il vît que c'étoit un enfant, mû

de pitié pour ce qui en donne, dit-on, aux bêtes les plus farouches, il le prend avec sa corbeille & l'emporte au Corps de Garde. Le General en ayant été incontinent averti, envoya querir le soldat, qui donnoit un peu de ris à cet enfant qui mourroit de faim, & sans autre forme de procez, sans assembler le conseil de guerre, de sa propre autorité, il fit venir le Prevôt, & prendre le pauvre François en sa presence, disant pour toute raison que ce n'étoit pas à un soldat à aller voir de son chef ce qui se faisoit dans le fossé de l'ennemi, & qu'il devoit être puni pour avoir apporté cet enfant sans permission.

Ce General aprés la prise de Cochin fit une autre injustice aussi forte que celle-là. Le lendemain que la Ville fût renduë & que les Compagnies eurent pris leurs logemens, on donna permission à la moitié de chacune de ces Compagnies, d'aller se recréer pour deux jours où bon leur sembleroit, aprés-quoi à son tour l'autre moitié devoit suivre. Avant que de passer outre dans ma narration, il faut dire en peu de mots quelle est la nature de ce païs. Toute la campagne n'est presque plantée que de cette sorte d'arbre nommé Cocos, dont le fruit produit le vin que les habitans appellent Tary, & dont ils font aussi de l'eau-de-vie. Ils mêlent ce vin avec de gros sucre noir qui n'est pas encore rafiné, & avec l'écorce d'un arbre qui n'apporte que des épines. Cette écorce a la force de faire boüillir ce Tary & ce sucre dans le vaisseau où on les a mis, comme on fait nôtre vin nouveau dans les tonneaux. Quand ce Tary & ce sucre ont boüilli sept ou huit jours, ils le distilent dans un alambic & en font de l'eau-de-

vie, qu'ils rendent plus ou moins forte selon qu'ils la veulent en la faisant passer plus ou moins de fois dans l'alambic. D'ailleurs toute la campagne est couverte de vaches, parce qu'ils sont tous Idolâtres en ce païs-là, tant les Princes que les peuples, & que cette sorte d'Idolâtres n'a pour Dieu que la vache, & son lait pour nourriture, ne mangeant d'aucune chose qui ait vie sensitive. Quand on sort des terres de ces Princes, que l'on appelle *Rajas*, tirant au Nord-est, on entre dans celles du Raja de Velouche, qui est grand terrien & aussi Idolâtre avec tout son peuple. Il y a encore dans ses Etats neuf ou dix mille de ces pauvres gens que l'on apelle Chrétiens de saint Jean, parce qu'ils sont baptisez, de même que saint Jean baptisoit au desert. Si quelque bon Ecclesiastique alloit en ce païs-là, il pourroit les tirer de leurs erreurs; mais il ne faudroit pas qu'il y allât pour avoir quelque chose d'eux, il faudroit plûtôt y aller pour leur donner, vû l'incroyable misere dans laquelle ils vivent.

Les soldats Hollandois qui avoient eû la permission de s'écarter pendant deux jours pour se divertir, se donnerent au cœur joye de ce Tary, qui enyvre comme feroient nos vins d'Europe, & bûrent aussi de l'eau-de-vie autant qu'ils voulurent. Trois d'entr'eux voyant toute la campagne pleine de vaches, & s'étant rendus plus hardis que les autres à force de boire, au lieu de retourner avec les autres au temps qu'il falloit, furent tentez d'aller tuër une de ces bêtes. Ils crûrent qu'ayant été si long-temps au siége de Cochin, où ils n'avoient mangé qu'un peu de ris puant ou de biscuit moisi, il leur seroit bien

permis d'aller prendre une de ces vaches pour la manger ; ce qu'ils firent, & l'ayant amenée dans un des jardins qui sont prés de la ville, ils la tuërent pour en manger. Ils commençoient à en faire bonne chere, quand il arriva quelques officiers ou soldats au nombre de quinze ou vingt que le General envoyoit pour se saisir de ces trois soldats. Sans autre formalité on les fit tirer au sort pour voir lequel des trois seroit pendu, & le malheur tomba sur un pauvre François Provençal de nation, qui fût aussi-tôt exécuté. Je l'avois vû par deux fois, une fois à Masulipatan, l'autre fois à Palicate, & comme il étoit brave garçon je lui donnois toûjours quelque chose pour avoir quelque rafraîchissement.

Ce General Van-Gous étoit devenu si fier & si superbe, qu'il méprisoit tous les autres Officiers qui étoient sous lui, tant ceux de guerre, que ceux qui étoient pour la justice & la police de la Ville ; & quand il croyoit que quelqu'un avoit mérité la mort, sans assembler son Conseil, comme cela se pratique par toute la terre, de sa propre autorité il l'envoyoit exécuter sur le champ. Je ne sçai ce qu'on dira d'une action de vanité & d'orguëil extréme qu'il fit aprés la prise de la ville de Cochin. Au commencement du Siége, tous les Rajas des terres voisines tenoient pour les Portugais, aimant mieux les avoir pour voisins que les Hollandois, ayant oüi parler du gouvernement tirannique de ces derniers, quand ils s'étoient rendus Maîtres de quelques Places. Ils avoient sçû de quelle maniere ils en usoient dans l'Isle de Ceylan, où qui que ce soit ne peut aller dans son propre jardin pour prendre un pot de son vin de Ta

ry, sans la permission du Gouverneur du lieu & sans lui en payer quelque droit ; au lieu que sous le gouvernement des Portugais chacun étoit libre & ne payoit rien du bien qui étoit à lui. Le General Van-Gous & tous les autres Officiers de l'armée furent bien étonnez de voir que ces Rajas qu'ils croyoient devoir tenir pour eux & ne leur point laisser manquer de vivres, s'étoient tous déclarez en faveur des Portugais ; & en effet, Van-Gous n'auroit jamais pris la Ville, si quelqu'un de ces Rajas ne lui eut enfin donné du ris. Il fit si-bien par argent & par de belles promesses, qu'il en attira un dans son parti, lequel lui fournit ce qu'il pût de vivres. Lors que la Ville fut prise, & qu'il falut récompenser ce Raja, le General voulut qu'il quittât ce nom de Raja, qui veut dire Prince, & qu'il prit celui de Roi, afin qu'il eut l'honneur de lui mettre la Couronne sur la tête. Il crût que la Compagnie Hollandoise étoit assez puissante pour lui faire conquerir les terres de ses voisins, & il se fit informer si dans toute son armée il n'y auroit point quelque orfévre qui pût faire une couronne d'or. Il se trouva un jeune homme de Roüen nommé le Page, qui l'entreprit & en vint à bout ; elle étoit d'or massif & pesoit prés de dix marcs, & je croi que ce nouveau Roi trouva cette Couronne si incommode & plus pesante sur sa tête, qu'un méchant mouchoir à trois cornes, dont ces Rajas bandent la leur pour marque de leur souveraineté.

Pendant qu'on faisoit cette Couronne on travailloit à tout ce qui étoit nécessaire pour cette ceremonie. Elle se fit dans un jardin

proche de la Ville, où l'on dressa un grand couvert entouré de toiles peintes comme une maniere de tente ; & au-dessous on éleva une forme de trône avec un daix de ces damas de la Chine, & toutes les marches du trône étoient couvertes de tapis de Perse. Le jour du couronnement venu, la plus grande partie de l'armée, tant Officiers que soldats, fut prendre le Raja qui étoit à un quart de lieuë delà dans sa hute, & on le fit monter sur l'un des deux élephans que le General lui envoya, avec quatre chevaux de main & deux Palanquins. Etant arrivé au lieu du couronnement on le vêtit d'une robe d'écarlate à grandes manches pendantes, & il entra dans cet équipage au lieu où Van-Gous étoit assis sur ce trône, avec une épée & la Couronne auprès de lui. Le Raja étant au pied du trône, le Major de l'armée prit l'épée de la main du General pour la lui ceindre ; puis le Raja montant les marches du Trône, s'alla prosterner devant le General Hollandois qui lui mit la Couronne sur la tête. Alors le nouveau Roi se levant, fut mettre la main sur la tête d'une vache qui étoit devant le trône ; puis se mettant à genoux, joignant les mains, & les levant vers la tête de la vache, il fit serment d'être toûjours fidéle à la Compagnie, & d'embrasser ses interêts. Le General lui promit réciproquement de la part de la Compagnie, qu'elle lui donneroit toute sorte d'assistance quand il en auroit besoin contre ses ennemis ; & toutes ces protestations étant faites solemnellement de part & d'autre, toute la soldatesque fit trois décharges de même que le canon de la Ville, & le nouveau Roi fut remené dans sa hute avec

la même pompe qu'il étoit venu. Le General lui fit present des deux élephans & des quatre chevaux de main ; & voila comme se fit ce couronnement à peu de frais, & comme des vendeurs de poivre se piquent de faire des Rois & de dominer sur les Couronnes.

Entre toutes les brutalitez de Van-Gous, celle-ci ne doit pas être oubliée. Il faut savoir auparavant que les Jesuites de Cochin avoient en cette Ville la plus belle Bibliothéque qui fut en Asie, tant pour la grande quantité de Livres qu'on leur envoyoit tous les ans d'Europe, que principalement pour les rares manuscrits Hebreux, Chaldaïques, Arabes, Persiens, Indiens, Chinois, & en d'autres langues d'Orient. Si l'on veut sçavoir comment ils avoient amassé tous ces manuscrits, c'est qu'anciennement dans les conquêtes que faisoient les Portugais, aprés qu'ils s'étoient rendus maîtres de quelque place ; le premier soin qu'ils avoient étoit de faire venir les gens de Lettres, & de tirer d'eux tout ce qu'ils avoient de Livres. Dans le peu de séjour que les Jésuïtes firent dans l'Ethiopie, ils firent copier la plus grande partie des bons Livres qui vinrent à leur connoissance, (ce qui leur coûtoit beaucoup, car l'Imprimerie n'a pas encore été introduite en ces pays-là) & ils envoyoient tous ces Livres à Cochin. Ils auroient bien demeuré plus long-temps parmi les Ethiopiens, n'eût été la jalousie de leur Patriarche & de leurs Evêques qui sont en nombre, vû qu'encore que dans un Village il n'y ait que deux hommes d'Eglise, l'un prend le titre d'Evêque. Ils usent de cette cérémonie dans

le Baptême, qu'en nommant le S. Esprit ils apliquent un fer chaud sur le col de l'enfant, disant que le Saint Esprit s'est aparu sur les Apôtres en forme de langues de feu. Ce Patriarche & ces Evêques d'Ethiopie, étoient donc jaloux de ce que les Jésuites étoient bien avant dans l'esprit du Roi, & de la meilleure partie des Grands de la Cour. Ils étoient environ vingt, & le Superieur avoit aussi le titre de Patriarche. Ces Prélats furent tellement animez contre eux, qu'ils firent soûlever le peuple, publiant que le Roi alloit changer de Religion, & qu'il entraînoit avec lui plusieurs Grands Seigneurs. Quoique le Roi pût dire ou faire pour desabuser le peuple de cette opinion, il ne pût éviter la haine de ses sujets, qui le mirent en prison, & élûrent son frere en sa place sur le Trône. Ce desordre qu'ils rejettoient sur les Jesuites, fut cause qu'ils les chasserent hors du Royaume, & ils n'en auroient pas été quittes pour cela, sans la crainte qu'eurent les Ethiopiens que le Gouverneur de Mosembique, & tous les Portugais qui habitent le long de cette côte d'Afrique, & particulierement vers la riviere de Seine, ne se fussent vengez sur eux du mauvais traitement qu'ils auroient fait à des Religieux, de leur nation. Car tous les ans les Ethiopiens vont prendre des Portugais les toiles blanches & d'autres teintes en noir, qu'ils aportent de Goa; ce qu'ils payent tout en or, n'en aportant pas plus que ce qu'ils doivent de l'année précedente, & ne payant jamais rien comptant des marchandises qu'ils prennent, sinon au retour; en quoi les Portugais n'ont jamais été trompez, & plusieurs

m'ont dit que ces Ethiopiens sont gens de bonne foi avec lesquels ils n'ont jamais rien perdu. Ce fut avec ces Marchands d'Ethiopie que les Jesuïtes revinrent à Mosembique, non sans grande peine pour ces Peres, à cause des vivres ausquels ils n'étoient pas accoûtumez. Car pourvû que ces gens-là ayent du ris ou du millet, cela leur suffit. Pour le millet, ils le mangent ordinairement tout crû; mais ils font cuire le ris. Quand ils veulent faire festin, ils demandent permission au Seigneur de la Terre où ils sont de tuër un élephant. Ils lui donnent une de ses forces, & gardent l'autre pour eux avec la chair dont ils sont friands. Ils négocient aussi de ces dents d'élephant avec les Portugais, & ils en trouvent le long de cette côte en si grande quantité, qu'on en fait des palissades autour des jardins, qu'on peut dire avoir une clôture d'yvoire. L'Histoire que je viens de faire de ces Ethiopiens m'a été ainsi raportée à Goa par le Patriarche Superieur des mêmes Jesuites, avec lequel j'ai mangé deux fois, & il me dit que quatre de ces Peres ne pûrent venir jusqu'à Mosembique, & qu'ils moururent de fatigue en chemin. Je n'aurois pas poussé si avant ce recit, n'étoit que je voulois venir jusqu'à la source de la riche & curieuse Bibliothéque des Jésuites de Cochin, que le Général Van-Gous ne fit point de conscience d'exposer au pillage, & depuis ayant fait souvent voyage dans les vaisseaux Hollandois, j'ai toûjours vû entre les mains de quelque Soldat ou de quelque Matelot de ces beaux Livres; mais tout déchirez, & qui ne leur servoient qu'à des choses viles.

CHAPITRE XII.

Du sieur Hollebrand Glins Chef du Comptoir d'Ormus, & de ses brutalitez.

HOllebrand Glins étoit Chef de Comptoir d'Ormus en l'année 1643. & ne démentit point dans cet emploi le genie brutal & cruel des Hollandois dans les Indes. Quand les Vaisseaux de la Compagnie arrivoient à Ormus, ou plûtôt au Bander-Abassi qui n'en est qu'à trois petites lieuës en terre ferme, il falloit que la plus grande partie des marchandises demeurât hors de la Loge ; ce qui portoit grand préjudice à la Compagnie. Car dans la grande chaleur les épiceries devenoient tellement séches, sur tout le clou de girofle, qu'en peu de temps elles étoient plus legeres de dix ou douze pour cent. Tandis que ces épiceries reposent dans les magasins, il faut de temps en temps porter les bales dans la mer & les y laisser tremper vingt-quatre heures, autrement on n'y trouveroit bientôt plus que de la poussiere. Pour ce qui est du sucre on l'apporte dans de grandes caisses de bois ; mais s'il y a la moindre fente où une mouche ou quelque fourmi puisse passer, en peu de temps la caisse est à moitié vuide. Pour le camfre il vient de l'Isle de Borneo dans des vaisseaux qui sont en façon de demi tonneaux, & si l'on ne prend aussi bien garde à cette marchandise, & qu'on la laisse un peu trop à l'air, dans peu elle s'exhale & à peine en reste-t'il la moitié. Le sieur Hollebrand pour remedier à tous ces inconveniens, crut

qu'il falloit bâtir une plus grande Loge que celle que la Compagnie avoit alors au Bander ; ce qu'il fit, & il lui fut aisé d'avoir en peu de temps quantité de charpentiers & de maçons. Il n'y avoit que des serruriers qui lui manquoient ; car en ce païs-là tant les clefs que les serrures & en general toutes leurs fermetures ne sont que de bois.

Pendant que l'on travailloit à ce bâtiment, il arriva un vaisseau Hollandois à Batavia, où il se trouva un jeune homme de Genéve nommé Santunas Arquebusier de son métier, & qui s'étoit mis pour soldat au service de la Compagnie. Le sieur Hollebrand en ayant eu avis, le fit venir en terre pour le faire travailler. Le jeune homme qui n'en avoit pas envie eut beau dire qu'il étoit venu pour soldat & non pas pour arquebusier ; mais que si on vouloit lui donner les gages d'arquebusier il se résoudroit à travailler, bien qu'il y eût grande difference du métier d'arquebusier à celui de serrurier. Il n'eut d'autre réponse du sieur Hollebrand ; sinon que la Compagnie l'avoit pris pour ce qu'il sçavoit faire, & dés le lendemain il falut bon gré malgré qu'il se mît au travail. Mais ce qui fâchoit le plus ce jeune homme, est qu'on le faisoit travailler incessamment & sans relâche, les Dimanches comme les jours ouvriers. Il arriva qu'un Dimanche ayant travaillé jusques sur les deux heures aprés midi, deux de ses camarades vinrent en terre d'un vaisseau Hollandois qui étoit à la rade, & qu'ils se mirent à boire ensemble une bouteille de vin de Schiras. Le President Hollebrand (car c'est ainsi que j'ai dit que les Hollandois nomment en Perse les Chefs de Comptoir) venant voir si le Géne-

vois travailloit, au lieu de le trouver à son étau le vit le verre à la main avec ses deux camarades. D'abord il commença à jurer, & lui demanda pourquoi il ne travailloit pas. Le jeune homme lui répondit doucement qu'il avoit été à la besogne jusqu'à deux heures, & que d'ailleurs il étoit Dimanche. Le Commandeur sans lui repartir autre chose lui donna d'abord force coups de canne, & l'arquebusier qui étoit fort & robuste se sentant frapé la lui saisit, & la lui ôtant des mains la jetta par la fenêtre. Alors le Commandeur honteux de n'avoir plus sa canne entre les mains, se mit à crier à l'aide, & que l'arquebusier qui lui avoit ôté sa canne lui en avoit donné quatre coups. Cela étoit absolument faux; car trois jeunes Hollandois, & les deux qui bûvoient avec lui & moi étions presens quand la chose se passa, & en état de témoigner le contraire. Au cri du Commandeur tous ceux de la Loge accoururent à son secours, & dés qu'il se vid du monde auprés de lui, il fit prendre l'arquebusier, lui fit mettre les fers aux pieds & aux mains, & l'envoya dans un des vaisseaux qui étoient à la rade. Deux jours se passerent en contestation entre le Commandeur & les Marchands de la Loge. Car le Commandeur vouloit qu'ils vinssent à bord avec lui pour faire le procez à ce jeune homme, ce qu'ils ne vouloient pas faire, ayant appris de cinq Hollandois & de moi que le Commandeur n'avoit point été frapé, & que l'Arquebusier n'avoit fait que lui arracher sa canne se sentant si rudement batu. Le Commandeur outré de dépit de ce que les Marchands de la Loge n'embrassoient pas son parti, & qu'ils ne vouloient pas aller avec lui

à bord, s'y en alla seul ne menant avec lui que deux jeunes écrivains ausquels il fit dire tout ce qu'il voulut. Il fit aussi bien boire tous les Officiers du vaisseau, pour leur faire mieux croire les faussetez qu'il alleguoit contre le pauvre arquebusier, & tous ces gens-là aussi sçavans en Droit que le Commandeur qui ne sçavoit pas même écrire son nom, firent d'abord tout ce qu'il voulut. Je dis que ce Commandeur ne savoit pas même écrire son nom, car en effet c'étoit un grand ignorant, & on l'avoit fait sortir de l'hôpital de la ville d'Alcmar pour l'envoyer aux Indes petit garçon de vaisseau, comme ont été la plûpart des autres Commandeurs de la Compagnie, ainsi que j'ai fait voir dans le cours de cette histoire. Par de longs services qui lui avoit rendus en commettant plusieurs injustices, il avoit enfin obtenu la place de Commandeur, d'autant plus aisément qu'il n'y avoit point d'Hollandois aux Indes qui s'entendît mieux que lui aux bâtimens & à bien tourmenter les ouvriers. C'est à quoi aussi le General l'employoit ordinairement dans le besoin, & c'est pour ce sujet qu'il fut envoyé au Comptoir d'Ormus où il falloit necessairement rebâtir la Loge.

Tous ces Officiers de vaisseaux pris de vin condamnerent donc ce jeune homme à être pendu à l'antenne du vaisseau pour avoir donné quatre coups de canne au Commandeur, & le lendemain l'execution s'en devoit faire. Ce n'est pas le premier que ces sortes de gens ont condamné à la mort dans l'yvrognerie, & j'en ai apporté plus d'un exemple dans ce recueil. Cette injuste execution se seroit faite à l'heure même s'il se fut trouvé quelqu'un

sur le vaisseau qui l'eût voulu faire ; mais il faloit pour cela venir en terre prendre un des noirs du païs. Le Commandeur étant de retour à la Loge, les deux écrivains qu'il avoit menez avec lui raconterent aux Marchands & à six ou sept étrangers qui étoient-là, comme l'on avoit condamné l'arquebusier à être pendu, & que l'on devoit executer sa sentence le lendemain. Tous ceux qui les écouterent se regarderent l'un l'autre avec étonnement, & tous conclurent que c'étoit une injustice manifeste, & qu'il faloit necessairement que tous ceux qui avoient condamné ce jeune homme fussent yvres en prononçant une pareille sentence. Les étrangers qui furent presens lorsque les deux écrivains firent ce rapport, étoient les sieurs de l'Etoile, Masson, Girard, Salomon, Deshommes & moi tous François, & le sieur Petre Pentalin Venitien. Ce jour-là le sieur de l'Etoile nous avoit donné à dîné, & moi je lui donnois à soupé, aprés lequel nous consultâmes ensemble ce que nous pourrions faire pour sauver la vie à ce pauvre arquebusier. Nous ne fûmes pas long-temps à prendre nôtre résolution, qui fut que le matin, quand le Commandeur iroit à bord pour cette execution, nous irions tous ensemble lui parler & lui dire hardiment qu'il prît garde à ce qu'il vouloit faire, & que pour son bien il empêchât l'execution de la sentence qu'il avoit si injustement donnée contre ce jeune garçon : Que s'il le faisoit mourir nous ferions en sorte que ce seroit la derniere injustice qu'il commettroit de sa vie, qu'il n'en avoit déja que trop fait, & que si nous ne pouvions tirer raison au Bander, nous le trouverions peut-être un

jour à Ispahan, où il n'ignoroit pas qu'il y avoit sept ou huit tant François que Génevois à qui il auroit à faire, qu'ils ne dependoient de personne, & qu'ils étoient serviteurs du Roi,& non pas valets de Marchands, comme lui ; en un mot, s'il faisoit perdre la vie à ce Génevois qu'il prît garde à la sienne, qui aprés un tel coup ne seroit pas trop en sûreté. Le Commandeur bien surpris & tout interdit de nous entendre parler de la sorte, nous assûra qu'il n'alloit pas à bord pour le faire mourir, mais pour lui faire grace, & qu'il se contenteroit de lui faire donner quelque leger châtiment pour montrer exemple aux autres. Nous crûmes ce qu'il nous dit,& que ce châtiment n'iroit au plus qu'à quelques coups de corde selon leur coûtume. Car quand quelqu'un du vaisseau, soldat, matelot, ou autre, a commis quelque faute qui ne merite pas la mort, on le lie au grand mât, puis d'un bout de corde de trois ou quatre pieds de long & de la grosseur du bras d'un enfant, le Capitaine donne le premier coup & aprés lui les Officiers suivent chacun selon sa qualité. Si le crime est grand, tous ceux qui sont sur le vaisseau frappent une ou deux fois, & il y en a qui reçoivent deux cens coups. Mais en cette rencontre le President ne se borna pas à cette sorte de châtiment,il le condamna à un autre incomparablement plus rude, & dont peu de gens ont réchapé. C'est de jetter le patient trois fois du haut de l'antenne dans la mer, & à chaque fois le faire passer par dessous le vaisseau ; ce que j'ai vû pratiquer en deux rencontres dans les voyages que j'ai faits en mer avec les Hollandois, & c'est une merveille quand de dix il n'en meure

pas neuf; ou du moins quand ils ne sont pas estropiez, comme le fut ce pauvre jeune homme, que lors qu'il fut amené à terre se trouva perclus de la moitié de son corps du côté droit. Sur tout le bras lui devint si petit, que nonobstant tous les remedes que l'on pût faire il en demeurât estropié. Pour ce qui est du corps aprés qu'on l'eut frotté tous les jours deux fois avec l'huile de coque & autres simples que connoissent les femmes du païs, & qu'ils lui appliquoient sur la partie malade en l'enveloppant dans des peaux de chévre, il en guerit à la fin. Le President ayant fait maltraiter de la sorte le Genevois, & se souvenant de la harangue que nous lui avions faite comme il alloit à bord, n'osa venir à terre ni y faire amener l'arquebusier, pensant bien que nous lui aurions joüé un mauvais tour. Mais comme tous les soirs les Marchands de la Loge lui donnoient avis de ce qui s'étoit passé le jour, & ayant sçû huit jours aprés que nous nous étions mis en chemin pour Ispahan, il n'eut plus lieu de rien craindre au Bander d'où la saison nous pressoit de partir. Car (pour quiter le discours du sieur Hollebrand, que j'aurai occasion de reprendre au chapitre suivant) il faut remarquer ici que tous ceux qui trafiquent à Ormus, sçavent qu'il ne faut pas attendre le mois d'Avril pour en sortir, parce qu'autrement ils payeroient le retardement par quelque fiévre maligne qui dure quelquefois toute la vie; & si par hazard on en guerit, le blanc des yeux demeure pour toûjours plus jaune que du suffran. C'est la même sorte de fiévre que nos Européans prennent, aussi s'ils n'y prennent garde, au port d'Alexandrette en

Syrie, & dans les Isles où la Compagnie Hollandoise prend le clou de girofle, la noix muscade & le macis, qui est la feüille de muscade.

Je remarquerai ici en passant qu'il y a une espece particuliere de muscade que les Hollandois appellent manéque & nous muscade mâle, une fois aussi longue & un peu plus grosse que l'ordinaire, & que les Hollandois n'apportent point en Europe, pour la vendre plus avantageusement en Perse & aux Indes. Il est encore à remarquer au sujet de cette muscade mâle, qu'elle arrête subitement & en trés-peu de tems la maladie ordinaire des femmes Indiennes sans aucun inconvenient, lors qu'elles se l'appliquent à l'endroit de la maladie. Je dis à l'égard des Indiennes seulement; car à l'égard des Européennes bien loin de leur en procurer la cessation, elles n'ont rien à craindre davantage, attendu que dés que cela leur manque elles n'ont qu'à songer à mourir; ce qui leur arrive ordinairement entre 30. & 40. ans, dont j'ai vû une infinité d'exemples.

Pendant que je suis sur le chapitre de la muscade, je dirai encore ici en passant que j'ai remarqué par l'experience que j'en ai faite plusieurs fois, que la muscade ordinaire confite enyvre plus que le plus fort vin, n'en mangeant qu'une seulement, soit au commencement, soit au milieu ou à la fin du repas.

C'est le plus grand malheur qui puisse arriver à un pauvre soldat, lors qu'étant à Batavia on l'envoye d'abord dans l'une de ces Isles en garnison, où il est bien-tôt attaqué de cette fiévre maligne, à quoi la méchante nourriture contribuë avec le mauvais air. Car on ne

lui donne que du ris à moitié pourri & gardé deux ou trois ans dans un magasin, & trois jours de la semaine un poisson de la grosseur d'une sardine. Quelquefois le Dimanche on les régale entre quatre d'un morceau de bœuf salé depuis deux ans, qui paroît comme s'il pesoit cinq ou six livres; mais quand il est cuit il n'est pas plus gros que les deux poings. Quand ces pauvres soldats reviennent de ces Isles on a pitié de les voir, ils sont comme des corps déterrez, ils ont les yeux & tout le visage jaunes, & ne font que languir le reste de leurs jours.

CHAPITRE XIII.

De l'arrivée en Perse de Charles Constant qui commandoit la flote Hollandoise, de ce qu'il fit à la Cour, & d'une querelle qu'il eut avec l'Agent des Anglois.

CHarles Constant fut envoyé en Perse par la Compagnie avec sept gros vaisseaux qu'il commandoit ; & ce fut avec ordre de déclarer la guerre au Roi de Perse, s'il ne vouloit pas s'accorder amiablement avec les Hollandois pour le négoce de la soye & pour les Doüanes. Quand il fut arrivé à Ormus il laissa le commandement de la flotte à Hollebrand Glins qui étoit alors Chef du Comptoir, & duquel j'ai parlé au chapitre précedent. Ce fut un bonheur pour lui de n'être pas obligé de venir à Ispahan pour les affaires de la Compagnie ; car assûrément on lui auroit tenu parole de ce qui lui fut dit au sujet du Génevois ; ce qui auroit été fort aisé & sans grand bruit de la maniere que les Euro-

péans vivent en ce païs-là. Car lors que les Hollandois ou les Anglois sont à Ispahan, la plus grande partie du temps se passe en festins & en promenades hors la Ville, & dans ces festins il y a toûjours quelque tête chaude qui prend feu, & quelque querelle pour une santé ou pour quelque autre legere cause. Cette querelle ne finit guére sans qu'il y ait quelque appel, & il y en a toûjours quelqu'un qui donne de la pratique au Chirurgien. Les Européans ont cela de bon que dans les Etats du Roi de Perse, dans ceux du Grand Mogol & d'autres Rois de l'Asie, quelles que soient leurs querelles, qu'ils se battent & qu'ils s'entretuent, ni les Rois ni les Gouverneurs des Provinces n'en prennent aucune connoissance. Mais ils n'ont guére d'ordinaire de querelles entre eux qu'à la Cour du Roi de Perse, qui est le lieu où se trouvent de bons vins & à un prix raisonnable, comme ceux qui croissent autour d'Ispahan & de Schiras. On en trouve aussi à acheter en quelques lieux des Indes; mais c'est bon marché quand il ne coûte qu'un écu la pinte mesure de Paris. C'est ce qui est cause qu'il y a moins de querelles entre les Francs aux Indes qu'en Perse, parce que tous n'ont pas un écu à mettre à une pinte de vin. Ainsi il nous auroit été aisé si Hollebrand fut venu à Ispahan, de l'engager dans une querelle, d'où assurément il ne seroit pas sorti sans être payé de l'injustice qu'il avoit faite au Genevois, & de nous avoir manqué de parole. Mais il n'étoit pas prédestiné pour être châtié en ce monde par la main des hommes, & il étoit du nombre de ceux qui sont réservez à la Justice de Dieu.

Dés que nous eûmes sçû que Charles Con-

stant venoit pour Président & n'étoit qu'à une journée d'Ispahan, nous fûmes tous au-devant de lui, tant ceux qui étoient au service du Roi que d'autres particuliers. Nous le rencontrâmes environ à trois lieuës de la Ville, & aprés les civilitez ordinaires de part & d'autre, nous le priâmes de se détourner un peu du chemin pour se venir reposer dans un jardin qui n'étoit guére qu'à la portée du mousquet, où nous avions fait préparer une collation qui valloit bien un soupé. Nous y avions fait porter aussi quantité de beaux tapis & de matelats, nous doutant bien que nous n'irions pas coucher plus loin, & que nous nous engagerions insensiblement dans une honnête débauche. Ce qui contribua encor à nous faire passer la nuit en ce lieu-là, fut l'arrivée de quelques Anglois & de quelques Religieux Augustins qui entrerent comme nous étions sur la fin du repas, & qui n'avoient pas oublié de faire amener le Jacquetan, qui est un cheval qui ne sert qu'à porter les vivres quand quelque personne de qualité va en campagne. Le Soleil étant prêt à se coucher quand les Augustins & les Anglois arriverent, nous jugeâmes bien que leur intention étoit de passer la nuit en ce lieu-là, & nous envoïâmes incontinent au village pour faire apporter de la paille & de l'orge pour les chevaux. Tout ce que nous étions de François en la compagnie, avions sur le cœur l'affront que Hollebrand nous avoit fait, & étions au desespoir de ne le pas tenir-là. Mais tout bien consideré ce fut sans doute un bonheur, tant pour lui que pour nous. Car comme nous étions tous venus bien armez, chacun avec sa carabine, sa paire de pistolets & celui de po-

che, & nos valets ayant chacun son fusil, si ce brutal eut osé se trouver-là il seroit infailliblement arrivé quelque malheur. Nous étions toutefois assûrez de deux choses, l'une que le Roi & tous les Grands du Royaume, qui ne veulent guére de bien aux Hollandois, n'auroient pas été fâchez que nous leur eussions fait quelque affront, sur tout en ayant sujet; l'autre chose étoit que tous les valets qu'ils avoient tant Persiens qu'Armeniens, n'auroient pas osé branler contre nous.

Toute la nuit se passa joyeusement, & nous n'eûmes guére besoin de matelats. Le matin venu nous montâmes à cheval & conduisîmes le Président Constant jusqu'à son logis, où nous trouvâmes un des Mehemanders du Roi, qui est un de ses maîtres-d'Hôtel, qui avoit fait tenir le dîné prêt, & nous y passâmes la journée avec autant de gayeté que le jour de devant. Quelque tems aprés, le Président partit d'Ispahan pour aller trouver le Roi qui étoit à Casbin; mais il ne remporta pas de son Ambassade le fruit qu'il en esperoit. Il s'étoit imaginé que le Roi entendant parler de cette flotte de sept gros vaisseaux qui étoient à Ormus, tout ce qu'il demanderoit lui seroit incontinent accordé; mais ce fut tout le contraire. Car le Persien sçavoit bien qu'il ne falloit envoyer personne pour défaire cette flotte, qu'elle se deferoit bien d'elle-même, & que nos Européans n'étoient pas gens à pouvoir demeurer en Eté à Ormus à cause de la chaleur, & sans avoir aucun rafraîchissement. Le pis est, qu'à Ormus il n'y a point de bonne eau, & qu'il en s'en trouve de passable

que sur la côte de Perse dans quelques citer-
nes qui sont d'ordinaire remplies de petits
vers. Le long de la côte de l'Arabie heureu-
se qui est pleine de roches, il y a bien des
puits dont l'eau est trés-bonne; mais dés que
les Arabes découvrent quelque vaisseau qui
en prend le chemin, ils viennent tous en
armes garder ces puits qui continuent le long
du Golfe Persique, & il s'en trouve de même
de l'autre côté de l'Arabie sur la mer rouge.
Il y a eu des vaisseaux venant de Mocca pour
Surate & autres lieux, qui étant en grande
necessité d'eau, ont donné à ces Arabes jus-
qu'à cinquante & à soixante écus pour en
remplir une pipe. Toutes les fois que je me
suis trouvé au Bander Abassi, il m'a plus coû-
té pour avoir de bonne eau pour moi & mes
serviteurs & pour mes chevaux, que je ne dé-
pensois en vin, quoiqu'il s'en bût honnête-
ment dans mon logis, qui ne desemplissoit
guére de gens qui me venoient voir, & à qui
il faut toûjours presenter le verre. Il n'y a
qu'un seul puits à quatre lieuës du Bander où
l'eau est excellente; mais dont le chemin est
si fâcheux & si plein de roches, qu'il n'y a que
les chameaux ou les ânes qui y puissent aller.
Du reste, à huit ou dix journées autour du
Bander, il n'y a pas un seul puits. Le Roi & son
Conseil n'ignorant donc pas que plus la flotte
demeureroit à Ormus plus elle déperiroit,
on fit attendre le Commandeur deux mois
avant que de lui donner sa premiere Audien-
ce, & on sçût si bien le manier à la Cour qu'il
n'eût celle de congé qu'au mois de Novem-
bre qui est le temps que tous les Négocians
commencent à retourner au Bander, sur tout
ceux qui veulent passer aux Indes; car alors

la mauvaise saison est passée & l'on n'a plus rien à craindre durant quatre mois. Il est vrai que la promptitude du sieur Constant fut en partie la cause de ce retardement ; car il fit un voyage à Ispahan dont il se fût bien passé, & on ne se seroit pas moqué de lui comme je dirai ensuite.

Pendant le long-tems que la flotte fut à Ormus il y mourut une telle quantité de monde, qu'à peine peut-on l'envoyer à Batavia faute de matelots. Car depuis les dix heures du matin jusques sur les quatre heures du soir, si quelqu'un de la flote vouloit monter sur le tillac pour prendre un peu d'air on le voyoit tomber mort. Si le President Hollebrand eût été soldat il auroit pû faire en sorte que la flote n'eût pas manqué d'eau ; car dans l'Isle de Kestmé il y a un puits dont l'eau est passable ; mais il y a auprés une méchante Forteresse faite de terre qu'il n'eut jamais l'assurance d'aller attaquer, & nous avons sçû depuis qu'il n'y a jamais eu plus de dix hommes dedans. S'il eût pris ce Fort, ou s'il l'eût mis bas à coups de canon, comme il lui étoit facile, il eût été maître du puits, & ayant eu de l'eau il auroit sauvé la vie à la moitié de ceux qui moururent.

Le President Constant étant à la Cour eut beau avoir recours aux promesses & aux menaces & écrire des billets aux principaux ministres, où étoit marquée la quantité de ducats d'or de Venise dont il vouloit leur faire le present, il n'avança rien par cette voye. Car il faut remarquer que les Seigneurs de Perse ne prennent jamais directement de present, de peur que la chose ne vienne à la connoissance du Roi ; mais on envoye secrette-

ment un billet à celui à qui l'on en veut faire; & il l'envoye recevoir par qui il lui plaît. Il falut enfin que le Commandeur passât par où voulut l'Atemat-doulet, qui est comme le Grand Visir ou premier Ministre d'Etat, qui fut de prendre la charge de soye consistant en deux bales qui pesent quatre cens livres, pour quarante-quatre tomans; & dans tout le tems que les Hollandois avoient négocié jusques alors dans la Perse ils n'en avoient payé que quarante, la moindre année qu'ils en ont pris ayant toûjours été de trois à quatre cens charges. Ainsi les quatre tomans qu'ils payent de plus sur chaque charge montant à cent quatre-vingt-quatre livres deux sols, sur quatre cens charges de soye qu'ils prennent tous les ans, la somme entiere vint à soixante & treize mille six cens quarante livres de plus qu'ils ne payoient auparavant. Il y eut en cette rencontre bien de la faute du President, qui ne voulut pas prendre conseil de ceux qui sçavoient mieux que lui la coûtume du païs pour y avoir fait un long séjour. Car si au lieu que le billet qu'il envoya à l'Atemat-doulet n'étoit que de cinq mille Venitiens, il eût été de dix mille, il fût revenu dans son premier marché qui étoit à quarante tomans, & c'étoit un marché fait pour toûjours, ou du moins il auroit duré tant que le Roi eût regné. Car il arrive d'ordinaire en Perse que lors qu'un Roi monte sur le trône, il change beaucoup de choses; & si le feu Roi a donné quelque maison ou quelque terre à un particulier, il faut que cela soit reconnu par le nouveau Roi dans la premiere année de son regne, ou autrement le don retourne à Sa Majesté. Il en est de même si un particu-
lier

ler a fait bâtir une maison ou acquis quelques fonds dans le domaine du Roi : Et c'est ce qui met en peine dans Ispahan les Religieux Augustins & les Carmes Déchaussez ; parce que leurs maisons sont bâties sur des terres qui sont du domaine du Roi, & qui leur ont été données par le Grand Cha-Abas Roi de Perse ; de maniere que toutes les fois qu'un nouveau Roi monte sur le trône il faut que le don soit ratifié, & quelquefois il faut qu'ils fassent des presens à l'Atemat-doulet pour autant que la terre peut valoir ; car il est rare de voir ce premier Ministre ami des Chrétiens. Mais les Jesuites & les Capucins qui sont venus depuis ont mieux aimé joüer à jeu sûr, & chacun de ces Ordres a acheté le fonds où sa maison est bâtie.

Aprés que le President Constant eut achevé sa négociation à la Cour, il prit congé du Roi & revint à Ispahan, où tous les Européans qui y étoient s'efforcerent à l'envi l'un de l'autre de le régaler. Dans le repas que je lui donnai il arriva une assez plaisante chose, dont le recit ne sera peut-être pas desagreable au lecteur. Entre les viandes que l'on servit il y avoit un bassin de deux douzaines de pigeonneaux à la compotte, où le cuisinier avoit mis environ deux livres de pistaches fraîches qui couvroient en partie tous ces pigeonneaux & cela paroissoit comme si ç'eût été des fêves vertes. Entre ceux qui étoient de la Compagnie du Commandeur il se trouva un jeune Marchand, qui apparemment n'avoit jamais vû au logis de son pere que quelque compotte de Peklearin avec un oignon : Car en Hollande c'est pour plusieurs un mets trés-délicieux, que de prendre d'une main un ha-

reng salé & de l'écorcher avec un oignon, & de l'autre le pain & le beure avec la chopine de biere auprés de lui. Ce jeune Marchand mangeant de ces pigonneaux & de ces pistaches, le ragoût lui plût, & il dit à l'oreille à un autre Marchand qui étoit à table auprés de lui, qu'il n'avoit jamais mangé de si bonnes fèves, & qu'il s'étonnoit où les gens de Monsieur Tavernier les avoient pû trouver en ce temps-là, car c'étoit au commencement de Decembre. Tous ceux qui avoient oüi ce qu'il avoit dit le laisserent sur cette bonne opinion; ce qui fut cause que le lendemain il eut un grand démêlé avec le Pourvoyeur de la Loge, lui reprochant que chez des particuliers on mangeoit déja des fèves vertes, & que quand personne n'en voudroit plus on en serviroit à la table du Commandeur. Il ajoûta qu'il pouvoit bien leur faire bonne chere de l'argent que la Compagnie lui donnoit; mais qu'il aimoit mieux emplir sa bourse & se rendre riche à leurs dépens. Le Pourvoyeur ou Maître-d'Hôtel se voyant offensé de la sorte par ce jeune Marchand, en fit ces plaintes au President, qui l'envoya querir & lui en fit réprimande. Il lui demanda pourquoi il offençoit de la sorte un bon serviteur, & où il vouloit qu'on trouvât des fèves vertes dans cette saison. Ce n'est autre chose, Monsieur, répondit le jeune Marchand, sinon qu'il veut faire sa bourse, & il n'a qu'à demander aux gens de Monsieur Tavernier où ils ont pris les fèves qu'il nous a données. Le Commandeur & d'autres Marchands qui étoient presens ne pûrent s'empêcher de rire, & pour appaiser la querelle on dit au Maître-d'Hôtel qu'il envoyât demander à mes gens où ils prenoient

ces fêves, & qu'il fit en sorte d'en avoir un plat pour le lendemain, en allant prier de sa part Monsieur de l'Etoile & moi d'en venir manger. Le Maître-d'Hôtel trouva bien-tôt de ces fêves, car tous les Marchands qui en avoient mangé, lui dirent que c'étoient des pistaches mises en compotte avec des pigonneaux. Le lendemain le sieur de l'Etoile & moi nous nous trouvâmes au dîné, où le maître-d'Hôtel fit aporter ce plat de pigonneaux & de pistaches; & en le servant sur la table; Monsieur, dit-il, au jeune Marchand, voila pour n'avoir plus de bruit avec vous, & pour montrer, comme vous avez dit, que la Compagnie a bien le moyen de faire manger des fêves vertes nonobstant la cherté. Mais une autrefois, quand il vous prendra envie de manger quelque nouveauté, prenez garde en quelle saison vous êtes, & ne demandez pas les choses trois mois avant que la terre les ait produites. Pour les mauvaises paroles que j'ai reçûës de vous, je les pardonne à vôtre ignorance que j'ai remarquée en d'autres choses; mais particulierement en croyant manger des fêves quand vous mangez des pistaches. Ce discours achevé chacun se prit à rire & à se moquer du jeune Marchand, à qui on changea de nom; car au lieu qu'il s'appelloit Willem, on l'appella depuis mangeur de fêves.

C'est la coûtume en Perse & aux Indes & autres endroits de l'Orient, que lors qu'on s'est régalé on demeure cinq ou six jours sans se revoir. D'ordinaire dans cet intervalle deux ou trois amis se joignent ensemble pour aller à la chasse, ou pour se promener dans quelque Jardin, afin de dissiper les fumées de la tête aprés de si grands repas, qui

souvent durent douze ou quinze heures en faisant courir un grand nombre de santez. Ce qui cause ces fumées est particulierement la diversité des vins ; car dans ces repas il y en a toûjours de trois ou quatre sortes, & de deux sortes de biere, sans compter les autres sortes de boissons, comme le Saque qui se fait au Japon avec le bled, & que l'on pourroit boire pour du vin d'Espagne. On a aussi dans toutes les Indes du vin de Palme, & quand on le boit venant de l'arbre, on le prendroit pour du vin de Condrieux. Enfin, il ne manque pas de boissons en Asie, pourvû que l'argent ne manque pas. A mon dernier voyage des Indes étant à Daka derniere ville de Bengale, & traitant les Hollandois qui sont-là, avec quelques particuliers Anglois qui n'y sont que pour le service du Prince, la Compagnie Angloise n'y ayant point de négoce, & quelques Portugais qui y sont habituez, ayant convié à manger tous ces Messieurs, je leur donnai à boire six sortes de vins ; trois de France qui étoient du vin de Mante, du vin de Reims, & du vin de Bourdeaux, & les autres trois étoient du vin du Rhin, du vin d'Espagne, & du vin de Schiras. C'est pour dire qu'il ne faut pas s'étonner si aprés tant de sortes de boissons il monte quelques fumées à la tête, & si l'on a recours au sorbet & à quelques autres brûvages rafraîchissans. Les Moscovites en ces occasions courent à des remedes tout opposez. Je me suis trouvé quatre fois à la Cour du Roi de Perse où ils ont fait des festins, y invitant toutes les nations de l'Europe ; & aprés avoir été à table depuis les huit heures du matin jusqu'à minuit, pour rafraîchir la Compagnie

de trop de vin qu'elle avoit bû, ils lui presentoient de l'eau-de-vie distillée par deux fois, & qu'ils avoient apportée de leur païs. Ils en faisoient venir plusieurs bouteilles, & en remplissoient de grandes coupes d'or, les unes qui tenoient demi septier, les autres chopine; puis ils mettoient une cueillerée de poivre pilé dans chaque coupe, & bûvoient cela d'un trait, disant qu'il n'y avoit rien qui rafraîchît tant aprés la dèbauche, que de boire deux ou trois coups de la forte. Ils ont cela de mauvais, qu'autant qu'il leur est possible ils veulent forcer la compagnie à en faire autant qu'eux. Il me souvient qu'à leur dernier repas où je fus, la premiere coupe qu'ils bûrent pour obliger les Etrangers à en faire autant, fut à la santé du Roi de Perse, aprés laquelle suivit celle du Roi d'Angleterre, puis celle du Grand Duc de Moscovie, & enfin celles des Etats & du Prince d'Orange. Quand ce vint sur les neuf heures du soir, tant François qu'Italiens qui étoient-là se sauverent, & il n'y eut que les Anglois & les Hollandois qui tinrent bon. Mais ils se rafraîchîrent si bien avec cette eau-de-vie, que cinq Anglois & trois Hollandois moururent de cet excez en moins de trois jours, & je crois même qu'ils fussent tous morts, sans la grande quantité de lait qu'on leur fit boire. On voyoit à quelques-uns sortir la fumée comme d'un feu de leur bouche.

Revenons au Président Constant, que le sieur Barthélemi Trucheman de la Compagnie Hollandoise, vouloit aussi avoir l'honneur de traiter avec tous les principaux de la Loge, comme aussi l'Agent des Anglois avec tous les autres Anglois de sa maison, & tous

les François, & même les Religieux Augustins; car pour les autres ils ne mangent point hors de leur maison. Ce régale qui devoit durer quatre jours, finit le second jour, par un desordre qui arriva pour une de ces santez qui se font d'ordinaire dans de grands verres. L'Agent des Anglois prit querelle contre le Président Hollandois, parce, disoit-il, qu'on ne lui avoit pas empli le verre jusqu'au haut, comme on avoit fait à lui, pour faire raison d'une santé qu'on lui avoit portée, & des paroles on en vint aux mains. Ils furent aussitôt séparez, & toute la compagnie se separa aussi en même temps. Le Président portoit mieux le vin que l'Agent, qui en étoit extraordinairement pris, & tout ce que l'on pût faire fut de le mener à son logis & de le mettre coucher. Pour le Président il avoit encore bon jugement, & dés qu'il fut chez lui il fit un Apel, par lequel il lui fit sçavoir qu'il eut à se trouver le lendemain matin hors la Ville en une place qu'il lui marquoit. Le Président ne manqua pas de s'y trouver seul avec deux pistolets; mais l'Agent ne s'y rencontra point. Je ne crois pas que ce fut manque de cœur; car il avoit la mine d'être plus Soldat que l'autre, & il avoit passé une partie de la vie dans les guerres d'Allemagne, où il avoit été Capitaine d'Infanterie & puis de Cavalerie. Mais la raison pourquoi il ne se trouva pas au rendez-vous, est que le billet ne lui fut pas montré, & même quand on le lui auroit rendu, il n'étoit pas en état d'y répondre, ayant encore la tête pleine de vin. Pour dire les choses dans la verité, je crois aussi que ce fut un bonheur pour le Président Constant qui n'avoit manié toute

sa vie qu'une plume dans un Comptoir. Cependant comme tous les Européans étoient mêlez dans cette affaire, & les Augustins & les Capucins craignans qu'elle n'eût de mauvaises suites, chacun ayant pris parti selon son inclination, ils travaillerent à faire la paix & à les remettre bien ensemble. Le Président qui étoit sur le pré attendant son homme, voyant qu'il ne venoit point, envoya un petit garçon qu'il avoit mené avec lui, prier le sieur Malot & moi de nous informer si l'Anglois vouloit tenir sa parole ou non, & de lui en donner avis sur le lieu où il l'attendoit sans autre compagnie que de son cheval & deux pistolets. Comme nous étions en chemin pour aller à la maison des Anglois, nous trouvâmes deux Augustins & un Capucin qui y alloient aussi, pour tâcher, autant qu'il leur seroit possible, d'empêcher que l'Agent ne sortît, s'il étoit dans cette volonté. D'autre côté trois autres de ces Religieux étoient aussi allez vers le Commandeur pour le prier de revenir à la Ville, & lui representer qu'encore que le Roi ne se mêlât pas ordinairement des affaires des Francs, s'il venoit à sçavoir celle-ci, cela pourroit causer quelque changement fâcheux, comme il pouvoit l'avoir remarqué en sa personne. Car il faut observer que depuis que les Francs ont commencé d'entrer dans la Perse, soit pour le négoce ou par le seule curiosité de voir cette Cour, il n'y en avoit jamais eu aucun, à qui l'on eut empêché l'entrée ou la sortie, comme on fit à ce Commandeur durant le temps qu'il fut à Casbin auprés du Roi. Je quitte ici la querelle avec l'Agent, & tandis que le sieur Constant l'attend sur le pré, je dirai

quelle fut la suite de sa négociation à la Cour de Perse.

Le Commandeur voyant qu'il ne pouvoit venir à bout de son dessein touchant le négoce de la soye, & que l'Atemat-doulet ne vouloit rien rabattre des quarante-quatre tomans de la charge qu'il lui avoit demandez, il fut trouver le Divanbegai pour lui en faire sa plainte, & lui representer qu'en l'achetant des particuliers on pouvoit l'avoir pour trente-deux, ou tout au plus pour trente-trois, tomans; à quoi le Divanbegai lui répondit que tous ces particuliers payoient au Roi la doüane & les raderies des chemins, la doüane seule allant à dix-huit pour cent; ce que les Hollandois ne payoient point, & qu'il n'y avoit point d'année qu'il n'entrât de leurs marchandises dans le pays pour plus de trente mille tomans; que si l'on faisoit le compte des soyes qu'ils en tiroient aussi-bien que des marchandises qu'ils y faisoient entrer, l'Atemat-doublet dévroit leur faire payer prés de cinquante tomans de la charge. Le Président mal satisfait de cette réponse, vint en son logis, & sans daigner prendre conseil des Marchands qui étoient avec lui, ni de son Truchement, qui sçavoit mieux que lui la pratique de la Cour, ni même sans prendre congé d'aucun des Ministres, fait charger son bagage & retourne à Ispahan, pour s'en aller delà au Bander où étoit la flote. L'Atemat-doulet ayant été aussi-tôt averti de cette prompte sortie, en fut fort offensé, d'autant plus qu'à l'arrivée du Président il lui avoit fait faire de grandes civilitez, jusqu'à lui avoir fait meubler sa chambre à nôtre mode, avec un lit, une table &

des chaises, sçachant bien que les Francs ne peuvent soufrir d'être assis comme les Orientaux. L'Atemat-doulet en ayant donné avis au Roi, on remarqua que le Roi ne dit que ces mots : *Lui a-t'on donné quelque mécontentement? ou est-il devenu fou? il n'aura que la peine de revenir.* Tous les Francs qui étoient à Ispahan, furent surpris du retour du Commandeur, n'ayant point eu de nouvelles qu'il eût eu son congé du Roi, & ils ne sçavoient que juger de cette affaire. Car la grande diligence qu'il fit à revenir, fut cause que la plus grande partie de ses gens & de son équipage demeura derriere, bien qu'ils fissent leur possible pour le suivre, & qu'ils ne se souciassent guére de tuër leurs chevaux, parce qu'il ne leur en coûte rien, la Compagnie ayant bon dos pour porter cette dépense, & payer tout ce que ces Messieurs-là font perdre par leur imprudence & par leurs débauches.

Le Président revint de Casbin à Ispahan en sept jours, & d'ordinaire on y en met treize où quatorze. Dés qu'il fut arrivé, il commença à faire nouvel équipage, croyant partir dans cet ou huit jours pour Gomron au cas que le Roi ne le fit revenir; ce qui arriva, mais non pas de la maniere qu'il s'étoit imaginé; car il se flâtoit que le Roi l'envoyeroit prier de revenir. Il l'envoya guérir en éfet; mais le compliment fut un peu fort, & celui qui le fit eut ordre de lui dire qu'il faloit qu'il retournât promptement trouver le Roi, & que s'il n'y venoit de bonne volonté, son ordre étoit de l'y faire aller par force. Ce discours étonna un peu le Commandeur; mais il étoit d'une humeur que lors qu'il avoit conçû quelque chose dans

son esprit, ou bien ou mal, il n'en vouloit point démordre. Aprés qu'il eut demeuré huit jours à Ispahan, nonobstant le commandement venu de la part du Roi, & contre le conseil de tous ses amis, il partit d'Ispahan pour le Bander. D'ordinaire quand un Franc sort d'Ispahan, c'est sur les dix heures du matin, & tous les Francs qui le vont accompagner vont dîner avec lui dans quelque jardin du Roi hors de la Ville, où on laisse passer la grande chaleur du jour, aprés-quoi on marche toute la nuit. Nous sortions du jardin sur les six heures du soir, & nous prenions congé l'un de l'autre, quand nous vîmes un Persien bien-fait & bien monté (c'étoit un Capitaine de cent hommes) qui ayant fait venir le Trucheman de la Compagnie : Va, lui dit-il, & fais sçavoir à ton Président qu'il ait à retourner dans sa maison, & que demain il aille trouver le Roi selon l'ordre qu'il en a déja reçû ; puis il s'en alla à toute bride sans dire autre chose. Le Trucheman ayant raporté au Président ce que le Capitaine lui avoit dit, aussi-tôt le Président, homme prompt & boüillant, prend un de ses pistolets en main & pique son cheval pour continuër son chemin & s'en aller au Bander sans dire adieu à personne. Tous les Francs qui l'étoient venu accompagner, accoururent aprés lui pour voir où tout ceci aboutiroit ; mais plusieurs Marchands Zulfalins, & tous les serviteurs tant Persiens qu'Arméniens, ne voulurent point le suivre, ayant peur des bâtonades, & se doutant bien que dans peu de tems on nous feroit bien-tôt tous revenir de gré ou de force. Ils n'en jugeoient pas mal ; car à un quart de lieuë du

jardin où nous avions dîné, comme nous étions proche de la porte d'une maison de plaisance d'un Grand Seigneur, où il y a une haute muraille du côté du Midi pour empêcher que l'ardeur du Soleil ne donne sur une galerie, trois Capitaines se presentent à nous l'arc & la fléche à la main, & l'un d'eux venant droit au Président : Es-tu le seul, lui dit-il, qui est venu dans cet Empire pour ne vouloir pas obéïr à celui qui est le compagnon du Soleil, & à qui obéït une partie du monde. En même tems sortirent de derriere cette muraille cinquante Cavaliers fort lestes, l'un desquels, qui aparemment commandoit aux autres, venant droit au Président se mit en devoir de le frapper d'une masse d'armes. Mester Wil qui pour lors étoit la seconde personne de la Loge des Anglois,& qui étoit venu accompagner le Commandeur, voulant détourner le coup qui ne porta point, un autre Cavalier vint par derriere qui lui en donna un au milieu du dos, dequoi il fut fort long-temps incommodé. Enfin, il falut que le Président calât la voile & qu'il retournât en son logis ; toutes les rodomontades qu'il fit furent inutiles, il essuya l'affront qu'il auroit pû éviter, & toute cette Cavalerie nous ayant accompagnez jusqu'à la porte de la Ville, elle ne nous laissa qu'un Officier & une douzaine de Maîtres pour nous conduire à la Maison de la Compagnie. Y étant arrivez & ayant tous mis pied à terre, l'Officier Persien ne décendit point de cheval ; mais faisant venir le Truchemen : Va-t'en, lui dit-il, à ton Président, & dis-lui de la part du Roi que ni lui ni aucun Hollandois n'ait à sortir de sa mai-

fon jufqu'à nouvel ordre, & que fi l'on en trouve quelqu'un dans la Ville, on lui apprendra à obéïr aux commandemens du Roi. Les Hollandois ayant été arrêtez de la forte neuf jours dans leur logis, on vint dire au Commandeur qu'il pouvoit retourner à Cafbin où la Cour étoit encore, & y étant arrivé il vit bien que toutes fes rodomontades lui étoient inutiles, & il falut qu'il prît la foye au prix que l'Atemat-doulet voulut.

Reprenons maintenant l'hiftoire de la querelle & de l'appel. Le Préfident ne voulut jamais rentrer dans la Ville qu'il n'eût eu nôtre réponfe, qui fut qu'étant à la maifon des Anglois nous avions trouvé l'Agent encore tout endormi, & qui en fe réveillant ne fe reffouvenoit de rien de tout ce qui s'étoit paffé le jour précedent, ayant encore plus befoin de repos que de toute autre chofe. Que pour preuve de cela les Religieux qui étoient venus le voir, & le fieur Malot & moi, lui ayant fait accroire qu'il avoit promis aux Peres Auguftins d'aller dîner chez eux avec le Préfident Conftant, & que nous étions-là pour l'accompagner: à ce nom de Préfident il n'avoit pas témoigné le moindre reffentiment; ce qui nous confirmoit dans la penfée que cet Agent ne fe fouvenoit nullement de l'appel, & qu'affûrément on ne lui en avoit point parlé. Car, comme j'ai dit, l'Agent étoit plus foldat que le Préfident, & il y avoit long-temps que l'un & l'autre m'étoient connus. J'avois vû le tems que le Préfident n'auroit eu garde de faire un appel; mais il s'imaginoit fans doute qu'ayant été fait Amiral de la flote qui étoit à Ormus, cette haute dignité lui feroit mieux

faire un coup d'épée ou tirer un coup de pistolet.

Le Président nous ayant envoyé prier le sieur Malot & moi de sçavoir si l'Agent le viendroit trouver ou non, nous lui vinsmes aporter la réponse & lui dire l'état auquel nous l'avions laissé, l'assûrant que s'il sçavoit quelque chose de l'appel, il étoit homme à lui faire raison, personne n'ignorant qu'il avoit passé toute sa vie dans les troupes Suedoises, où il avoit eu la charge de Capitaine dans l'Infanterie & dans la Cavalerie; & qu'enfin c'étoit un bonheur pour l'un & pour l'autre qu'il n'avoit rien sçû de cet appel. Le Président avoit quelque confiance en moi, & se souvenoit des bons offices que je lui avois rendus à Surate, lors qu'il n'étoit que sous-Marchand dans la Loge. Ainsi les Religieux, le sieur Malot & moi, obtinsmes enfin qu'il quittât son poste, & le menâmes au logis des Augustins où l'on avoit concerté tout ce qui se devoit observer dans l'entrevûë de l'Agent & du Président. L'Agent étant venu le premier, dés que l'on vit arriver le Président, les Religieux firent que l'Agent eut le verre à la main, & qu'il bût d'abord avec eux en santé du Commandeur; & en même temps on presenta un verre au sieur Constant & à chacun de sa Compagnie, pour faire raison à l'Agent & aux Religieux, & aux autres Francs qui étoient presens. Le dîné & le soupé, c'est-à-dire, la journée entiere, se passa avec beaucoup de gayeté tant d'un côté que de l'autre, & l'on n'a pas oüi parler depuis de l'apel.

Le Président Constant demeura encore quatre jours à Ispahan, puis il partit pour

Ormus où je lui fis compagnie. Nous fîmes grande diligence & ne fûmes que dix-huit jours en chemin, quoi-que ce fût dans la mauvaise saison. Etant à Isdecas il nous falut quiter le grand chemin, ne pouvant passer par la montagne qui est entre cette Ville & celle de Schiras à cause des néges, & nous fûmes obligez, comme c'est toûjours une néceſſité en ces temps-là, de prendre nôtre route par Tchelminar, dont j'ai parlé amplement dans mes Relations de la Perse. Ce détour qu'il faut absolument faire, est de deux journées, on n'y trouve point, ou fort peu de nége; mais ce qu'il y a d'incommode, est qu'il n'y a point de Carvansera pour se retirer la nuit, & qu'on n'y a pour tout abri que de méchantes cabanes des Bergers & de Chameliers, qui y retirent leurs bêtes. Mais dès que l'on a passé Schiras, on ne craint plus ni le froid ni la nége.

Etant arrivez à Gomron le Président Constant fut fort surpris de voir la flote en si mauvais état, la chaleur & le manquement d'eau ayant fait perir prés de la moitié du monde. La chaleur avoit été si grande que tout le bois des vaiſſeaux qui ne touchoit point l'eau étoit entr'ouvert, & que l'on auroit passé le doigt entre les planches. Auſſi-tôt le sieur Constant renvoia cette flote à Batavia avec le sieur Hollebrand pour Amiral, & cela me fait souvenir du pauvre arquebusier Genevois à qui il fit un traitement si cruel, & qui étoit estropié pour jamais d'un bras. Comme il avoit achevé son temps il eut son congé, de quoi il fut ravi dans l'esperance qu'il eut de se pouvoir mieux venger de la cruauté du sieur Hollebrand. Il se doutoit bien qu'ayant été

cinquante ans au service de la Compagnie il retourneroit finir ses jours en Hollande, pour y manger avec plus de repos les grands biens qu'il avoit amassez ; & comme il esperoit de passer avec lui dans la même flote, il avoit resolu qu'au lieu où il mettroit pied à terre, ou au Cap de Bonne Esperance ou à Ste Helene, il prendroit son temps pour lui donner un coup de pistolet au hazard de mourir aprés s'être satisfait. Quand une flote arrive en l'un de ces deux lieux là, c'est la coûtume d'envoyer tour à tour en terre la moitié de l'équipage, & il échût au Gevenois d'y aller des premiers ; ce qui fut à la fois son bonheur & son malheur. Car il n'alloit en terre que pour tâcher de tuër Hollebrand, & s'il fut venu à bout de son dessein, il auroit été pendu ou jetté en mer. Mais Dieu ne permit pas qu'il pût executer son mauvais dessein ; car la vengeance appartient à Dieu, & non pas aux hommes. Quand des vaisseaux ont jetté l'ancre au Cap de Bonne-Esperance, les peuples de ces côtes appellez Cafres aménent sur le rivage quantité de bœufs, de vaches, de jeunes Aûtruches & autres rafraîchissemens pour les troquer, & tout cela est mené au bord de l'Amiral où les trocs se font, aprés quoi on fait part de toutes ces choses à chaque vaisseau. On chargea donc de ces bêtes la chaloupe de l'Amiral pour les mener à son bord, & l'Arquebusier fut l'un de ceux qui furent commandez pour les conduire. Le vent étoit fort & un peu contraire, tellement qu'il faloit bordaïer & souvent tourner les voiles ; ce qui fait que la chaloupe se renverse alors subitement tout d'un côté. Il arriva malheureusement que dans un de ces changemens de voi-

le, ces animaux prirent une telle épouvente & se tourmenterent si fort en frappant des pieds, joint les piqueures qu'ils soufroient des mouches, qu'ils firent enfin renverser entierement la chaloupe ; & ainsi tant hommes que bêtes furent la plus grande partie submergez, & le pauvre Arquebusier alla à fond des premiers, parce que ne se pouvant aider que d'un bras il ne pût se sauver à la nage.

CHAPITRE XIV.

Fin miserable de trois Gentilshommes Bretons qui s'étoient mis au service de la Compagnie.

CEs trois Gentilshommes étoient de bonne maison, & alliez, à ce que l'on croit, de celle de la Melleraye. Ils partirent ensemble de Bretagne dans le dessein de voyager, & aprés avoir vû l'Italie & l'Allemagne ils tomberent en Hollande, où étant charmez du bel équipage des vaisseaux qu'on préparoit pour les Indes, il leur prit envie d'aller voir aussi ces païs-là. Ils s'enrôlerent pour simples soldats croyant qu'ils ne seroient occupez qu'à faire la sentinelle ; mais quand ils furent en mer ils reconnurent bien-tôt le rude gouvernement des Hollandois, & que la Compagnie donne trop de licence à ses Officiers, & un pouvoir trop tyrannique sur les soldats & les matelots. En effet, il n'y a aucun d'eux qui ose répondre à son Officier sans se mettre au hazard d'avoir des coups de canne, témoin la femme du Chirurgien qui fut si cruellement traitée au pied du mât, pour avoir dit au Commandeur Can qu'elle se plaindroit au

enéral à Batavia de la cruauté dont il usoit
ivers les malades. Il arrive souvent qu'un
iserable tailleur ou cordonnier qui a eu par
veur une place de Caporal, commande sur
es vaisseaux à des gens de qualité qui sont
ntrez au service de la Compagnie pour simples soldats, sur tout quand il se fait quelque
aix entre les Princes Chrétiens qui ont eu la
uerre; & j'ai vû dans ces rencontres des Enseignes, des Lieutenans, & jusqu'à des Capiaines, qui n'ayant point autre métier que
a guerre ni le moyen de subsister que par leur
épée, se sont ainsi engagez pour le service des
ndes. Les Directeurs devant qu'ils se presentent en Hollande pour être enrôlez, ne leur
veulent donner aucune charge, & ils leur font
seulement esperer que s'ils s'aquitent bien de
leur devoir le General ne manquera pas de
les avancer; ce qu'il fait quelquefois quand il
sçait faire discernement du merite.

Voici donc ce qui se pratique d'ordinaire
sur les vaisseaux des Indes dés qu'ils ont haussé la voile, ou du moins dés qu'ils ont passé
la manche. Le matelot en mer a toûjours la
préférence sur le soldat, de sorte que s'il s'agit de quelque vil service, il faut que le soldat
le fasse de gré ou de force. S'il dit que la chose n'est pas de sa fonction, on lui répond que
la Compagnie l'a pris pour la servir en toutes
manieres; & le plus souvent quand il reçoit
quelques coups de canne, c'est qu'il n'a pas
appellé de temps en temps le Sergent ou le
Caporal pour venir boire sa part de la petite
provision qu'il a faite d'eau-de-vie pour le
voyage; & ainsi ces Officiers succent les pauvres soldats pour épargner ce qu'ils ont.

Les trois Gentilshommes Bretons furent

bien surpris de voir le travail auquel on les occupoit, comme à puiser de l'eau tous les matins pour laver le vaisseau, à tirer celle de la pompe, à nettoyer les cages où sont les poules, les cannes & les pourceaux, & à avoir le soin de leur donner à manger. J'ai oüi dire à quelques François qui étoient avec eux sur le même vaisseau, & d'autres qui étoient dans la même flote, que ces pauvres Gentilshommes vivoient miserablement n'ayant fait aucune provision faute d'argent, & de la sorte ni les Sergens ni les Caporaux ne profitoient de rien auprés d'eux. Pour ce qui est du boire & du manger, on peut se passer de ce que la Compagnie fait donner ; mais depuis que l'on a passé le Cap de Bonne-esperance, on retranche le vin & la biere que l'on donne jusques-là, & même la moitié du biscuit ; au lieu dequoi l'on donne du ris qui est à demi pourri, & qui reste de la provision quand les vaisseaux reviennent de Batavia. Les Capitaines & ceux qui ont la garde des vivres les épargnent tant qu'ils peuvent, comme j'ai remarqué ailleurs, pour montrer au General & à son Conseil qu'ils sont bons serviteurs de la Compagnie, ou plûtôt pour avoir un beau prétexte de la voler.

Quand nos trois Gentilshommes furent donc au Cap de Bonne-Esperance, ils consulterent quel moyen ils pourroient prendre pour se retirer de cette misere. J'ai dit au chapitre précedent que lorsque les vaisseaux arrivent à Sainte Helene ou au Cap, si l'on a dessein de s'y arrêter vingt jours, on envoye tour à tour une moitié de l'équipage en terre pour se recréer. Les trois Bretons y étant & ne sachant pas trop bien la Carte, crurent qu'ils

: pourroient sauver; ils étoient seulement en
eine comme ils pourroient vivre. Ils virent
ue les Cafres ou Noirs du Païs venoient à
ord apporter des rafraîchissemens tels que
: viens de dire, & qu'en échange le Capitai-
e leur faisoit donner quelque quinquaille-
ie, & quelques plats & cueilliers d'étain;
nais ils n'avoient rien que ce qu'ils portoient
ur leur corps, & que les matelas & les cou-
vertures que la Compagnie fait donner à cha-
cun en Hollande pour dormir; ce qu'on laisse
. tous emporter en terre pour se reposer pen-
dant qu'ils y sont. Les trois Gentilshommes
furent de la derniere brigade, & se voyant dé-
nuez de toutes choses ils s'aviserent pendant
es dix premiers jours que les autres étoient
en terre, de dérober ce qu'ils pûrent d'étain,
& ils le fourrerent dans leurs matelas pour le
mieux cacher. Comme ils furent en terre, un
jour sur le minuit, ils se hazarderent de s'en
aller, ne sçachant pas la nature du païs où il
n'y a que des deserts. Ils esperoient de pou-
voir vivre avec ces Noirs en leur donnant
leur étain quand ils se seroient enfoncez à dix
ou douze lieuës dans la terre, & jusqu'à ce que
quelque vaisseau Anglois ou Portugais vint à
toucher le Cap pour s'en retourner avec eux
en Europe. Bien qu'ils eussent trouvé quel-
que habitation pour s'y retirer, ils eussent bien
mal passé leur temps avec des hommes si bru-
taux comme sont les Cafres; car ils mangent
tout ce qu'ils trouvent de mort, viande ou
poisson, & sans être cuit, comme j'ai remar-
qué plus au long dans mes relations des Indes.

Deux jours étant passez qu'on ne voyoit
plus les trois Bretons, un Caporal en vint
avertir le Capitaine du vaisseau, qui l'envoya

aussi-tôt avec douze hommes tant Soldats que matelots & un bon nombre de Cafres qui sçavent le païs, pour tâcher de les atteindre. Ils n'allerent pas trop loin, & à trois ou quatre lieuës de la rade ils trouverent ces pauvres Gentilshommes demi-morts de soif, car pour du biscuit il leur en restoit encore. Ils furent ramenez au vaisseau, où d'abord le Capitaine & les Officiers firent leur procez & les condamnerent tous trois à être pendus à l'antenne du vaisseau. La sentence fut en même tems executée par ces Noirs, & s'ils n'eussent pas été-là pour servir de bourreau, on les auroit mis dans un sac dont l'on auroit bien lié la bouche pour les jetter en mer; & c'est le supplice ordinaire de ceux qui ont merité la mort quand on est dans le voyage. Quand Monsieur Van-Dyme qui étoit alors General à Batavia eut appris la chose, il en fut fort surpris & même fâché; mais il n'y avoit point de remede, & cette affaire a fait grand bruit en Hollande.

CHAPITRE XV.

Mauvaises actions & cruautez horribles & inoüies de quelques Hollandois en divers endroits des Indes.

LE Capitaine Rosse, dont il a été parlé au chapitre sixiéme, aprés le regret qu'il eut de voir mourir malheureusement sa femme par la negligence criminelle de deux Chirurgiens qui lui avoient fait prendre du sublimé pour du tartre, eut encore le déplaisir de voir qu'ayant été justement condamnés à être pen-

tus ; ils obtinrent leur grace par la faveur de quelques Dames toutes puissantes à Batavia, lesquelles firent commuër leur peine & la reduire au bannissement. Ils furent envoyez en l'Isle Maurice pour toute leur vie avec les Esclaves qui coupoient l'ébenne ; dequoi il a été aussi parlé au chapitre cinquiéme. Mais puis que je fais encore mention de cette Isle, je ne dois pas oublier de remarquer qu'on y trouva environ ce temps-là un morceau d'ambre-gris, tel que l'on n'avoit jamais vû, & qu'on ne verra peut être jamais. La mer le jetta sur le rivage, & il pesoit quarante-deux livres, à seize onces la livre. Il ne s'en étoit point vû encore de si excellent ; mais le bonheur d'avoir trouvé une piece si précieuse fut cause d'un grand malheur à celui qui pour lors commandoit dans l'Isle. Car quand ce morceau fut trouvé, il y avoit apparence qu'il avoit été plus gros & paroissoit comme si l'on en avoit rompu une partie. Comme chacun a ses ennemis on ne manqua pas d'écrire au General, que quand le morceau fut trouvé il pesoit une fois plus. Aussi-tôt qu'il eut reçû cette lettre il envoya querir le Commandeur qui fut démis de sa charge, quoi qu'il n'y eût pas de preuves suffisantes ; mais c'étoit assez qu'il n'étoit pas ami du General. Comme étant d'une des meilleures familles de Zélande, il dêdaigna de faire la Cour à Messieurs du Conseil de Batavia, & ainsi il fut renvoyé en son païs. Nous fîmes le voyage ensemble à mon retour de Batavia en Hollande, & j'eus bien du plaisir dans sa conversation.

Pour revenir au Capitaine Rosse, il faut sçavoir que le General de Batavia & son Conseil voulant envoyer une flote vers Surate

souhaiterent qu'il en fût l'Amiral, & il y arriva heureusement. Comme c'est le lieu de toutes les Indes où il se fait le plus de négoce, & où la Compagnie a un de ses plus fameux Comptoirs, & que même le plus souvent il s'y trouve de bonnes parties de diamans à acheter, le Capitaine Rosse qui avoit apporté en son particulier environ soixante mille richdales, étoit bien aise de les emploier en quelques belles pierres, & c'est à quoi il pensa d'abord qu'il fut à Surate. Mais comme c'est une marchandise assez chatoüilleuse, il n'osa pas se fier aux Marchands du païs, quoi qu'il auroit bien mieux fait que de s'adresser à un homme du sien, le plus grand fourbe qui fut jamais en Hollande, & qui en ce temps-là étoit à Surate où il étoit venu par terre. C'étoit un nommé Bazu qui avoit fait banqueroute à Amsterdam, & qui toute sa vie n'avoit fait autre négoce que de perles, de diamans & autres pierres. Il en avoit bien la connoissance, mais il ne se servoit de cet avantage que pour tromper; comme il fit alors hardiment aux dépens de l'Amiral Rosse & du sieur Van-Gand Commandeur de Surate. Ils avoient tous deux envie d'employer leur argent en marchandise de petit volume, c'est-à dire en quelques parties de diamans qui n'occupent pas beaucoup de lieu; & voici de quelle maniere ce maître fourbe se prit à leur joüer un tour de son métier. Il y-a dans Surate trois ou quatre courtiers pour le négoce des diamans, & ce sont les correspondans de ceux qui font miner, & qui leur envoyent de temps en temps de belles parties. Bazu les fut trouver, & leur ayant declaré que ces deux Messieurs avoient chacun une bonne somme

d'argent à employer, il leur dit qu'il falloit qu'il vît avant eux toutes les parties de diamans qu'ils pourroient avoir afin d'y mettre le prix, ces Messieurs lui ayant assuré qu'ils n'acheteroient rien sans qu'il le vît, & qu'ils lui donneroient les cinq pour cent de tout ce qu'ils pourroient prendre. Mais par l'intelligence qu'il avoit avec ces courtiers, il en avoit plus de vingt-cinq pour cent, parce qu'en effet ces Messieurs n'achetoient rien qu'il n'eût vû, & qu'ils se reposoient sur l'estime qu'il en avoit faite. De cette maniere il leur fit faire de si bons marchez, que lors que les heritiers de l'un & de l'autre (car ils moururent tous deux bien-tôt aprés) ont revendu les diamans à Batavia, il y a eu prés de la moitié de perte. Au retour de la flote, l'Amiral mourut en mer, & le Commandeur à Surate aprés y avoir langui cinq ou six mois. Il n'avoit point d'enfans de sa femme qui étoit fille du sieur Calendrin Genois de nation, autrefois un des plus riches Marchands d'Amsterdam; mais qui s'étoit ruïné pour avoir entrepris de trop grandes affaires avec le Roi d'Angleterre. Comme il se vit sans biens & avec beaucoups d'enfans il se résolut de venir servir la Compagnie, qui en consideration de ce qu'il avoit été trés-puissant lui donna un bel emploi, avec une autre charge à son fils qui fit depuis une mauvaise action. Il avoit quatre filles toutes quatre bien-faites, & pour l'éducation desquelles on n'avoit rien épargné. Elles n'avoient rien de bas ni de rempant, comme ces autres filles de Hollande que l'on amene à Batavia. Aussi dés que toute cette belle famille y fut arrivée, elles ne manquerent pas de trouver bien-tôt de bons partis. Pour ce

qui est de leur frere, il fut envoyé d'abord à Malaca, qui est le lieu où le General & son Conseil envoyent ordinairement par une faveur particuliere ceux qu'ils veulent promptement avancer. Ce jeune homme étant en ce poste-là, un jour que le Commandeur fit un grand repas il prit plus de vin qu'il ne lui en falloit, & en cet état voulant sortir du Fort pour aller à la Ville sur la brune, la sentinelle qui étoit sur le pont-levis cria & demanda qui c'étoit. Lui ne répondant rien, la sentinelle le menaça de tirer; sur cela il répond, & passant auprés d'elle se jette dessus, & lui met son épée dans le ventre dont il mourut à l'instant. Il ne s'est fait aucune justice de cet assassinat, qui rendoit le meurtrier d'autant plus criminel qu'il avoit attenté contre la sûreté publique, & il n'auroit jamais eu de grace en tout autre lieu bien policé. Cependant la chose passa sous silence; mais Dieu qui ne laisse rien d'impuni fait ce que les hommes ne veulent pas faire. Car quelques jours aprés que ce jeune homme eut fait cette mauvaise action il devint comme insensé; ce qui fut une grande mortification pour tous ses proches. Ils crurent qu'en le renvoyant en Hollande cette folie lui pourroit passer, & en effet il revint alors en son bon sens. Mais étant retourné à Batavia, toutes les nouvelles lunes, la même folie lui reprend & dure cinq ou six jours de suite.

Une des quatre filles du sieur Calendrin avoit, comme j'ai dit, épousé le Commandeur Van-Gand; & fâchée de n'avoir point d'enfans, comme elle se vid hors d'esperance d'en avoir jamais de lui étant languissant dans un lit où il n'attendoit que la mort, pour faire

re en sorte qu'elle heritât entierement & non en partie de la grande quantité de diamans que son mari avoit achetée, elle sçût si bien joüer son personnage de femme grosse avec l'aide de quelqu'unes de ses amies, en ne bougeant du lit & faisant la malade, que le mari par son testament la fit sa seule heritiere.

Je passe maintenant à des cruautez terribles & inoüies, & que les Lecteurs auront peut-être de la peine à croire. Le Capitaine Criin de la ville de Horn étant au service de la Compagnie, fit prise vers l'Isle de Macao d'un vaisseau Chinois; & afin que ces Maîtres ne pussent pas sçavoir toute la cargaison du vaisseau, & qu'il ne fût obligé de rendre compte que de ce qu'il voudroit, il fit jetter une partie de ces pauvres Chinois en mer, & aux autres il leur fit couper la tête par deux esclaves noirs qu'il avoit dans son vaisseau. Le Chirurgien voyant faire cette execution, pria ce Capitaine de lui donner un de ces Chinois vifs pour faire une anatomie; ce qui lui fut accordé. Aussi-tôt ce Chirurgien en fit prendre un, & le fit lier bras & jambes tout étendu sur une planche pour faire son anatomie. D'abord les soldats & matelots du vaisseau croyoient que ce n'étoit qu'une feinte; mais voyant que c'étoit tout de bon, & jusques à quel excez de cruauté cet infâme Chirurgien osoit aller, ils prirent ce pauvre corps avec la planche où il étoit lié & jettérent le tout en mer, & ils auroient fait prendre le même chemin au Chirurgien, s'il n'eut été prompt à s'aller enfermer dans la chambre du Capitaine. Tout ce qui pût le sauver de leurs mains, & ce qui empêcha plus que le respect du Capitaine, qu'ils ne l'al-

laissent prendre où il étoit, fut qu'ils considérerent qu'il y avoit beaucoup de blessez & de malades sur le vaisseau, & qu'on avoit encore besoin de son assistance. Je laisse à juger au Lecteur de l'énormité de ces crimes, où les Hollandois qui se croyent tout permis aux Indes se laissent aller. Est-il jamais entré dans la pensée, je ne dis pas d'un Chrétien, mais d'un Barbare, d'anatomiser un homme vivant, & que dira la postérité quand elle verra ces exemples de cruauté dans nos Histoires ?

CHAPITRE XVI.

Autres actions cruelles des Hollandois dans les Indes.

LA Compagnie Hollandoise a une Forteresse en Jambi, qui lui sert aussi de Comptoir pour son négoce, & ainsi elle y tient des Soldats & des Marchands, & la garnison y est assez forte. Il arriva un jour qu'un Sergent d'une Compagnie Hollandoise prit querelle avec un Marchand Chinois jusqu'à en venir aux mains. Tous les peuples de l'Asie, sur tout les Chinois & les Japonois, portent une forme de poignard appellée vulgairement *Cric* en ces païs-là. Ils le fourrent entre la ceinture & la robe sur l'estomac, & d'ordinaire la lame de ces poignards est empoisonnée jusqu'à la moitié. Ce Marchand Chinois se sentant frappé du Sergent, tire son Cric & l'en frappe au bras legérement; car il n'en mourut pas, & n'en fut pas même fort incommodé. D'abord on fut avertir le Commandeur que le Marchand

Chinois avoit blessé le Sergent, & le Commandeur étoit alors dans le fort de la débauche avec les principaux de la Loge, & les fumées du vin commençoient à leur monter au cerveau. Sur ce simple recit, sans s'informer comme la chose s'étoit passée, & sans prendre conseil que de ceux qui étoient avec lui, il ordonna que l'on coupât la tête au Chinois, & qu'ensuite on la mit au bout d'une demi pique qui seroit plantée proche de la porte du Fort; ce qui fut fait. Le lendemain matin s'étant allé promener & voyant cette tête, il demanda tout surpris d'où cela venoit. On lui dit que c'étoit par son ordre que cette tête étoit-là, & que c'étoit la tête d'un Marchand Chinois qui avoit blessé un Sergent Hollandois. Pour moi, dit le Commandeur, je ne me souviens de rien; mais s'il est ainsi, demain que l'on assemble le Conseil de Guerre, & nous lui ferons son procez qui sera envoyé à Batavia au General & à son Conseil. Ce sont-là d'admirables procedures de faire le procez à un homme aprés l'execution.

L'an 1648. le sieur de Goyre commandoit la flote Hollandoise qui fut envoyée aux Manilles, où étant arrivée il fit descendre en terre tous les soldats & une partie des matelots. Quand ce vint à la marche le Géneral fit défense qu'aucun n'eût à sortir de son rang sur peine de la vie; mais il arriva qu'un jeune soldat fort incommodé d'un flux de sang pour n'être pas encore accoûtumé à l'air du pays, se mit seulement un peu à côté pour satisfaire aux necessitez de la nature. Le Géneral l'ayant aperçû le fait prendre & lier, & fait assembler le conseil de

guerre, & veut absolument que ses Officiers concluënt qu'il soit pendu ou passé par les armes. Aucun d'eux ne voulut donner sa voix ni pour l'un ni pour l'autre suplice, disant tous qu'il n'avoit pas merité la mort. Le General outré de dépit de ce que personne ne vouloit appuyer son injustice, fit prendre le soldat par sept ou huit noirs du païs, qui lui mirent une corde au col, & jettant l'un des bouts par dessus la branche d'un arbre, & l'ayant levé à un pied de hauteur de terre, ils le laissoient ainsi mourir. Le sieur Dirk hogel, Lieutenant Général de la flote, voyant ce jeune homme en cet état, coupa promptement la corde, & lui sauva la vie en le faisant promptement assister. Il étoit de Rotterdam envoyé aux Indes par les Directeurs de la Maison des Orphelins, comme ayant perdu pere & mere fort jeune, & aiant été élevé dans cette maison. Etant de retour en Hollande l'an 1648. il fit ses plaintes à ces mêmes Directeurs, qui en écrivirent vertement à Batavia où le General & son Conseil condamnerent de Goyre à quatre mille écus envers la maison des Orphelins de Rotterdam; & pour le pauvre soldat à trois cens livres tous les ans durant sa vie.

Le Commandeur de l'Isle de Taivan, appellée autrement Formosa, condamna un autre avec son Conseil au foüet & à un certain suplice qui est comme nôtre fleur-de-lys, pour avoir dérobé un peu d'eau-de-vie à un Chinois. Aprés que la sentence lui eut été lûë, il y avoit sur la fin ces propres mots: *Avec l'aprobation du sieur Général de Batavia & de son Conseil.* Il faloit bien six mois avant qu'on pût rien savoir à Batavia de cette affaire. Cela

surprit fort ceux qui entendirent lire cette sentence, & ils ne sçavoient qu'en juger.

Pendant que Coxima General d'une partie des Chinois assiegeoit la Forteresse de l'Isle Formosa, les Hollandois se hazarderent de faire une sortie où ils n'eurent pas de l'avantage. Car outre qu'il en demeura quantité sur la place, il en fut fait seize prisonniers qui furent amenez au General Coxima. Aussi-tôt il leur fit couper les oreilles, le nez & la main droite, & les leur fit attacher au col, les renvoyant en cet-état au Gouverneur de la place, avec ordre de lui dire qu'il ne leur avoit rien fait que ce qu'il avoit apris des Hollandois, & qu'ils n'ignoroient pas le traitement qu'en avoient reçû ses gens qui étoient sur le dernier vaisseau qu'ils lui avoient pris ; qu'il y avoit dessus vingt-cinq ou trente hommes à qui ils avoient fait pis ; puis qu'aprés avoir coupé les bras aux uns, à d'autres la tête, ils les avoient tous jettez en mer sans vouloir donner quartier à aucun. Ces soldats ainsi mutilez furent renvoyez à Batavia, & delà en Hollande, étant incapables de plus servir. Et avant que de partir, comme c'est la coûtume de faire le compte à chaque soldat, on confisqua six mois de gages à ceux-ci, au lieu qu'on devoit leur hausser. En quoi la Compagnie n'est point du tout à loüer, les soldats qui ont été estropiez à son service, & qui ne sont plus en état de lui en rendre, n'ayant point d'autre recours qu'à l'aumône. Mais enfin quelle récompense peut-on esperer d'un vendeur de harengs ou de fromage, & ces sortes de gens ont-ils l'ame assez bien placée & assez noble pour donner

le prix à une belle action ? Cependant ceux qui font ce négoce passent dans leur pays pour des gens de qualité, & dans peu de tems ils sont Conseillers d'Etat, ou Conseillers de la Chambre des Indes Orientales. J'oubliois les Brasseurs de biére, qui font une partie des meilleures bourses du pays ; & n'étoit les enfans de ces Brasseurs, jamais dans les sept Provinces ils ne changeroient de mode ; mais dés qu'il y a quelque nouveauté & qu'il arrive quelque belle étoffe des pays étrangers, c'est pour les fils & les filles de ces Messieurs-là. J'ai vû quand on alloit pour acheter de ces étoffes chez quelque Marchand de soye, & que l'acheteur ne les trouvoit pas à son gré, on lui disoit aussi-tôt qu'il étoit bien difficile, & que le fils ou la fille d'un tel Brasseur en avoit bien pris pour s'habiller. On fit un jour la même réponse à un des Gentilshommes de la chambre du Prince d'Orange. Ce Gentilhomme étant à Rotterdam cherchoit avec le Tailleur quelque riche étoffe pour son Maître, & ne trouvant rien de beau à sa fantaisie : Si le Prince étoit ici, lui dit le Marchand, il ne seroit pas si difficile que vous ; je vous montre les plus belles étoffes qui soient dans le pays, & la plusspart des fils des Brasseurs en ont pris pour s'habiller.

CHAPITRE XVII.

De l'Orgueil des femmes de Batavia, de leur crédit, & de leurs amourettes ; avec le recit d'un combat du frere de l'Auteur contre deux Officiers.

LEs femmes des Hollandois doivent aussi avoir place dans cette histoire, puis qu'elles font assez de bruit aux Indes par leur vanité & leurs amourettes, & par l'empire qu'elles prennent sur leurs maris. On n'améne guére à Batavia que des filles de la lie du peuple, & elles y sont bien-tôt mariées, ceux qui les prennent ne se soucient pas qu'elles leur apportent du bien, & en ayant assez de celui qu'ils ont volé à la Compagnie. Dés qu'elles sont femmes, & sur tout quand elles ont épousé un Conseiller de la Chambre, se voyant parées d'un collier de perles & de pendans d'oreilles de diamans (ce qui leur vient aussi bien que si on les avoit attachez au col d'un oison) & de plus étant servies par plusieurs esclaves de l'un & de l'autre sexe, elles croyent être des Princesses, & en deviennent si superbes & si insolentes, qu'elles pensent alors que tout leur est permis, & qu'elles en viennent enfin comme les hommes à la cruauté ; ce qui se verra dans le Chapitre suivant. Elles savent la plusPart si bien captiver la bienveillance de leurs maris, que venant ensuite à abuser de leur affection elles les portent souvent à de grandes injustices, en apuyant de leur crédit de mauvaises causes, en accablant souvent l'innocent, & pardonnant au coupable ;

en un mot, faisant du bien & du mal à qui il leur plaît.

Le crédit de ces Dames parut dans un duël que mon frere eut à Batavia contre deux Officiers Hollandois, qu'il eut le bonheur de désarmer, leur ayant fait à tous deux demander la vie. J'ai dit dans la Relation du Royaume de Tunquin, que mon frere dés sa jeunesse avoit été à l'Academie, & qu'outre qu'assûrément il étoit brave, il étoit aussi adroit & heureux. Les duëls sont sévérement défendus à Batavia, & il n'y a point de pardon pour ceux qui se battent. Les deux Officiers, dont l'un fut bien blessé, s'étant battus sur les terres du Roi de Materan, demeurerent un an hors de Batavia, & y rentrerent enfin à force d'amis; car ils étoient tous deux mariez, & leurs femmes par leurs intrigues trouverent le moyen de faire leur paix. Quand le General, qui étoit alors Monsieur Van-Dyme, vit revenir ces deux Officiers, & que mon frere qu'il aimoit fort n'étoit pas en leur compagnie, il en fut fâché, prétendant que la grace s'étendît aussi bien sur lui que sur les autres. Mais la prudence ne vouloit pas que mon frere rentrât dans Batavia avant que le General lui eût fait sçavoir qu'il pouvoit venir en sûreté. Joint qu'il se soucioit peu d'y retourner, parce que le Roi de Bantam l'aimoit, & lui vouloit donner un de ses plus gros vaisseaux chargé de poivre pour aller négocier où il voudroit. Il n'y a point de Roi dans l'Asie qui receuille tant de poivre que lui, & il m'a dit plusieurs fois que lors que moi ou autres François voudrions venir avec deux ou trois vaisseaux, il nous feroit donner du poivre autant que nous en demanderions,

& que lui promettant de revenir nous ne lui payerions qu'au retour du voyage ; mais que si on aimoit mieux le payer comptant, il rabatroit dix pour cent du prix courant. Ce Roi aimoit tant mon frere qu'il fut cause de sa mort par les grandes & continuelles débauches qu'ils ont faites ensemble, & qui ne se faisoient qu'avec de l'eau-de-vie. Comme j'ai eu l'honneur de manger avec lui quatre ou cinq fois, il vouloit aussi que j'en bûsse ; mais je n'en ai pû jamais souffrir en ma bouche. La Compagnie Hollandoise tenant à Bantam un Chirurgien, pour, sous prétexte de Chirurgie, observer ce que les Anglois y font, & voir les marchandises qu'ils apportent d'Angleterre & celles qu'ils remportent de ces pays-là, ce Chirurgien qui est véritable espion, écrivit aussi-tôt au General & à son Conseil le négoce que le Roi vouloit faire avec mon frere, & que si on n'y prenoit garde cela porteroit un grand préjudice à la Compagnie, parce que par toute l'Asie où il iroit, il pourroit trouver le poivre, & même quelques clous de girofle qu'il tireroit de Macassar, & autres marchandises de la sorte, à meilleur marché que les Hollandois. Le Général, comme j'ai dit, aimoit fort mon frere, & l'estime qu'il en faisoit s'étoit augmentée depuis son combat contre ces deux Officiers. Il avoit même envie qu'il se mariât à Batavia, & souhaitant de le revoir il lui écrivit qu'il eût à venir sur sa parole ; ce qu'il fit incontinent. Il fut trés-bien reçû, tant du Géneral que de Messieurs du Conseil, qui lui permirent d'avoir un vaisseau à lui, & de négocier de toutes sortes de marchandises, hormis des épiceries, dont les

Hollandois étoient les maîtres, & aussi à la réserve de l'ambre jaune & du corail.

Pour revenir aux amourettes des femmes de Batavia, il faut sçavoir que lors que les vaisseaux arrivent d'Hollande, s'il s'y trouve quelques jeunes hommes bien-faits, & sur tout qui puissent être utiles pour leur service, comme un Tailleur, un Cordonnier, ou de quelque autre métier qui puisse servir de prétexte pour leur donner entrée dans un logis, ces femmes par leur credit leur font quitter le mousquet & leur procurent quelque charge. C'est la meilleure recommandation qu'un jeune homme puisse aporter d'Hollande pour être bien-tôt avancé, que d'être bien dispos de sa personne & d'avoir le corps bien-fait. Ces Dames sont assurément à loüer d'avoir la bonté de faire que cette jeunesse soit bien-tôt avancée.

Le plus souvent quand les femmes s'imaginent que leurs amours sont fort secrettes & qu'on n'en peut rien sçavoir, c'est alors que Dieu permet qu'elles sont plûtôt découvertes & même avec beaucoup d'infâmie. Dans le temps que j'étois à Batavia le Secretaire de l'Hôpital aussi bien fait de sa personne qu'il y en eût dans la Ville, avoit une femme qui passoit pour belle & qui l'étoit en effet; car bien que Batavia fût le lieu de sa naissance, ses pere & mere étoient d'Hollande. Ayant demeuré six ou sept ans mariée sans avoir des enfans, & desesperant même d'en avoir jamais, elle résolut de favoriser un de ses esclaves qui étoit bien fait, mais fort noir, aimant mieux lier commerce avec lui qu'avec quelque jeune Hollandois, dont les allées & les venuës auroient pû donner quelque soupçon.

Les Dames de ce païs-là ont des filles esclaves qui vont avec elles, & de qui elles se servent souvent pour donner des rendez-vous; mais comme elles veulent souvent aussi imiter leurs maîtresses, elles en sont maltraitées, & ne gardant pas le secret, elles déclarent toutes leurs intrigues. Cette femme ne craignoit rien de cela, croyant être à couvert puis qu'elle a-voit son galant dans sa maison, & qu'elle le voyoit aisément sans employer l'aide de per-sonne. Mais ce commerce amoureux ne dura pas long-temps sans qu'il en parût quelque chose. Car la femme devint enceinte, & le mari qui ne s'étoit apperçû de rien en eut beaucoup de joye aussi bien que la mere & tous les amis; car le pere étoit mort. Mais à l'accouchement toute cette joye fut changée en deüil, & l'on fut fort surpris de voir un enfant noir qu'elle mit au monde. L'étonne-ment étoit sans pareil du mari, de la mere & de tout le peuple de Batavia de voir un en-fant si noir; car d'ordinaire quand le pere ou la mere sont blancs, les enfans sont olivâtres, & l'on a remarqué qu'ils tiennent plûtôt du blanc que du noir. Le mari & la mere de la femme étant des plus à leur aise de Batavia, dans la joye qui leur étoit commune de cette grossesse, avoient fait beaucoup de dépense pour l'accouchement, & même choisi le Ge-neral pour parrain de l'enfant. Le mari dans le desespoir de voir qu'il n'étoit pas de lui, cherchoit tous les moyens de faire mourir sa femme. Ceux qui étoient presens & qui con-nurent son dessein se saisirent de sa personne & en avertirent le General, qui le fit venir dans le Fort où il a été prés d'une année sans voir sa femme. Après ce tems-là par le mo-

yen de leurs amis, ils furent remis ensemble, & l'esclave fut envoyé pour toute sa vie sur la Galere qui va querir la pierre.

Je crois que pour obliger le Secretaire à reprendre sa femme, quelqu'un de ceux qui se mêlerent de cet accommodement lui fit le conte de ce qui s'étoit passé en Baçaim, où un enfant blanc nâquit d'un noir & d'une noire. Sans doute la femme avoit passé son temps avec quelque soldat Portugais, y ayant assez de ces gens-là dans toutes les places que ceux de cette nation ont aux Indes, qui cherchent de pareilles avantures. Le Cafre ou Noir voyant que sa femme lui avoit un enfant blanc voulut sauter sur elle pour l'étrangler; mais il en fut empêché par d'autres femmes qui étoient venuës pour l'assister dans son accouchement, & l'une d'elles s'avisa de courir à la maison des Jesuites qui sont fort respectez de tous ces Noirs, pour prier le Pere Thomas de Bare qui a long-temps été Recteur de celle d'Agra, de venir jusques au logis du Cafre. Il s'y rendit aussi-tôt avec un Frere, & voyant que ce Noir ne vouloit point entendre raison, pour calmer sa furie il s'avisa de lui demander s'il ne nourrissoit point de poules, & s'il n'y en avoit point quelqu'une qui fût noire. Le Cafre lui dit qu'il avoit des poules, & que parmi il y en avoit de noires. Aussi-tôt par l'ordre du Pere il en fut apporté une, & la prenant en presence de tout le monde: Cette poule, dit-il au Cafre, te fait-elle des œufs? & de quelle couleur sont-ils? le Cafre avoüa qu'ils étoient blancs. Hé bien, poursuivit le Pere, tu es pire que cet animal n'ayant point de jugement; car si cette poule qui est noire te fait des œufs blancs, pourquoi ne

veux-tu pas que ta femme qui est noire fasse un enfant blanc? Par cette comparaison la colere du Cafre s'appaisa, il fut embrasser la mere & l'enfant, & il ne se parla plus de la chose.

Pour revenir aux Hollandoises que l'on envoye à Batavia, aussi-tôt qu'elles sont embarquées elles n'ont la plûpart d'autre pensee que de faire quelque amourette avec les Officiers du vaisseau, qui ne sont pas fâchez d'avoir ce divertissement dans le voyage. S'il y en a qui viennent à quelque conclusion, ils ne sont pas plûtôt à Batavia que l'on les fait époufer, & j'en ai donné un exemple au chapitre sixiéme en la niéce du General Matsuker. Il y a de ces filles qui croient que venant à Batavia elles auront de la peine à se marier; mais elles se trompent. Car quand il en viendroit trois fois autant qu'il en vient, elles trouveroient toutes de bons partis, pourvû qu'elles ne soient pas hideuses & qu'elles ayent quelque petit agrément. Il est vrai que la Compagnie n'en envoye point qui ne soient passables pour le visage; car pour l'éducation & la gentillesse, comme la plûpart sont de trés-bas lieu, elles ne peuvent rien apporter que de trés-grossier de leur naissance. Dés qu'elles sont arrivées elles quittent leur cotillon de gros drap bleu ou rouge, quelques-unes des moins pauvres y ayant ajoûté pour chamarure deux ou trois bandes de velours noir. Elles mettent bas aussi leurs colliers & brasselets d'ambre jaune, & pour leurs tabliers ils sont d'une toile qui pourroit en cas de besoin servir à mettre des pieces aux voiles des vaisseaux, quand elles sont usées par le temps ou déchirées par quelque tempête.

Aprés s'être reposées quelques jours, quelques Dames de Batavia, qui y sont venuës autrefois comme elles dans le même équipage, usent de charité & chacune prend le soin d'en habiller deux ou trois. Ayant quité leurs guenilles, qui ont toûjours quelque senteur du hareng ou de l'Hôpital, les voilà en état d'être bien-tôt Dames, & celles qui ont pris le soin de les revêtir sçavent bien qu'elles n'y perdront rien, & que plûtôt elles les feront paroître, plûtôt elles seront mariées, & en pouvoir de reconnoître le bien qu'elles leur ont fait. Ceux qui les épousent se mettent peu en peine si elles apportent quelque chose à la communauté, où s'ils les prennent toutes nuës pourvû qu'elles ayent un peu d'agrément. Car, comme j'ai dit, ces Messieurs-là, ou ont déja eu le commandement de quelque Comptoir, ou ils l'ont actuellement, ou ils sont sûrs de l'avoir bien-tôt, & étant dans ces emplois en peu de temps ils sçavent bien faire payer à la Compagnie le mariage de leurs femmes. S'ils se contentoient de cela la Compagnie en seroit quitte à bon marché; mais il y a tel Comptoir, comme je l'ai vû, où le Commandeur met cent mille livres en bourse toutes les années sans que la Compagnie s'en puisse apercevoir, n'y ayant que le Commandeur & le Courtier qui sont d'intelligence, & qui ont le secret & la clef de toutes choses. Au reste, ces belles Dames ne sortent point qu'avec le bouquet de plume de Paon pour les éventer & chasser les mouches, & sans avoir à leur queuë deux mousquetaires avec leurs esclaves pour porter leur parasol.

CHAPITRE XVIII.

Des cruautez de quelques femmes Hollandoises à Batavia.

CE ne sont pas les hommes seuls parmi la nation Hollandoise qui se montrent cruels & barbares dans les Indes ; les femmes qui aiment naturellement la vengeance les surpassent encore de ce côté-là ; & je donnerai dans ce chapitre quatre ou cinq exemples de cruauté des uns & des autres, afin que le lecteur puisse juger dans lequel des deux sexes il y a plus d'inhumanité & de barbarie.

Du temps que j'étois à Batavia, un esclave s'étant endormi en quelque coin on lui déroba la piece de toile dont il se couvroit le corps. Car il faut remarquer que tous les six mois la Compagnie donne pour tout vêtement à chaque esclave une piece de toile qui lui revient à vingt ou vingt-quatre sols. Celui qui a le commandement sur tous ces esclaves, voyant que celui-ci n'avoit plus sa piece de toile, vouloit absolument qu'il l'eût venduë pour acheter de l'eau-de-vie & pour s'enyvrer. Sans s'informer d'autre chose il lui fit donner tant de coups de fouet qu'il ne lui resta plus de peau sur le corps, dequoi il mourut deux jours aprés. Je crois que dans ces deux jours qu'il languit il ne s'est jamais guére souffert un plus cruel martire. Quelques honnêtes bourgeois qui eurent compassion de le voir dans ce déplorable état, furent en faire leur plainte au General; mais la chose demeura-là & il ne s'en parla plus.

Ceux qui ont servi la Compagnie sept ans, comme les soldats & les gens de plume que l'on engage pour ce temps-là, où qui ne l'ont servie que cinq, comme les matelots; deux ans étant comptez tant aux uns qu'aux autres pour l'aller & le venir du voyage, mais leurs gages leur étant payez tant pour les sept ans que pour les cinq; ceux, dis-je, qui ont achevé le temps de leur service, peuvent ou se rengager de nouveau pour le même temps, & avoir rehaussement de gages, ou retourner en Hollande, ou demeurer à Batavia & s'y faire bourgeois, & alors n'étant plus tenu au service de la Compagnie ils peuvent négocier en leur particulier. Ceux qui n'ont point d'heritage à esperer en leur païs natal, comme la plûpart des soldats & des matelots, y demeurent d'ordinaire; & pour les gens de plume qui sont pour le négoce ils ne s'empressent pas aussi de s'en retourner, esperant de parvenir à être Chefs de Comptoir, où dans trois ou quatre ans ils emplissent si bien leur bourse aux dépens de la Compagnie, que lors qu'ils retournent en Hollande ils n'ont plus faire de rien.

Quand ces soldats ou matelots sont donc faits bourgeois de Batavia, toute leur ambition est d'avoir un ou deux esclaves, & c'est un grand malheur à ces pauvres gens quand ils tombent entre leurs mains. Car il les font travailler jour & nuit sans relâche, pour gagner la vie des maîtres & la leur, tandis que le long du jour les maîtres sont à s'ennyvrer dans un cabaret. Ils tourmentent si extraordinairement ces miserables esclaves, que la plûpart tombant dans le desespoir se défont eux-mêmes, les uns par la corde, les autres par le

ser, & la plûpart dans l'eau où la mort leur semble moins cruelle. Lors que j'étois à Batavia il y en eut deux qui se couperent la gorge, & un autre qui se noya.

Mais si les hommes sont cause que leurs esclaves se défont eux-mêmes, les femmes encore plus cruelles prennent plaisir à les tuër elles-mêmes, & à saouler leurs yeux d'un si horrible spectacle. Dans Colombo, qui est la principale Ville que tiennent les Hollandois dans l'Isle de Ceylan, une Hollandoise ayant trouvé une de ses esclaves qui se divertissoit avec un homme du logis, elle la fit prendre, & la fit entrer par force dans une *Matavane*, qui est un grand pot de terre verni qui tient plus qu'un de nos muids, dont le ventre est fort large, mais la bouche fort étroite, comme il s'étrecit aussi vers le pied, & c'est dans ces sortes de vaisseaux où l'eau se peut conserver sans se rendre puante ni engendrer de vermine. Cette miserable esclave étant entrée avec peine dans ce pot, sa cruelle maîtresse lui fit degoûter peu à peu sur la tête de l'eau boüillante, tant que le vaisseau fût plein & tout le corps échaudé, & elle y fut étouffée. Je laisse au Lecteur à juger de la cruauté de ce tourment. Cette méchante femme étant de retour à Batavia où la chose fut rapportée, en fut quitte pour une amende de deux cens écus qu'elle paya à l'Avocat Fiscal.

Voici un autre exemple de la cruauté d'une femme, qui n'est guere moins horrible que le précedent, & pour un sujet beaucoup plus leger. Le Major de Batavia relevant d'une longue maladie, voulut aller prendre l'air & aller voir un de ses amis. Comme il voulut

sortir il appella une de ses esclaves pour lui donner son manteau, & cette fille en le lui mettant se prit innocemment à sourire. La femme du Major qui s'en apperçût se mit d'abord dans l'esprit qu'il y avoit quelque amourette entre son mari & cette esclave, & dés qu'il fut hors du logis elle fit prendre cette pauvre fille, & la faisant lier sur une table lui fit couper toute la nature. Elle vouloit pousser sa rage plus loin, & faisant faire un pâté de ce qui avoit été coupé à cette esclave, le faire manger à son mari; mais elle n'osa passer plus avant, parce que les autres esclaves la menacerent d'en avertir le Major. La pauvre fille mourut dans peu de jours, sans que jamais on en ait rien dit à la maîtresse. De mon temps il y eut une Dame Portugaise qui en fit autant à Goa à une de ses esclaves, & ayant fait mettre tout ce qu'elle en fit couper dans un pâté, elle le fit manger à son mari, qui l'ayant sçû poignarda sa femme.

Je pourrois alléguer cent autres exemples de la cruauté des Hollandois aux Indes, causées ou par leurs jalousies, ou par la crainte qu'elles ont que l'on ne découvre leurs amours; mais je me contenterai pour la clôture de ce Chapitre de reciter encore une action moins cruelle que les précedentes; mais qui n'est pas moins injuste. La femme d'un des Conseillers de Batavia aimoit un jeune Marchand du Fort trés-bien fait de sa personne; & en ce païs-là en matiere d'amourettes ce sont les femmes qui donnent aux hommes & qui fournissent à leur entretien. Il y avoit déja quelques années que cette femme avoit soin qu'il ne manquât rien à son galant, qui avoit toûjours dequoi paroître fort leste &

hanter les meilleures compagnies. Un jour tandis que le Conseiller étoit en Ambassade où il demeura plus long-temps qu'ils n'auroit cru, l'argent commençant à manquer à sa femme, & son galant lui en venant demander, elle lui donna une chaîne d'or de la valeur de quatre cens écus ou environ, pour la mettre ne gage secretement jusqu'à ce qu'elle eût de l'argent pour la retirer. Ce jeune homme en trouvant pas aisément qui lui voulût prêter la somme dont il avoit besoin sur cette chaîne & étant pressé d'avoir de l'argent, la presenta à vendre à un Orphévre qui aussitôt la reconnut, & ne laissa pas pourtant de l'acheter. Comme le marché se faisoit, une des esclaves de cette Dame vint à passer devant la boutique, & voyant ce jeune homme avec cette chaîne à la main, elle vint aussi-tôt en avertir sa maîtresse, qui fut fort surprise de ce que son galant vendoit cette chaîne, au lieu de la mettre secrettement en gage, comme elle lui avoit dit. Elle pensa bien que la chose éclateroit, & que lors qu'on sçauroit qu'elle auroit donné cette chaîne à ce jeune homme, cela donneroit sujet de parler d'elle; joint qu'elle n'ignoroit pas qu'elle servoit depuis quelque temps de matiere aux entretiens de la Ville. Tout cela ensemble lui fit prendre la résolution de perdre son galant plûtôt que de se perdre elle-même, & sans balancer davantage elle envoya aussi-tôt avertir les Orphévres de la Ville qu'on lui avoit dérobé une chaîne d'or, les priant si quelqu'un la leur apportoit pour la vendre de la retenir & de lui en donner avis. Elle en fit dire autant au Chef des Chinois, & envoya prier l'Avocat Fiscal de la faire chercher. Ainsi la

chaîne fut bien-tôt trouvée, & le jeune Marchand mis en prison, quelque chose qu'il pût alléguer pour sa défense, il fut condamné comme un larron à servir toute sa vie sur la Galere qui va querir la pierre d'un côté & d'autre dans les Isles, pour la Forteresse & pour la Ville, & c'est un travail beaucoup plus rude que celui de nos Galériens, parce qu'on les occupe incessamment sur terre & sur mer, sans leur donner jamais de relâche. Tout le monde sçavoit bien à Batavia que le jeune homme n'avoit pas volé la chaîne, mais qu'elle lui avoit été donnée, & qu'en le condamnant comme larron, on lui faisoit une trés-grande injustice. Quoiqu'il fût de bonne famille & que plusieurs personnes considerables se fussent employées pour son élaircissement, toutes leurs prieres furent inutiles, & il lui fallut passer sept années dans la Galere. Mais enfin un jour, la femme du General Vanderlin étant en travail d'enfant & souffrant beaucoup, elle demanda à son mari & à son Conseil la grace de cet homme ; & elle lui fut accordée.

CHAPITRE XIX.

Des amours infâmes & détestables de quelques Hollandois.

J'Entre ici dans un discours que j'aurai de la peine à coucher sur le papier, comme le Lecteur en aura sans doute à le lire ; & comme c'est une matiere qu'il seroit à souhaiter que tout le monde ignorât, bien que je n'aye ici que trop d'occasions de l'étendre, je passerai

·gerement par dessus, & ne toucherai point plusieurs circonstances qui donneroient de trop fortes & trop fâcheuses idées d'un crime que toute la nature déteste, & dont le nom seul donne de l'horreur. C'est un crime toutefois pour lequel plusieurs Hollandois ont été punis aux Indes ; & entre plusieurs exemples que j'en pourrois apporter, il me suffira d'en remarquer deux, dont je ferai en peu de mots le fâcheux recit.

Le premier est d'un nommé Chot Directeur General, qui pouvant dans sa charge faire beaucoup de liberalitez à qui il vouloit & avancer bien des gens, se prévaloit de son bien & de son autorité pour corrompre autant de jeunes garçons qu'il voyoit bien faits, & qui avoient la foiblesse de condescendre à sa passion brutale. Pour mieux couvrir son infâmie il leur donnoit plûtôt manuellement de l'argent que des charges qui auroient fait de l'éclat,& aprés en avoir joüi quelque tems, il les dispersoit en divers Comptoirs que la Compagnie a aux Indes.Mais la mesure étant comble voici de quelle maniere son crime fut découvert. Un jeune homme François de nation de la Province de Champagne étant venu à Batavia pour Caporal,donna d'abord dans la vûë à Chot, comme aussi il étoit trés-bien fait de sa personne.Il commanda au Sergent Major de le mettre en la place d'un des Hallebardiers du General qui étoit mort depuis peu de jours, & ce jeune homme se trouva tout surpris des faveurs qu'il recevoit à son arrivée ; car cette place de Hallebardier n'est guére moins profitable que celle du Lieutenant d'une Compagnie. Pour tirer promptement le rideau sur un tableau si

hideux, je dirai en peu de mots qu'après que l'infâme Chot, eut crû que ce jeune François étoit à sa devotion par plusieurs presens qu'il lui avoit faits de temps à autre, il lui ouvrit enfin son execrable dessein; ce que l'autre ne pût écouter qu'avec horreur lui protestant que s'il lui parloit jamais plus de semblable chose il en avertiroit le General; ce qu'il fit à une seconde tentative où il le pressa fort, jusqu'à lui mettre malgré qu'il en eût un bon nombre de ducats d'or dans ses poches. Lorsque le General à dîné il se retire d'ordinaire pour une demi-heure dans son cabinet, où personne n'ose l'aller interrompre durant ce temps-là. Comme il y entroit le jeune Hallebardier prit la hardiesse de l'y suivre, & lui découvrit nettement toute l'affaire. Comme ce rapport seul ne suffisoit pas & qu'il faloit en tirer des preuves certaines, sans quoi le jeune homme auroit pû être puni en la place de l'accusé selon la coûtume comme calomniateur, le General l'instruisit de la maniere qu'il se devoit comporter quand il iroit un jour le conduire dans sa chambre, & ce jour-là il invita le malheureux Chot à dîner avec quelques Conseillers. Pendant qu'ils mangeoient, le sieur Crocq autre Conseiller & le Sergent Major furent à son logis faire ouvrir sa chambre secretement par un serrurier, & s'y étant cachez derriere la tapisserie de la ruelle du lit, ils refermerent la porte. A l'issuë du dîné Chot revint dans sa chambre où le jeune Hallebardier l'accompagna, & il ne manqua pas de continuër de le presser à son ordinaire. L'autre faisant de la résistance, pour tâcher de le vaincre, ouvre un de ses coffres & en

titre quelques pieces de brocards de la Chine, qu'il lui donna, & en même temps le poussant vers le lit commençoit à le vouloir caresser. A l'instant les deux hommes qui étoient cachez sortirent de la ruelle, & le Sergent Major lui mit sa main sur le collet. Il ne fit que leur dire, Messieurs, ayez pitié de moi, je suis mort; & aussi-tôt il fut mené en prison. On n'eut point la peine de lui donner la question, il confessa qu'il avoit abusé de quarante jeunes hommes qu'il nommoit, & les Comptoirs où il en avoit envoyé une partie; ce qui fit horreur à tous ceux qui l'entendoient. On lui fit promptement son procez, & il fut condamné à être brûlé vif; ce qui auroit été executé le lendemain si ce n'eût été un Dimanche. Ses parens & amis crûrent dans cet intervalle de temps le pouvoir sauver; car il avoit un frere qui étoit un des premiers de Batavia, & une sœur mariée au Secretaire du Grand Conseil, & lui de son côté étoit fort riche. Pour tâcher de venir à bout de leur dessein un des amis de Chot & des plus apparens de Batavia fit le Dimanche un grand festin où le General & tous ceux de son Conseil tant hommes que femmes furent conviez. Comme ces grands repas durent d'ordinaire depuis le midi jusques au soir, que le General allant en Ville méne avec lui deux Compagnies d'Infanterie & une de Cavalerie, & que le Dimanche une grande partie des gens de la Forteresse viennent faire leurs dévotions dans la Ville, ils se flâterent qu'ils pouroient sauver le criminel sans grand bruit. En effet, ils userent de tant d'adresse qu'ils le sortirent de la prison sans que les Gardes s'en apperçûssent; mais comme de

temps en temps on alloit voir ce qui s'y pasſoit, ils virent bien-tôt échoüer le deſſein qu'ils avoient de le dévaler la nuit par quelque coin d'un baſtion en mer, où il y auroit eu une barque pour le prendre & le porter à Japara ou à Bantam, où il auroit été bien reçû des deux Rois de ces lieux-là avec leſquels il avoit fait amitié. Mais le General qui fut auſſi-tôt averti de la choſe fit poſer des ſentinelles le long des baſtions qui regardent la mer, & faiſant prendre le frere & le beau-frere du criminel, leur déclara nettement que s'il ſe ſauvoit ils en répondroient en leurs perſonnes, & qu'il les feroit mourir en ſa place. Enfin on chercha ſi bien qu'il fut trouvé caché dans une grande armoire au logis de ſa ſœur, & le lendemain il fut brûlé vif. J'ai ſouvent oüi dire aux Dames de Batavia, que quand ce malheureux étoit en compagnie où il y avoit quelques femmes il ſe mettoit auſſi-tôt à les mépriſer, & que les femmes en revanche l'appelloient bouru, lui diſant qu'elles ne s'étonnoient pas s'il ne ſe marioit point puis qu'il avoit ſi peu d'amour pour leur ſexe. On écrivit enſuite à tous les Comptoirs où il y avoit de ſes complices, & l'on en a bien fait mourir quarante, mais non pas en public, parce qu'il y en avoit de bonne famille qu'on ne vouloit pas deshonorer. On les envoyoit dans un vaiſſeau, & ſans grande façon on les mettoit dans un ſac & on les jettoit en mer.

Un jour étant à Surate & dînant avec le Commandeur, que je ne quittai point ſelon la coûtume de toute la journée, il arriva ſur le ſoir un vaiſſeau, dont le Capitaine nommé Pierre étoit un de ceux qui avoient bien voulu ſervir aux déteſtables voluptez de Chot,

qui

qui pour sa récompense l'avoit avancé en peu de temps. Mais, comme j'ai dit, ces sortes d'histoires sont fâcheuses à reciter, & celle de Chot ayant été assez longue, je me contenterai, pour passer promptement ces tristes endroits, de dire en peu de mots quelle fut la fin de cet autre malheureux & de quelques-uns de ses semblables.

Ce Capitaine ayant appris à son arrivée l'éxecution qui avoit été faite à Batavia de l'infâme Chot, fut si surpris de cette nouvelle qu'il ne pût bien cacher le trouble qu'elle lui causoit. Un Marchand nommé René de Dieu & moi l'apperçûmes aisément, & il nous parut tout interdit & tout égaré dans un festin où le Commandeur l'invita avec nous le lendemain de son arrivée. Dans l'apprehension qu'il eut qu'on ne se saisit aussi de lui, il retourna promptement à bord sous prétexte de vouloir faire décharger la marchandise, & comme la flote Portugaise composée de quinze à seize petites galiotes à rames vint en même temps jetter l'ancre à Soüali autour de ce vaisseau Hollandois, & les deux nations n'étant pas alors en guerre, le Capitaine Pierre se servit de cette occasion pour se sauver, & se vint rendre dans l'Amiral Portugais, n'ayant autre chose à dire à celui qui le commandoit, sinon : sauvez-moi la vie. Cette fuite découvrant son crime & n'apuyant que trop les indices que l'on en avoit déja, dés que le Commandeur en eut été averti il envoya deux Marchands à l'Amiral Portugais lui demander civilement ce Capitaine. Il le refusa d'abord, disant qu'on lui demandoit une chose qui étoit contre le droit des gens, qu'il ne pouvoit refuser sa protection à un homme

qui étoit venu se réfugier vers lui. Le Commandeur à qui René de Dieu avoit dit le trouble qu'il avoit remarqué dans le Capitaine Pierre à la nouvelle de l'éxecution de Chot, envoya une seconde fois à l'Amiral pour lui dire que le fait de l'homme qu'il lui demandoit étoit trop énorme pour le laisser vivre, & qu'au reste s'il ne lui renvoyoit il avoit dequoi l'aller reprendre par force; comme en effet ce vaisseau venu de Mocca & que commandoit ce Capitaine, étoit un des plus beaux que la Compagnie eût aux Indes & avoit bien soixante pieces de canon. L'Amiral Portugais aima donc mieux rendre cet infâme que d'avoir une autrefois la guerre avec les Hollandois, & ayant été amené en terre le Commandeur ne le voulut pas voir, mais ordonna qu'il fût mené au vaisseau, & qu'on lui mît les fers aux pieds & aux mains jusqu'à ce qu'il fût à Batavia. Le Bosman, qui est celui qui a soin de tout l'équipage du vaisseau, se sentant coupable du même crime & craignant que le Capitaine étant interrogé à Batavia ne l'accusât comme son complice, découvrit aussi lui-même son abomination par sa fuite & trouva moyen de se sauver à Goa, où avec le Chirurgien du vaisseau qu'il entraîna avec lui ils embrasserent tous deux la Religion Romaine. Le Chirurgien fut mis au service du Viceroi, & l'Inquisiteur fit donner à l'autre toutes les semaines quelque chose pour vivre, jusqu'à ce que l'on envoyât quelque vaisseau en mer où il auroit pris service.

Sur les nouvelles que l'on eut à Mingrela, où les Hollandois ont un Comptoir, & dont j'ai amplement parlé dans mes Relations des Indes, que ces deux deserteurs étoient à Goa,

le Commandeur y vint pour les reclamer, mais sous prétexte qu'ils s'étoient fait de la Religion Romaine on ne voulut point les relâcher, & alors le Commandeur, ni même le Viceroi ni l'Inquisiteur ne sçavoient pas l'énormité du Bosman. Peu de temps aprés un de ces deux miserables devint comme insensé, & crioit incessamment qu'il vouloit retourner à Mingrela. L'Inquisiteur faisoit tout ce qu'il pouvoit pour lui ôter cette fantaisie de l'esprit, & comme il ignoroit son abomination, il craignoit seulement pour lui qu'ayant embrassé la Religion Romaine, les Hollandois ne lui joüassent un mauvais tour. Mais voyant qu'il s'opiniâtroit toûjours à vouloir aller à Mingrela, enfin il l'y fit conduire, & y étant arrivé, le Commandeur attendit qu'il fût revenu en son bon sens, puis il l'envoya sur un vaisseau qui étoit à la rade, où il fut mis dans un sac & jetté en mer.

Pour ce qui est du Capitaine Pierre, il ne fut pas plûtôt arrivé à Batavia, que l'on lui fit son procés. Il en acusa plusieurs qui étoient en voyage ou dans des Comptoirs. Mais entre tous ceux qu'il accusa ce qui fut plus digne de compassion, furent deux jeunes enfans qui étoient pour le service de la chambre du vaisseau, dont le plus âgé n'avoit que quinze à seize ans. Le Capitaine fut condamné à être brûlé vif, & en sortant de la prison pour aller à la place qui est entre le Fort & la Ville où se devoit faire l'execution, ces deux pauvres enfans devoient marcher devant lui, & à la sortie du Fort étant sur le dernier pont-levis, être mis chacun dans un sac & jettez dans le fosse qui est plein d'eau pour y être noyez; ce qui fut fait. De ce lieu-là on vo-

voit le feu qui étoit allumé pour faire l'exécution ; mais ce miserable Capitaine témoigna que ce feu ne le feroit pas tant souffrir que la vûë de ces deux jeunes garçons qu'on alloit noyer, parce que c'étoit lui seul qui étoit la cause de leur perte.

La maniere de brûler à Batavia est autre qu'en ce païs. Car deux ou trois heures avant l'exécution on allume un grand feu, & un peu plus loin il y a un pilier planté qui passe au travers d'une longue planche, à l'un des bouts de laquelle ils font asseoir le patient, puis ils la font tourner de maniere que le bout où il est assis vient au-dessus du milieu du feu; aprés quoi l'on tire une corde qui faisant faire un saut à cette planche fait tomber le patient dans le feu, où il est incontinent étoufé, parce qu'il est entouré, principalement autour du col, de poudre à canon & d'autres matieres combustibles.

Ils rompent aussi des criminels d'une autre maniere qu'on ne fait en France. Je vis un jour faire justice d'un homme du païs qui avoit épouse une Hollandoise, & que la jalousie lui fit poignarder. Il fut rompu vif; mais au lieu qu'on donne parmi nous le dernier coup sur l'estomac, on le lui donna sur le front qui lui fit sauter la cervelle. Le Ministre qui l'exhortoit à la repentance allant à la mort, jamais ne lui pût faire avouër qu'il avoit mal fait d'avoir tué sa femme ; au contraire, il soutenoit qu'il avoit bien fait, & que si tous ceux qui étoient à Batavia à qui les femmes ne sont pas fidéles en faisoient autant que lui, il n'y auroit pas tant de maris que l'on montreroit au doigt. Il eut neuf coups en comptant le dernier ; mais ce que je trouve

bien rude, c'est que l'exécuteur fait une
pause à chaque coup qu'il donne au patient ;
qui allonge le supplice & le fait beaucoup
souffrir.

CHAPITRE XX.

Fin pitoyable d'un riche Marchand d'Hambourg, qui dans sa disgrace s'étoit enrôlé pour simple soldat au service de la Compagnie.

LA fin pitoyable de ce Marchand d'Hambourg sera aussi celle de l'Histoire que j'ai voulu donner au public de la conduite des Hollandois dans les Indes. C'est un mal qui leur prend presque à tous, qu'aussi-tôt qu'ils ont passé le Cap de Bonne-Esperance, & qu'ils commencent à respirer l'air de l'Asie, ils ne sçavent plus ce que c'est d'être charitables. J'ai touché cet article au commencement ; je le reprends à la fin, & l'on sera encore surpris d'entendre ce que je vais dire.

Revenant de Batavia en Hollande dans le vaisseau du Vice-Amiral où j'étois, il y avoit un honnête homme qui revenoit pour simple soldat, & qui pendant le temps qu'il fut au service de la Compagnie eut le malheur d'être toûjours dans ces Isles d'où viennent la muscade & le clou de girofle, & qui sont comme j'ai dit ailleurs, le purgatoire des pauvres soldats, tant à cause du mauvais air que de la méchante nourriture. Il y en a peu qui puissent échapper de tomber dans des fiévres malignes, qui durent des années entieres & rendent ces pauvres soldats haves & jaunes comme du safran. Cet homme avoit été riche

Marchand à Hambourg, & aprés la perte de cinq vaiſſeaux ne pouvant ſatisfaire à ſes creanciers, & ſe voyant réduit à quitter la Ville, il vint à Amſterdam & ſans ſe faire connoître ſe mit au ſervice de la Compagnie pour ſimple Soldat. Le tems de ſon ſervice échû dans les Indes, il réſolut de retourner en ſon païs, croyant bien que ſes parens, comme gens puiſſans, auroient accommodé ſes affaires en ſon abſence. Il y avoit déja trois jours qu'il étoit embarqué, quand je vins à bord du Vice-Amiral, & dans la barque qui me portoit au vaiſſeau, il vint un des Hallebardiers du General, pour s'informer ſi parmi les Soldats qui s'en retournoient il n'y en auroit pas un qui avoit été Marchand à Hambourg, le priant qu'il ſe fit connoître, afin qu'on lui fit faire un traitement plus honnéte que celui d'un ſimple Soldat. Comme celui dont il eſt queſtion avoit changé ſon nom & celui de ſa Ville, perſonne ne pût lui en donner des nouvelles, & le Hallebardier s'en retourna auſſi ſçavant qu'il étoit venu. Il faloit que le Général eut reçû quelque lettre en ſa faveur, & il le faiſoit ſans doute chercher pour pendant le voyage le faire manger à la table du Capitaine, & ſans doute il lui envoyoit auſſi quelques rafraîchiſſemens. Mais tous les ſoins que l'Envoyé du General, le Capitaine du Vaiſſeau, & autres Officiers pûrent prendre pour le découvrir, furent inutiles, parce que jamais il ne ſe voulut déclarer. Il fit le voyage aſſez heureuſement juſques à ce que nous eûmes paſſé la ligne, & il lui prit alors une diſſenterie dont il mourut le dix-ſeptiéme jour. Un Soldat qui venoit faire ma chambre tous

les jours & la nettoyer, me donna connoissance de cet homme; je le fis venir dans ma chambre, & comme je me divertissois ordinairement avec quelqu'un des Pilotes à faire quelques régles d'Arithmetique où je me croyois un peu sçavant, je reconnus que cet homme-là, qui ne se déclaroit point encore à nous, étoit pour chiffrer & tenir des Livres un des plus habiles de l'Europe. De plus, il parloit & écrivoit cinq sortes de langues; mais jusqu'à ce qu'il fut tombé malade, il n'en avoit jamais voulu parler d'autre que la sienne. Celui des Pilotes avec qui j'étois le plus souvent avoit conçû, aussi-bien que moi, beaucoup d'estime pour lui, & dés qu'il fut tombé malade, nous en eûmes tout le soin qu'il nous fut possible. Mais il faut admirer ici la dureté & le défaut de charité du Capitaine. Le malade étoit si abatu, qu'il ne pouvoit rien manger, & tout son desir n'étoit que d'avoir un peu d'eau fraîche, ce qui n'étoit bas bien facile d'obtenir; car elle est extrémement rare sur les Vaisseaux, on la donne par mesure, & chacun n'en a pas toutes les fois qu'il en demande. Pour la bien conserver on en remplit ces grands Vaisseaux de terre vernie dedans & dehors, appellez *Martavanes*, dont j'ai parlé ailleurs, qui ne se font qu'au Royaume de Pégu ou d'Aracan, & quand elle est transvasée dans ces Martavanes, en vingt-quatre heures elle perd sa puanteur & son mauvais goût. Comme il ne m'étoit pas permis d'emporter de l'eau de la chambre du Capitaine, je trouvai adroitement le moyen d'en avoir quelques bouteilles quand j'en avois affaire; je décendois par un petit escalier dérobé à

qui de ma chambre rendoit dans sa fienne, & je prenois le temps que le Capitaine étoit à sa garde, ce que les François apellent quart, qui dure quatre heures. Car parmi les Hollandois les Capitaines font la Garde comme les Pilotes ; la difference est, que le Capitaine ne fait qu'une Garde en vingt-quatre heures, & les Pilotes en font deux ; & de plus, dans les vingt-quatre heures le Capitaine prend ces quatre heures dans le temps qu'il veut ; mais d'ordinaire ils prennent la garde du matin ; quand, dis-je, j'avois pris deux ou trois bouteilles pleines d'eau, le Pilote & moi en portions le jour en cachette aux pauvres malades ; la charité m'a fait faire ce larcin plusieurs fois pendant le voyage ; & si par hazard quelqu'un de ces Marchands, qui étoient couchez dans la chambre du Capitaine me demandoit ce que je voulois, j'en étois quitte pour dire que je venois boire ; car il est permis à tous ceux qui sont de la table du Capitaine de venir boire quand ils veulent ; mais non pas d'en emporter sans la permission du Capitaine & du premier Marchand.

Le jour que l'Hambourgois mourut, ce qui fut vers le soir, le Pilote, le Chirurgien & moi étant le matin auprés de lui, aprés que nous eûmes fait la priere, & se sentant prés de sa fin, il nous déclara qui il étoit, & pourquoi il étoit venu aux Indes ; aprés-quoi il donna au Pilote une petite bourse cachetée qui étoit pleine de papiers, le priant de la faire tenir à Hambourg à son adresse. Il me vouloit faire son heritier avec le Pilote de ce que la Compagnie lui devoit de reste de ses gages ; mais je n'en voulus point, & je

donnai ma part au Pilote qui eut tout. Mais c'est ici particulierement où se va voir le peu de charité, pour ne pas dire la dureté & la barbarie du Capitaine de nôtre Vaisseau. Ce pauvre malade nous regardant piteusement, & joignant les mains : *Je mourrois content*, nous dit-il, *si je pouvois avoir encore un petit morceau de biscuit blanc, avec un peu de beurre dessus.* Ces biscuits se font d'un petit pain fort blanc de la grandeur d'un de nos pains d'un sol, & quand il a été cuit la premiere fois on le coupe par le milieu & on le remet au four. Cela nous causa de la douleur de nous voir demander si peu de chose par un malade, & d'être en peine comme nous pourrions le contenter. Neanmoins comme le Capitaine m'avoit toûjours témoigné de l'amitié, je le fus trouver & le priai de me faire donner deux ou trois de ces biscuits & une tranche de beurre. Il voulut sçavoir pourquoi je lui demandois cela : Est-ce, me dit-il, que vous n'avez pas encore déjûné ? que n'en demandez-vous au garçon de la chambre ? Je repartis que c'étoit pour un pauvre soldat Allemand qui s'en alloit mourir, & qu'il desiroit encore de manger un morceau de biscuit blanc avec du beurre. Sur cela le Capitaine me dit, que le biscuit blanc & le beurre ne s'aportoient pas pour des chiens de Soldats, qu'il y en avoit d'autre pour eux, & quelque priere que je lui fisse, je n'en pûs avoir de lui. Voyant cette dureté, je fus au Marchand du vaisseau nommé Monsieur Laleman Zélandois, qui appella d'abord le garçon de chambre, & lui commanda de m'apporter du biscuit blanc & du beurre ; mais il n'osa le faire, le Capitaine

en furie s'y étant opposé, & l'ayant menacé, s'il passoit outre, de lui faire donner cent coups de corde. Le Marchand qui a autant ou plus à commander dans le vaisseau que le Capitaine, en fut si offensé, qu'il en eut une grande querelle avec lui, & peu s'en fallut qu'ils n'en vinssent aux mains, tout le monde commençant déja à prendre parti. Mais le plus fort étoit celui du Marchand, comme il étoit aussi le plus juste, & l'on entendit aussitôt tenir ce langage presque à tous les matelots: Le Capitaine a raison d'épargner son biscuit, autrement il n'en auroit pas pour le voyage, car il lui en faut bien à lui & à sa femme une douzaine tous les matins avec le meilleur beurre, leur eau-de-vie & leur vin d'Espagne, sans compter ce qu'ils en mangent aprés le repas pour leur dessert. Mais, ajoûtoient-ils, pour un tel chien de Capitaine qui plaint un biscuit à un pauvre malade, il faut le jetter en mer & non pas le laisser vivre. Le Marchand voyant donc que la plus grande partie de l'équipage étoit pour lui, alla lui-même prendre ce que desiroit le malade, & le lui apporta; mais le pauvre homme n'en eut pas plûtôt pris deux ou trois bouchées qu'il expira.

Les enterremens des Hollandois, entre les gens qui sont hors du commun, se font avec assez de dépense, & il y a peu d'années qu'à Amsterdam & aux autres Villes du païs on donnoit à boire à tous ceux qui s'y trouvoient, invitez ou non, tout leur saoul, & plusieurs n'y alloient que pour se remplir le ventre, en étant quittes pour six sols de loüage d'un manteau long. Il s'y commettoit bien des abus par le petit peuple qui suivoit ces

enterremens, pour s'y gorger de vin; mais la mode en est un peu passée. Ceux qui meurent sur un vaisseau font que l'on épargne toute cette folle dépense, & dés qu'un homme a rendu l'esprit, la fosse est toute faite, on coût le corps dans un linceüil ou dans sa couverture; puis étant lié sur une planche de la longueur du corps, avec un sac plein de pierres ou de sable, ou deux ou trois boulets de canon, lors que c'est un Officier; ce que l'on attache est du côté des pieds, afin que le corps aille droit au fond, on met le corps ainsi lié sur le bord du vaisseau. Alors tous commencent à chanter les deux versets du Pseaume quatre-vingt-dixiéme, *Enfin voila ce que nos beaux jours deviennent*, &c. quand on est au dernier mot, on pousse en mer la planche avec le corps.

Fin du cinquiéme Tome.

TABLE DU V. TOME.

CHAPITRES DE LA RELATION DU ROYAUME DE TUNQUIN.

CHAPITRES DE LA CONDUITE DES HOLLANDOIS EN ASIE.

Fin de la Table du V. Tome.

